





SUITE DE LA MATIERE MEDICALE DE M. GEOFFROY.

Par Mrs ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE, Médecins d'Orleans.

REGNE ANIMAL.

TOME TROISIEME.

QUATRIEME CLASSE.

DES OISEAUX.

3 liv. 10 ſ. le Volume relié.

A PARIS;

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
G. CAVELIER, LE PRIEUR, rue S. Jacques.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE ALPHABETIQUE DES OISEAUX.

Fin de la Table des Oiseaux.

SUITE



SUITE DE LA MATIERE MÉDICALE DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

QUATRIEME CLASSE.

DES OISEAUX.

Des Oiſeaux en général.



LA connoiſſance des Oiſeaux eſt plus propre à enrichir l'Hiſtoire Naturelle que la matière Médicale. Si les Oiſeaux avoient la double propriété de faire les délices de nos tables, & de

nous fournir beaucoup de remèdes, ce ſeroit la Claſſe d'Animaux vivants qui auroit le plus de prérogatives : mais de ce qu'ils nous ſervent preſque tous d'un aliment convenable, il ſuit que leur uſage en Médecine doit-être aſſez borné; car la maladie étant un état oppoſé à la ſanté, demande des choſes contraires à celles dont on uſe lorſqu'on ſe porte bien. Nous voyons que preſque tous les remèdes ſont déſagréables au goût, tandis que les alimens nous affectent avec plaiſir; c'eſt que les remèdes & les alimens doivent avoir néceſſairement des qualités oppoſées, puiſqu'ils ſervent dans des états oppoſés: ainſi ſoyons contents de ce que les Oiſeaux nous ſont d'un uſage délicieux, & laiſſons aux Minéraux & aux Plantes la propriété de faire le fond de nos médicamens. Cependant, comme les Oiſeaux nous ſont d'un uſage familier pour conſerver la ſanté & pour la rétablir, puiſque la plûpart entrent dans le régime des convaleſcens, & que quelques-uns d'entr'eux nous fourniſſent des remèdes qui ne ſont pas à mépriſer, la Médecine en tire aſſez d'avantage pour les faire connoître; & c'eſt ce que nous nous propoſons d'exécuter dans les arti-

cles ſuivants, après avoir dit quelque choſe de leurs généralités.

On diviſe en général les Oiſeaux en terreſtres, & en aquatiques, qui ſe ſubdiviſent encore les uns les autres en ſauvages, & en domeſtiques. Ceux qui ſe nourriſſent de grains, d'herbes, ou de fruits, ſont bien plus ſains, fourniſſent un meilleur ſuc, & ſe digèrent plus facilement que ceux qui ſe nourriſſent d'inſectes, de chair ou de Poiſſon. L'Analyſe nous apprend que la chair des premiers n'eſt ni trop terreſtre ni trop aqueuſe, & que les principes qu'elle contient ſont ſi concentrés & mêlés ſi intimement, qu'elle n'a rien d'âcre ni de piquant, & qu'elle n'excite ſur la langue qu'une ſaveur telle qu'il la faut pour détacher la ſalive qui doit venir préparer l'aliment dans la bouche, & former une bonne digeſtion; bien au contraire des Oiſeaux aquatiques & de marêcages dont la chair eſt mauvaiſe & preſque toute excrémentitielle; car comme ils ſe nourriſſent de Poiſſon, qu'ils habitent d'ordinaire dans la fange & la boue, qu'ils font peu d'exercice, & qu'ils amaſſent pluſieurs recremens à cauſe de la froideur de l'eau qui bouche les pores de la peau; au lieu d'avoir

une chair ſalubre, ils l'ont mal travaillée & contraire à l'eſtomac. On doit donc donner la préférence aux premiers, & n'uſer des autres que très-ſobrement. Enfin, on peut ajoûter que les principes que donnent les Oiſeaux, ſont tous rélatifs à leur nourriture, au lieu, & au ciel ſous lequel ils vivent : ainſi ceux qui cherchent leur vie dans un air libre, ſont préférables à ceux qu'on engraiſſe en cage ; les jeunes valent mieux que les vieux ; les châtrés, que ceux qui n'ont ſouffert aucun retranchement. Il y a encore pluſieurs autres variétés, qui font que les Oiſeaux fourniſſent en certains temps & en certaines ſaiſons une nourriture plus ou moins convenable. Nous allons détailler tout ceci dans les articles ſuivants.

ACCIPITER.

NOus n'avons point en François de nom propre qui réponde au mot Latin *Accipiter* : c'eſt un nom générique qui comprend pluſieurs ſortes d'Oiſeaux de proye, comme le Buzard, le Milan, les Faucons, le Lanier, le Hobe-

treau, la Cresserelle, l'Emerillon, l'Autour, & l'Epervier. Nous ne parlerons ici que du dernier, parcequ'il est de quelque usage en Médecine.

Epervier, ou Eprevier; *Accipiter*, Offic. Schrod. 13. Dal. Pharm. 429. Lemer. 7. *Fringillarius*, Belon des Ois. 123. Accipiter *Fringillarius*, Gesn. de Avib. 51. Schwenckf. Aviar. siles. 189. Jonst. de Avib. 10. Merr. Pin. 170. *Fringillarius* Accipiter, *vulgò Nisus dictus*, Aldrov. Arnith. 1. 344. Accipiter *Fringillarius*, *seu Recentiorum Nisus*, Sparrow-Hawk *Anglicè dictus*, Willughb. Ornith. 51. *Fringillarius* Accipiter, *Recentiorum Nisus & sparverius*, Raij synops. Method. Av. 18. *Falco cera viridi, pedibus flavis, pectore albo undulis transversis fuscis, cauda fusca fasciis nigricantibus*, Linn. Faun. suec. 68. Accipiter, *quem vulgò Nisum, sparverium sive sperverium vocant*, Nonnull.

Cet Oiseau approche du Pigeon pour la grandeur. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue environ quatorze pouces de longueur, & vingt-six pouces de vol ou d'étendue entre les deux extrémités des aîles déployées; le bec court, crochu, bleuâtre, noir vers la pointe, dont la partie supérieure est

couverte à sa base d'une peau ou cire jaune-verte, munie d'une appendice angulaire de chaque côté au-dessous des narines qui sont oblongues; le palais bleuâtre; la langue épaisse, applatie, noirâtre, un peu fendue; les yeux assez grands, vifs, avec des iris jaunes, cachés sous les sourcils qui font saillie en dehors comme deux auvens; le sommet de la tête d'une couleur obscure ou brune, variée toutefois au-dessus des yeux & vers le derrière de la tête de plumes blanches dont le fond est blanc, de même que tout le dessus du corps, le col, les épaules, le dos & les aîles, excepté quelques plumes des aîles proche du dos qui ont des tâches blanches, quoiqu'on ait observé dans un autre Oiseau de même espèce la tête & le dos d'un plumage cendré-obscur; le dessous du corps, savoir le col, la poitrine, le ventre, les côtés, les revers des aîles, bigarré de blanc & de brun; car non-seulement toute la poitrine, mais même chaque plume est joliment ornée de lignes blanches & brunes ou d'un roux-noirâtre, alternatives, ondées, pressées, transversales, de façon que les lignes ou rayes blanches sont beaucoup plus larges que les brunes: le

deſſous du menton & les côtés de la machoire inférieure blancs, ſinon que les plumes en ſont brunes dans leur milieu, & principalement vers leur ſommet; les aîles un peu courtes, vû qu'étant pliées elles atteignent à peine le milieu de la queue; vingt-quatre grandes pennes à chaque aîle, marquées auſſi par-deſſous de lignes brunes-obſcures au côté intérieur du tuyau; la queue longue de près de deux palmes, compoſée de douze plumes, traverſée par cinq ou ſix rayes noirâtres droites, blanche au bout; les cuiſſes fortes; les jambes longues, grêles, jaunes, ainſi que les doigts, dont l'extérieur eſt joint par une membrane à celui du milieu juſqu'à la première articulation comme dans les autres Oiſeaux du genre Accipitrin; les ſerres noires. Il pond cinq œufs à chaque couvée, blancs, pictés vers le bout mouſſe de tâches ſanguines en manière de couronne. Il vit uniquement d'Oiſeaux, à ce qu'aſsûrent les Oiſeleurs, & jamais il ne touche aux Scarabées, ni à d'autres Inſectes. Il eſt fort courageux pour ſa taille, & utile pour la Fauconnerie. Son attitude la plus ordinaire eſt de ſe tenir dreſſé ſur ſes jambes d'un air hardi, ayant le dos un peu boſſu

& le ventre comme ſuſpendu. Il s'apprivoiſe aiſément ; il aime une nourriture délicate. Son vol eſt rapide ; il fait la chaſſe aux Perdrix, aux Alouettes, aux Moineaux, & ſur-tout aux Pinçons ; d'où lui vient ſon ſurnom. Quelque part, dit *Belon*, qu'il y ait des Pinçons & que l'Epervier paſſe, on les entendra crier à haute voix, & ſe le ſignifier l'un à l'autre ; car entre les Oiſillons les Eperviers aiment à manger les Pinçons : mais auſſi les Pinçons deſcendant l'hyver dans les plaines & volant par grandes troupes ſe donnent pour pâture aux Eperviers, qui ſauf meilleur jugement ne quittent aucunement nos contrées, à ce qu'il nous ſemble. Les Eperviers ne tiennent pas leurs perches ſi conſtamment que le Faucons ; c'eſt pourquoi on ne les prend pas ſi ſouvent aux lacets. On les trouve volontiers perchés en hyver aux bois de haute futaye ſur un arbre grêle en un lieu où il y a abri le long de quelque haye plutôt que ſur un gros arbre en une haute foreſt. Cet Oiſeau vient à ſa perche environ à l'heure du Soleil couchant, volant principalement contre le vent. L'Epervier eſt de moyenne taille entre les Oiſeaux de proye ; mais ſon

mâle eſt de moindre ſtature. Il y a ſi peu de différence entre l'Epervier & ſon mâle, qu'on n'y connoît que la grandeur qui les puiſſe diſtinguer. Son mâle eſt appellé en François un *Mouchet* ; & comme il n'eſt pas hardi & de franc courage, on n'a point accoutumé de le nourrir pour s'en ſervir à la Fauconnerie.

Nous étions, dit toujours le même *Belon* que nous aurons plus d'une fois lieu de citer avec honneur dans cette Hiſtoire des Oiſeaux, à la bouche du Pont-Euxin où commence le détroit de la Propontide ; & étant montés ſur la plus haute montagne, nous y trouvâmes un Oiſeleur qui prenoit des Eperviers fort adroitement. Comme c'étoit vers la fin d'Avril que tous les Oiſeaux ſont occupés à faire leurs nids, il nous ſembloit étrange de voir tant de Milans & d'Eperviers venir du côté droit de la Mer majeure. L'Oiſeleur les prenoit avec grande induſtrie, & n'en manquoit pas un. Il en prenoit plus d'une douzaine chaque heure. Il étoit caché derrière un buiſſon, au devant duquel il avoit fait une aîre unie & quarrée qui avoit environ deux pas de diamètre, diſtante d'environ deux ou trois pas

du buiſſon. Il y avoit ſix bâtons fichés autour de l'aire, qui étoient de la groſſeur du pouce & de la hauteur d'un homme, trois de chaque côté, à la ſommité de chacun deſquels il y avoit une coche du côté de la place, tenant un rets de fil verd fort délié qui étoit attaché aux coches des bâtons tendus à la hauteur d'un homme : & au milieu de la place il y avoit un piquet de la hauteur d'une coudée, au faîte duquel étoit une cordelette attachée qui répondoit à l'homme caché derrière le buiſſon. Il y avoit auſſi pluſieurs petits Oiſeaux attachés à la cordelette qui mangeoient le grain dans l'aire, & que l'Oiſeleur faiſoit voler lorſqu'il avoit apperçu l'Epervier de loin venant du côté de la Mer. Et l'Epervier ayant ſi bonne vue, dès qu'il les voyoit d'une demi-lieue, prenoit alors ſon vol à aîles déployées, & venoit ſi roidement donner dans le filet, penſant prendre les petits Oiſeaux, qu'il y demeuroit enſeveli. Alors l'Oiſeleur le prenoit, & lui mettoit les aîles juſqu'au pli dans un linge qui étoit là couſu tout exprès, duquel il lui lioit le bas des aîles avec les cuiſſes & la queue ; & laiſſoit contre terre l'Epervier ainſi lié, qui ne

pouvoit ni se remuer ni se débattre. Nul ne sauroit penser d'où venoient tant d'Eperviers ; car dans l'espace de deux heures il en prit plus de trente, tellement qu'en un jour un homme seul en prenoit bien près d'une centaine.

L'Epervier est toujours affamé ; quelquefois il mange ses propres excrémens, comme l'a observé *Aldrovande*. Il n'est pas vrai que le pain fasse mourir l'Epervier ; car le même Auteur dit avoir vu des Oiseaux de proye renfermés dans des cages ou apprivoisés, & même un Aigle, manger avidément du grain & du pain sans aucun inconvenient. Ils n'épargnent pas non plus les cœurs des Oiseaux ; & quoiqu'on assûre qu'ils ne boivent jamais, on a vu boire bien des fois une Buse apprivoisée, qui vivoit de chairs de divers Animaux tués, & d'autres alimens secs ou peu succulents qu'on lui jettoit. On a prétendu qu'en hyver l'Epervier tenoit la nuit sous son ventre un Oiseau vivant pour s'échauffer, & que le lendemain matin il le laissoit envoler par reconnoissance : mais comme l'Epervier est d'un tempérament très-chaud, & que son estomac digère tout sans peine, il ne paroît pas avoir besoin d'une chaleur étrangère. Nous

doutons pour le moins de plusieurs autres faits avancés sur le compte de l'Epervier, comme par exemple, que pour instruire des petits à prendre les Oiseaux il leur en apporte de vivants qu'il lâche devant eux pour les exciter à les poursuivre; qu'en Automne l'Epervier se change en Coucou, & se tient caché durant l'Hyver. L'Epervier se trouve presque par-tout, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suéde; il fait son nid ou aire dans les pays froids en Juillet & Août sur les plus hauts arbres, ordinairement sur des Sapins, quelquefois sur des rochers, ou dans de vieilles Tours. On pourra consulter, si l'on veut, le sçavant *Aldrovande* sur la chasse de cet Oiseau, sur la manière de le dresser, & de le traiter des différentes maladies auxquelles il est sujet comme les autres Oiseaux de Fauconnerie.

L'Epervier se nomme en Grec *Spizias* ou *Sipzites*, à quoi répond le mot Latin *Fringillarius*, comme qui diroit le *Pinçonnier*; en Italien *Sparvière*; en Allemand *SperWer;* en Anglois *SparroW-HaWk;* en Suédois *Sparfhok*. Le mot François *Espervier* ou *Esparvier*, *Epervier* ou *Eprevier* est ancien dans notre langue, & sembleroit avoir don-

né naiſſance au nom Latin moderne *Sparverius* ou *Sperverius.* Selon *Schwenckfeld*, les Latins l'appellent *Niſus*, à raiſon des efforts qu'il fait pour enlever des Oiſeaux qui ſont plus grands que lui. Si l'on en doit croire *Aldrovande*, parmi les Oiſeaux de proye dits en Latin *Accipitres ab accipiendis Avibus*, le mâle eſt nommé *Tiercelet*, ſoit parcequ'il eſt plus petit d'un tiers que la fémelle, ſoit parceque ces Oiſeaux ne pondant que trois œufs, il naît ordinairement deux fémelles des deux premiers, & un mâle du troiſième. Or le Tiercelet de l'Epervier s'appelle en François *Mouchet*, & par corruption *Emouchet*; en Flamand *Muſchet*; en Allemand *Sprintz*, *Sprintzel* on *Sprintzling*, comme qui diroit *Madré* ou *Moucheté.*

L'Epervier contient beaucoup de ſel volatil. Cet Oiſeau eſt aſſez bon à manger lorſqu'il eſt encore jeune & tendre; & les Anciens Médecins en recommandent l'uſage contre l'Epilepſie; & pour fortifier l'eſtomac. Il étoit défendu chez les Juifs de manger de l'Epervier comme de tous les autres Oiſeaux de proye qui étoient réputés immondes : mais il paroît que l'Eſ-

prit Saint qui dirigeoit le Légiflateur, n'avoit en vûe par cette défenſe que de condamner en général la cruauté en interdiſant l'uſage des Oiſeaux Carnaſſiers, dont l'occupation continuelle eſt de détruire & de manger ceux de leur eſpèce qui ſont trop foibles pour réſiſter à leurs attaques. On ſe ſert des ſerres de l'Epervier réduites en poudre à la doſe d'un demi-gros à un gros dans la dyſſenterie. On en fait une potion avec l'eau de Plantain, ou un bol avec le ſyrop de grande Conſoude, ou de Guimauve. Les excrémens de cet Oiſeau donnés dans un verre d'eau d'Armoiſe à la doſe d'un ſcrupule facilitent l'accouchement laborieux. Quelques-uns préfèrent dans le même cas d'en introduire un gros dans le vagin en forme de Peſſaire : mais il faut toujours avoir attention que la difficulté de l'accouchement provienne de la foibleſſe & du relâchement des parties, & non pas d'érethiſme & de ménace d'inflammation; car dans ce dernier cas ce remède ſeroit dangereux, étant emmenagogue, & attirant une plus grande quantité de ſang vers la Matrice. On employe encore ces excrémens délayés avec du miel, dont on fait un Liniment

ſur les tayes des yeux ; ce qui les diſſipe en peu de temps. On attribue à la graiſſe la même vertu, & de plus celle de remèdier aux vices de la peau.

ALAUDA.

NOus connoiſſons pluſieurs eſpèces d'Alouette qui ſont plus ou moins communes en France ; ſçavoir, 1°. l'Alouette ordinaire non huppée ; 2°. l'Alouette huppée ou crêtée, dite Cochevis ; 3°. la Calandre de *Belon*, qui n'eſt point le Proyer comme *Willughby* le ſoupçonne. 4°. Le Cugelier, ou Cochelivier ; 5°. l'Alouette de pré, dite Farlouſe, ou Falloppe. Mais nous ne prétendons parler ici que de la première.

Alouette ordinaire, ou commune ; *Alauda*, Offic. Dal. Pharm. 420. Lemer. 22. Merr. Pin. 176. *Alauda non criſtata*, Schrod. 314. Belon des Oiſ. 269. Aldrov. Ornith. 2. 844. Jonſt. de Avib. 70. *Alauda ſine criſta*, Geſn. *de* Avid. 78. *Alauda vertice plano*, Schwenckf. Aviar. Siles. 191. *Alauda vulgaris*, Willughb. Ornith. 149. Raij ſynop. Method. Av. 69. Albin. Ornith. 39. *Alauda*

rectricibus extimis duabus extrorſum longitudinaliter albis, intermediis interiori latere ferrugineis, Linn. Faun. ſuec. 190. *Alauda campeſtris vulgatior; Alauda gregalis, canora ſeu muſica, cœlipeta; Alauda terrena*, Nonnull.

Selon *Willughby* qui de tous les Ornithologues eſt le plus exact dans ſes deſcriptions, & que pour cette raiſon nous nous propoſons de ſuivre préférablement à tout autre, l'Alouette commune n'eſt guères plus grande que le Moineau domeſtique; mais ſon corps eſt plus long. Elle pèſe une once & demie; elle a ſix pouces un quart de longueur depuis le bout du bec juſqu'au bout des ongles, ou de la queue; l'étendue des aîles, de dix pouces un quart; le bec long de trois quarts de pouce depuis ſa pointe juſqu'aux angles de la bouche; la mâchoire ſupérieure noire, quelquefois de couleur de corne, & l'inférieure preſque blanchâtre; la langue un peu large, dure, fourchue; les narines rondes; la tête de couleur cendrée tirant ſur le roux, dont le milieu des plumes eſt noir; quelquefois l'Oiſeau les redreſſe preſque en manière de crête; le derrière de la tête ceint d'une couronne griſâtre qui va d'un

œil à l'autre, plus ſale cependant & moins apparente que dans l'Alouette des bois qui eſt notre Cugelier & qu'*Olina* appelle *Tottovilla ;* le dos de la même couleur que la tête ; le menton blanchâtre ; la gorge jaunâtre avec des tâches brunes, & les côtés roux-jaunâtres ; dix-huit grandes plumes à chaque aîle, dont les quatre ou cinq premières ſont blanchâtres par les bords, les autres rouſsâtres, & les plus proches du corps griſâtres ; celles qui ſont entre la ſixième & la dix-ſeptième ont les pointes mouſſes, crenelées, blanchâtres ; les bords des petites plumes de l'aîle d'un roux cendré ; la queue longue de trois pouces, compoſée de douze plumes, dont la dernière de chaque côté eſt blanche tant dans ſa moitié ſupérieure qu'aux barbes extérieures le long du tuyau ; les plus proches de celle-ci ont ſeulement le côté extérieur blanc, & l'extérieur noir ; les trois ſuivantes ſont noires ; les deux du milieu ont les pointes aiguës ; celle de deſſous eſt toute griſâtre par le bout, au lieu que celle de deſſus eſt griſâtre vers l'extrémité, & noirâtre vers le fond ; les jambes & les doigts bruns, les ongles noirs, à l'exception de leurs extrémités

qui ſont blanchâtres ; le doigt extérieur joint par bas à celui du milieu ; le foye diviſé en deux lobes, dont le gauche eſt beaucoup plus petit que le droit, afin qu'il y ait de la place pour l'eſtomac qui eſt charnu & plus grand qu'on ne ſe l'imagineroit eu égard à la groſſeur de l'Oiſeau.

On diſtingue le mâle de la fémelle par ſon plumage plus brun, & ſur-tout par la longueur de l'éperon ou de l'ongle de derrière qui paſſe le genouil : cet éperon s'allonge avec l'âge, & *Geſner* dit en avoir vu un qui étoit long d'environ deux pouces. Suivant *Friſch*, les Alouettes ont pour principal caractère diſtinctif un éperon comme les anciens Cavaliers en avoient à leurs bottes, afin que leurs pieds ayant une baſe plus large, puiſſent mieux courir dans les terres labourées. La courbure de l'ongle de derrière ne leur eſt pas néceſſaire, parceque la plûpart des Alouettes ne perchent point ; celles qui perchent ont l'argot un peu recourbé, ou bien elles ſe poſent ſur de groſſes branches où il n'eſt pas beſoin qu'elles ſe cramponnent. Les Alouettes ont une couleur peu différente l'une de l'autre, & moyennant leur couleur teſtacée elles

ne peuvent pas aisément être apperçues des Oiseaux de proye. Nos Alouettes communes aiment à voler haut quand elles veulent s'accoupler, & qu'elles cherchent une fémelle. C'est pour cela qu'en volant elles font toujours un cercle plus ou moins grand selon qu'il y en a peu ou beaucoup de l'espèce dans les environs. Elles chantent non-seulement afin que les fémelles les voyent dans ce haut vol, mais encore afin qu'elles les entendent. Notre Alouette des champs est docile, & s'apprivoise facilement. C'est un Oiseau distingué pour la beauté de son chant, & l'un des premiers à annoncer le Printemps. Avant que d'avaler son manger, elle le goûte avec la langue. Si vous lui donnez en cage du chenevi tout pur à manger, elle deviendra bien-tôt toute noire. En Allemagne les Alouettes s'assemblent avant la S. Michel, & s'en vont. Comme elles aiment à vivre ensemble, elles s'entr'appellent incessamment en volant. Au mois d'Avril elles commencent à faire leur nid dans les terres ensemencées, & font deux couvées par an : leurs petits sortent de bonne heure hors du nid, & se tiennent fort loin l'un de l'autre, afin qu'ils

ne puiſſent pas ſi aiſément être pris par les Oiſeaux de rapine, ou par d'autres Animaux. La mère voltigeant alors au-deſſus des grains entend bien vîte les cris qu'ils ne font que rarement.

Tout ce que dit ici Friſch, n'eſt pas également vrai. On pourroit, par exemple, lui conteſter cette aſſertion, que la plûpart des Alouettes ne perchent point; car outre que le Cochevis ſe poſe aſſez ſouvent ſur un échalas, ou ſur une maiſon, le Cugelier & la Farlouſe chantent en ſe tenant perchés ſur le ſommet des arbres. En Eté elles vont deux à deux; ce n'eſt qu'en Automne & en Hyver qu'elles volent par bandes comme font les autres Oiſeaux de compagnie. Il n'y a que le mâle qui chante, & c'eſt une règle générale pour les Oiſeaux qui ſouffre bien peu d'exceptions. Il s'élève preſque perpendiculairement en l'air, tournant ſur lui-même & toujours chantant, juſques dans les nues à perte de vue; il y reſte long-temps; il redeſcend enſuite peu-à-peu; & quand il approche de la terre, il ſe précipite comme une pierre. La plûpart des Auteurs avancent que l'Aloüette commune fait trois pontes par an, en Mai, en Juillet, & en Août; elle pond à chaque fois

quatre ou cinq œufs grivelés ; son nid est fait de menues racines, d'herbes sêches, & de paille. *Olina* nous apprend qu'elle vit huit à dix ans. C'est une sorte de proverbe qu'elle change de constitution suivant le temps ; qu'elle maigrit par un vent du Midi, & qu'elle s'engraisse en trois jours par un vent du Nord, sur-tout pendant un brouillard épais. Si la température des corps, dit *Belon*, étoit aussi facile à changer que le vulgaire pense, nous rendrions raison de ce qu'on dit des Alouettes ; savoir, qu'il y a un vent qui les rend grasses, & un autre qui les maigrit : mais cela n'y fait rien. Il est bien vrai que le froid les rend plus grasses & plus tendres, parcequ'il concentre la chaleur audedans qui n'a pas lieu de s'exhaler ; & nous savons que la chaleur dissipe & fait exhaler leur nourriture, & qu'elle l'empêche de se tourner en graisse.

L'Alouette non huppée est meilleure à manger qne le Cochevis. Elle multiplie prodigieusement, & nous ne connoissons point d'Oiseau dont on prenne tous les ans une si grande quantité ; & cela de diverses manières, notamment avec des nappes au miroir pendant le jour, au traîneau pendant la nuit, aux col-

lets ou lacets, au filet quarré, à la tonnelle murle. Sur dix mille Alouettes communes, on ne prendra pas un ſeul Cochevis. La raiſon en eſt qu'il ne ſe mêle point avec elles, & qu'il ſuit les grands chemins comme fait auſſi le Cugelier, du moins en Hyver. Ces Oiſeaux ſe nourriſſent de grains, de petites graines, de vermiſſeaux & d'autres Inſectes.

Suivant Dom *Liron*, ſavant Bénédictin, le mot *Alouette* vient du Celtique *Alaud* ou *Alaude*, dont les Latins ſe ſont ſervis en lui donnant la terminaiſon Latine *Alauda.* Dans la ſuite ce mot Gaulois s'eſt un peu altéré; car on a dit *Aloue*, puis *Alouette* qui en eſt un diminutif. *Ménage* dans ſes *Etymologies Françoiſes* penſe un peu différemment : il dit qu'*Alouette* vient d'*Alaudetta* diminutif d'*Alauda*, d'où nous avons fait *Aloue* qui ſe trouve dans nos vieux Poëtes François, comme *Villon* & *Alain Chartier.* Quant à notre Alouette des champs ou ordinaire, elle s'appelle en Italien *Lodola non Capelluta;* en Eſpagnol *Cuguiada*; en Allemand *Feldlerche;* en Anglois *Common Field-Lartk;* en Suédois *Laerka*: en Provençal *Caquillade*; à Paris *Mauviette.*

L'Alouette contient beaucoup d'huile & de ſel volatil. Cet Oiſeau eſt fort délicat; il a la chair ſavoureuſe, de bon ſuc, & facile à digérer; ce qui doit s'entendre de l'Alouette jeune & graſſe; car quand elle eſt vieille & maigre, elle devient dure, ſèche, & de difficile digeſtion. On la ſert ſur les meilleures tables, ſoit rôtie, ſoit miſe en pâte pour former des tourtes ou des pâtés qui ſont très-eſtimés; elle convient à toute ſorte d'âge & de tempérament, principalement en Automne où elle eſt plus graſſe & plus délicate qu'en toute autre ſaiſon de l'année. Il arrive quelquefois, & l'on en a pluſieurs exemples, que des perſonnes après avoir mangé des Alouettes ſe plaignent de coliques d'eſtomac & d'entrailles, qu'elles attribuent à ces petits Oiſeaux qu'elles croyent de difficile digeſtion : mais elles ſont dans l'erreur. La chair de l'Alouette, comme nous venons de le dire, eſt facile à digérer; & ces coliques ne viennent que des petits os que ces perſonnes avalent en mangeant les Alouettes avec trop de précipitation : ces petits os qui ſont très-fins, picottent & irritent l'eſtomac & les inteſtins dans le travail de la digeſtion;

ce qui la rend laborieuse, & cause le mauvais effet dont ces personnes se plaignent.

Quant à son usage en Médecine, on estime le sang de l'Alouette propre à pousser les urines, & à guérir les coliques venteuses & néphrétiques. On en mêle un gros à un gros & demi dans un verre de vin chaud qu'on avale le matin à jeun; ce qui se continue pendant quelque temps. D'autres se contentent pour la colique venteuse de prendre des bouillons d'Alouettes; ce qui leur réussit assez bien. *Pline* assûre que pour le même mal on trouve un souverain remède dans la poudre d'Alouettes calcinées avec leurs plumes prise à la dose d'une demi-once dans un verre d'eau chaude le matin à jeun.

ALCEDO.

NOus ne connoissons point le fameux Alcyon des Anciens; & comme les descriptions qu'ils en font ne sont rien moins qu'uniformes, pas même vraisemblables, on seroit tenté de penser que cet Oiseau n'auroit jamais existé que dans leur imagination. Cependant

Cependant quelques modernes ont fait l'application du nom d'Alcyon à de certains Oiseaux d'un caractère bien différent : c'est ainsi que *Belon* a jugé à propos de le donner à deux espèces d'Oiseaux qu'il a nommés l'un *Alcyon muet* qui est notre Martin-Pescheur, & l'autre *Alcyon chanteur*, *Rousserolle* ou *Rossignol de rivière*, très-peu connu en France, qu'on appelle vulgairement en Orléanois *Tire-Arrache* à raison de son chant. Il n'est question ici que du premier.

Martin ou Martin-Pescheur; Ispida, Offic. Dal. Pharm. 420. Gesn. de Avib. 513. Aldrov. Ornith. 3. 518. Jonst. de Avib. 107. *Alcedo*, Schrod. 314. Lemer. 23. *Halcedo muta*, Belon des Oiss. 219. *Ispida*, *Alcyon fluviatilis*, *vulgò Piscator Regis*, Charlet. Exer. III. *Alcedo fluviatilis*, Schwenckf. Aviar. Silas. 193. *Ispida*, *an Veterum Alcyon*? Willughb. Ornith. 101. Raij synop. Method. Av. 48. *Halcyon riparia*, *Martinus Piscator*, *Avis Paradisi sive Sanctæ Mariæ*, *Quorumd.*

Cet Oiseau pèse une once un quart; il a un peu plus de sept pouces de longeur depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue; les deux extrémités

des aîles étendues diſtantes d'onze pouces; le bec long de près de deux pouces, gros, fort, droit, pointu, noir, néanmoins blanchâtre au coin de la bouche; la mâchoire ſupérieure plus longue que l'inférieure dans la plûpart, & au contraire l'inférieure plus longue que la ſupérieure dans quelques-uns; la langue courte, large, pointue par le bout, entière; la bouche ſaffranée en-dedans; les narines oblongues; le menton blanc avec quelque mêlange de roux; le milieu de la poitrine ou du ventre auſſi d'un roux blanchâtre; le bas du ventre au-deſſous de la queue d'une couleur rouſſe foncée, ainſi que les côtés & le deſſous des aîles; la poitrine rouſſe, avec les extrémités des plumes d'un bleu verdâtre ſale; une très-belle couleur d'un bleu clair ou tirant ſur le blanc continuée depuis le col par le milieu du dos juſqu'à la queue, capable par ſon éclat d'éblouir les yeux qui reſteroient longtemps fixes deſſus; des lignes tranſverſales obſcures qui paroiſſent ſur le bleu du dos quand on y regarde de près; le ſommet de la tête d'un noir verdâtre, avec des taches bleues en travers; une tache rouſſe entre les narines & les yeux, & une autre au-delà des yeux, à laquelle

ſuccède une tache blanche rouſsâtre, vingt-trois grandes plumes à chaque aîle; dont la troiſième eſt la plus longue; tant les grandes plumes que celles qui en ſont les plus proches, extérieurement bleues, intérieurement brunes; les plumes du ſecond ordre bleues par le bout, à l'exception des plus petites qui ſont à la baſe ou au pli de l'aîle; les longues plumes qui naiſſent des épaules ſont couchées ſur le dos de chaque côté, d'un bleu verdâtre; la queue courte, c'eſt-à dire, d'un pouce & demi, compoſée de douze plumes, d'une couleur bleue obſcure avec quelque noirceur; les jambes fort courtes & petites, noirâtres par devant, rougeâtres par derrière, de même que la plante des pieds & le doigt poſtérieur. Or dans notre Oiſeau la ſtructure des pieds eſt ſingulière; car les trois jointures du doigt extérieur tiennent à celui du milieu, tandis que l'intérieur n'y tient que par une ſeule jointure; ce doigt intérieur eſt le plus petit, & le plus court de moitié que celui du milieu; au contraire l'extérieur eſt preſque égal à ce dernier, & celui de derrière un peu plus grand que l'intérieur. Le troiſième ou le dernier os de la jambe eſt plus court & plus grand

qu'il n'a coutume d'être dans les autres Oiseaux. Les doigts paroissent comme articulés par plusieurs lignes transversales. Les osselets de la langue sont plus petits & plus courts que dans les autres. L'estomac est grand & lâche comme dans les Oiseaux carnassiers, plein d'arrêtes & d'écailles de Poissons. Les intestins sont plus menus vers l'anus. *Gesner* assûre que la graisse de cet Oiseau est rousse; ce qui est vrai. Le même Auteur dit qu'il se trouve souvent neuf petits dans un seul nid : pour moi (c'est toujours *Willughby* qui parle) j'en ai observé cinq dans un trou profond d'une demi aulne au bord d'une petite rivière.

Nous n'avons point, dit *Belon*, d'Oiseau de couleur plus exquise que le Martinet-Pescheur, auquel nous donnons ce surnom de Pescheur à la différence de l'espèce d'Hirondelle qui est pareillement sur-nommée Martinet, & qui fait son nid au bord de l'eau comme le Martinet-Pescheur. Le trouvant en un lieu commode au rivage de quelque rivière, il creuse la terre presque de deux coudées de profondeur avec son bec, ainsi que le *Merops* ou Guêpier. Mais comme il nourrit ses petits d'une grande quantité de Poisson, la nature les a doués de l'avan-

tage que quand ils en ont digéré la chair en leur estomac, les arrètes demeurent entières & en pelotte, lesquelles ils revomissent en une petite masse ronde, tout comme un Oiseau de proye rend sa curée des os & des plumes de l'Oiseau. Cette masse d'épines & d'écailles demeure dans le trou avec les excrémens de l'Halcyon. Et qui ne sçauroit ce que nous avons écrit desdites arrêtes & écailles, considérant la structure du nid, diroit proprement que les Martinets-Pescheurs ont été chercher les épines des Poissons pour les mettre en leurs nids : nous-mêmes au commencement nous trouvions étrange d'y trouver tant d'arrêtes; mais ayant sçu l'artifice de nature qui veut qu'ils revomissent les épines quand la chair est digérée, la chose ne nous a pas été si difficile à croire. Nous mangeons indifféremment toutes les autres espèces d'Oiseaux de Rivières hormis les Halcyons, quoiqu'ils se nourrissent de bon Poisson; car même si les Paysans en dénichent une grande quantité au rivage des Rivières, ils n'en feront d'autre estime que de les donner aux enfans pour s'en jouer, ou bien de les secher pour en garder les corps avec leurs plumes pour leur beauté exquise;

aussi est-ce l'Oiseau du plus beau plumage que nous connoissions. Il est un peu plus grand qu'un Passereau. Il ne se pose point à terre non plus que le Piverd ; car il a les jambes si courtes, qu'on diroit presque qu'il n'en a point.

Belon est exact dans la plûpart des faits qu'il vient d'avancer : mais nous ne pensons point avec lui que le Martinet-Pescheur creuse lui-même la terre à une telle profondeur pour y faire son nid. La vérité est qu'il s'empare des trous creusés par des Rats d'eau, ou par des racines d'Aulnes, ou par l'eau même, quelquefois dans le roc : à proprement parler, il ne fait point de nid. Quand une fois il a trouvé un trou commode, il ne le quitte point, quand même on lui dénicheroit ses petits. La fémelle est un peu moins belle & moins grosse que le mâle. On a beaucoup vanté la fidélité de la Tourterelle pour son pair : mais il est douteux qu'elle l'emporte sur celle du Martinet-Pescheur. Il y a quelques années qu'on nous apporta en vie une fémelle qui avoit été prise la veille sur ses œufs qu'elle couvoit le long des bords d'un étang distant de trois lieues dans un trou creusé horizontalement & profond de deux pieds & demi : après

l'avoir examinée, nous la laiſſâmes envoler, & ſur le champ elle alla retrouver ſon mâle; enſorte qu'elle recommença une nouvelle ponte qui étoit la troiſième de l'année, quoique la ſaiſon fût déja fort avancée; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle pondit ſept œufs à chaque couvée. Plus le nid eſt ancien, plus il contient d'arrêtes & d'écailles de Poiſſon : mais ces arrêtes & ces écailles s'y trouvent pêle-mêle & ſans aucun ordre, comme nous nous en ſommes aſſûrés en faiſant fouiller la terre juſqu'au fond du trou. Que dirons-nous donc de ce nid d'Alcyon ſi artiſtement élabouré qu'un Académicien a repréſenté dans les *Ephémérides d'Allemagne*? Nous dirons avec l'Italien *ſe non è vero, è ben trovato*, vu que c'eſt une pure imagination de ſa part. La fémelle du Martin-Peſcheur commence à pondre de bonne heure, & ſouvent ſes petits ſont éclos dès les premiers jours d'Avril. Le mâle lui porte aſſiduement force Poiſſon pendant qu'elle couve : alors il entre & ſort ſans crier; ce qu'il ne faiſoit pas auparavant. La couvaiſon dure environ vingt jours.

Il eſt à obſerver que les Martins-Peſcheurs ne ſont pas tous également beaux,

ni de la même grosseur. Il y en a dont la beauté est raviſſante, & qui ſont plus gros d'un tiers que les autres. Au reste, cette obſervation n'eſt pas particulière au Martinet-Peſcheur; elle lui eſt commune avec la plûpart des Oiſeaux. Il ne faut pas s'imaginer comme font quelques-uns, que le Martin-Peſcheur perde en mourant le principal luſtre de ſes couleurs : la couleur des plumes ne s'altère point par la mort de l'Oiſeau; quand leurs barbes ſont développées, le ſuc nourricier ne s'y porte plus; après avoir été arrachées de l'Oiſeau, les plumes ne deviennent pas ſenſiblement plus ſèches qu'elles l'étoient auparavant; le tuyau ſeul a pour lors quelque choſe à perdre : mais ce ne ſont pas les couleurs du tuyau qui plaiſent à nos yeux. C'eſt une remarque entre pluſieurs autres, que nous tenons de l'illuſtre M. *de Réaumur* dont la mémoire ne périra jamais tant que les lettres ſubſiſteront. Eh! plût à Dieu que ce Coryphée des Naturaliſtes de nos jours pût vivre aſſez long-temps pour mettre au jour tous les beaux Ouvrages que le Public attend de lui avec impatience, ſpécialement une Hiſtoire complette des Oiſeaux! Nous n'avons juſqu'ici connu perſonne qui ſe ſoit aviſé

de nourrir des Martins-Peſcheurs en cage ; nous ſçavons ſeulement qu'on en a conſervé un en vie pendant quinze jours dans une étuve, où il ne vivoit que de Mouches. Apparemment que cet Oiſeau ne ſe trouve point en Suède, puiſque M. *Linnæus* n'en fait aucune mention dans ſa *Fauna ſuecica.*

On dit communément que les Oiſeaux des Indes excellent pour le plumage, & ceux d'Europe pour le chant : mais il nous ſemble que pour la beauté même du plumage nous n'avons rien à deſirer dans nos Oiſeaux Européens ; car ſans parler du Paon qui eſt ſans contredit le Phénix des Oiſeaux, ni de nos autres Volailles domeſtiques, n'avons-nous pas le Faiſan, la Perdrix rouge, la Sarcelle & diverſes autres eſpèces de Canards ; l'Outarde, la Cane petière de *Belon*, le Francolin, le Geay ordinaire, le Geay de Strasbourg, le Geay de Bohême, la Huppe ou Puput, le Loriot, l'Etourneau, le Pluvier doré, le Vanneau, la Pie, pluſieurs ſortes de Pics, les Pinçons, le Bouvreuil ou Pivoine, le Chardonneret, & notre Martinet-Peſcheur, qui lui ſeul en vaut mille ?

C'eſt une opinion généralement répandue que la chair du Martin-Peſcheur

eſt incorruptible, & que cet Oiſeau étant ſuſpendu ſec dans un garde-meuble a la propriété de préſerver les habits de toutes ſortes de vermines. Nous avons éprouvé le contraire; car outre que nous avons trouvé un tas de vers dans le gozier d'un de ces Oiſeaux nouvellement tué, nous avons eu un Pigeon-Bizet mangé des teignes malgré le voiſinage de deux Martins-Peſcheurs ſuſpendus tout auprès. Le vulgaire ſe perſuade encore que ſi l'on pend cet Oiſeaux par le bec avec un fil dans un appartement, il tourne toujours ſa poitrine du côté du vent. C'eſt la girouette de nos Mariniers, mais une girouette ſur laquelle on ne doit pas compter; une Mézange, un Roitelet, & tout autre Oiſeau léger tourne de même au moindre vent. Il eſt très-faux que le Martinet-Peſcheur garantiſſe une maiſon de la foudre, des procès & de la diſette, & que tout ſec qu'il eſt, il mue tous les ans comme s'il étoit vivant. Nous ne lui avons point trouvé non plus cette agréable odeur de muſc que quelques Auteurs lui attribuent; mais plutôt une odeur diſgracieuſe de Poiſſon pourri qui dure long-temps, ſur-tout quand on le tient enfermé.

Il y a peu d'Oiseaux à qui l'on ait donné autant de noms qu'à celui-ci. On l'a nommé *Alcyon* ou *Halcyon* d'après les Grecs, parcequ'on a prétendu qu'il faisoit son nid sur la mer ; en Italien *Piumbino*, *Uccello di Santa Maria*, *Pescatore del Re*, ou *Vitriolo* ; en Allemand *Eysz-Vogel*, c'est-à-dire, *Oiseau de glace* ; en Anglois *Kingfisher*, ou *Pêcheur du Roi* ; en François *Martin* ou *Martinet-Pescheur* ; autrement *Oiseau de Saint Martin* ; parcequ'on s'est plu à donner des noms de Saints aux Animaux ; *Drapier* ou *Artre*, comme étant propre à éloigner des draps & des pelleteries les teignes & les artisons ; *Tartarin* à raison de son cri ; *Mounier*, parcequ'il habite proche des Moulins ; *Piverd d'eau*, *Pêche-veron*, *Merle-bleu* ou *Merlet-Pescheret* ; *Virevent*, ou *le Puant* des Matelots.

Le Martin-Pescheur contient beaucoup d'huile & de sel volatil. L'usage de cet Oiseau en Médecine est très-borné. On en fait sécher le cœur qu'on enferme dans un sachet, & qu'on pend au col des enfans pour les préserver de l'épilepsie : mais comme le remarque M. *Lemery*, cet effet est peu assûré, & il seroit mieux de pulvériser l'Oiseau après l'avoir desséché, & d'en faire prendre

tous les jours un ſcrupule dans de l'eau de Betoine.

ANAS.

LE genre des Canards comprend bien des eſpèces tant domeſtiques que ſauvages. Entre ces dernières, les unes fréquentent les eaux douces d'Etangs, de Lacs, de Rivières, comme le Canard ſauvage ordinaire dont nous traiterons dans cet Article, le Canard à large bec & à aîles bigarrées, le Canard à Mouches, le Canard à queue pointue en fer de pique, la Sarcelle, &c. Les autres ſe plaiſent dans les eaux ſalées & aux environs de la mer, comme la Tadorne de *Belon*, l'Ederdon ou le Canard à duvet, la Macreuſe, le Canard aux yeux d'or, le Canard à bec large & arrondi en forme de bouclier, le Morillon de *Belon*, le Canard crêté, le Canard à queue d'Hirondelle, &c.

Canard ſauvage ordinaire ou commun; *Anas ſylveſtris*, Offic. ſchrod. 314. *Anas fera torquata minor*, Geſn. de Avib. 99. *Boſchas major, ſive Anas torquata minor*, Aldrov. Ornith. 3. 284.

Anas fera, Charlet. Exer. 104. Merr. Pin. 180. *Anas fera prima ſeu torquata minor*, Schwenckf. Aviar. ſileſ. 197. *Baſchas major*, Jonſt. de Avib. 97. Alb. Ornith. 89. Willughb. Ornith. 184. Raij ſynop. Method. Av. 145. *Anas caudæ rectricibus intermediis recurvis*, Linn. Faun. ſucc. 97. *Anas immanſueta vulgaris*, *Anas ſylveſtris vera ſeu major*, Nonnull.

Cet Oiſeau pèſe trente-ſix à quarante onces. Il a environ vingt-trois pouces de longueur depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue ; les deux extrémités des aîles déployées diſtantes de trente-cinq pouces : le bec d'un verd jaunâtre, long de deux pouces & demi, large de près d'un pouce, un peu enfoncé ; une eſpèce d'appendice ou d'ongle rond à l'extrémité de la machoire ſupérieure, comme la plûpart des autres Oiſeaux de ce genre ; les paupières inférieures blanchâtres ; les pattes ſaffranées ; les ongles bruns ; l'ongle de derrière preſque blanc ; l'ongle intérieur des doigts de devant le plus petit ; les membranes qui lient les doigts enſemble, d'une couleur ſale ; un vaiſſeau, dit Labyrinthe, à la bifurcation de la trachée ; les cuiſſes revêtues de plumes juſqu'aux genoux,

Dans le mâle la tête & le haut du col sont d'un beau verd, à quoi succède un collier blanc en devant, qui n'acheve pas le cercle entier par-derrière. Depuis le collier jusqu'à la poitrine la gorge est de couleur de châtaigne. La poitrine & le ventre sont d'un blanc-cendré, semés d'une infinité de points obscurs comme des mouchetures. Le dessous de la queue est noir. Il a le dessus du col de couleur cendrée roussâtre mouchetée; le milieu du dos qui est entre les aîles roux, noirâtre inférieurement, plus foncé au croupion avec un mêlange de pourpre éclatant; les côtés au-dessous des aîles & les plus grandes plumes vers les cuisses, ornés en travers de très-belles lignes brunes, avec du blanc & du bleu entremêlés; les petites rangées de plumes roussâtres; les plus longues qui naissent des épaules, argentées, joliment bigarrées de petites lignes brunes transversales; en tout vingt-quatre plumes à chaque aîle, dont les dix premières sont brunes, les dix suivantes blanches par le bout, puis une plaque à l'extérieur du tuyau d'un pourpre bleu éclatant avec un petit espace noir qui est entre le bleu & le blanc; le bout de la vingt-unième est blanc, & son bord extérieur d'un

pourpre obſcur ; le milieu de la vingt-deuxième un peu argenté ; la vingt-troiſième toute argentée, excepté les bords qui ſont noirâtres de chaque côté ; la vingt-quatrième pareillement argentée, à la réſerve de ſon bord extérieur qui eſt noirâtre ; les plumes qui recouvrent les précédentes extérieurement, de la même couleur qu'elles : mais celles qui ſont couchées ſur les pourprées, ont les bouts noirs, puis une marque blanche, de façon que la tache bleue eſt terminée par un eſpace noir d'un côté & blanc de l'autre ; vingt plumes à la queue, qui finiſſent en pointe, dont les quatre du milieu ſe réfléchiſſent circulairement, & ſont noirâtres mêlées d'un pourpre luiſant, mais les huit ſuivantes de chaque côté ſont blanchâtres, principalement les extérieures aux bords extérieurs ; & plus elles ſont voiſines des plumes réfléchies, plus il y a de brun mêlé. Les plumes qui recouvrent le deſſous de l'aîle, & la bâtarde inférieure, ſont blanches. L'hyver ils volent par troupes, au Printemps le mâle & la fémelle vont enſemble par paires. Ils font leur nid dans des bruyères & dans des joncs près des eaux, rarement ſur des arbres ; ils pondent & couvent à chaque fois douze

à quatorze œufs, & plus. La fémelle n'a pas la tête verte, ni de collier au col ; mais l'un & l'autre variés de blanc, de brun & de roux noirâtre. Le milieu des plumes du dos eſt d'un brun noir, & les bords en ſont d'un blanc rouſsâtre.

On prend tous les ans en Angleterre dans les marais de Lincoln, de Norfolck, & ailleurs, une grande quantité de diverſes ſortes de Canards dans le temps qu'ils muent & qu'ils ne ſauroient voler, avec des filets à-peu-près cylindriques ſemblables à ceux avec leſquels on prend les Perdrix. Il s'y raſſemble quelquefois quatre cens barques ou batteaux pour une ſeule chaſſe. Nous avons ouï dire qu'on avoit pris quatre mille Canards à la fois. Les Canards muent lorſque les Canes commencent à couver. Pour les Canes, elles ne muent que quand leurs petits ſont devenus grands & propres pour voler ; c'eſt-à-dire, que les Canards y viennent pour la mue ſur la fin de Mai, & que les Canes n'y viennent point avant la fin de Juin, temps où les Canards peuvent voler de nouveau après avoir recouvré leurs plumes. Les Sarcelles mâles, les Molletons, &c. accompagnent les Canes ſauvages, & muent enſemble. Les fémelles de ces

Oiſeaux ſe déplument un peu plus tard, de ſorte que leur chaſſe dure depuis la mi-Juin juſqu'à la fin d'Août. Dans l'eſpace d'une ſemaine toutes les vieilles plumes tombent : les nouvelles ne ſe perfectionnent qu'au bout de trois ſemaines complettes. Or quand leurs plumes commencent à tomber, ils ſont tous gras & dodus : mais ils deviennent maigres avant que leurs plumes ſe renouvellent entiérement.

On pourroit ici demander avec raiſon pourquoi les Oiſeaux muent tous les ans. Nous croyons que la mue dans les Oiſeaux provient de la même cauſe que la chûte du poil dans les hommes & dans les autres animaux qui ſont convaleſcents à la ſuite d'une fièvre ou d'une autre maladie, ou qui ſe ſont refaits d'une longue diſette ; car dans les mâles la paſſion de l'amour eſt une eſpèce de fièvre ; & de-là vient qu'au Printemps ils deviennent maigres, parceque leur corps s'eſt épuiſé par le fréquent uſage des plaiſirs qu'elle procure. Quant aux fémelles, le temps de la couvaiſon & de l'éducation de leurs petits équivaut à une maladie ou à une longue diéte, attendu que pendant ce temps-là elles ſe macèrent par la diéte & par un travail continu. Lorſque

ces temps ſont paſſés, les deux ſexes ne ſongeant plus qu'à ſe bien ſoigner, recouvrent en peu de temps leur ancien embonpoint & ſe rengraiſſent ; ce qui fait que la peau étant dilatée les pôres s'ouvrent, & les plumes tombent.

Tout ceci eſt tiré de *Willughby*. Suivant *Belon*, le Canard ſauvage retient conſtamment ſa couleur naturelle : mais il arrive ſouvent que la couleur change dans les Canards privés, qui ſont quelquefois mi-partis de blanc, & d'autres fois tout blancs. Cependant ils conſervent aſſez ſouvent toutes les couleurs du Canard ſauvage. Les mâles ſont toujours plus grands que les fémelles. Les Canards & autres Oiſeaux de rivière en ſortant de l'eau s'élèvent droit en haut pour voler vers le ciel. Les Canes ſauvages ont l'induſtrie de faire quelquefois leur nid dans les arbres, & de tranſporter en l'eau avec le bec leurs petits éclos. On devroit diſtinguer les Canards en grands & en petits, & non pas en ſauvages & en domeſtiques, puiſque ceux-ci ſont venus des œufs de Canes ſauvages.

Les Canards ont les jambes courtes, groſſes, & dirigées en arrière ; ce qui leur donne de la facilité pour nager, &

de la difficulté pour marcher : auſſi marchent-ils lentement & avec peine. Ils ſont péſants comme bien d'autres Oiſeaux de rivière, & ſemblent ſe mouvoir difficilement : c'eſt pourquoi ils font du bruit avec leurs aîles en volant. *Geſner* obſerve que les Canards ont la langue munie de petites dents des deux côtés, & les muſcles intérieurs plus blancs que les extérieurs : il ajoûte que ſi ces derniers ſont livides, ce qui paroît dépendre de la rigueur du froid, les Payſans en Suiſſe en conjecturent qu'il s'enſuivra un bel Eté. Les Oiſeaux, dit M. *Clayton* dans les *Tranſactions Philoſophiques*, qui ont le bec plat, & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant dans la terre, ont trois paires de nerfs qui s'étendent juſques dans leur bec. C'eſt par ces nerfs qu'ils diſtinguent avec tant de ſagacité & d'exactitude ce qui eſt propre à leur ſervir de nourriture, d'avec ce qu'ils doivent rejetter ; ce qu'ils font uniquement par le goût ſans qu'ils voyent les alimens. Ces nerfs paroiſſent avec le plus d'évidence dans le bec & dans la tête du Canard, qui les a plus gros que l'Oye, ou qu'aucun autre Oiſeau que j'aie vu : auſſi n'y a-t-il pas d'Oiſeau qui fouille

tant que le Canard pour trouver ſa nourriture. Juſqu'ici je n'avois rencontré aucun de ces nerfs dans les Oiſeaux qui ont le bec rond : mais depuis, faiſant pluſieurs diſſections à la campagne, je vis dans une Corneille deux de ces nerfs qui deſcendoient entre les deux yeux juſques dans la partie ſupérieure du bec; ils étoient pourtant beaucoup plus menus qu'aucune des trois paires de nerfs qui ſont dans le bec du Canard, quoiqu'à la vérité plus gros que les nerfs d'aucun autre Oiſeau à bec rond.

Le Canard à la voix plus foible & plus rauque ; la Cane l'a plus forte & plus perçante. *Aldrovande* nous a donné l'Anatomie de la trachée-artère de cet Oiſeau. Etonné, dit-il, de voir comme le Canard pouſſe un cri ſi grand & ſi aigu, & qu'il tient ſa tête ſi long-temps ſous l'eau, je l'ai diſſéqué pour en chercher la cauſe, & j'ai trouvé que celà venoit indubitablement de la figure de ſa trachée qui eſt différente de celle des autres Oiſeaux ; car à l'endroit où elle ſe partage en deux branches pour aller aux poumons, elle a une ſorte de veſſie dure, cartilagineuſe, concave, panchée du côté droit où elle paroît plus grande.

Varron & *Columelle* nous enſeignent en détail la manière de conſtruire une habitation propre pour élever des Canards. Suivant les rélations des voyageurs, les Chinois ſont fort induſtrieux en ce point, & en élèvent une multitude innombrable ſur les Rivières dans des cabanes faites exprès. Ils les laiſſent courir dans les plantations de Ryz, & l'on eſt ſurpris comme ils ſavent détruire les mauvaiſes herbes & les inſectes nuiſibles. Les Canards ſont gourmands & inſatiables; ils mangent de tout. Les Canes ſont comme les Oyes fort ſujettes à pondre des œufs monſtrueux; ce que quelques Auteurs attribuent à la force de leur imagination. On peut faire couver des œufs de Cane ſauvage par une Cane domeſtique, ou par une Poule, & les Canetons qui en écloſent ſont faciles à apprivoiſer: mais les Hallebrans ou Canetons ſauvages ne s'apprivoiſent guères, à moins qu'auſſi-tôt qu'ils ſont pris on ne leur brûle le bout des aîles qui ſont long-temps à venir, & qu'on ne les mette avec nombre de Canetons domeſtiques & beaucoup de nourriture. On tue force Canards ſauvages au fuſil dans les canardières ou grandes pièces d'eau où l'on tient des Canards privés

qui appellent les paſſans. On en prend auſſi avec des filets, des nappes, des panneaux; aux collets ou lacets, à l'hameçon, à la glu, avec l'Oiſeau de proye, avec des chiens barbets : mais comme ils ſont ruſés, ils ſavent éluder les pourſuites de leurs ennemis en plongeant entre deux eaux. Quand les Canards crient plus que de coutume, qu'ils battent des aîles, & qu'ils ſe jouent ſur l'eau, c'eſt ſigne de pluye; ils aiment l'eau, & ne ſauroient s'en paſſer. *Schwenckfeld* dit qu'en Siléſie le Canard ſauvage eſt un Oiſeau de paſſage qui va en Hyver chercher des lieux plus chauds. En France il reſte toute l'année.

Le Canard ſauvage ordinaire ſe nomme en Italien *Anitra ſalvatica*; en Eſpagnol *Anade ſilveſtris*; en Allemand *Spiegel-Endte*, ou *Mertz-Endte*, c'eſt-à-dire, *Canard de Mars*, parcequ'il s'accouple dès le mois de Mars; en Flamand *Wilde-Eende*; en Anglois *Common Wild Duck*; en Suédois *Graes-and*, ou *Blaonaeke*. Nous appellons proprement en François le mâle *Malard*, & la fémelle *Cane*. Or *Belon*, *François Pithou* & *Jules Scaliger* prétendent que les mots de *Canard* & de *Cane* ont été faits par Onomatopée du cri naturel de l'Oiſeau. *Malard*,

ſuivant M. *Huet*, ſe dit en Bas-Breton *Maillard*, d'où il paroît que ce nom a été donné au Canard, comme celui de *Margot* à la Pie. Quant au nom Latin *Anas*, il vient du Grec *Nêſſa* ou *Nêtta*, *à natando*, ſelon *Varron*.

Le Canad ſauvage & le Canard domeſtique contiennent beaucoup d'huile, de ſel volatil & de phlegme : cependant le premier fournit plus de ſel volatil & moins de phlegme ; ce qu'on doit attribuer au plus d'exercice qu'il ſe donne, & à la meilleure nourriture dont il uſe. On ſait que le Canard domeſtique ſe donne peu de mouvement, qu'il vit dans la fange & l'ordure, & que ſa principale nourriture eſt de boue, de vers, d'Araignées, de Poiſſons pourris, de Grenouilles & de Crapauds ; enfin de toutes les immondices des Baſſes-Cours ; ce qui rend ſa chair beaucoup moins ſavoureuſe que celle du ſauvage, & en même-temps moins ſalutaire ; car il abonde en humeurs lentes, viſqueuſes & groſſières, & de très-difficile digeſtion : auſſi en interdiſons-nous l'uſage à ceux qui ont l'eſtomac foible & débilité ; & il ne convient qu'aux gens robuſtes, accoutumés à l'exercice, & qui ſont munis d'un bon eſtomac. Quant

au ſauvage, en le choiſiſſant jeune, tendre & gras, il n'eſt point malfaiſant; mais il en faut toujours uſer moderément. La Cane pond des œufs un peu plus gros que ceux de Poule, dont la coque eſt plus épaiſſe, & qui ſont auſſi bons à manger.

A l'égard des uſages du Canard en Médecine, le foye de cet Oiſeau paſſe pour arrêter le flux hépatique : ſa graiſſe eſt anodyne, émolliente & réſolutive; elle entre dans pluſieurs eſpèces d'onguens propres à réſoudre & à calmer les douleurs, ſi l'on en frotte la partie affectée. On attribue auſſi au ſang de Canard la vertu de réſiſter au venin de la Vipère & des autres Animaux venimeux. On en fait avaler depuis un gros juſqu'à deux dans un verre de vin chaud; ce qu'on réitere quelque temps après, ſuivant le beſoin. Quelques Auteurs aſſûrent qu'un Canard plumé vif au bas-ventre & appliqué ſur le ventre guérit la colique venteuſe : d'autres, comme M. *Lemery*, veulent qu'on l'ouvre vivant, & qu'on l'applique immédiatement après ſur le ventre pour produire cet effet.

La graiſſe de Canard entre dans l'onguent pectoral & dans l'onguent fortifiant

fiant de la Pharmacopée de *Lemery*.

Prenez du Bol d'Armenie, de la Myrrhe & de la Ceruſe, de chacun deux gros.

Pulvériſez le tout, & incorporez le avec une ſuffiſante quantité de graiſſe de Canard; pour un Onguent qui guérit promptement les fiſſures des lévres & des mammelles.

ANSER.

ENtre les diverſes eſpèces d'Oye, on compte l'Oye domeſtique, l'Oye ſauvage ordinaire, la Bernacle ou Bernache, l'Oye Nonnette ou le Cravant; l'Oye d'Eſpagne ou de Guinée; l'Oye de Gamba; l'Oye de Canada, que les Canadiens nomment vulgairement, mais improprement, *Outarde;* l'Oye de Spitzberg, & la Cane à Collier de *Belon*, qui doit être miſe dans le genre des Oyes, plutôt que dans le genre des Canards. Nous parlerons ſpécialement de la premiere, comme étant la plus uſitée en Médecine.

Oye domeſtique ou privée; *Anſer*, Offic. Dal. Pharm. 419. Lemer. 50. Charlet. Exer. 103. Belon des Oiſ. 157. *Anſer domeſticus*, Schrod. 314. Geſn.

de Avib. 125. Aldrov. Ornith. 3. 102. Schwenckf. Aviar. ſileſ. 209. Jonſt. *de Avib.* 92. Merr. Pin. 179. Willughb. Ornith. 273. Raij Synop. Method. Av. 136. *Anas roſtro ſemicylindrico, corpore ſuprà cinereo, ſubtus alcido, rectricibus margine albis*, Linn. Faun. ſuec. 90. *Anſer, cicur vulgaris*, Nonnull.

Selon *Willughby*, l'Oye privée eſt plus petite que le Cygne, plus grande que le Canard; elle péſe bien dix livres quand elle eſt engraiſſée. Sa longueur depuis le bout du bec juſqu'au bout des pieds, eſt de trente-ſept pouces & demi, & juſqu'au bout de la queue de trente-cinq pouces & demi; la largeur des aîles déployées eſt de ſoixante pouces & demi. Elle a le bec depuis la pointe juſqu'aux coins de la bouche long de deux pouces trois quarts, & juſqu'aux yeux de trois pouces & demi; la queue longue de ſix pouces & demi, compoſée de dix-huit grandes plumes, dont les extérieures ſont les plus courtes, & les autres plus longues inſenſiblement juſqu'à celles du milieu qui ſont les plus longues; vingt-ſept grandes plumes à chaque aile. Quant à la couleur du plumage, elle varie dans cet Oiſeau comme dans les autres Oiſeaux domeſtiques, étant tantôt brune,

tantôt cendrée, ou blanche, ou bigarrée de brun & de blanc. Le bec & les pieds ſont jaunes dans les jeunes Oyes qu'on nomme Oiſon, & rouges, pour l'ordinaire, dans les adultes. Lorſque l'Oye ſe met en colere, elle ſiffle comme le ſerpent. Elle vit fort long-temps. Un Ami très-digne de foi, ajoûte *Willughby*, nous a raconté que ſon Pere avoit une Oye âgée de quatre-vingts-ans, qui n'étant aucunement affoiblie par la vieilleſſe, sembloit pouvoit vivre encore autant, ſi l'on n'eût pas été contraint de la tuer à cauſe de ſa méchanceté & des mauvais traitemens qu'elle faiſoit aux Oiſons.

L'Oye domeſtique eſt connue de tout le monde. Elle eſt amphibie comme le Canard, vivant ſur la terre & dans l'eau; elle mange de tout; mais elle ſe nourrit principalement d'herbe & de grains. Elle eſt péſante; elle s'exerce peu à voler, & ne va pas vîte de ſon pied: néanmoins, on mène quelquefois une troupe d'Oyes à plus de quinze lieues, comme l'on fait des Dindons. Mais quoique ces Oiſeaux s'élèvent par-tout, il ne faut pas ſonger à nourrir des Oyes dans une maiſon de campagne, ſi l'on n'eſt proche d'une rivière, d'un ruiſſeau, ou d'un étang, à

moins qu'on n'ait chez soi une bonne mare ou un vivier toujours plein d'eau pour les faire barbotter. Deux mâles suffisent pour six ou sept femelles ; on estime plus les gris que les blancs. La femelle fait jusqu'à trois pontes pendant l'année, & dix à douze œufs à chaque ponte. *Jean Liébault* nous apprend dans sa *Maison Rustique*, que si l'on ne lève pas les œufs des Oyes à mesure qu'elles pondent, elles les couvent dès que leur ponte est achevée; mais que quand on les leur ôte, elles ne cessent point de pondre, quelquefois jusqu'à deux cens œufs, & même jusqu'à crever. Leur ponte commence en Mars, & finit en Juin : elles couvent trente jours. C'est à tort qu'on a taxé l'Oye d'être stupide; elle est vigilante ; son sommeil est leger; elle se reveille au moindre bruit. Quelques-uns ont prétendu qu'elle étoit pour le moins aussi propre que le Chien à garder la nuit une maison de campagne, parce qu'aussi-tôt qu'elle entend quelque chose, elle ne cesse de jetter des cris, par lesquels elle semble appeller à son secours. On en cite un exemple fameux dans l'Histoire Romaine, par où l'on voit que les Oyes sauvèrent le Capitole qui alloit être pris par les Gaulois,

les Chiens n'ayant rien entendu. Il eſt certain, dit M. *Lemery*, que cet Oiſeau eſt diſciplinable : j'en ai vu un tourner une roue de cheminée comme un Chien pour faire rôtir de la viande.

On plume les Oyes deux fois l'année, au Printemps & en Automne. Leur fiente gâte les prés & brûle l'herbe. Elles ſont capables de faire beaucoup de dégat dans les jardins & dans les bleds, ſi l'on n'y prend garde. Dans certaines Provinces de France, on en tire un grand profit : auſſi y voit-on après la moiſſon de nombreux troupeaux d'Oyes pâturer dans les champs avec des Dindons. En Automne on les engraiſſe dans l'eſpace de quinze jours ou trois ſemaines avec de la pâte en leur crevant les yeux. On en fait vers la ſaint *Martin* un débit conſidérable.

La Juſquiame & la Ciguë font mourir les Oiſons ; l'Amande amère eſt auſſi un poiſon pour eux comme pour les Canards & les autres Oiſeaux. Il n'y a point de volaille plus ſujette à produire des monſtres que l'Oye. Les gens de la campagne connoiſſent par la groſſeur & par la figure des œufs ceux qui doivent en faire naître, & ils les rejettent comme n'étant pas propres pour être couvés.

Aldrovande nous a donné, outre la description Anatomique des parties internes de l'Oye, les figures de plusieurs monstres en ce genres; savoir, 1°. d'un Oison à deux têtes sur un seul col, avec quatre pieds & autant d'aîles; 2°. d'un Oison à deux cols & à deux corps; 3°. d'une Oye à quatre pieds, qu'il assûre avoir vûe à Bologne, & qui a vêcu quelques années.

L'Oye sauvage ordinaire égale l'Oye domestique pour la grandeur, & lui ressemble beaucoup pour la figure; elle n'en diffère guères non plus pour la couleur. Il est vrai que l'Oye domestique vient originairement de l'Oye sauvage: mais l'opinion de ceux qui pensent que l'Oye sauvage est privée en certains pays, d'où elles partent l'hyver pour nous venir trouver, & s'en retourner au printemps, est facile à refuter; car cet Oiseau est si sauvage, qu'il paroît clairement qu'il n'a jamais été privé. Les Oyes sauvages nous arrivent après les Grues; elles restent chez nous durant l'hyver, au lieu que les Grues vont plus loin chercher les pays chauds. Elles volent par bandes le jour & la nuit avec beaucoup d'ordre en forme de triangle sans base comme font les Grues & les Canards sauvages; leur

cri se fait entendre de fort loin : aussi remarque-t-on que dans l'Oye sauvage la Trachée-Artère est réfléchie comme dans la Grue, en façon de trompe.

L'Oye s'appelle en Grec *Kên* ; en Italien *Oca* ; en Espagnol *Ganzo* ; en Allemand *Gansz* ; en Anglois *Goose* ; en Suédois *Goas*. Suivant *Ménage*, *Oye* vient d'*Oge* qui se trouve dans nos vieux Auteurs, formé d'*Aucha*, *Auca*, *Ocha* ou *Oga*. On disoit autrefois *Oue* pour *Oye* : delà à Paris *la Rue aux Oues*, dite par corruption, *la Rue aux Ours*, à cause du grand nombre d'Oyes que nourrissoient les Rôtisseurs ou *Oyers*, qui de tout temps ont habité particulietement cette Rue. Le petit de l'Oye se nommoit d'abord *Oyon*, puis *Oyson* ou *Oison*. M. le *Duchat* nous apprend qu'en plusieurs endroits de la France on appelle un Oison *Sibilot*, *à Sibilando*, comme qui diroit *Siffleur*. On a nommé le mâle *Oyard*, *Jard*, *Jar*, ou *Jars*.

L'Oye domestique & l'Oye sauvage, contiennent beaucoup d'huile & de sel volatil ; la dernière sur-tout fournit ces principes avec abondance. Cet Oiseau est un assez bon manger. On donne avec raison la préférence au sauvage, dont le goût est bien plus savoureux, parce que

ſe donnant plus de mouvement, ſa chair eſt moins chargée de ſucs viſqueux & groſſiers, & que les principes de ſes liqueurs ſont plus exaltés. On peut cependant dire en général que la chair d'Oye eſt plus agréable au goût que ſalutaire : En effet, elle abonde toujours en ſucs lents & groſſiers qui la rendent de difficile digeſtion. C'eſt pourquoi l'on en doit uſer modérément, & elle ne convient qu'aux perſonnes robuſtes qui ont un bon eſtomac, & qui font de l'exercice, parce qu'elle nourrit beaucoup, & qu'elle produit un aliment ſolide & durable. Mais ceux qui ont l'eſtomac foible, qui ſont ſédentaires & gens de Cabinet, doivent abſolument s'en paſſer. On doit choiſir cet Oiſeau tendre, ni trop jeune ni trop vieux, bien nourri & qui ait été élevé dans un air pur & ſerain : Nous diſons que cet Oiſeau ne doit être ni trop jeune ni trop vieux, parce que quand il eſt trop jeune, la chair eſt viſqueuſe & propre à produire des humeurs groſſières & excrémentitielles. Quand, au contraire, il eſt trop vieux, ſa chair eſt ſèche, dure, d'un mauvais ſuc, & elle cauſe des indigeſtions & des fièvres. L'Oye ſe mange ordinairement rôtie ou en ragoût, & l'on

fait des pâtés de cuiſſes d'Oyes, qui ſont fort eſtimés. Les œufs d'Oye ſe mangent chez le petit peuple ; mais ils ne ſont pas à beaucoup près ſi agréables ni ſi vantés que ceux de Poule.

Quant à ſes uſages en Médecine, on employe le ſang, la graiſſe, les excremens & la premiere peau des pattes d'Oye. Le ſang eſt alexipharmaque, c'eſt-à-dire, propre à réſiſter au venin : On s'en ſert dans les maladies mélancoliques où l'atrabile domine, & dans le cancer ; il corrige la malignité & l'humeur. La doſe en eſt d'un à deux gros dans un vehicule convenable, ou incorporé avec quelque ſyrop après l'avoir deſſéché & réduit en poudre. On prétend qu'appliqué extérieurement, il guérit les démangeaiſons ; la graiſſe eſt emolliente, inciſive & réſolutive ; elle lâche le ventre, étant priſe intérieurement. On en mêle de la groſſeur d'une noix dans une pomme cuite que l'on mange ; ce qui remédie très-bien à la conſtipation. On ſe contente, pour les enfans, de leur faire une onction ſur le ventre avec cette graiſſe ; ce qui ſuffit pour les relâcher. Cette graiſſe, par ſa grande pénétration & par ſa ſubtilité, eſt d'un merveilleux ſecours dans la pa-

ralyſie des nerfs, les convulſions & les contractions des membres; on en fait un liniment ſur les parties affligées. Dans la paralyſie ſcorbutique, on la fait cuire dans de l'eau, & l'on expoſe enſuite à ſa vapeur le membre paralytique, ou bien on le baſſine avec cette décoction. *Bartolet* dans ſon *Encyclopédie*, vante beaucoup contre la paralyſie & les rhumatiſmes provenans de cauſe froide, l'onguent préparé de la façon ſuivante: On prend une Oye bien graſſe qu'on évantre & qu'on farcit d'herbes aromatiques & nervines hachées bien menu; on rôtit enſuite cette Oye à la broche, en l'arroſant d'eau-de-vie. La graiſſe qui en diſtile eſt excellente dans les maladies que nous venons de citer. Enfin elle remédie au bourdonnement d'oreilles, étant miſe dedans; elle adoucit les hémorrhoïdes; elle humecte la peau, & empêche les grains de la petite vérole de creuſer profondément. La fiente de l'Oye contient abondamment un ſel ammonical; ce qui la rend inciſive, pénétrante, & propre à atténuer les humeurs, à exciter les urines & les mois aux femmes, & ſur tout à guérir la jauniſſe. La doſe en eſt d'un gros en poudre dont on fait un bol avec quelque ſyrop appro-

prié : On la donne auſſi avec ſuccès dans le ſcorbut & dans l'hydropiſie.

Le Docteur *Grugerus* rapporte dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie* 2, *Année VI*, *page* 102, une Obſervation qui prouve que la fiente d'Oye mêlée avec le ſuc de Chardon-bénit, & diſtillée enſuite, eſt un très-bon remède contre la fièvre quarte : On en donne deux ou trois onces deux heures avant la paroxyſme ; ce qui procure une ſueur abondante ; & cette potion ſe répète une ou deux fois, s'il en eſt beſoin. On diſtille encore la fiente fraîche des jeunes Oyes au mois d'Avril & de Mai, pour avoir l'Eau Ophthalmique de l'Empereur *Maximillien*, ſi recommandée pour éclaircir la vûe, pour diſſiper les ſuffuſions & les taches du globe de l'œil, & pour guérir les Lippitudes & les Ophthalmies ; on en fait tomber dans les yeux quelques gouttes deux ou trois fois le jour.

La première peau des pieds de l'Oye eſt aſtringente & propre pour arrêter les hémorrhagies & le flux menſtruel trop abondant. La doſe en eſt d'un demi-gros après l'avoir deſſéchée & réduite en poudre. On l'applique encore avec ſuccès contre les engêlures.

Perſonne n'ignore pour combien cet

Oiſeau entre dans nos uſages domeſtiques. Ses petites plumes ſervent à faire des lits qui nous facilitent un ſommeil agréable, & les grandes plumes de ſes aîles nous fourniſſent des plumes à écrire dont l'uſage eſt pour tout le monde d'une commodité infinie.

La graiſſe d'Oye entre dans l'onguent pectoral & dans l'onguent fortifiant de la Pharmacopée de *Lemery*.

Prenez du miel roſat, quatre onces; de la poudre de fiente d'Oye, deux onces; de la pulpe de Caſſe, une once.

Faites du tout un cataplaſme pour appliquer chaudement ſur la gorge dans l'eſquinancie.

Prenez de la poudre de fiente d'Oye, une once; du ſaffran, un demi-gros; du ſang-dragon, un gros & demi; du miel roſat, deux onces.

Mêlez le tout pour un cataplaſme propre à réſoudre les Parotides.

Prenez de la poudre de fiente d'Oye deſſéchée au ſoleil, deux onces; du ſaffran oriental, un gros; du ſucre candi, deux onces.

Mêlez le tout pour une poudre contre la jaunisse à prendre à la dose de deux gros le matin à jeun dans un verre de vin blanc.

Prenez des fleurs de souphre, une once; de la fiente d'Oye desséchée, trois onces; du sang-Dragon, deux gros; de l'huile d'Anis, six gouttes; du sucre blanc, huit onces.

Faites du tout, suivant l'Art, des tablettes avec le mucilage de Gomme-Adragant qui conviennent dans les Aphthes & les ulcères de la bouche.

AQUILA.

PArmi les Oiseaux de proye tant diurnes que nocturnes connus en Europe, il n'y en a point de plus grand ni de plus noble que l'Aigle Royal de *Belon*: aussi est-ce sa grandeur & sa noblesse supérieures qui lui ont mérité le nom de *Roi des Oiseaux*. Pour mieux faire connoître cet Oiseau, nous en donnerons deux descriptions; la première d'après *Wilughby*, & la seconde d'après les

Mémoires de l'Académie Royale des Science de Paris.

Aigle Royale; *Aquila*, Offic. Dal. Pharm. 428. Lemer. 60. Merr. Pin. 170. *Aquila Germana*, Gesn. *de Avib.* 149. *Aquila regalis*, Schwenckf. Aviar. Siles. 214. *Aquila Gesneri*, *sive Chrysaëtos Aquila*, Jonst. *de Avib.* 2. *Aquila stellaris*, Chrysaëtos, Belon des Oiſ. 89. Chrysaëtos, Aldrov. Ornith. I. 110. Charlet Exer. 70. *Aquila fulva seu aurea*, Willughb. Ornith. 27. Raij. synop. Meth. Ad. 6. Falco *Ceratura*, *pedibus lanatis*, *corpore rufo*, Linn. Faun. Suec. 56. *Aquila Jovis*, *maxima*, *vera seu genuina*, *generosissima*, *nobilis*, Quorumd.

Cet Oiseau pèse douze livres; il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue trois pieds neuf pouces de longueur, & jusqu'au bout des serres quatre empans & demi; huit empans de largeur, les aîles étendues; le bec long d'un palme un pouce, la seule courbure qui est à l'extrémité & qui déborde au-delà de la mâchoire inférieure ayant un pouce de long; le milieu du bec large de plus de deux pouces; la courbure de l'extrémité du bec noir, & le reste d'une couleur de corne tirant sur le bleu clair, tacheté de brun; la bouche ouverte tant

qu'elle peut s'ouvrir, d'un palme un pouce; la langue ſemblable à celle de l'homme, large, ronde par le bout, munie vers la racine de deux appendices cornées & un peu crochues de chaque côté, attachée dans ſon milieu à la mâchoire inférieure par une membrane déliée; le palais percé au milieu; la partie inférieure du bec creuſée en canal, & reçue dans la ſupérieure par ſes bords ſaillans des deux côtés; la membrane qui s'étend depuis le front juſqu'au delà des narines, & les coins de la bouche, jaunes, les plumes du col roides, tannées; l'œil couvert en clignant d'une membrane épaiſſe qui s'étend de bas en haut, & en outre de deux paupières tant deſſus que deſſous, quoique l'inférieure ſuffiſe ſeule pour couvrir tout l'œil; les ſourcils fort ſaillans en façon d'auvent, ſous leſquels les yeux ſont cachés & enfoncés comme dans une profonde cavité; les yeux d'un verd-clair entremêlé de feu; la prunelle d'un noir foncé; les aîles & la queue de couleur brune, & cela d'autant plus que les plumes ſont plus grandes; tout le reſte du plumage, d'un brun-tanné ou châtain avec des taches blanches ſemées çà & là, de ſorte qu'il y en a peu au dos, & beau-

coup au ventre, les racines des plumes étant blanches par-tout; les ſix grandes plumes de chaque aîle longues de dix-huit pouces un palme, fort propres pour écrire, dont les tuyaux ſont très-fermes & durs, plus courts néanmoins que ceux des plumes d'Oye, les jambes revêtues de plumes juſqu'aux pieds, d'une couleur tannée; d'où il eſt aiſé de voir dans quelle mépriſe eſt tombé *Belon* en diſant que la ſeule marque caractériſtique qui diſtingue les Aigles des Vautours, c'eſt qu'ils n'ont point les jambes couvertes de plumes comme les Vautours; les pieds jaunâtres; l'ongle poſtérieur du pied gauche long de ſix pouces, tandis que celui du pied droit s'eſt trouvé n'avoir que quatre pouces de longueur dans l'Aigle que nous avons eu occaſion d'examiner: différence remarquable entre les deux que nous ne croyons point naturelle, mais accidentelle; car celui-ci paroiſſoit mutilé; le premier ongle antérieur du pied gauche étoit long de cinq doigts ou pouces, celui du milieu de trois & demi, & le plus petit de deux pouces. Les ongles du pied droit étoient à proportion de l'éperon ou de l'ongle poſterieur un peu plus grands que ceux du pied gauche; & tous les doigts cou-

verts de quatre tablettes ſemicirculaires près de l'extrémité des ongles, à l'exception du plus grand doigt antérieur, qui n'étoit revêtu que de trois anneaux. Le reſte étoit couvert de petites écailles de la grandeur de grains de Millet, ou un peu moindres. Mais qui pourra s'empêcher d'admirer combien la Nature a été attentive à la conſervation des yeux de l'Aigle qui n'a rien de plus précieux que la vue, puiſqu'au lieu d'une paupière qu'elle s'eſt contentée de donner aux autres Animaux, elle en a donné quatre à celui-ci ? Car ce que ſont les paupières dans l'Homme, la tunique clignotante le fait dans notre Oiſeau, auquel elle a encore accordé deux autres paupières dont l'inférieure eſt ſi ample, qu'elle ſuffiroit ſeule pour lui conſerver les yeux.

Quiconque déſirera une deſcription anatomique des parties internes de l'Aigle, n'aura qu'à conſulter l'Ornithologie d'*Aldrovande*. Il y trouvera les argumens que l'Auteur employe pour prouver que notre Aigle eſt le *Chryſaëtos* ou l'*Aigle dorée* des Anciens, & les marques qui la caractériſent. C'eſt de lui qu'on a tiré la deſcription détaillée des parties extérieures de cet Oiſeau,

que le même *Aldrovande* dit lui avoir été envoyé vivant de la Ménagerie du Grand Duc de Toſcane, *Ferdinand de Médicis*. Il obſerve que cette Aigle attaquoit avec une extrême férocité, tout ce qui ſe préſentoit devant elle, comme Chiens, Chats & autres Animaux domeſtiques, quand ils s'approchoient imprudemment de la cage où elle étoit enfermée ; elle avoit l'audace de s'attaquer aux hommes mêmes, ſoit à coups de griffes, ſoit à coups de bec. Quelquefois elle pouſſoit des cris lamentables & perçans.

Les Anciens & les Modernes diſent ſur la nature & les mœurs de l'Aigle bien des choſes qui ſont en partie fauſſes ou incertaines, & en partie communes aux autres Oiſeaux de rapine. Nous croyons devoir mettre dans le premier genre ce qui ſuit ; ſçavoir, 1°. que cet Oiſeau n'a pas les pieds égaux, mais le droit plus grand que le gauche ; 2°. que ſes plumes étant mêlées avec celles des autres Oiſeaux, ſur tout des Oyes & des Pigeons, les conſument ; 3°. qu'ayant la vue extrêmement perçante, c'eſt delà qu'il tire une preuve infaillible dans l'examen de ſes petits qu'il expoſe aux rayons du ſoleil ; enſorte qu'il conſerve

comme une race digne de ſa nobleſſe, ceux qu'il voit regarder fixement cet Aſtre, & qu'il rejette comme bâtards ceux qu'il voit cligner les yeux; 4°. que tant qu'il vit, il ne change point de nid ni de lieu, mais revient tous les ans au même endroit; 5°. qu'il cherche ſa vie après midi, & qu'il ſe tient tranquille le matin juſqu'à ce que les marchés ſoient remplis d'hommes, & qu'il ſoit temps de dîner; 6°. qu'il ne touche point aux corps morts; 7°. que faiſant éclorre ordinairement deux petits, il n'en élève qu'un, & rejette l'autre pour éviter la peine d'en nourrir deux; 8°. qu'il ne pourroit jamais venir à bout de faire éclorre des petits, s'il ne portoit dans ſon nid une pierre d'Aigle, dont la vertu eſt merveilleuſe pour faire ſortir le fœtus; 9°. qu'il porte ſes Aiglons ſur ſes aîles, & non pas à ſes ſerres, comme on l'infère d'un paſſage de l'Ecriture-ſainte mal-entendu; 10°. que quand les Aiglons ſont malades, & qu'ils ne ſauroient digérer une nourriture trop ſolide à cauſe de la débilité de leur eſtomac, le père & la mère ſucent le ſang de la proye pour le leur dégorger dans le bec; 11°. que dans l'extrême vieilleſſe ſon bec ſe recourbe par la ſéchereſſe, & que ne

pouvant plus prendre de nourriture il ſe ſubſtante au moins pendant quelque temps à force de boire; 12°. que le père & la mère portent en l'air leurs petits ſitôt qu'ils les voyent en état de voler, & qu'ils les laiſſent aller afin qu'ils apprennent à ſe ſervir de leurs aîles, ayant l'attention de les recevoir ſur leur dos ſi par le hazard ils viennent à ſe laiſſer tomber: exercice qu'ils répètent ſouvent; 13° qu'il prend un très-grand ſoin de ſes ſerres, & que dans la crainte qu'elles ne s'émouſſent ils les retire toujours en dedans, évitant de marcher ſur les rochers, à moins qu'il ne mette ſous ſes pieds les peaux des Animaux qu'il a tués; de-là vient qu'il ne ceſſe point de contempler ſes ſerres dès qu'il ne regarde ni le ſoleil ni ſa proye, & que ſi par hazard elles viennent à s'émouſſer, il les aiguiſe avec ſon bec ou ſur la pierre; 14° que quand il ſe ſent accablé de vieilleſſe, il s'envole le plus haut qu'il peut au-deſſus des nues, afin que la chaleur du ſoleil diſſipe l'obſcurciſſement de ſes yeux, attendu que dans l'ardeur même de cette chaleur il ſe plonge rapidement juſqu'à trois fois dans les eaux les plus froides; & qu'au ſortir du bain il s'en retourne dans ſon nid, où étant ſaiſi

d'une eſpèce de fièvre entre ſes petits déja grands, il ſe déplume au moyen de la ſueur, ſes Aiglons continuant de l'échauffer & de le nourrir ſoigneuſement juſqu'à ce qu'il ſe ſoit remplumé; 15°. qu'au lieu que la plupart des Oiſeaux frappés ou par la terreur ou par la nouveauté ſe jettent ſur la Chouette, l'Aigle regardant cette démarche comme meſſéante à un Oiſeau royal, n'eſt point touchée de ſon aſpect.

Nous mettrons dans le dernier genre pluſieurs autres particularités qui conviennent également aux autres Oiſeaux de proye, comme de ſoutenir, 1° que l'Aigle a la vue ſi perçante, que s'étant élévée en l'air à perte de vue, elle apperçoit un Levreau caché ſous un buiſſon, ou un petit poiſſon qui nage ſous les flots. Nous accorderons volontiers que l'Aigle & les autres Oiſeaux de rapine ont bonne vue; mais nous ne la croyons pas perçante juſqu'à ce point-là; 2°. qu'elle eſt incapable de diſcipline, & que l'homme ne ſauroit dompter ſa férocité naturelle. Ceci n'eſt pas abſolument vrai; car nous liſons qu'on a apprivoiſé & dreſſé des Aigles pour la Fauconnerie, quoique la choſe ſoit difficile; 3°. qu'elle a l'haleine très-mau-

vaiſe, enſorte que ſon ſouffle empeſté fait pourrir aiſément les corps auxquels il a touché ; 4°. qu'elle eſt extrêmement gourmande & preſque inſatiable, de manière qu'ayant ſouffert la faim pendant long-temps, elle ſe récompenſe en prenant beaucoup de nourriture à la fois, & que ſi après s'être raſſaſiée il lui reſte encore quelque choſe d'une chaſſe abondante, elle le laiſſe aux autres Oiſeaux qui ont accoutumé de la ſuivre dans cette vue; 5°. qu'elle vit ſans boire comme preſque tous les Oiſeaux à bec crochu qui ont toujours le ventre libre quoiqu'ils ne boivent point, parce que le ſang des Animaux qu'ils tuent leur fournit aſſez d'humidité pour la digeſtion ; 6°. qu'elle eſt fort laſcive vu que la fémelle cochée vingt fois dans un jour, revient encore pour l'ètre ſi le mâle la rappelle. On auroit pourtant raiſon de s'étonner que l'Aigle fût en même-temps le plus amoureux & le plus vivace des Oiſeaux, tandis que tous les Animaux laſcifs ont la vie courte; 7°. que quand ſes petits ſont devenus un peu grands & aſſez forts pour chercher leur vie, elle les chaſſe très-loin du nid juſqu'à ne pas ſouffrir qu'ils reſtent dans le même canton; 8°. que la Nature lui a donné des

os très-gros, très-durs & presque solides, où il y a fort peu de moëlle.

Tout ceci est tiré de *Willughby*. Voyons maintenant la description anatomique de trois Aigles, telle qu'elle se trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux*.

Ces trois Aigles étoient presque semblables en grandeur, en figure & en plumage. Les parties du dedans étoient différentes en quelque chose, principalement parce qu'elles étoient de différent sexe. La plus grande qui étoit une fémelle, avoit depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue deux pieds neuf pouces; du bout d'une aîle jusqu'au bout de l'autre quand elles étoient étendues, sept pieds & demi. Le bec avoit deux pouces & demi de long, sans comprendre la courbure qui avoit neuf lignes. Toute la tête, comprenant le bec, avoit quatre pouces & demi; le col cinq pouces & demi; la jambe, compris la cuisse, jusqu'à l'extrêmité des ongles, quinze pouces. Elle pésoit dix livres. Tout son plumage étoit d'un châtain presque noir, à la réserve du bas du col en devant & du ventre qui étoit d'un blanc sali par un gris roussâtre. Les pieds étoient pe-

tits à proportion du corps & d'un gris bleuâtre. Le bec étoit tout noir.

Les deux autres, dont l'une étoit mâle, & l'autre fémelle, & qui étoient un peu plus petites, avoient le bec noir par le bout, jaune vers le commencement, & bleuâtre par le milieu. Les pieds étoient jaunes, couverts d'écailles de différentes grandeurs, celles du dessus des doigts étant grandes & entable, principalement vers l'extrémité; les autres étant fort petites. Les Ongles étoient noirs, crochus, & fort grands, sur-tout celui du doigt de derrière qui étoit presque une fois aussi grand que les autres.

Le plumage étoit de trois couleurs, savoir châtain-brun, roux, & blanc. Le dessus de la tête étoit mêlé de châtain & de roux. La gorge & le ventre étoient mêlés de blanc, de roux, & de châtain: les aîles avoient beaucoup de châtain, peu de roux, & encore moins de blanc. Les tuyaux des grandes plumes de aîles avoient neuf lignes de tour. Les plumes de la queue étoient fort brunes vers l'extrémité, ayant quelque peu de blanc vers leur origine. Les cuisses & les jambes jusqu'au commencement des doigts étoient couvertes de plumes moitié blanches & moitié rousses, chaque plume

étant

étant rousse par le bout, & blanche vers son origine.

Les Naturalistes disent que les Aigles ont ainsi les jambes garnies de plumes, tant pour les munir contre les coups du bec & des ongles des Oiseaux, quand elles les prennent dans leurs serres, que pour les défendre du froid des neiges, auquel elles sont exposées sur le haut des montagnes où elles se tiennent ordinairement. *Belon* qui a décrit plusieurs espèces d'Aigles, les a toutes dépeintes avec les jambes dégarnies de plumes.

Outre les grandes plumes qui couvroient le corps, il y avoit à leur racine un duvet fort blanc & fort fin, de la longueur d'un pouce. Ce duvet est encore pour munir les Aigles contre le froid, auquel elles sont fort sensibles; ce qui fait que les Fauconniers, lorsqu'ils se servent des Aigles pour le haut vol, leur ôtent une partie de ce duvet & des autres plumes qui leur garnissent le ventre, afin qu'elles ne s'élèvent pas trop haut, en étant empêchés par le froid de la moyenne région de l'air. Les autres plumes qui couvroient le dos & le ventre de nos Aigles, avoient quatre à cinq pouces de long. Celles qui couvroient les cuisses en dehors, avoient jusqu'à six

pouces, & elles ſortoient de trois pouces au-delà du talon. Celles dont la gorge & le ventre étoient garnis au mâle, avoient ſept pouces de long, & trois de large : elles étoient molles, n'ayant des deux côtés du tuyau qu'un long duvet, dont les fibres n'étoient point accrochées enſemble comme elles ſont ordinairement aux plumes fermes qui ſont arrangées en écaille. Ces plumes étoient doubles, car chaque tuyau, après être ſorti de la peau environ deux lignes & demie, jettoit deux tiges inégales, l'une étant une fois plus grande que l'autre. Nous avons remarqué la même choſe aux plumes du col & du ventre d'un Perroquet, & dans toutes les plumes d'un Cazuel. *Belon* dit que l'Oiſeau qu'il appelle *Cocq de bois*, & qu'il croit être le *Tetrix* d'*Ariſtote*, a de ces ſortes de plumes, & qu'il n'a point vû qu'aucun autre Oiſeau en ait.

L'œil qui étoit enfoncé dans l'Orbite, & couvert par une ſaillie de l'os du front qui faiſoit comme un ſourcil avancé, étoit de couleur iſabelle fort vive, & ayant l'éclat d'une Topaſe. La Cornée s'élevoit avec une grande convexité ſur la Sclerotique, qui faiſoit un rebord relevé autour de la Cornée. Ce rebord étoit

dur & offeux. La conjonctive étoit d'un rouge fort vif. Les paupières étoient grandes, chacune étant capable de couvrir tout l'œil. Outre les paupières fupérieures & inférieures, il y en avoit une interne, qui fe retiroit dans le grand coin de l'œil, & qui étant étendue vers le petit, couvroit entièrement la Cornée.

Ariftote & *Pline* font fix efpèces d'Aigle, qui font *Pygargus*, *Morphnos*, *Percnopteros*, *Melanaëtos*, *Haliaëtos*, & *Chryfaëtos* : mais ils ne conviennent pas tout-à-fait dans la defcription qu'ils en font, principalement en ce qui regarde la grandeur : dans le refte de la defcription ils n'ont pas pu être fi différents à caufe des noms que les Grecs leur ont donnés, par lefquels ces efpèces font défignées, en leur attribuant des marques qui les diftinguent. Ces marques nous ont auffi fait trouver l'efpèce à laquelle nous croyons que nos Aigles doivent être rapportées, tant à caufe des particularités qui les font convenir avec cette efpèce, qu'à caufe que les particularités des autres efpèces leur manquent. Ainfi nous avons jugé que deux de nos Aigles qui étoient les moins grandes, pouvoient être rangées fous la dernière efpèce, qui eft la véritable Aigle, appel-

lée communément *Royale* en François, *Gnesios* par *Aristote*, & *Chrysaëtos* & *Asterias* par *Elien*, à cause que la couleur rousse & comme dorée de leurs plumes est exprimée par le nom Grec *Chrysaëtos*, & que les taches qu'elles avoient sur le ventre & sur les cuisses, représentant les étoiles signifiées par le nom *Asterias*, que tous les Interprètes disent n'avoir été donné à cette espèce d'Aigle qu'à cause de ces taches rousses. D'ailleurs ces Aigles ne peuvent être ni le *Pygargus*, c'est-à-dire, Aigle à la queue blanche; ni le *Morphnos*, c'est-à-dire, Aigle dont tout le plumage est de couleur obscure; ni le *Melanaëtos*, c'est à-dire, Aigle toute noire; ni le *Percnopteros*, c'est-à-dire, Aigle dont les aîles sont tachées de noir; ni le *Haliaëtos*, c'est-à-dire, Aigle qui demeure proche de la mer, que l'on dit avoir les pieds bleuâtres: parce que ces deux Aigles, ainsi qu'il paroît par la description, n'avoient point la queue blanche, n'avoient point tout le plumage de couleur obscure, n'étoient point toutes noires, n'avoient point les aîles tachées de noir, & n'avoient point les pieds bleuâtres; ensorte que notre grande Aigle qui avoit les pieds bleuâtres, pourroit être l'Aigle qui

vit proche de la mer appellée *Haliaëtos* par cette raiſon, outre qu'elle n'avoit point les plumes dorées comme les autres; qu'elle avoit les aîles fort brunes, ainſi qu'*Ovide* la décrit dans la Métamorphoſe du Roi *Niſus*, qui fut changé en cet Oiſeau; qu'elle avoit la gorge & le ventre blanc, ſuivant la deſcription de l'*Haliaëtos* faite par un Anonyme qu'*Aldrovande* cite; que ſes pieds étoient preſque tout couverts d'écailles quarrées, y en ayant beaucoup moins en table qu'aux autres Aigles; ce que *Belon* dit être particulier à cette eſpèce d'Aigle, à laquelle *Ariſtote* attribue ce que l'on dit de toutes les Aigles, ſavoir qu'elles rejettent ceux de leurs petits qui ne peuvent regarder fixement le ſoleil.

On pourroit faire quelque difficulté ſur la grandeur qui étoit médiocre dans nos deux Aigles Royales, ne peſant chacune que ſix livres; au lieu que l'Aigle *Chryſaëtos* qu'*Aldrovande* décrit, en peſoit dix. Mais il faut conſidérer que nos Aigles étoient jeunes, ainſi qu'il paroiſſoit aux plumes blanches qu'elles avoient au col, aux aîles, & à la queue, qui changent de couleur aux Aigles quand elles vieilliſſent, & deviennent de couleur dorée ou châtain-brun, ainſi que

Gesner a remarqué; joint qu'ainsi qu'il a été dit, *Aristote* & *Pline* ne sont pas d'accord sur la grandeur des Aigles de différente espèce; Aristote faisant celle qu'il appelle *Gnesios*, qui est celle qu'*Elien* & *Pline* appellent *Chrysaëtos*, la plus grande de toutes, & *Pline* disant qu'elle n'est que d'une grandeur moyenne, & que celle qui est appellée *Parcnopteros* est la plus grande.

Pline dit que les Oiseaux n'ont point d'Epiploon : néanmoins nos deux Aigles Royales avoient une membrane, qui en forme de sac enfermoit les intestins, le Foye, & le Ventricule, ce que *Cortesius* a aussi remarqué faisant la dissection d'une Aigle : nous avons trouvé un pareil Epiploon dans d'autres Oiseaux. Cette membrane naissoit de celles qui forment les vessies qui sont dans le bas-ventre aux Oiseaux, & qui s'enflent par la respiration. Elle avoit beaucoup de graisse, & principalement au droit du ventricule; ce qui pouvoit faire croire que cette graisse avoit le même usage dans cet Oiseau que dans les Animaux terrestres, où l'on croit qu'elle sert dans l'Epiploon à fomenter par sa chaleur celle du Ventricule; du moins on remarque que les Animaux qui se nourrissent de chair

ont l'Epiploon garni de beaucoup de graiſſe.

L'Œſophage qui étoit au côté droit de l'Apre-Artère, s'élargiſſoit juſqu'à avoir deux pouces & demi de diamètre, & ſix pouces de long lorſque l'on ſouffloit dedans. Vers le haut il y avoit un corps glanduleux dur & fermement attaché à la membrane : il étoit de la groſſeur d'un Pois ; on ne l'a trouvé que dans l'un des ſujets. Au-deſſous de l'endroit où l'Apre-Artère ſe ſépare en deux, l'Œſophage s'étréciſſoit & paſſoit deſſous, puis s'élargiſſoit pour former le Ventricule qui lui étoit ſemblable en grandeur, en figure, & même en ſubſtance ; car l'un & l'autre étoit composé de membranes dures, ſolides, blanches, & parſemées de pluſieurs vaiſſeaux par le dehors. Le dedans étoit différent ; le bas de l'Œſophage, qui formoit un jabot, étoit composé de petites glandes, qui vers le bas avoient la groſſeur d'un grain de navette, & alloient toujours en diminuant, juſqu'à devenir inſenſiblement imperceptibles. Le Ventricule avoit quelques rides, qui ſe multipliant vers le fond, le rendoient plus épais que vers le haut. Ces deux cavités, tant celle du jabot que celle du Ventricule, étoient fort amples, & pro-

portionnées à la voracité de cet Oiseau, que les Naturalistes disent être si extraordinaire, qu'il ravage tous les lieux voisins, qui suffisent à peine à lui fournir la proie qui est nécessaire pour sa nourriture. Aussi remarque-t-on qu'il ne se rencontre point deux Aigles en un même quartier. *Elien* rapporte que les Aigles n'étant pas contentes des grands Oiseaux qu'elles prennent, comme des Grues & des Oyes, elles chassent les Lapins, les Lièvres, & les Chévreaux, qu'elles enlèvent & qu'elles emportent; & que même elles ont l'adresse de tuer des Taureaux, en les faisant tomber dans des précipices pour les manger, après qu'ils s'y sont brisés par leur chûte.

Les intestins étoient petits, à la maniere des Animaux voraces, & qui se nourrissent de chair, au contraire de ceux qui ne vivent que d'herbages, & principalement de ceux qui ruminent, où ils sont ordinairement longs & amples quatre & cinq fois plus qu'aux autres. Dans nos deux Aigles Royales ils étoient menus & courts, & n'avoient point de *Cœcum* dans le mâle. La femelle en avoit deux longs chacun de deux pouces. Dans l'Aigle *Haliaëtos*, au lieu de *Cœcum*, il y avoit deux petites bosses fort peu appa-

rentes en dehors, mais qui ne laiſſoient pas d'avoir en dedans deux poches formées par des tuniques en manière de Valvules. Le *Rectum* ſe rétréciſſoit tout-à-coup proche de l'Anus, & faiſoit enſuite une poche de la groſſeur & de la figure d'un œuf, à l'extrémité de laquelle les uretères s'inſeroient : On voyoit au-deſſous de cette poche la petite bourſe de *Fabrice*, dont la figure eſt dans la Planche de l'Otarde.

La Ratte aux deux Aigles Royales étoit ronde en dehors, platte en dedans & du côté du Ventricule, auquel elle étoit immédiatement adhérente : c'étoit au côté droit qu'elle étoit attachée. Elle avoit huit lignes de diamètre. Sa couleur étoit un rouge beaucoup plus brun que celui du Foye, qui étoit d'un rouge fort vif. Ses vaiſſeaux qu'elle recevoit de la Porte & de l'Artère Cœliaque étoient gros & variqueux. A l'Aigle *Haliaëtos* elle étoit ſituée ſous le Lobe droit du Foye, & attachée au troiſième repli de l'inteſtin par des rameaux de la Veine-Porte & de l'Artère Cœliaque, comme aux deux autres.

A cette même Aigle le Pancreas étoit ſitué comme à la plûpart des Oiſeaux dans le premier repli de l'inteſtin, mais

il avoit une figure tout-à-fait extraordinaire. Il étoit rond par le bout d'en bas, faiſant comme une tête; le reſte étoit plus plat & plus menu. Cette tête étoit percée pour donner paſſage au Canal Hépatique, qui ſans avoir aucune communication avec les Canaux Pancréatiques, s'alloit inſérer dans l'inteſtin. Les Canaux Pancréatiques étoient au nombre de trois : il y en avoit deux qui s'inſéroient dans l'inteſtin entre le Canal Cyſtique & l'Hépatique; le troiſième s'inſéroit au-deſſus de l'Hépatique. L'inſertion de ces Canaux avoit deux choſes particulières; la première étoit que leur inſertion ſe faiſoit dans le *Duodenum*, au lieu qu'elle ſe fait ordinairement aux Oiſeaux dans l'extrémité du premier repli des inteſtins, qui appartient au *Jejunum*. La ſeconde particularité eſt que l'embouchure de tous ces Canaux étoit recouverte chacune de ſon mammelon, au lieu qu'ordinairement il n'y a qu'un mammelon pour tous les Canaux, tant Pancréatiques que Cyſtiques & qu'Hépatiques. Le Pancreas aux deux Aigles Royales étoit auſſi ſitué fort proche du Pylore, mais il étoit attaché à l'inteſtin par un Canal ſi délicat & ſi court, qu'il étoit difficile à voir : par l'autre bout il

tenoit à la Ratte qui étoit attachée à la partie ſupérieure, & au côté droit du Ventricule, ainſi qu'il a été dit.

Le Foye étoit beaucoup plus grand à ces deux Aigles qu'à l'autre : aux unes & aux autres le Lobe gauche étoit le plus grand. La Veſicule étoit auſſi très-grande à toutes les trois, ayant la groſſeur & la figure d'une groſſe Châtaigne. Elle étoit jointe au Lobe droit du Foye ſeulement par ſon col, qui étoit un conduit gros d'une ligne & demie. Le Canal Cyſtique ſortoit du fond, à l'oppoſite du col. Ce col étoit joint au Foye en deux différentes manières; car aux deux Aigles Royales il pendoit au bout du Lobe droit qui étoit le plus court, ainſi qu'il a été dit: cela faiſoit que la Veſicule étoit toute hors du Foye. En l'autre Aigle, le col étoit attaché au milieu de la partie cave du Lobe droit à l'ordinaire.

Aux deux Aigles Royales, les reins étoient petits, ayant ſeulement huit lignes de diamètre : ils étoient ronds & applatis, de couleur tannée un peu rougeâtre. L'Aigle *Haliaëtos* les avoit à-peu-près comme les autres Oiſeaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres Animaux, & d'une figure particulière.

Les Testicules à l'Aigle Royale mâle, étoient deux petits corps glanduleux, enfermés dans des membranes. Ils étoient chacun de la grosseur d'un Pois, un peu applatis, de couleur de chair, tirant sur le jaune.

Les Femelles avoient l'ovaire & le conduit de l'ovaire à l'ordinaire des Oiseaux, & tel à-peu-près qu'il est dépeint dans la figure de la Demoiselle de Numidie.

La langue étoit cartilagineuse par le bout, & charnue par le milieu, ayant à sa racine deux pointes dures, semblables à celles qui sont au bas du fer d'une flêche. Elle étoit large de cinq lignes, longue d'un pouce & deux tiers, à prendre depuis l'ouverture du Larynx jusqu'au bout, qui n'étoit point en pointe comme à la plûpart des Oiseaux qui ont le bec droit, mais qui étoit quarré comme au Perroquet.

Les petits muscles qui attachent l'Apre-Artère, ne prenoient point leur origine de la seconde Clavicule comme à la plûpart des Oiseaux, mais de la partie interne du haut du sternon.

Le globe de l'œil dans la Femelle avoit dans sa plus grande largeur un pouce & demi de diamètre. Celui du Mâle avoit

trois lignes de moins. La Cornée avoit une convexité qui la faisoit élever sur le reste du globe de l'œil qui étoit applati en devant, ainsi qu'il est ordinairement aux Oiseaux & aux Poissons, qui n'ont pas le globe de l'œil si sphérique que les Animaux terrestres. La Cornée dans l'un des yeux du Mâle n'étoit point transparente, mais elle avoit une blancheur opaque. Entre la Cornée & le Chrystallin, on a trouvé dans ce sujet toute l'humeur aqueuse endurcie & comme pétrifiée, de l'épaisseur de deux lignes. Cette Cataracte étoit posée sur l'iris, qui étoit de couleur minime, & qui sembloit en avoir été altérée. Le Crystallin étoit large de quatre lignes & demie, & épais de trois & demie, étant plus convexe en dedans qu'en dehors. Dans la Femelle il y avoit aussi un des yeux gâté, toutes les humeurs & les membranes du dedans étant corrompues, ensorte que tout étoit fondu en une eau rousse, sans qu'il y eût apparence ni de Crystallin, ni d'humeur aqueuse, ni d'humeur vitrée. Le trou de l'Uvée étoit fermé par une membrane mince, dure, & transparente. *Cortesius* qui a observé cette membrane dans les yeux d'une Aigle, dit qu'elle ne se trouve que dans l'espèce appellée

Offifrage qu'*Ariſtote* appelle à cauſe de cela *Epargemos*, c'eſt-à-dire, qui a comme un nuage ſur les yeux. Notre Aigle étoit néanmoins fort différente de l'*Offifrage*, qui n'eſt pas une véritable Aigle, mais une eſpèce de Vautour, dont le plumage eſt, ſelon *Ariſtote*, d'un gris-blanchâtre; ce qui n'a aucun rapport avec notre Aigle.

Le Nerf Optique étoit extraordinairement mollaſſe en cet œil. La membrane qui eſt particulière aux Oiſeaux, & qui ſort du Nerf Optique, faiſant comme une bourſe qui va s'attacher par l'autre bout au Ligament Ciliaire, étoit fort noire, & même plus que la Choroïde. Quoique nous l'appellions membrane, parce qu'elle paroiſſoit une membrane pliſſée, ce n'étoit pourtant qu'un amas de groſſes fibres noires, qui en avoient quelques-unes de rougeâtres enfermées au milieu, & qui étoient apparemment des vaiſſeaux. Le Nerf Optique d'où cette membrane ſortoit, étoit applati, faiſant comme une fente de la longueur de trois lignes. La baſe de cette membrane qui étoit de figure triangulaire, avoit la même largeur, & cinq lignes de ſa baſe à ſa pointe. La Retine étoit fort épaiſſe & fort opaque, principalement

dans le fond de l'œil, où elle étoit plissée & ridée. En cet endroit il n'y avoit point de tapis sur la Choroïde.

On a fait une remarque dans l'un de ces sujets, sur la structure de la Moëlle Epinière, que l'on croyoit d'abord être particulière à ce sujet, mais que l'on a reconnu depuis être commune à d'autres Oiseaux. On a trouvé que vers le milieu du dos la partie extérieure de la moëlle se fend & se sépare en deux, & se rejoint ensuite; la partie intérieure demeurant entière, & étant seulement dilatée; ce qui fait la figure d'une fronde. Cette séparation de la partie extérieure, & cette dilatation de l'intérieure, étoit de la longueur d'un pouce & demi, & de la largeur de huit lignes dans ce sujet, & aux autres Oiseaux à proportion. On a toujours trouvé la cavité que les deux parties écartées laissent au milieu, remplie d'une humeur blanche & gluante, qui paroissoit être de l'humeur lymphatique épaissie.

Si le principal usage des Ventricules du Cerveau est de recevoir leurs excrémens, on peut dire avec quelque probabilité, que cette cavité qui est particulière aux Oiseaux, est comme un Ventricule de la Moëlle Epinière, qui étant

enfermée dans des os qui n'ont pas un mouvement libre, tel qu'eſt celui de l'épine flexible des autres Animaux, n'a pas les moyens que cette agitation lui pourroit donner, de ſe dégager de ces excrémens, & de les diſſiper; enſorte qu'elle a beſoin de quelque receptacle pour les recevoir. Cette penſée nous donnera lieu de chercher s'il y a quelques conduits particuliers pour la décharge de ces ſuperfluités.

Voilà une deſcription anatomique de l'Aigle puiſée dans une ſi bonne ſource, que nous avons cru n'en devoir rien retrancher.

Belon nous apprend que l'Aigle Royale fait communément ſon nid dans quelque roche eſcarpée à la ſommité d'une haute montagne, quelquefois auſſi ſur les hauts arbres des Forêts: il ajoute que les Payſans qui ſavent le nid d'une Aigle, voulant dénicher ſes petits, ſe font bien armer la tête de peur que l'Aigle ne leur faſſe du mal; & que s'ils lient à quelque arbre auprès du nid le petit déniché, il appellera ſa mère qui l'ayant retrouvé lui apportera tant à manger, que celui qui l'aura attaché trouvera tous les jours aſſez de gibier pour lui & pour ſix autres perſonnes; car la mère lui apportera Liè-

vres, Lapins, Oyes, & autres viandes ſemblables. Selon *M. Pluche*, dans ſon *premier Tome du Spectacle de la Nature*, dans le Gevaudan qui eſt un pays de montagnes qui ſont des plus riches du Royaume par leur fertilité, les Aigles ont coutume de faire leur nid dans le creux de quelque roche inacceſſible, où l'on peut à peine atteindre à force d'échelles & de grappins. Si-tôt que les Bergers s'en ſont apperçus, ils bâtiſſent au pied de la roche une petite loge où ils ſe mettent à couvert de la furie de ces dangéreux Oiſeaux lorſqu'ils apportent la proye à leurs petits. Le mâle les nourrit avec ſoin pendant trois mois, & la femelle eſt occupée du même travail tant que l'Aiglon n'a pas la force de ſortir de ſon aire, après quoi ils le chaſſent, ils lui font prendre l'eſſor, & le ſoutiennent de leurs aîles ou de leurs ſerres lorſqu'il eſt prêt de tomber. Pendant tout le temps que l'Aiglon demeure dans l'aire, ils vont tous deux à la petite guerre dans les pays d'alentour. Chapons, Poules, Canards, Agneaux, Chevreaux, Cochons de lait, tout les accommode dans les baſſes-cours; ils enlèvent tout ce qu'ils peuvent, & le portent à leurs petits : mais leur meilleure chaſſe ſe fait à

la campagne, où ils prennent des Faiſans, des Perdrix, des Gelinottes de bois, des Canards ſauvages, des Lièvres, & des petits Chevreuils. Dans le moment que les Bergers voyent que le père & la mère ſont ſortis, ils plantent leurs échelles; ils grimpent comme ils peuvent ſur la roche, & enlèvent ce que les Aigles ont apporté à leurs petits. Ils laiſſent à la place les entrailles de quelques Animaux. Mais comme ils ne le peuvent faire ſi promptement, que les Aigles ou l'Aiglon n'en ayent déja mangé une partie, cela eſt cauſe que tout ce que les Bergers rapportent eſt mutilé. En recompenſe il eſt d'un goût beaucoup au-deſſus de ce que l'on vend au marché. Quand l'Aiglon eſt aſſez fort pour s'envoler, ce qui n'arrive que tard, parce qu'on l'a privé d'une nourriture excellente pour lui en donner une fort mauvaiſe, alors les Bergers enchaînent cet Aiglon, afin que le père & la mère continuent à lui apporter de leur chaſſe, juſqu'à ce que dégoutés d'un enfant qui les accable ſans fin de travail & de ſoin, le père le premier & la mère enſuite l'abandonnent. Le père va planter le piquet ailleurs. La mère va rechercher ſon fidèle ami, & l'amour de leurs nouveaux enfans leur

fait oublier le premier que les Bergers laiſſent périr dans l'aire, à moins qu'ils ne l'emportent chez eux par pitié.

Albert le Grand avoit déja dit la même choſe. Après avoir obſervé qu'on trouve rarement plus d'un Aiglon dans le nid de l'Aigle Royale, quoiqu'elle ponde deux œufs, comme il s'en eſt aſſuré par ſa propre expérience pendant ſix à huit ans de ſuite; cet Auteur ajoute qu'il tient d'un homme digne de foi qu'un particulier avoit ramaſſé dans un ſeul nid d'Aigle plus de trois cent Canards, plus de cent Oyes, & environ quarante Lièvres, ſans compter pluſieurs grands Poiſſons.

L'Aigle Royale, qui mériteroit mieux le nom de Tyran que de Roi des Oiſeaux, s'appelle en Italien *Aquila Reale*; en Allemand *Guelden Adler*; en Anglois *Golden Eagle*, c'eſt-à-dire, *Aigle dorée*; en Suédois *Orn*. Le mot François *Aigle* vient du Latin *Aquila*.

L'Aigle contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Les anciens Médecins attribuoient à l'Aigle beaucoup de vertus, auxquelles les Modernes n'ajoutent pas grande foi: peut-être que la difficulté de vérifier les expériences ſur ces Oiſeaux qui ſont rares, les a fait négliger;

& tomber dans l'oubli. Quoi qu'il en ſoit, nous ne nous arrêterons qu'à celles qui ne ſont pas douteuſes, & que des Auteurs de réputation ont eu occaſion de renouveller dans ces derniers temps. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Centuries premiere & ſeconde*, *page* 437, une Obſervation du Docteur *Thomaſius*, qui rapporte qu'ayant employé du fiel d'Aigle qui eſt très-amer, & qui abonde dans un ſel lixiviel déterſif, pour éclaircir la vûe, & emporter les taches de la cornée dans un vieillard octogénaire, ce remède lui avoit très-bien réuſſi, & qu'au bout de quelques jours de ſon uſage le malade avoit eu la vûe plus ferme & plus claire. La manière dont il s'en ſervoit, étoit d'en délayer un peu dans de l'eau d'Euphraiſe, & d'en faire couler quelques gouttes dans les yeux; ce qu'il continua quelque temps. Comme il ne dit point combien de fois il répétoit ce remède dans la journée, il y a apparence que c'eſt ſuivant l'uſage ordinaire des Collyres, c'eſt-à-dire, deux ou trois fois le jour. La graiſſe d'Aigle, ſuivant le même Auteur, eſt émolliente & réſolutive; elle eſt propre en liniment pour les foulures de nerfs, pour les luxations, & pour adou-

cir les accès de la goute. Elle calme la douleur, fortifie les nerfs, & diſſipe promptement les tumeurs qui accompagnent les luxations. Il l'a encore employée avec le même ſuccès contre les engelures ulcérées : elle en a calmé la démangeaiſon, & cicatriſé promptement les ulcères. Les excrémens de l'Aigle ſont inciſifs & pénétrants : on les employe en Cataplaſme dans l'Eſquinancie, mêlés avec le Miel roſat ; on les mêle encore avec le Miel ordinaire pour s'en ſervir en liniment contre les tayes des yeux. On en fait auſſi des ſuffumigations contre les vapeurs hyſtériques & la ſuppreſſion des Règles : mais il faut, comme nous l'avons déja remarqué en parlant des propriétés de l'Epervier, que les parties ne ſoient point échauffées & diſpoſées à l'inflammation, parce que ce remède qui eſt actif augmenteroit le mal, au lieu de le diminuer.

ARDEA.

NOus comprendrons ſous le même genre le Héron, la Cigogne & la Grue, à l'exemple du ſavant Naturaliſte M. *Linnæus*, contre la méthode de

tous les autres Ornithologues qui l'ont précédé.

Le Héron gris ou cendré ordinaire ; *Ardea*, Offic. Schrod. 315. Lemer. 71. Dal. Pharm. 416. *Ardea cinerea*, Merr. Pin. 181. *Pella & Ardea*, Belon des Oiſ. 190. *Ardea pulla*, Geſn. de Avib. 187. *Ardea ſubcœrulea*, Schwenckf. Aviar. Sileſ. 223. *Ardea cinerea major*, Aldrov. Ornith. 3. 377. Charlet. Exer. 109. Jonn. de Avib. 103. Marſ. Danub. 8. Willughb. Ornith. 203. Raij Synop. Method. Av. 98. *Ardea cinerea major ſive pulla*, Alb. Ornith. 64. *Ardea criſta dependente*, Linn. Faun. Suec. 133. *Tantalus iſidoro ; Ardea major vulgaris*, Quorumd.

Cet Oiſeau pèſe près de quatre livres. Il a depuis le bout du bec juſqu'au bout des ongles quatre pieds de longueur, & trois pieds deux pouces & demi juſqu'au bout de la queue ; le bec grand, fort, droit, allant en diminuant inſenſiblement de groſſeur, & finiſſant en pointe, long de cinq pouces & demi depuis la pointe juſqu'aux coins de la bouche, d'un verd jaunâtre ; la mâchoire ſupérieure tant ſoit peu plus longue que l'inférieure, ayant une foſſette gravée depuis les narines juſqu'à ſa pointe, & les

côtés un peu âpres & comme dentelés vers l'extrémité, afin de pouvoir mieux retenir les Poiſſons gliſſants, la mâchoire inférieure plus jaunâtre; l'ouverture de la bouche ample; la langue aiguë, longue, & cependant nullement dure; les trous des narines comme de petites fentes oblongues; les paupières & l'eſpace dénué de plumes entre les yeux & le bec, verdâtres; les plumes antérieures du ſommet de la tête blanche, puis une crête noire haute de quatre pouces & demi; le manton blanc; le col blanc-cendré tirant ſur le rouſſâtre; la gorge blanche, très-joliment piċtée de taches noires, au bas de laquelle croiſſent des plumes longues, étroites, pointues, blanches; le dos lanugineux couvert de longues plumes cendrées qui naiſſent des épaules, bigarrées de petites lignes blanchâtres qui tendent en en-bas; le milieu de la poitrine & le bas du croupion qui eſt ſous la queue, tirant ſur le jaune; une grande tache noire au-deſſous des épaules, de laquelle part une raye noire qui va juſqu'à l'anus; environ vingt-ſept grandes plumes à chaque aîle, dont les dernières ſont griſâtres, & toutes les autres noirâtres, excepté les bords extérieurs de l'onzième & de la douzième

qui tirent un peu ſur le cendré; la face inférieure des aîles cendrée; les plumes de l'aîle bâtarde noirâtres, avec une grande tache blanche au-deſſous; les racines de l'aîle bâtarde revêtues auſſi en-deſſus de plumes blanches, enſuite une ligne blanche qui ſe continue par toute la baſe de l'aîle juſqu'aux épaules; dix plumes du ſecond ordre noirâtres, puis quatre ou cinq blanchâtres aux bords extérieurs, & toutes les autres cendrées; la queue pareillement cendrée, longue de ſept pouces, compoſée de douze plumes; les jambes & les pieds verds; la partie poſtérieure des jambes & les plantes des pieds plus vertes; les doigts fort longs; le doigt extérieur joint dans ſa plus baſſe articulation par une membrane à celui du milieu; l'ongle du doigt du milieu dentelé au côté intérieur, ce qui eſt remarquable; l'eſtomac lâche & membraneux plutôt que muſculeux comme dans les Animaux carnaciers, où nous avons trouvé par la diſſection de la lentille de marais à trois pointes; les inteſtins vers l'anus à l'endroit où eſt le ſiége des appendices, plus lâches que dans les autres Oiſeaux : or les appendices cœcales ne ſont pas ici au nombre de deux comme dans la plûpart des Oiſeaux, mais il

il n'y en a qu'une comme dans les Quadrupèdes, néanmoins plus grande & plus grosse ; l'Œsophage fort dilaté sous le menton ; un appendice au milieu de la fourchette ; la vésicule du fiel longue ; dix-huit vertèbres au col, quoique Gesner n'en compte que onze, dont la cinquième a une position contraire à celle des autres, vû qu'elle se réfléchit en enhaut. Le Héron se nourrit de Poissons, de Grenouilles, &c. souvent même il blesse de grands Poissons sans pouvoir les tirer de l'eau ou les emporter. Ses petits s'engraissent d'intestins de Poissons, de chair, &c. son attitude naturelle est d'avoir la tête ramenée entre les deux épaules, & le col contourné. La Trachée-Artère passe deux fois en droite ligne par les vertèbres du col avant que d'entrer dans la poitrine. Ces Oiseaux font leur nid au sommet des arbres les plus élevés, & leurs nids sont assez souvent plusieurs ensemble peu éloignés l'un de l'autre : mais c'est une question de savoir s'ils ont accoutumé de nicher dans les nids des Corneilles, comme *Aldrovande* le rapporte d'après *Polydore*. Les œufs en sont d'un verd pâle tirant sur le bleuâtre. Il se trouve aussi en Angleterre des Héronnières telles que *Belon*

les décrit pour la France, quoique cet Auteur le nie, & où les Hérons ont ſi bien appris à faire leurs nids, que les Maîtres tirent tous les ans des petits une grande ſomme d'argent.

Il eſt à remarquer que le Héron cendré que nous venons de décrire d'après *Willughby*, étoit une fémelle. Selon *Schwenckfeld*, le mâle a au ſommet de la tête des plumes bleuâtres longues de près de neuf pouces, trois pour l'ordinaire, rarement davantage, pendantes & cachées en arrière, que l'Oiſeau quitte quand il fait des petits, & qui ſont d'un grand prix. Il ajoute d'après *Albert*, que le mâle s'accouple en tenant ſes jambes fléchies ſur le dos de la fémelle, de façon que ſes pieds ſont à la tête & ſes genoux vers l'anus de la fémelle.

On a coutume, dit *Belon*, de faire des petits du Héron un trafic qui monte juſqu'à une grande ſomme d'argent par an; car les Modernes ayant inventé la manière de conſtruire certaines loges élevées en l'air le long de quelque ruiſſeau, ſeulement couvertes à claire voye, les ont nommées en François *Héronnières*, ſur leſquelles les Hérons ont ſi bien appris à dreſſer leur aire, que les petits qui ſont dénichés là-deſſus valent un

grand profit. Il eſt vraiſemblable que c'eſt une invention des Modernes ; & comme les Anciens n'en ont point eu connoiſſance, auſſi les autres Nations n'en font point d'uſage. En certaines contrées, comme en Baſſe-Bretagne, les Hérons qui y ſont fort fréquents, font leurs nids ſur les arbres des forêts de haute-futaye ; & parce qu'ils nourriſſent leurs petits de Poiſſon, & qu'en les abéchant il en tombe une grande quantité par terre, pluſieurs en ont pris occaſion de dire qu'ils avoient été en un pays où les Poiſſons qui tombent des arbres engraiſſent les Pourceaux ; ce qui eſt une choſe véritable, & où il n'y a point de difficulté, moyennant qu'on entende la raiſon pourquoi. On dit communément que le Héron eſt une viande Royale : auſſi la Nobleſſe Françoiſe fait-elle grand cas d'en manger, mais ſur-tout des Héronneaux. Cependant les Etrangers ne l'ont pas en ſi grande recommandation. Ces Oiſeaux ſont ſans comparaiſon plus délicats que les Grues. *Ariſtote* a dit que l'Aigle attaque le Héron, & que celui-ci meurt en ſe défendant. Le Héron ſe ſentant aſſailli, tâche de gagner le deſſus en volant en en-haut, & non en fuyant au loin : alors il met ſon bec par - deſſous

ſon aîle, ſachant que les Oiſeaux de proye l'aſſomment de coups ; d'où il arrive bien ſouvent qu'il en meurt pluſieurs qui ſe le ſont fiché en la poitrine. Les Hérons ſont ſolitaires, ſe tenant ſeuls tant ſur leurs perches qu'en leur pâture ; & comme ils ont les jambes fort longues, leur demeure dans le jour eſt de ſe tenir en l'eau : ainſi ils évitent les injures des Oiſeaux de proye & des bêtes à quatre pieds. Il y en a qui ne prenent point de perche pour dormir ; mais on en voit pluſieurs dormir ſur les arbres. Le Héron eſt plus petit qu'une Grue & une Cigogne, ayant les jambes & le bec longs ; c'eſt pourquoi il fait une grande deſtruction de menu Poiſſon, car il en mange quantité : & comme ſa queue eſt courte, ſes jambes & ſes pieds paroiſſent lorſqu'il vole plus longs que la queue. On tient que les Corneilles & les Hérons ont une alliance d'amitié contre les Renards ; il eſt vraiſemblable que les Hérons ſont amis des Corneilles, car on les voit faire leur aire ſur un même arbre l'un auprès de l'autre. Selon *Ariſtote*, l'accouplement en eſt difficile ; le mâle crie, & il lui ſort du ſang par les yeux ; la fémelle pond auſſi difficilement & avec grande douleur. Elle eſt ſoigneuſe

à faire provision de vivres pour manger, prenant dans le jour grande peine à les chercher.

M. *Pluche* dans ses réflexions sur la destination des becs de différens Oiseaux, s'exprime ainsi avec son élégance ordinaire : Tout au contraire du Piverd, le Héron est haut monté. Il a les jambes & les cuisses très-longues, & entièrement dégarnies de plumes, un long cou, un bec démesuré, fort aigu, & dentelé par le bout. Quelles sont les raisons d'une figure en apparence si bizarre ? Le Héron vit des Grenouilles, des Coquillages, & des Poissons qu'il peut trouver dans les marais, ou au bord de la mer & des rivières. Il ne lui falloit point de plumes sur les cuisses pour marcher dans l'eau & dans la fange ; mais des jambes fort hautes lui sont d'une grande commodité pour courir dans l'eau plus ou moins le long des bords où les Poissons ont coutume de venir chercher leur nourriture. Un long cou & un long bec lui servent à pouvoir poursuivre & atteindre sa proye bien avant. La dentelure & les barbes de son bec, qui sont comme des crochets recourbés en arrière, lui servent à retenir le Poisson qui pourroit lui échapper en glissant. Enfin ses grandes aîles

qui paroiſſent devoir être incommodés à un Animal auſſi petit qu'eſt le Héron par le corps, lui ſont d'un ſecours infini pour faire de grands mouvemens dans l'air, & pour pouvoir emporter de lourds fardeaux dans ſon nid, qui eſt quelquefois à une & deux lieues de l'endroit où il pêche. Un de mes amis, qui a une Terre du côté d'Abbeville, & dont le bien s'étend le long d'une petite rivière où les Anguilles ne manquent pas, vit un jour un Héron qui en emportoit une des plus groſſes dans ſa Héronnière, malgré l'obſtacle que les frétillemens de l'Anguille devoient apporter à ſon vol. Ce que nous avons dit du Héron, on peut l'appliquer à pluſieurs autres eſpèces qui lui reſſemblent.

Quelques-uns prétendent que les pieds du Héron ont la propriété d'attirer les Poiſſons comme ſi c'étoit une nourriture pour eux, enſorte que cet Oiſeau n'a qu'à ſe baiſſer pour ſaiſir ſa proye & l'avaler : auſſi les Pêcheurs ſe ſervent-ils fréquemment de ſa graiſſe pour amorcer le Poiſſon. Mais nous avons vu éprouver ce prétendu ſecret ſans ſuccès. Nous liſons dans la *Nouvelle Maiſon Ruſtique* du ſieur *Liger* que les Hérons ſouffrent beaucoup, tant mâles que fémelles, à faire

leurs petits & pour les mettre au monde. Outre que l'expreſſion eſt ſingulière, c'eſt une opinion ancienne qui a été refutée par *Jonſton*. Nous pouvons cependant dire qu'en ſuppoſant avec *Schwenckfeld* que le mâle perdît ſa crête tandis que la fémelle couve, à raiſon de la mue comme nous l'avons reconnu dans les Canards, l'idée des Anciens ne ſeroit pas deſtituée de fondement. Il n'eſt pas vrai que notre Héron ne ſe poſe jamais à terre tant qu'il eſt occupé à élever ſes petits, & que quand une fois il les a élevés il ne quitte plus la terre. Il eſt également faux que cet Oiſeau ait ſept fiels répandus ſur diverſes parties de ſon corps, qu'on ſoit obligé d'ôter avant que de le faire cuire, & que ſon Foye ait comme celui du Loup autant de lobes ou de feuillets que l'Oiſeau a d'années.

Le grand Héron gris ou cendré ſe nomme en Grec *Pellos* ou *Herodios*; en Italien *Airone*; en Allemand *Blawer-Reger*; en Anglois *Common Heron*; en Suédois *Haeger*; en Savoye *Airon* ou *Heyron*; en Orléanois *Aigron*. Or, ſuivant *Ménage*, le mot François *Héron* vient du Latin *Erodius*, qui eſt dérivé du Grec. Quant à ſon nom Latin ordinaire, ſi l'on en croit le Chevalier *Co-*

lonne dans son *Histoire Naturelle de l'Univers*, l'Oiseau *Ardée* est ainsi appellé à cause que quand il est attaqué par un Oiseau de proye, non-seulement il se défend avec beaucoup d'ardeur & de vivacité, parce qu'il a beaucoup de courage; mais quand il ne peut plus se défendre, & que les forces lui manquent, alors il présente le derrière à son ennemi, & lance sur lui ses excrémens, qui sont très-gluants & si chauds, qu'en peu de temps ils brûlent & consument les plumes de son adversaire, comme si elles avoient passé par le feu.

Le Héron contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Cet Oiseau est un assez bon manger, sur-tout quand il est jeune, parce qu'alors sa chair est plus tendre & plus délicate : on en fait même des pâtés qui sont estimés, & qui se servent sur les meilleures tables. Quant à ses usages en Médecine, on employe seulement la graisse, qui est émolliente & résolutive : elle appaise les douleurs de la Goute, si on l'applique en liniment. On l'estime aussi comme un bon remède pour éclaircir la vûe, & plusieurs Auteurs assurent qu'elle ôte la surdité, si l'on en introduit dans les oreilles.

La Cigogne blanche, ou commune;

Ciconia, Offic. Schrod. 315. Dal. Pharm. 416. Belon des Oiſ. 202. Geſn. de Avib. 230. Merr. Pin. 181. Aldrov. Ornith. 3. 291. Jonſt. de Avib. 100. Charlet. Exer. 108. Marſ. Danub. 26. Schwenckf. Aviar. Sileſ. 234. *Ciconia alba*, Willughb. Ornith. 210. Raij. Synop. Method. Av. 97. Alb. Ornith. 59. *Ardea alba, remigibus nigris*, Linn. Faun. Suec. 136. *Ciconia vulgaris*, Nonnull.

Elle eſt plus grande que le Héron cendré : elle a le col plus court & plus gros que les Hérons ; la tête, le col, & la partie antérieure blancs ; le croupion & la face externe des aîles noirs ; le ventre blanc ; les grandes plumes des aîles noires ; la queue blanche ; le bec long, rougeâtre, ſemblable à celui du Héron ; les jambes longues, rougeâtres, nues au deſſus des genoux ; les doigts des pieds liés enſemble par une membrane depuis leur naiſſance juſqu'à la première jointure ; quatorze vertèbres au col ; les ongles larges, ſemblables à ceux de l'homme, tels qu'en donne *Hérodote* à l'Ibis blanc d'Egypte : cependant l'ongle du doigt du milieu n'eſt nullement dentelé. On la voit rarement en Angleterre, & ſeulement lorſqu'elle y eſt tranſportée par le vent ou par quel-

que autre hazard. C'eſt, continue *Willugby*, l'illuſtre M. *Thomas Brown*, également habile dans la matière Médicale & dans toute l'Hiſtoire Naturelle, qui nous a envoyé le portrait peint au naturel d'une Cigogne priſe ſur la côte maritime de Norfolck, avec une courte deſcription de cet Oiſeau. Elle étoit haute d'environ une aulne; elle avoit le bec & les jambes de couleur de vermillon; les ongles larges, ſemblables à des ongles d'homme; les parties inférieures des plumes de chaque aîle noires; ce qui faiſoit paroître le bas du dos noir quand les aîles étoient pliées; la queue qui ſe trouvoit entièrement cachée ſous les aîles, étant à peine longue d'un pouce, blanche. Les tuyaux des grandes plumes de l'aîle égaloient même ceux du Cygne. Elle fait craquer ſon bec en approchant fréquemment les deux mâchoires l'une contre l'autre. Notre Cigogne mangeoit volontiers des Grenouilles & des Limaçons terreſtres qu'on lui préſentoit; mais elle avoit horreur des Crapauds. Elle ſe voit rarement ſur nos rivages.

La Cigogne blanche, dit *Jean Faber Lyncée* dans ſes *Annotations ſur Recchi*, eſt très-rare en Italie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que pendant vingt-huit ans

que j'ai demeuré à Rome je n'y ai apperçu qu'une ſeule & unique Cigogne blanche ſur le faîte de la Tour des Comtes, où elle avoit été portée par quelque coup de vent. *Aldrovande* auſſi Italien avouoit ſur la fin de ſes jours qu'il n'avoit point encore vû de Cigogne, parce que le Bolonois n'en nourrit point. Mais comme il eſt conſtant que les Cigognes paſſent avant l'hyver de l'Allemagne dans des lieux plus chauds, & que l'Italie eſt contiguë à l'Allemagne & plus chaude, il y a lieu de s'étonner qu'elles n'y paſſent point. Je connois des gens qui ont appris pour l'avoir vu de leurs propres yeux que des Cigognes & des Paons, après que des Serpens qu'ils avoient avalés leur étoient ſortis pluſieurs fois vivants par l'anus, redreſſoient le croupion & appliquoient leur anus contre une muraille pour les empêcher de s'échapper de nouveau juſqu'à ce qu'ils euſſent ſenti que le Serpent étoit mort dans leur corps.

Suivant les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, la Cigogne eſt plus grande que l'Ibis, & l'Ibis a le col & les pieds plus longs à proportion. La Cigogne a quatre pieds depuis l'extrémité des pieds juſqu'au bout du bec; le col fort

gros par le bas ; les aîles de deux pieds & demi, à prendre du milieu du dos à l'extrémité de l'aîle ; au col le tiers d'en-bas garni de plumes longues de six pouces, & larges de dix lignes, allant en pointes, mêlées vers leurs racines avec un duvet d'une blancheur éblouissante ; & dont la structure est fort particulière, car chaque petite plume de ce duvet a un tuyau de la grosseur d'une petite épingle, qui se divise en cinquante ou soixante autres plus petites que des cheveux, & ces petits tuyaux sont encore garnis des deux côtés de petites fibres presque imperceptibles ; le contour des yeux dégarni de plumes, & la peau fort noire en cet endroit ; le bec d'un rouge pâle tirant sur la couleur de chair, tout droit & non courbé, à angle & non rond, pointu & non mousse comme l'Ibis ; les jambes & les pieds rouges, où il n'y a que les extrémités des doigts qui ayent des écailles en table ; les trois doigts de devant joints ensemble par des peaux courtes & épaisses, seulement en leur commencement ; le quatriémé doigt qui est derrière, gros & court ; les ongles blancs, larges & courts, assez semblables à ceux de l'homme ; le gésier comme les Oiseaux qui vivent d'herbes

& de sémences; les glandes de la tunique intérieure de l'Œsophage fort grosses & en grand nombre; le corps glanduleux qui est au-dessus du gésier, garni d'un très-grand nombre de glandes fort grosses, & le gésier couvert de beaucoup de graisse, quatre fois plus charnu qu'à l'Ibis, ses muscles ayant plus d'un pouce d'épaisseur; la tunique calleuse du dedans fort dure, de couleur verte; les intestins longs d'environ cinq pieds; les cœcums longs de six lignes, & larges de deux; le Foye divisé en deux lobes, dont le droit a trois pouces de long, & le gauche seulement deux, d'une substance composée d'un amas de petites glandes héxagones comme dans la gazelle; la vésicule du fiel d'environ dix lignes de long sur trois de large par son milieu, pendante & séparée du Foye, auquel elle est attachée par un ligament & par deux petits canaux qui sont comme ses racines; le Pancréas qui selon la manière ordinaire des Oiseaux est situé dans le premier repli de l'intestin, de trois pouces de long sur quatre lignes de large, & un seul canal pancréatique joint avec l'hépatique; la Ratte fort petite; les reins & les uretères semblables à ceux des autres Oiseaux; les testicules de la

grosseur d'un œuf de Pigeon, placés à la partie supérieure des reins au côté de la grande Artère, & sur chaque testicule un épididyme qui ne lui est adhérant que par sa partie inférieure; les canaux déférants qui s'insèrent vers l'extrémité du *Rectum ;* la verge comme aux Oyes; le cœur médiocre, ayant environ un pouce & demi de long sur cinq lignes de large, presque rond, dont le ventricule gauche a plusieurs colonnes charnues; la langue faite d'un cartilage couvert d'une membrane charnue & fibreuse, longue de dix lignes, & large de huit vers sa base, étroite & allongée vers le bout, quoique *Solin* dise que la Cigogne n'a ni langue, ni voix, & que le bruit qu'elle fait ne vient que de son bec, dont les deux parties se frappent l'une contre l'autre avec beaucoup de force; le globe de l'œil fort gros, ayant deux pouces de diamètre, la cornée fort épaisse, la partie antérieure de la sclérotique dure & cartilagineuse comme dans la plûpart des Oiseaux, & le crystallin de quatre à cinq lignes de diamètre.

Le Docteur *Christophle Schelhammer* nous a aussi donné dans les *Ephémerides d'Allemagne*, une description anatomique de la Cigogne, qui s'accorde en bien

des choſes avec la précédente. Il finit par obſerver que les os de cet Oiſeau ſont composés de lames très-tendres, & tous creux au-dedans, quoique quelques-uns ſoient plus épais comme à l'épine du dos, & les autres ſemblables à des rayons de Mouches-à-miel; tous en un mot ſi bien diſpoſés pour la légéreté, qu'on ne ſauroit trop admirer l'induſtrie de la Nature, d'avoir ajuſté avec tant de ſageſſe pour le vol, des corps ſi ſolides & ſi robuſtes; car outre qu'ils ſont beaucoup plus compactes & plus durs que ceux des Quadrupèdes, ils ſont encore tranſparents comme du verre. Mais il paroît un artifice incomparable à la troiſième articulation de l'aîle, où les deux os qui répondent au *Radius* & au *Cubitus*, ſe joignent avec deux autres pour n'en faire qu'un par le moyen de deux oſſelets qui reſſemblent à l'enclume de l'oreille, le tout tellement revêtu des cartilages, que l'Oiſeau étendant l'aîle peut en même-temps l'élever en en-haut, puis la replier, c'eſt-à-dire, monter en l'air & deſcendre à ſon gré: mais il ne nous eſt pas poſſible de décrire comme il faut un pareil artifice, & il n'y a que la ſeule inſpection qui ſoit capable d'en inſtruire ſuffiſamment.

Le Docteur *Conrad Peyer* a publié dans les mêmes *Ephémérides* une Observation par laquelle il fait voir que l'estomac de la Cigogne a une certaine affinité avec ceux des Animaux ruminants.

Les Cigognes sont du nombre des Oiseaux de passage : mais, selon *Pline*, on ne sait pas encore d'où elles viennent, ni où elles vont ; & néanmoins on ne doit pas douter qu'elles ne viennent de loin, de même que les Grues. Quand elles veulent se retirer, elles s'assemblent toutes en un même lieu à jour nommé, & s'en vont ainsi en troupe sans laisser une seule de leurs compagnes, à moins qu'elle ne fût enfermée ou prisonnière. Comme elles font leur voyage de nuit, elles s'en vont & reviennent sans qu'on les apperçoive. *Belon* assure comme témoin oculaire, que les Cigognes passent l'hyver en Egypte & en Afrique, vû que l'Egypte en nourrit une infinité aux mois de Septembre & d'Octobre. C'est, dit-il, qu'étant là durant & après l'inondation du Nil, elles ne manquent point de nourriture, mais y trouvent l'Été intolérable pour sa violente chaleur, elles viennent en nos régions qui sont alors tempérées ; puis elles s'en retournent en Hyver pour éviter la froidure trop excef-

ſive ; car étant-là dans un pays où il ne gèle ni ne neige aucunement, elles y font leurs petits pour la ſeconde fois ſans endurer aucun froid. Quand les Cigognes s'en vont, on ne les apperçoit point en troupe, ſinon en l'air, comme il nous arriva au mois d'Août, étant alors à Abydus : une grande bande de Cigognes venoient des pays ſeptentrionaux ; & quand elles furent ſur le commencement de la mer Méditerranée, elles y firent d'abord pluſieurs circuits ; puis ſe partageant en de moindres compagnies, elles ceſſèrent d'aller en troupe. Or ce qui fait que nous ne les voyons que quand elles ſont venues, c'eſt qu'on ne les entend point crier comme font les Oyes & les Grues. Le bruit a été de tout temps que les jeunes nourriſſent leurs père & mère déja vieux, leur adminiſtrant tout ce qu'il leur faut. De-là eſt venu le mot Grec *Antipelargia*, qui ſe dit des gens qui ne ſont point ingrats, & qui rendant à leurs parens l'aſſiſtance qu'ils leur doivent, font comme fait la Cigogne.

Outre la gratitude & le reſpect pour la vieilleſſe, on a vanté dans la Cigogne quelques autres vertus admirables, telles que la chaſteté & la fidélité conjugale,

la justice, la tendresse paternelle, la prévoyance, la reconnoissance envers ses hôtes. On peut bien croire une partie de ce qui a été dit à la louange de la Cigogne : mais il nous semble qu'il en faut beaucoup rabattre. Les Cigognes annoncent le retour du Printemps; elles reviennent ordinairement vers la mi-Mars; elles font leur nid sur le faîte des maisons, sur le haut des cheminées, où l'on met des roues exprès, au sommet des arbres les plus élevés; elles retournent volontiers dans leurs anciens nids, ayant soin de les nettoyer & de réparer les désordres qui y sont survenus pendant leur absence; les fémelles pondent à chaque couvée deux, trois ou quatre œufs de la couleur & de la grosseur de ceux des Oyes. Le mâle & la fémelle couvent alternativement; mais le mâle ne couve qu'autant de tems qu'il en faut à la fémelle pour aller chercher sa vie. La couvaison dure un mois. Quand leurs Cigognaux sont éclos, elles en ont un soin exquis, & ne les quittent presque jamais, si ce n'est pour leur chercher tour-à-tour de quoi vivre; elles se laisseroient plutôt brûler que de les abandonner. S'il survient une tempête, elles les couvrent soigneusement de leurs aîles tant que

l'orage dure. Elles détruisent les Lézards, les Grenouilles, & toutes sortes de Serpens : aussi suivant le témoignage d'Aristote, étoit-il défendu en Thessalie où les Serpens se multiplient prodigieusement, même sous peine de la vie, de faire aucun mal à ces Oiseaux bienfaisants. Encore aujourd'hui en Hollande & dans les Pays-Bas les Cigognes se promènent hardiment par les rues comme si elles savoient qu'il n'est pas permis de leur faire du mal ; on les y regarde avec une certaine vénération comme le bonheur des villes & des familles ; & si par hazard un Etranger s'avisoit d'en tuer quelqu'une, ne sachant point la coutume du pays, il courroit risque d'être lapidé par la populace. Elles ne sont pas faites pour nâger : néanmoins elles fréquentent les eaux, les vallons, les prez humides, les marais, les lacs, les Etangs, quelquefois aussi les forêts & les montagnes ; outre les Serpens, elles mangent encore du Poisson, & sur-tout des Anguilles, de petits Oiseaux, de la chair, du pain, &c. Soit qu'elles veillent, soit qu'elles dorment, elles se tiennent souvent sur un pied, la tête entre les deux épaules. Elles s'en vont sur la fin de l'Été vers la mi-Août. Quelques Auteurs ont

dit qu'elles se cachoient l'Hyver au fond marais, & qu'un jour on tira d'un Lac près de Metz en Lorraine un pleoton de Cigognes, qui ayant été réchauffés dans une étuve reprirent vie; & *Gaudence Merula* atteste qu'on en a tiré d'autres du Lac de Garde qui avoient le bec fourré dans l'anus les unes des autres réciproquement, & qui furent rappellées à la vie de la même façon. Mais cette idée nous paroît peu probable, pour ne rien dire de plus; & nous aimons beaucoup mieux nous en tenir à l'opinion commune, ou au rapport de *Belon* que nous citons toujours volontiers.

La Cigogne se nomme en Hébreu *Chasida;* en Grec *Pelargos;* en Italien *Cigogna* ou *Cicogna;* en Espagnol *Ciguenna;* en Allemand, en Anglois & en Suédois *Storck*. Quant au mot François *Cigogne* ou *Cicogne*, jadis *Cigongne* ou *Cigoigne*, il vient du Latin *Ciconia*.

La Cigogne contient beaucoup de sel & d'huile. Cet Oiseau étoit d'usage autrefois en aliment, sur-tout les jeunes Cigogneaux qui sont plus tendres & plus faciles à digérer. On croyoit alors que comme la Cigogne se nourrit de Serpens, de Lézards, de Grenouilles, &

d'autres Animaux qui abondent en ſel volatil, elle étoit propre à purifier le ſang, & à réſiſter au poiſon : mais les progrès qu'on a faits en Médecine ayant fait connoître des Remèdes plus efficaces que ceux qu'on pouvoit tirer de cet Oiſeau, la Cigogne eſt preſque tombée dans l'oubli. On ne la connoît même plus ſur les tables où on la ſervoit anciennement, d'autant plus que ſa chair eſt ordinairement ſi dure, ſi coriace & de ſi difficile digeſtion, joint à un certain goût déſagréable que tous les aſſaiſonnemens ne peuvent corriger, qu'on l'en a bannie abſolument. La Médecine qui ne ſe pique pas de ſatisfaire le goût par ſes préparations, ſe l'eſt réſervée, & elle en tire quelques remèdes qui ne ſont pas à mépriſer.

On employe la Cigogne entière, & en outre le ſang, la graiſſe, le fiel, & les excrémens de cet Oiſeau. La Cigogne entière déplumée, vuidée de ſes entrailles, & cuite dans de l'huile d'olive, juſqu'à ce que la chair quitte les os; enſuite pilée, & recuite dans de nouvelle huile; puis paſſée avec une forte expreſſion, fournit une huile excellente pour fortifier les membres paralytiques. On tire auſſi par la diſtillation des jeu-

nes Cigogneaux étouffés, & hachés ensuite en petits morceaux, une eau anti-épileptique très-estimée. Le Docteur *Grugerus* qui en fait l'éloge dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie seconde, Année IX, page* 244, en donne ainsi la composition.

Prenez un Cigogneau déplumé & coupé par morceaux; de la racine de Pivoine mâle, six onces; autant de celle de Valériane sauvage; du Gui de Chêne, cinq onces; de la Rue, cinq poignées; de la Verveine, quatre poignées; de la Bétoine, de l'Hyssope & de la Sauge, de chacun trois poignées.

Hachez les herbes, & mettez le tout dans un Alembic, en ajoutant une suffisante quantité de vin blanc pour surnager la matière de deux doigts.

Laissez macérer quelques heures, & distillez ensuite à moitié.

La dose en est de deux ou trois cuillerées deux fois le jour dans la Paralysie, la Catalepsie, & les mouvemens convulsifs.

Le sang de la Cigogne est aléxipharmaque, c'est-à-dire, propre contre toutes les maladies où l'on soupçonne de la

malignité. Il fait la baſe de l'Antidote *de ſanguine* de *Paracelſe*. *Crollius* donne un Electuaire anti-peſtilentiel de Cigogne, où il fait entrer la racine d'*Anthora*, la Mumie, le Bezoard, la Thériaque, & autres Cordiaux. La doſe en eſt d'un demi-gros à deux ſcrupules. *Burgravius* aſſure qu'on peut préparer avec le ſang de Cigogne un remède contre toutes ſortes de poiſons : mais c'eſt beaucoup dire ; & quoique nous ne prétendions point mépriſer ce remède, nous ſommes du ſentiment d'*Ettmuler* qui dans ſes Commentaires ſur *Ludovic* eſt perſuadé que les préparations de la Cigogne ſont inférieures à celles de la corne de Cerf. Quoiqu'il en ſoit, pour avoir le ſang de cet Oiſeau, il faut le mettre tout récent dans un Alembic ; on le diſtille au Bain-Marie juſqu'à ſiccité, & on le conſerve dans un lieu ſec pour l'uſage. La doſe en eſt d'un ſcrupule juſqu'à un gros.

Le fiel de la Cigogne paſſe pour éclaircir la vûe, & pour diſſiper les tayes de la Cornée, ſi l'on s'en ſert en Collyre.

Sa fiente, ſuivant *Ettmuller*, eſt auſſi bonne que celle de Paon contre l'Epilepſie. On la donne en ſubſtance, ou en infuſion, & on l'ajoute aux lavemens anti-épileptiques pour y ſervir d'aiguil-

lon. Quatre onces de cette fiente incorporées avec autant de graiſſe de Canard, ou de Porc, font un onguent ſi bon contre la Goute, que quelques-uns en font un ſecret. On s'en ſert auſſi intérieurement pour le même mal depuis douze grains juſqu'à un ſcrupule. Enfin, ſi l'on caſſe des œufs de Cigogne dans du vin, & qu'on les y laiſſe macérer pendant quelques jours, ce mêlange teindra les cheveux en noir. Quelques-uns demandent pour préliminaire, qu'on lave d'abord & qu'on pique bien les cheveux; qu'on les frotte enſuite avec de l'huile d'olives, dans laquelle on aura fait fondre de la graiſſe d'Ours, ou de Sanglier; puis, qu'on les mouille avec le premier mêlange.

Prenez de la fiente blanche de Cigogne deſſéchée, & de la racine de Pivoine mâle, de chacune deux onces; de la racine de Valériane ſauvage, une once; des ſemences de Pivoine écorcées, trois onces; de la ſemence de Carvi, une demi-once.

Réduiſez le tout en poudre, & l'incorporez avec une ſuffiſante quantité de Miel-Anthoſat pour former un Electuaire anti-épileptique, dont

la

dose sera de deux gros deux fois le jour.

La Grue ordinaire; *Grus*, Offic. Schrod. 319. Dal. Pharm. 416. Lemer. 397. Gesn. de Avib. 424. Belon des Ois. 188. Schwenckf. Aviar. Siles. 284. Merr. Pin. 185. Charlet. Exer. 114. Aldrov. Ornith. 3. 324. Jonst. de Avib. 114. Mars. Danub. 6. Willughb. Ornith. 200. Raij Synop. Method. Av. 95. Alb. Ornith. 60. *Ardea vertice papilloso*, Linn. Faun. Suec. 131. *Avis pia; Avis Palamedis, seu Palamedæa*, Nonnull.

Cet Oiseau est de grande taille; il pèse quelquefois dix livres. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des doigts près de cinq pieds de longueur; le col très-long, aussi-bien que les jambes; le bec droit, pointu, d'un noir-verdâtre, long de près de quatre pouces, applati sur les côtés; la langue large, & dure comme de la corne à son extrémité; le sommet de la tête noir, revêtu depuis le bec jusqu'au derrière de la tête de soyes noirâtres plutôt que de plumes; une plaque au derrière de la tête en forme de croissant, nue ou couverte de poils clairsemés, rougeâtre, au-dessous de laquelle une tache triangulaire de plumes cendrées occupe la partie supérieure

du col ; deux rayes blanches, qui commençant chacune aux yeux vont en arrière se réunir à la partie postérieure du col vers le sommet de la tache triangulaire cendrée que nous venons de dire, & se continuant ensuite jusqu'au haut de la poitrine ; la gorge & les côtés du col teints d'une couleur noire ou obscure ; le dos, les épaules, la poitrine, tout le ventre, les cuisses, & les plumes des aîles en recouvrement, excepté celles qui sont à la dernière articulation, entièrement cendrés ; les aîles très-amples, composées chacune de vingt-quatre grandes plumes noires, bien que les moindres soient d'un noir tirant sur le roussâtre, de même que les principales du second ordre qui sont à la dernière articulation ; la queue petite & fort courte, à proportion du volume de l'Oiseau, composée de douze pennes cendrées, noire par le bout, arrondie quand elle se développe ; les jambes noires, nues l'espace d'un palme au-dessus des jointures ; les doigts noirs, très-longs ; le doigt extérieur lié par une membrane épaisse à la dernière articulation de celui du milieu ; la Trachée-Artère d'une conformation rare, singulière, & digne d'admiration ; car étant entrée profondément dans le ster-

non par un trou fait exprès, elle s'y réfléchit quelques tours, puis ſort par le même trou pour aller aux poumons; les appendices cœcales longues de cinq pouces; l'eſtomac muſculeux; la chair très-ſucculente; ce qui prouve que cet Oiſeau ne mange point de Poiſſon, mais uniquement du grain ou de l'herbe. Nous avons vû fréquemment, ajoute *Willughby*, des Grues à Rome qui étoient à vendre au marché. Elles viennent très-ſouvent chez nous, & en Eté il s'en trouve de grandes troupes dans les marais de Lincolnshire & de Cambridgeſhire : mais nous n'avons pû encore nous aſſurer ſi elles ſont leur nid en Angleterre, comme le rapporte *Aldrovande* ſur le récit d'un Anglois qui diſoit en avoir vû pluſieurs fois des petits.

Les Grues ſont paſſagères comme les Cigognes; *Ariſtote* dit qu'elles commencent à s'en aller au mois de Septembre; ce qui eſt confirmé par le témoignage de *Geſner*, qui aſſure les avoir entendu décamper de nuit par un temps chaud une année le 11 de Septembre, & une autre année le 17 d'Octobre. Pour nous, nous en avons vû paſſer par Orleans en plein jour dans les quinze premiers jours du mois d'Octobre de l'année 1753, des

milliers qui voloient du Nord au Midi par troupes de 50, de 60, de 100, dont plusieurs s'étant abbattues la nuit dans des plaines de bled Sarrazin en Sologne, y firent beaucoup de dégât. Il n'y a, dit *Belon*, aucune contrée en pays labourable déja semé qui soit exempt de nourrir les Grues quelque temps de l'année. La Grue est connue de tout le monde. C'est un Oiseau passager qui fait un cri qu'on entend en diverses saisons de l'année lorsqu'il s'en va & qu'il s'en retourne ; car ne pouvant trouver de pâture l'hyver aux régions Septentrionales à cause du froid intolérable, elle a recours aux contrées où les eaux ne sont point glacées en ce temps-là. Il y a une différence assez évidente du mâle à la fémelle ; car le mâle a la tête bien rouge, ce que n'a pas la fémelle. Nous ne la voyons qu'en temps d'hyver, à moins qu'on ne l'eût apprivoisée de jeunesse. Communément elle ne fait que deux petits, où il y a mâle & fémelle, & si-tôt qu'elle les a élevés & qu'ils ont appris à voler, elle s'en va. Quoique la Grue soit un grand Oiseau, il y a plusieurs petits Oiseaux de proye instruits par les Fauconniers, qui osent se hazarder à la combattre corps à corps ; mais on a coutume d'en

lâcher plusieurs, afin d'avoir le plaisir de regarder leur combat; car ce que les Seigneurs en font, ce n'est pas pour y avoir du profit, mais du plaisir. Les Grues vont passer l'été bien loin vers les contrées de la mer Glaciale, ou autres lieux marécageux; car elles y trouvent en été les eaux à propos pour leur nourriture, lorsque nos marais sont desséchés par la trop grande chaleur. La Grue a une chose en son Anatomie que nous n'avons trouvée en aucun autre Oiseau; c'est que son sifflet qui se rend aux poumons est d'une autre manière qu'en tous autres; car il entre de côté & d'autre dedans la chair suivant l'os du coffre de la poitrine: ainsi il n'est pas étonnant si elle a une voix qui s'entend de si loin; & à la vérité il n'est point d'Oiseau qui ait la voix si haute que la Grue. *Aristote* & *Pline* ont dit que les Grues combattent contre les Nains ou Pygmées, comme aussi qu'elles ont la prudence de savoir se gouverner en volant, d'entendre & d'obéir à leur conducteur qui les met en ordre de triangle pour passer la mer en venant vers nous, ou pour s'en aller. On raconte que leur conducteur veille tenant une pierre au pied pendant que les autres dorment. La queue des Grues est comme celle des au-

tres Oiseaux : ainsi les plumes noires qu'on voit sur leur croupion voutées comme celles d'un Cocq, proviennent des aîles, & non de la queue. Les Gruaux sont nommés en Latin *Vipiones.*

Gybert Longolius dit avoir vû une Grue toute blanche. Les Gentils-hommes de Pologne ont coutume de nourrir des Grues, auxquelles ils arrachent les plumes de la queue, & dans les creux d'où elles ont été arrachées, ils versent de l'huile. Il en renaît ensuite des plumes blanches qui sont chez eux de grand prix pour orner leurs bonnets. On dit que la jeune Grue n'ayant pas encore de plumes court néanmoins si vîte qu'un homme ne sauroit presque l'atteindre. *Aristote, Pline* & *Oppien* nous apprennent que les Grues volent haut pour pouvoir apperçevoir au loin, & que si elles prévoyent une tempête ou un orage au moyen des nuages, elles s'abbattent à terre, & s'y reposent. Selon *Albert le Grand*, la Grue est facile à tromper; car elle se joue & saute à la voix de l'homme qui contrefait son cri. Elle aime la compagnie, & s'apprivoise aisément. Il y a apparence que les Pygmées contre lesquels on a fait battre les Grues, étoient une espèce de Singes. Quelque-

fois elles ſe battent entr'elles avec tant d'acharnement, qu'elles ſe laiſſeroient prendre plutôt que de quitter le combat. Suivant *Ariſtote*, on connoît les Grues qui vieilliſſent en ce que dans la vieilleſſe leur plumage noircit. Elles vivent aſſez long-temps, vû qu'au rapport d'*Aldrovande Leonicus Tomœus* a nourri chez lui une Grue privée pendant quarante ans. Les Grues ſont regardées comme le ſymbole & le modèle d'un bon Gouvernement Démocratique; elles nous annoncent par leur paſſage & l'hyver & le printemps. On prétend que ſi elles paſſent de bonne heure & par grandes troupes, l'hyver ſera hâtif; & qu'au contraire ſi elles paſſent tard & par petites troupes de loin à loin, l'hyver ſera plus tardif. La Grue eſt haute comme un homme quand elle lève la tête; poſée par terre, elle a aſſez de peine à s'élever : mais quand une fois les Grues ſont à une certaine hauteur, elles volent avec aiſance. Elles volent quelquefois à perte de vûe, & alors elles ne paroiſſent pas plus groſſes qu'une Grive. Il eſt fort difficile d'en approcher & d'en tuer une ſeule, quoiqu'on les voye en foule par terre; elles ſont toujours aux aguets, & s'envolent dès qu'elles apperçoivent le

Chaſſeur. Pour les ſurprendre, ſur-tout quand elles ſont laſſes & que le temps eſt orageux, il faut monter dans une charrette, ou la ſuivre en ſe cachant par derrière; car elles ne ſe méfient point d'une charrette. *Pline* dit que les Grecs ont ſoin de nourrir leurs père & mère devenus vieux. C'eſt ce que remarque auſſi S. *Ambroiſe* dans ſon *Hexameron* ou *Ouvrage des ſix jours*, & après lui *Olaüs Magnus* dans ſon *Hiſtoire ſeptentrionale.* Les vieilles Grues, dit ce dernier, étant couchées & ayant perdu leurs plumes par la vieilleſſe, les jeunes ne manquent pas de ſe tenir autour d'elles, de les careſſer, & de les couvrir de leurs aîles; elles leur apportent de quoi manger, & en même temps qu'elles réparent leurs forces perdues, elles les ſoulèvent avec leurs aîles, & les exercent au vol: & ainſi elles rétabliſſent leurs membres qui avoient ceſſé de faire leurs fonctions. C'eſt par cette raiſon que la Grue a acquis le ſurnom de *Pia*. Mais ceci n'eſt qu'un joli Roman: du moins, pour croire un fait qui feroit tant d'honneur à la Grue, s'il étoit vrai, nous voudrions l'avoir vû, ou ce qui revient au même, en avoir pour témoin quelque Naturaliſte du premier ordre. On n'eſt pas

mieux fondé à dire que les Grues veillent de façon que celles qui font le guet, tandis que les autres dorment se soutiennent sur un pied, tenant chacune une pierre à l'autre pied, afin que si en dormant la pierre vient à tomber, elles se réveillent au bruit de sa chûte. C'est pourtant à leur imitation, si l'on en doit croire *Ammien Marcellin*, qu'*Alexandre le Grand* tenoit à la main au-dessus d'un vase d'airain près de son lit lorsqu'il vouloit veiller, une boule d'argent qui venant à tomber quand il étoit accablé de sommeil, le réveilloit par le bruit perçant qu'elle faisoit.

La Grue se nomme en Hébreu *Ajour*; en Grec *Guéranos*; en Italien *Grù* ou *Gruè*; en Espagnol *Grúlla*; en Allemand *Kranich*; en Anglois *Crane*; en Suédois *Trana*; d'où il paroît que les noms Teutoniques viennent du Grec, & les autres du Latin. Or les Grecs & les Latins l'ont nommée de la sorte par onomatopée, c'est-à-dire, à cause de son cri. Les Poëtes l'appellent l'*Oiseau de Palamède*, parce qu'ils ont prétendu que pendant la guerre de Troie *Palamède* avoit appris des Grues quatre lettres grecques, l'ordre de bataille, & le mot du guet.

La Grue contient beaucoup d'huile & & de ſel volatil. Cet Oiſeau étoit autrefois recherché dans les repas, & *Plutarque* nous apprend qu'on le tenoit enfermé dans des volières en lui couſant ou crévant les yeux pour l'engraiſſer : mais à préſent il n'eſt point eſtimé. Sa chair eſt maſſive, fibreuſe, coriace; elle doit être bien faiſandée, & elle a beſoin de beaucoup d'aſſaiſonnement pour qu'on puiſſe en faire uſage ſans en être incommodé : ainſi elle ne convient qu'aux perſonnes robuſtes, & qui ont un bon eſtomac. Les Gruaux encore tendres & qui ont peu volé, ſont à préférer.

Quant aux uſages de la Grue en Médecine, on l'eſtime propre contre la colique venteuſe, & pour fortifier le genre nerveux, étant mangée de quelque façon que ce ſoit. Sa graiſſe eſt pénétrante, réſolutive, & aſſez ſemblable pour les vertus à celle de l'Oye. On s'en ſert avec ſuccès dans la Paralyſie, le Rhumatiſme; & elle guérit la ſurdité, étant introduite dans l'oreille. Le fiel de cet Oiſeau eſt propre pour emporter les taches des yeux. La tête, les yeux & le géſier deſſéchés & réduits en poudre, ſervent à ſaupoudrer les fiſtules, les cancers, & les ulcères variqueux.

CARDUELIS.

CHardonneret; *Carduelis*, Offic. Dal. Pharm. 422. Lemer. 191. Gesn. de Avib. 215. Schwenckf. Aviar. Siles. 233. Belon des Ois. 353. Charlet. Exer. 87. Merr. Pin. 175. Aldrov. Ornith. 2. 798. Jonst. de Avib. 68. Alb. Ornith. 61. Willughb. Ornith. 189. Raij Synop. Method. Av. 89. *Fringilla remigibus antrorsum luteis, extima immaculata, rectricibus duabus extimis toto reliquisque apice albis*, Linn. Faun. Suec. 195. *Carduelus, Carduellus, seu Cardella; Chrysomitres, Aurivittis, Zena sive Avis Jovis*, Quorumd.

Cet Oiseau est plus petit que le Moineau domestique; il pèse une once & demie. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue cinq pouces & demi de long, & neuf pouces un quart de large entre les deux extrémités des aîles étendues; la tête assez grande à proportion du corps; le col court; le bec blanchâtre, noirâtre à la pointe dans quelques-uns, court, n'ayant guères plus d'un demi pouce de long, gros près de la tête, finissant en pointe comme un cône;

la langue pointue ; l'iris des yeux couleur de noiſette ; la baſe du bec entourée d'un cercle écarlate ; une raye noire de chaque côté qui s'étend depuis les yeux juſqu'au bec ; les mâchoires blanches ; le ſommet de la tête noir, avec une large ligne noire qui ſe prolongeant preſque juſqu'au col des deux côtés termine la blancheur ; le derrière de la tête blanchâtre ; le col & la partie antérieure du dos d'un roux-jaune ou cendré ; le croupion, la poitrine & les côtés de la même couleur, mais plus claire ; le ventre blanc ; les aîles & la queue noires, excepté que les bouts des principales plumes en ſont blancs, & qu'en outre les aîles ſont traverſées par une très-belle raye jaune : mais ſi l'on examine curieuſement les grandes pennes des aîles, on trouvera la première toute noirâtre, & toutes les autres blanches par le bout ; de plus, la moitié inférieure du bord extérieur de chaque penne juſqu'à la dixième teinte d'une jolie couleur jaune, à l'exception de la première qui, comme nous avons dit, eſt toute noirâtre ; la queue longue de deux pouces, compoſée de douze plumes, dont les deux extérieures ont au bout une grande tache blanche, les ſecondes une plus

petite, les troisièmes point du tout, les quatrièmes une petite encore, les cinquièmes une plus grande ; les jambes courtes ; le doigt de derrière fort, muni d'un ongle plus long que tous les autres ; la jointure inférieure du doigt extérieur liée à celui du milieu ; les appendices cœcales fort courtes & petites comme dans les autres petits Oiseaux ; une vésicule du fiel. La fémelle a la voix plus grêle, le chant moins long, & les plumes qui couvrent les côtes cendrées ou brunes, au lieu qu'elles sont très-noires aux mâles. Ces marques par lesquelles on peut distinguer les deux sexes, sont constantes & sûres, à ce que dit *Aldrovande*. Le Chardonneret est un oiseau de compagnie qui aime à voler en troupe, & qui est fort estimé par-tout à cause de la beauté de son plumage & de la douceur de son chant. Comme il est d'un caractere doux, il s'apprivoise facilement, buvant & mangeant si-tôt qu'on l'a pris, sans craindre la présence des hommes, ni se débattre dans sa cage comme ont accoutumé de faire la plûpart des autres Oiseaux : il souffre patiemment sa captivité ; & même quand il a resté quelque temps en cage il ne s'envole point, quoique lâché, suivant l'ob-

ſervation d'*Aldrovande.* Il ſe nourrit l'hyver non-ſeulement de graines de chardons, d'où lui vient ſon nom; mais encore de celles de chardon à bonnetier, de chanvre, de bardane, de pavot & de rue, ſuivant le rapport d'*Albert le Grand.* Le Chardonneret a l'induſtrie de tirer avec le bec de l'eau pour étancher ſa ſoif au moyen d'un vaiſſeau ſuſpendu par un fil qu'il met de temps en temps ſous le pied juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu juſqu'à lui, ce que font auſſi d'autres petits Oiſeaux: & en effet ſelon *Turner*, le Tori de même que le Chardonneret, apprend à tirer deux ſeaux qui montent & deſcendent tour-à-tour, prenant dans l'un ſon manger, & dans l'autre ſon boire; la Linote en fait autant. Tout ceci eſt confirmé par une expérience journalière. Le Chardonneret fait ſon nid dans les épines & ſur les arbres. *Geſner* aſſure que la fémelle pond ſept œufs à chaque couvée, & *Belon* huit. Cet Oiſeau, dit toujours *Willughby*, varie quelquefois en couleur ſuivant l'âge, le ſexe, & autres accidens. *Aldrovande* en repréſente quatre variétés qu'on peut conſulter dans ſon Ornithologie.

Friſch le nomme *Pinçon de Chardons.*

Selon lui, il chante en cage d'une voix perçante qui le fait diſtinguer de tous les autres Oiſeaux, même en hyver dans une étuve. Le Serin de Canarie s'apparie volontiers avec lui, & ils font des petits enſemble. On peut le nourrir long-temps avec du chenevi : mais quand il a été enfermé pendant quelques années, il eſt ſujet au mal caduc, parce que le chenevi l'engraiſſe, & excite en lui l'envie de s'accoupler. Le mal caduc lui vient ſouvent auſſi d'un fort petit ver qu'il a dans la cuiſſe ; ce ver eſt quelquefois très-long, angulaire, & logé entre la peau & la chair : quelquefois le ver ſort dehors de lui-même en faiſant une ouverture à la peau ; d'autres fois l'Oiſeau l'en tire avec ſon bec quand il peut le ſaiſir.

Aldrovande ne craint point de donner à notre Chardonneret le premier rang entre les Oiſeaux pour la beauté, & le ſecond pour le chant immédiatement après le Roſſignol. Il prétend que cet Oiſeau ſeroit plus recherché par-tout s'il étoit moins commun, & qu'il lui arrive comme à la plûpart des autres choſes, qui quoique précieuſes en elles-mêmes, ſont cependant mépriſées ou à vil prix par rapport à leur abondance. *Olina* dit que le Chardonneret vit dix à quinze

ans, ſelon la ſanté qu'il a naturellement, & le ſoin qu'on en prend. Il peut vivre vingt ans, & même au-delà. J'ai vû à Mayence étant encore enfant, dit *Juſtin Goblerus* dans une lettre écrite à *Geſner*, un Chardonneret qui paſſoit vingt-trois ans, & à qui l'on rognoit toutes les ſemaines le bec & les ongles pour qu'il pût boire, manger, & ſe percher; quand on le tiroit de ſa cage, il reſtoit immobile où on le mettoit, ſoit ſur le ventre, ſoit ſur le dos, ne pouvant plus voler, ni même ſe ſoutenir ſur ſes pieds à cauſe de ſon grand âge : auſſi étoit-il devenu tout gris de vieilleſſe. Cet Oiſeau chante en tout temps, mais ſur-tout lorſqu'il ſent approcher d'autres Chardonnerets : c'eſt alors qu'il s'égoſille comme s'il leur demandoit du ſecours. Il y a tel appellant qui en fait prendre mille autres. Nous n'avons pas trouvé qu'il fût auſſi fécond que le veut *Belon*. Il ne pond ordinairement que cinq œufs joliment pictés dans un nid fait de laine dans la derniere perfection. Si l'on prend au trebuchet le père & la mère pour les mettre en cage avec leurs petits, ils deviendront en moins de rien ſi familiers, qu'ils ne ſongeront qu'à les élever comme à la campagne. Il n'y a perſonne, dit

Aldrovande, qui doute que les mâles valent mieux que les fémelles comme dans toutes sortes d'Oiseaux, les mâles étant plus babillards que les fémelles, tout au contraire de l'espèce humaine où la fémelle excelle pour le babil.

Le Chardonneret s'appelle en Grec *Acanthis*, *Chrysomitres*, ou *Poïkilis*; en Italien *Cardello*, *Cardellino*, ou *Carduello*; en Allemand *Stieglitz*, ou *Distel-Finck*; en Anglois *Gold-Finch*; en Suédois *Stiglitza*; en Savoyard *Charderaulat*; en Provençal *Cardaline*; en Gascon *Cardinat*; en Picard *Cadoreau*.

Le Chardonneret contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Ce petit Oiseau est très-bon à manger; il fournit un bon suc, & est de facile digestion: aussi les Auteurs le regardent-ils comme propre à guérir les coliques qui proviennent des mauvaises digestions. De plus, comme il purifie le sang, on s'en sert en aliment contre la galle & les autres maladies de la peau.



COLUMBA.

ENtre les diverſes eſpèces de Pigeons connues des amateurs en ce genre, qui ſe font de leur multiplication une affaire ſérieuſe ſans y rien épargner, & qui par la combinaiſon des mêlanges ſavent en tirer une infinité de variétés toutes plus curieuſes les unes que les autres, il y en a deux qui ſont principalement uſitées en Médecine, & que par cette raiſon nous allons décrire, toujours d'après *Willughby* dont l'Ornithologie eſt un chef-d'œuvre; ſavoir, le Pigeon domeſtique, & la Tourterelle.

Le Pigeon domeſtique ordinaire ou commun; *Columba*, Offic. Lemer. 263. *Columba domeſtica*, Schrod. 316. Dal. Pharm. 426. Belon dés Oiſ. 314. Aldrov. Ornith. 2. 462. Schwenckf. Aviar. Sileſ. 237. Jonſt. de Avib. 62. *Columba, ſive Columbus*, Ind. Med. 39. *Columba vulgaris*, Geſn. de Avib. 245. Alb. Ornith. 39. *Columba domeſtica, Livia*, Charlet. Exer. 84. *Columba vulgaris, Livia*, Merr. Pin. 174. *Columba domeſtica ſeu vulgaris*, Willughb. Ornith. 131. Raij Synop. Method. Av. 59. *Columba*

cœrulescens, collo nitido, macula duplici alarum nigricante, Linn. Faun. Suec. 174. *Columba cicur, seu Cellaris*, Nonnull.

Cet Oiseau pèse treize onces. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue treize pouces de long, & depuis une extrémité des aîles étendues jusqu'à l'autre extrémité vingt-six pouces de large; le bec grêle, pointu, longuet, semblable à celui du Vanneau ou du Pluvier, mou & comme farineux au-dessus des narines, du reste brun; la langue ni dure, ni fendue en deux, mais aiguë & molle; l'iris des yeux d'un jaune-roux; les jambes en devant revêtues de plumes presque jusqu'aux doigts; les pieds & les doigts rouges; les ongles noirs; la tête d'une couleur cendrée-bleuâtre; le col orné de couleurs variées ou changeantes & éclatantes, selon qu'il est différemment exposé à la lumiere; le jabot roussâtre; le reste de la poitrine & le ventre cendrés; le bas du dos un peu au-dessus du croupion, blanc, cendré près des épaules, du reste noir, mêlé néanmoins de quelques nuances de cendré; vingt-trois grandes pennes à chaque aîle, dont les extérieures sont brunes, & les autres noirâtres en ce qui paroît à la

vûe; ce qui eſt couvert par les plumes du ſecond rang, cendré; les plumes qui recouvrent les dix premières grandes pennes, obſcurément cendrées, les pointes des autres preſque juſqu'au corps & les barbes intérieures près du tuyau cendrées, les extérieures noires; le deſſous des aîles vers les racines des grandes pennes très-blanc; la queue compoſée de douze pennes longues de quatre pouces & demi; cependant celles du milieu ſont tant ſoit peu plus longues que celles des bords; les ſommités de toutes, noires; les deux extérieures au-deſſous du noir blanches au côté extérieur du tuyau, du reſte toutes cendrées, & d'une couleur plus obſcure en deſſous; les plumes couchées immédiatement ſur la queue, cendrées; le jabot grand, qu'on a trouvé rempli de graine de Gremil; les appendices inteſtinales très-courtes, vû qu'elles excédent à peine un quart de pouce. Le Pigeon que nous venons de décrire étoit fémelle. Cette eſpèce varie fort ſouvent en une couleur blanche. Le genre des Pigeons ne pond que deux œufs à chaque couvée. Selon *Aldrovande*, les jeunes Pigeons ne s'accouplent jamais avec leur fémelle ſans la baiſer auparavant : mais les vieux ne baiſent la leur que la pre-

mière fois. Le ſexe ſe connoît très-aiſément par la voix, ſur-tout dans les Pigeons domeſtiques ; car les fémelles ont la voix fort grêle, & les mâles l'ont beaucoup plus grave. *Ariſtote*, & après lui *Pline* & *Athénée*, diſent que le propre des Pigeons eſt de ne point renverſer le col quand ils boivent, mais de boire largement comme font les bêtes de charge. *Albert le Grand* fixe à vingt ans le terme de la vie des Pigeons. Pour ce qui concerne les Pigeons domeſtiques, un homme digne de foi, dit *Aldrovande*, m'a rapporté avoir ouï dire à ſon père qui étoit fort curieux en Pigeons & en autres Oiſeaux, qu'il avoit gardé vingt-deux ans un Pigeon qui avoit toujours fait des petits, excepté les ſix derniers mois qu'il avoit choiſi la vie célibataire en quittant ſa fémelle. *Ariſtote* leur donne quarante ans de vie. Selon *Creſcentienſis*, la fiente de Pigeon eſt très-bonne pour les plantes & pour les ſemences. On peut la répandre ſur la terre toutes les fois qu'on ſème quelque grain, conjointement avec la ſemence, & même après, en toute ſaiſon ; & chaque hottée de cette fiente équivaut à une charretée de fumier de Mouton. Nos Laboureurs répandent auſſi de cette fa-

çon par les champs du fumier de Pigeon, ſoit avec la ſemence même, ſoit ſéparément.

Il eſt dit dans l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, Tome premier, page* 140, qu'en diſſéquant deux Pigeons, on remarqua que leur Œſophage eſt capable d'une dilatation plus grande que celui des autres Oiſeaux, & qu'en ſoufflant dans leur Apre-Artère, on fait enfler leur jabot, ſans que l'on ſache par quels conduits l'air y peut entrer. L'uſage de cette méchanique paroît avoir rapport à la nourriture que les Pigeons avalent pour la porter à leurs petits. Si elle étoit ſerrée & comprimée dans leur Œſophage, elle s'y digéreroit ou s'y altéreroit du moins conſidérablement, avant qu'ils fuſſent arrivés à leurs nids; car le mouvement de compreſſion eſt une des principales cauſes de la digeſtion : mais la dilatation de l'Œſophage & l'air dont le jabot s'enfle, mettent en ſûreté ce qui y eſt en réſerve.

Les Pigeons, comme il a déja été obſervé, ne font pour l'ordinaire que deux œufs tout blancs à chaque ponte, dont l'un produit un mâle & l'autre une fémelle; quelquefois auſſi il en naît deux mâles, ou deux fémelles. Pour pondre

chaque œuf, il faut un nouvel accouplement. La fémelle pond le plus ſouvent l'après-midi. Dès qu'elle a pondu ſes deux œufs, elle ſe met à les couver de façon que pendant quinze jours complets, non compris les trois jours employés pour la ponte, elle couve depuis trois ou quatre heures après midi juſqu'au lendemain matin ſur les neuf à dix heures que le mâle prend ſa place juſqu'à quatre heures du ſoir, tandis que la fémelle va chercher à manger & ſe repoſer : puis elle revient à l'heure dite relever ſon mâle qui lui cède la place pour juſqu'au lendemain ; & ainſi de ſuite juſqu'à ce que les petits ſoient éclos. Si durant la couvaiſon la fémelle tarde trop à revenir, le mâle va la chercher, & la pouſſe à ſon nid. La fémelle en fait autant au mâle quand il eſt pareſſeux. Les deux Pigeonneaux éclos n'ont pas beſoin de rien manger pendant trois ou quatre jours, mais ſeulement d'être tenus bien chaudement. C'eſt la fémelle qui ſe charge ſeule de les couver pendant ce temps-là ſans ſortir du nid, ſi ce n'eſt pour quelques momens qu'elle va prendre un peu de nourriture. Après quoi ils les nourriſſent durant une huitaine de jours d'alimens à demi digérés comme

de la bouillie, qu'ils leur soufflent ou dégorgent une, deux ou trois fois par jour, suivant le besoin; ensorte que le mâle souffle communément la petite fémelle, & la fémelle le petit mâle : peu à peu ils leur donnent une nourriture plus solide à proportion de leurs forces. Les bons Pigeons de volière font douze couvées par an, quelquefois treize. Ils ont toujours à la fois des œufs & des petits pour ne point perdre de temps; & quand les petits sont en état de voler, le père les chasse du nid, & les oblige d'aller chercher eux-mêmes leur vie. Quand la fémelle s'est laissée cocher par un mâle étranger, le sien se dépite, & n'en faisant aucun cas il ne la veut plus voir; ou s'il en approche, c'est pour la châtier. On a vû deux mâles mécontents respectivement de leur fémelle faire entre eux un échange, & vivre ensuite en bonne intelligence dans leur nouveau ménage.

Les Pigeons aiment à se baigner, & à se rouler dans la poussière, pour se délivrer des puces & des poux qui les incommodent. Ils se nourrissent de froment, de sarrazin, d'orge, de vesce, de pois, de chenevi, de panis, d'yvraie, & d'autres grains. Ceux de Colombier

cherchant

cherchant leur vie dans les champs, & le maître ne les nourrit à ſes dépens que pendant quelques mois d'hyver, où la terre reſte long-temps couverte de neige: auſſi ſont-ils bien moins féconds que les Pigeons de volière qu'on nourrit abondamment. Ils volent très-rapidement, ſur-tout lorſqu'ils ſe ſentent pourſuivis par l'Epervier, par le Milan, ou par quelque autre Oiſeau de proie. Outre le vol, ils ont la vûe & l'ouïe excellentes; ce ſont les ſeules armes que la nature leur a données pour ſe défendre. Ils ſympathiſent avec l'homme & avec la volaille, mais non pas avec la Creſſerelle; ils tremblent à l'aſpect de cet Oiſeau de rapine, ſachant qu'il ne les épargne pas quand il peut les attraper. C'eſt un Proverbe que les Pigeons n'ont point de fiel: mais le Proverbe eſt faux tant moralement que phyſiquement. Ils ſont colères, & ſe battent ſouvent juſqu'à la mort; & *Galien* ſe mocque avec raiſon de ceux qui prétendent que ces Oiſeaux n'ont point de véſicule du fiel.

Le Pigeon domeſtique ou privé s'appelle en Grec *Periſtera Oïkidia;* en Italien *Colombo domeſtico;* en Allemand *Hauſſe-Taube;* en Anglois *Common Pigeon* ou *Dove;* en Suédois *Dufwa.* Le

mot *Pigeon* ou *Pigeonneau* vient du Latin *Pipio*, qui ſignifie la même choſe.

Le Pigeon contient beaucoup d'huile & de ſel volatil, & médiocrement de parties terreſtres. Cet Oiſeau eſt d'un grand uſage parmi les alimens, ſur-tout quand il eſt jeune. Sa chair eſt alors tendre, ſucculente, facile à digérer, & elle nourrit beaucoup : mais à meſure qu'il avance en âge, elle devient plus ſèche, plus maſſive, & de plus difficile digeſtion; elle eſt même pour lors propre à produire des humeurs groſſières & mélancoliques. C'eſt apparemment pour cela que pluſieurs Auteurs ont condamné l'uſage du Pigeon, le regardant comme peu ſalutaire : mais ce blâme eſt trop général, & l'on ne peut refuſer aux Pigeonneaux, ſur-tout à ceux de volière, d'être un très-bon manger & qui ſe digère facilement. Ils conviennent en tout temps, à toute ſorte d'âge & de tempérament : cependant, comme leur chair reſſerre un peu le ventre, les perſonnes mélancoliques & bilieuſes doivent en uſer plus ſobrement que les autres.

Quant aux uſages de cet Oiſeau en Médecine, on employe non-ſeulement le Pigeon entier, mais encore ſon ſang & ſa fiente. On ouvre par le dos dans

ſa longueur un Pigeon vivant, & on l'applique tout chaud ſur la tête dans l'Apoplexie, dans la Léthargie, dans la Phrénéſie, & dans les fièvres malignes. On l'applique auſſi à la plante des pieds quand la fièvre maligne eſt jointe à la Phrénéſie, pour faire une révulſion de l'humeur qui attaque le cerveau. Nous en avons vû de très-bons effets dans ce cas-là, de même que quand il eſt mis ſur le côté douloureux dans la Pleuréſie. Il agit dans toutes ces occaſions en ouvrant les pores de la peau par ſes parties volatiles; ce qui augmente la tranſpiration, & donne iſſue aux humeurs arrêtées dans l'endroit affecté : de plus, en atténuant ces humeurs & en les diſcutant, il les fait rentrer dans le torrent de la circulation, & par-là dégage la partie embarraſſée. Nous ne ſavons pas pourquoi les Modernes négligent ce remède, qui nous a ſouvent mieux réuſſi que d'autres qui étoient plus vantés. Le ſang de Pigeon récemment tiré & encore tiède eſt employé pour adoucir les âcretés des yeux, & pour en guérir les playes nouvellement faites. On préfère celui de Pigeon mâle, qui a été tiré de deſſous l'aîle, comme étant le plus ſpiritueux. Quelques Auteurs recommandent la tu-

nique interne du gésier desséchée & pulvérisée contre la dysenterie : mais nous avons l'Ipecacuanha, remède bien plus efficace qui nous a fait oublier celui-ci.

La fiente de Pigeon contient beaucoup de nitre, ou de sel ammoniac; ce qui la rend chaude, discussive, & résolutive : elle pousse par les urines, & convient aux hydropiques, & à ceux qui sont attaqués de la Gravelle. La façon de s'en servir contre ces maladies est de la calciner, & d'en faire ensuite une lessive avec de l'eau simple pour servir de boisson ordinaire. Quelques-uns y ajoûtent les cendres de Sarment & de Genest pour la rendre plus efficace. On la donne aussi en substance dans les mêmes maladies, & la dose en est d'un à deux scrupules dont on fait un bol avec quelque syrop; ou bien, on fait infuser cette poudre pendant la nuit dans un petit verre de bon vin : on passe le tout le lendemain par un linge sans expression, & l'on donne la colature au malade. Outre ces usages internes, la fiente de Pigeon en a d'autres à l'extérieur; comme elle est très-chaude à cause du sel Ammoniacal nitreux dont elle abonde, elle brûle & rougit la peau si on la laisse dessus un certain temps. On trouve

dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie seconde*, *Année V*, *Appendix*, *page* 76, que de la fiente de Pigeon étant tombée dans les yeux d'un enfant, il en étoit devenu aveugle, & que le feu avoit pris de lui-même à un monceau de fumier de Pigeon échauffé par les rayons du soleil. Tout cela prouve l'activité de cette fiente, & c'est pour cette raison qu'on l'employe dans les emplâtres & les cataplasmes caustiques & rubéfiants. On la pile, on la tamise, & on la mêle ensuite avec la semence de Cresson, ou de Moutarde, pour appliquer dans les maladies Chroniques, telles que la Goutte froide, la Migraine, le Vertige, & les douleurs habituelles de côté, du col, des lombes; enfin dans tous les cas où les vésicatoires conviennent, & où l'on veut les adoucir pour ménager la sensibilité du malade. *Ettmuller* assure qu'elle guérit les écrouelles étant appliquée dessus avec un mélange de farine, d'orge & de vinaigre; & que mêlée avec l'huile & le vinaigre, elle dissipe promptement les tumeurs séreuses & œdémateuses qui se forment quelquefois dans les articulations.

Prenez de la fiente de Pigeon calci-

née, un gros; du Saffran pulvérisé, douze grains.

Mêlez le tout avec un peu de Syrop des cinq racines apéritives pour former un bol diurétique à prendre dans du pain à chanter.

Prenez de la fiente de Pigeon, & de la semence d'Anis, de chacune quatre onces; de l'écorce récente d'Oranges, deux onces.

Versez sur le tout de bon vin de Bourgogne, quatre livres, & laissez ensuite macérer pendant vingt-quatre heures; puis distillez au Bain-Marie les deux tiers de la liqueur que vous garderez dans des bouteilles pour l'usage.

Cette liqueur est très-recommandée pour pousser les urines, pour nettoyer les reins des glaires & des graviers, & contre la colique.

La dose en est d'une cuillerée à bouche qu'on peut couper avec de l'eau.

Prenez de la fiente de Pigeon pulvérisée, quatre onces; du Saffran, une demi-once; du Mithridate, de la Thériaque & de la sémence de Moutarde, de chacun une once.

Mêlez le tout, & ajoûtez-y une suffisante quantité de Térébenthine, pour faire un Cataplasme anti-pestilentiel, propre à appliquer sur les Bubons, & les amener à maturité.

Prenez de la racine de Raifort sauvage, de l'Ail, des sommités de Rue, & de la fiente de Pigeon, de chacun une once.

Pilez le tout dans un mortier en l'arrosant de vinaigre.

Aoûtez-y sur la fin de bonne Moutarde à manger, trois onces.

Faites du tout un Cataplasme contre la Goutte remontée, qu'on appliquera sous la plante des pieds, & qu'on renouvellera lorsqu'il sera sec.

La Tourterelle; *Turtur*, Offic. Schrod. 324. Dal. Pharm. 427. Lemer. 897. Merr. Pin. 175. Belon des Oiſ. 310. Gesn. de Avib. 267. Schwenckf. Aviar. Siles. 362. Charlet. Exer. 85. Aldrov. Ornith. 2. 505. Jonst. de Avib. 64. Wilughb. Ornith. 134. Raij Synop. Method. Av. 61. Albin. Ornith. 43. *Columba collo utrinque albo, ponè macula fusca*, Linn. Faun. Suec. 175. *Turtur vulgaris*, Quorumd.

Cet Oiſeau a depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue douze pouces de long, & depuis une extrémité des aîles étendues juſqu'à l'autre vingt & un pouces de large; le bec grêle, long d'environ un pouce depuis la pointe juſqu'aux coins de la bouche, d'un bleu-brun en dehors, rougeâtre en dedans; la langue petite, entière; l'iris des yeux d'un rouge-jaune; l'œil entouré d'un cercle nud rouge comme dans pluſieurs Oiſeaux de ce genre; les pieds rouges; les ongles noirs; les doigts fendus juſqu'au fond; le côté intérieur de l'ongle du doigt du milieu affilé en pointe; la tête & le milieu du dos bleux ou cendrés, de la couleur du Pigeon ordinaire; l'entre-deux des épaules & le croupion d'un roux ſale; la poitrine & le ventre blancs; la gorge teinte d'une belle couleur vineuſe; les côtés du col joliment ornés de belles plumes blanches par le bout, du reſte noires, qui font une eſpèce de collier; les grandes pennes extérieures des aîles brunes, les moyennes cendrées, & les intérieures rouſſes aux bords; les pennes du ſecond ordre cendrées; celles des moindres rangs noires; la queue compoſée de douze pennes, dont l'extérieure de part & d'autre a

l'extrémité blanche, ainſi que les barbes extérieures près du tuyau; car les barbes intérieures ſont d'un cendré-noirâtre; aux ſuivantes le blanc diminue peu à peu, juſqu'à manquer tout-à-fait aux deux du milieu; la queue entière longue de quatre pouces trois quarts; les teſticules grands, longs d'un pouce; les inteſtins longs de vingt-ſix pouces; les appendices cœcales très-courtes; le jabot grand, où l'on a trouvé du chenevi; le ventricule muſculeux; l'œſophage dilaté au-deſſus du ventricule en un follicule glanduleux.

Nous dirons librement, dit *Belon*, que comme quelques-unes ont penſé que les Tourterelles ſe cachent & perdent leurs plumes en hyver, nous les avons vues l'hyver en Egypte lorſqu'elles ſont abſentes de chez nous. Ainſi, ſauf meilleure opinion, elles ſont abſolument paſſagères, & nous croyons qu'il n'en reſte aucune en France, à moins qu'elle ne ſoit enfermée dans une volière, ou infirme: & s'il étoit vrai qu'elles ſe dépouillaſſent & mangeaſſent leurs plumes, où ſe tiendroient-elles en hyver? Nous devons donc penſer qu'elles le feroient auſſi-bien en cage qu'ailleurs. Il pourroit peut-être arriver que cela ſe fît en quel-

que contrée de la Grèce, comme au pays d'*Ariſtote* : mais c'eſt une choſe rare ailleurs ; & quoiqu'on ait dit des Hirondelles, des Milans, des Grues, & de pluſieurs autres Oiſeaux ſemblables, qu'ils ſe tiennent cachés dans quelque ſaiſon de l'année en certains endroits de nos contrées, nous ſerions d'opinion qu'ils ſont pâſſagers d'un lieu à l'autre, choſe qui nous a paru aſſez manifeſte dans nos voyages. Les corps des Animaux ont beſoin de nourriture pour ſe maintenir ; & ainſi il eſt difficile qu'ils puiſſent vivre ſi long-temps ſans manger ; car les bêtes terreſtres qui ſe cachent dans des trous en hyver, font des amas durant l'été pour leur proviſion d'hyver. Quant aux Serpens, ils ſont d'un autre tempérament, qui peut durer plus long-temps ſans manger que les Oiſeaux. Les Tourterelles ont le renom d'être chaſtes, & de ne plus chercher compagnie quand l'une des deux eſt morte. *Ariſtote* a écrit qu'elles vivent huit ans. La Tourterelle a beaucoup de marques approchantes du naturel des Pigeons, tant pour ſe nourrir que pour boire. Il eſt poſſible qu'elles pondent deux fois l'an, une fois en ce pays-ci, & une autre fois dans les régions chaudes ; car nous les avons en

Europe ſeulement pendant l'été. Elles font leur nid à la ſommité des arbres, & écloſent deux petits. La Tourterelle vole encore plus roide que les Ramiers & les Bizets ; elle eſt de moindre taille, & moins ſouvent priſe par les Oiſeaux de proie. Les Tourterelles ont la voix haute ; mais elles ne chantent que quand elles ſont en amour : celles qu'on nourrit en cage ne ſuivent point la loi des ſauvages ; car elles font pluſieurs fois des petits par an, & ſont de couleur blanche.

La Tourterelle vole en troupe quand elle vient, & quand elle s'en va ; elle annonce le printemps par ſon arrivée ; elle aime les lieux champêtres, ſolitaires, montagneux, ſabloneux ; elle niche ſur les arbres : ſon nid eſt plat & fait de bois ſec menu, où elle pond deux œufs oblongs tout blancs ; elle deſcend ſouvent dans les jardins & les vergers pour chercher ſa vie, ou de quoi nourrir ſes Tourtereaux ; elle vit de toutes ſortes de grains ; elle aime ſur-tout le Millet. La Tourterelle gémit comme font les Pigeons ; mais ſon gémiſſement eſt plus importun. Sa chaſteté a paſſé en proverbe. On a prétendu que ſi l'une des deux vient à mourir, l'autre ne convole

point à de ſecondes nôces ; qu'elle voſe ſeule le reſte de ſes jours, ne faiſant plus que gémir ; qu'elle ne ſe perche plus ſur des branches vertes, & qu'elle ne veut plus boire d'eau claire, de peur d'y voir ſon image qui lui rappellant le ſouvenir de ſa compagne renouvelleroit ſa douleur ; qu'enfin dans tout ce qu'elle fait elle donne des ſignes qui tendent à exprimer le deuil, la viduité, & la ſolitude où elle eſt réduite. Mais tout ceci eſt beau dans la ſpéculation, & démenti par l'expérience. Les Tourterelles ſe prennent de pluſieurs façons. *Columelle*, *Varron* & *Pallade* nous enſeignent la manière de les engraiſſer. Selon *Scaliger*, elles s'engraiſſent ſi étonnamment, que la graiſſe les étouffe. *Ariſtote* dit que le mâle ne peut que difficilement ſe diſtinguer de la fémelle, ſi ce n'eſt par l'inſpection des parties intérieures. *Turner* nous apprend que les Tourterelles ſont beaucoup plus fréquentes en Allemagne qu'en Angleterre. En Suède elles ne ſe trouvent point à la campagne. *Pline* appelle les Tourterelles *trimeſtres*, comme ſi elles ne demeuroient avec nous que trois mois ; mais il auroit bien pû les appeller *ſemeſtres*, attendu qu'elles reſtent ici ſix mois de l'année.

La Tourterelle, dite autrement *Tourte*, *Tourtourelle*, *Tortorelle*, *Turturelle* ou *Turtrelle*, se nomme en Grec *Trugôn*; en Italien *Tortola* ou *Tortora*; en Allemand *Turtel-Taube*; en Anglois *Turtle-Dove*. Or tous ces noms, ainsi que le Latin, ont été formés de sa voix.

La Tourterelle contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau est estimé parmi les alimens. Sa chair est tendre; elle fournit un bon suc, & est facile à digérer; ce qui fait qu'elle convient en tout temps & à toute sorte de tempérament, pourvu qu'on n'en use point avec excès. On doit choisir la Tourterelle jeune, tendre, grasse & bien nourrie; car quand elle vieillit, sa chair devient massive & coriace, en sorte qu'elle n'est plus propre qu'à faire du bouillon.

Quant à ses usages en Médecine, ils sont les mêmes que ceux du Pigeon. Elle est recommandée spécifiquement pour arrêter le flux menstruel immodéré, & contre la dyssenterie. On en fait un extrait dont la dose est depuis quatre jusqu'à six grains dans ces maladies. D'autres contre la dysenterie, après avoir vuidé une Tourterelle, enferment dans son ventre deux gros de mastic, &

la font ainſi rôtir à la broche. Quand l'Oiſeau eſt rôti, on le met dans un pot de terre bien fermé, & on le fait deſſécher juſqu'à ce qu'il puiſſe être réduit en poudre. La priſe de cette poudre eſt d'un demi gros à un gros tous les matins, incorporé avec un peu de conſerve ou de ſyrop de Roſes sèches. La graiſſe qui tombe en rôtiſſant eſt émolliente & réſolutive : on s'en ſert en liniment pour fortifier les nerfs, & contre la colique néphrétique, la goutte, & les douleurs de rhumatiſme.

CORVUS.

CORBEAU; *Corvus*, Offic. Schrod. 317. Dal. Pharm. 423. Lemer. 281. Belon des Oiſ. 280. Geſn. de Avib. 294. Schwenckf. Aviar. Sileſ. 244. Jonſt. de Avib. 23. Charlet. Exer. 75. Merr. Pin. 171. Aldrov. Ornith. 1. 694. Willughb. Ornith. 82. Raij Synop. Method. Av. 39. Alb. Ornith. 19. *Corvus ater, dorſo cœruleſcente*, Linn. Faun. Suec. 69. *Corvus ſimpliciter, ſeu genuinus*, Nonnull.

Cet Oiſeau pèſe trente-quatre onces : il a depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue vingt-cinq pouces de long,

& depuis l'extrémité d'une des aîles jusqu'à l'autre quand elles sont étendues en sens contraire, quatre pieds de large; le bec robuste, gros, pointu, très-noir; la mâchoire supérieure un peu crochue, moins cependant que dans le genre accipitrin; l'inférieure droite; la langue large, fendue en deux, hérissée, noirâtre en dessous; la prunelle entourée comme d'un double cercle, dont l'extérieur est d'un cendré-blanc, & l'intérieur d'un cendré-brun; les narines couvertes de poils un peu roides, fléchis de la tête en en-bas; tout le corps noir, avec une certaine couleur bleue luisante qui se remarque sur-tout à la queue & aux aîles; le ventre d'une couleur plus claire tirant un peu sur le brun; le milieu du dos revêtu seulement de duvet, car les longues plumes des épaules couvrent tout le dos; vingt grandes pennes à chaque aîle, dont la première est plus courte que la seconde, la seconde que la troisième, la troisième enfin que la quatrième qui est la plus longue de toutes; les tuyaux de toutes depuis la sixième jusqu'à la dix-huitième étendus au delà des barbes de chaque plume, & terminés en pointes aiguës; la queue longue de neuf pouces, composée de douze

pennes, dont les extérieures sont insensiblement plus courtes que les intérieures; les ongles crochus, grands, principalement ceux de derrière; le doigt extérieur lié à celui du milieu presque jusqu'à la première articulation; le foye divisé en deux lobes; la vésicule du fiel ample, adhérante aux intestins; les intestins longs de quarante-trois pouces; les appendices cœcales longues d'un pouce; le gosier dilaté au-dessous du bec en une certaine poche, dans laquelle l'Oiseau porte de la nourriture à ses petits; l'estomac ridé en dedans. Il mange de tout; il ne se nourrit pas seulement de grains & d'insectes, mais aussi des charognes de Quadrupèdes, de Poissons, d'Oiseaux; bien plus, il prend des Oiseaux vivants, & les met en pièces à la manière des Oiseaux de proye, Nous en avons vû un ou deux blancs. *Aldrovande* fait mention de Corbeaux de diverses couleurs, & dit qu'il s'en trouve fort souvent en Angleterre : mais il s'est trompé sans doute; car on en observe très-rarement chez nous; & de-là vient qu'on les promène de tous côtés pour les faire voir en spectacle comme des prodiges rares. Pour nous, nous croirions plutôt qu'il s'en trouve de

blancs dans les régions montagneuſes ou Septentrionales qui ſont couvertes de neige la plus grande partie de l'année ; car les autres Animaux y changent auſſi leurs couleurs naturelles en blanc, comme par exemple les Ours, les Renards, les Lièvres, les Perdrix, les Merles, ſoit que cela ſe faſſe par la force de l'imagination qui contemple perpétuellement la neige, ou par le froid de l'Atmoſphère qui altère les couleurs. On prétend que le Corbeau ſe peut apprivoiſer & dreſſer pour la Fauconnerie. Les Corbeaux abondent non-ſeulement dans une contrée, mais par-tout ; ils ſupportent facilement tous les changemens d'air ; ils ne craignent ni le froid ni le chaud, mais ils demeurent volontiers par-tout où ils trouvent de la nourriture en abondance ; & bien qu'on les diſe amis de la ſolitude, ils habitent & font leur nid aſſez ſouvent au milieu des villes même les plus peuplées, à ce que dit *Aldrovande*, & comme l'expérience le confirme. Or ils font leur nid ſur les arbres les plus élevés, ou dans de vieilles Tours, au premier Printemps, c'eſt-à-dire, au commencement de Mars chez nous en Angleterre, & quelquefois plutôt. Ils font à chaque ponte quatre, cinq, & quelque-

fois même ſix œufs, qui ſont d'un verd pâle tirant ſur le bleu parſemés de taches & de rayes noirâtres. Ce qu'on rapporte de la longue vie des Corbeaux d'après *Heſiode*, eſt ſans doute fabuleux. Mais en général nous avons déja dit & prouvé par quelques exemples que tous les Oiſeaux vivent long temps; & nous ne nions pas que dans le genre des Oiſeaux les Corbeaux excellent pour la durée.

Le vulgaire s'imagine fauſſement que la Corneille eſt la femelle du Corbeau. Dans le genre Corbin, dit *Belon*, le Corbeau eſt le plus grand, & après lui la Grole ou le Freux; puis la Corneille noire, dite petit Corbin. Sa principale nourriture eſt de la charogne : auſſi la Nature lui a-t-elle donné un bec gros, pointu, un peu vouté, noir, tranchant par les bords, & barbu à la racine. Son cri eſt épouventable; & parce qu'il vit de toute ſorte d'ordures, il eſt le ſeul entre tous les Oiſeaux dont nous ayons coutume de ne point manger la chair: & cependant nous ne nous abſtenons pas de manger ſes petits. Un Corbeau eſt à peu-près auſſi gros qu'un Aigle, de couleur noire exquiſe. Les Grecs l'ont nommé *Corax* à cauſe de ſon cri. Il prononce fort bien *Colas*, & ap-

prend à parler, d'où vient que le vulgaire le nomme auſſi *Colas*. Il eſt connu d'un chacun. Il eſt maintenant défendu aux Habitans d'Angleterre ſur peine de groſſe amende, de faire aucune violence aux Corbeaux, d'autant qu'ils ſe nourriſſent en leur pays de charogne dont ils les délivrent, qui autrement pourroit empuantir l'air, comme auſſi des Poiſſons que la Mer a jettés ſur le rivage. Les Corbeaux chaſſent du nid leurs petits quand ils peuvent voler, & enfin hors du canton; car ils veulent ſe maintenir en un pays où il y ait ſuffiſante étendue pour leur vivre; & ſi leurs petits y demeuroient, ils pourroient les affamer. Le Corbeau ſe bat avec le Milan qui eſt ſon ennemi, parce qu'il lui ravit ſa viande. *Pline* fait mention d'un fameux Corbeau à Rome, qui ſous *Tibère* fit grand bruit. Le Corbeau a la langue groſſe & large par le bout, bien arrondie à la racine : c'eſt pourquoi il lui eſt facile de bien prononcer. Ses pennes ſervent à faire des touches pour frapper les cordes des Epinettes, & aux Artillers pour empenner les traits.

Un ancien Auteur dit qu'entre les Corbeaux la fémelle ſeule couve, & que le mâle lui apporte alors de la nourriture.

On a même remarqué que la fémelle eſt beaucoup plus graſſe que le mâle dans le temps de l'incubation ; c'eſt que le mâle marque un ſi grand amour conjugal, qu'il ſe laiſſe preſque mourir de faim pour fournir d'autant plus de nourriture à la fémelle. D'autres diſent, mais ſans fondement, que les petits des Corbeaux nouvellement éclos paſſent ſept jours dans l'abandon & ſans aliment juſqu'à ce qu'ils noirciſſent, & qu'alors les père & mère leur apportent beaucoup de nourriture à proportion du jeûne qu'ils ont ſouffert. Il n'eſt pas moins ridicule de dire qu'ils s'accouplent par le bec, de même que l'Ibis, la Gelinotte, & le Coq de Bruyère. L'erreur eſt venue de ce que les Corbeaux ſe careſſent & ſe baiſent mutuellement comme font les Pigeons avant que de s'accoupler.

Le Corbeau eſt naturellement voleur ; & quand il trouve de la vaiſſelle d'argent, ou de l'argent monnoyé, il a ſoin de cacher quelque part ce qu'il a volé. Il eſt hardi ; il mange les Poulets & les Canetons dans les baſſes cours. Son vol eſt peſant ; mais en récompenſe il a l'odorat très-fin ; il ſent les charognes de fort loin ; & s'il eſt vrai, comme les perſonnes ſuperſtitieuſes ſe l'imaginent, que

cet Oiſeau en volant par-deſſus les maiſons ou en les fréquentant, préſage la mort de quelqu'un, ce ſera ſans doute par une odeur cadavereuſe qu'il ſent dans l'air à l'aide de ſon odorat ſubtil, laquelle s'exhale des corps malades qui ont au-dedans d'eux les principes d'une mort prochaine. Son croaſſement eſt rude à faire peur. M. *Linnæus* obſerve que les Suédois regardent le Corbeau comme ſacré, & que perſonne n'oſeroit le tuer. Il ajoûte que dans les Provinces Méridionales de la Suède il vole en hauteur quand le Ciel eſt ſerain, & qu'il jette alors un cri ſingulier qui ſe fait entendre au loing, c'eſt-à-dire, *Clong*. Comme il a le goſier très-large, il a auſſi la facilité de revomir les os qu'il a avalés. Les Corbeaux vont ordinairement deux à deux, & quand une paire de Corbeaux a pris poſſeſſion d'un Bois, les Corneilles n'oſeroient s'y établir. On a remarqué, dit M. *Anderſon*, dans pluſieurs petites iſles ſituées aux environs de l'Iſlande, principalement dans celles qui ne ſont pas habitées, que ſur chacune il ne ſe trouve qu'une ſeule couple de vieux Corbeaux, qui s'étant emparés de tout le diſtrict s'y maintiennent de force. Ils attaquent les autres Corbeaux qui veu-

lent s'y établir; & ne les quittent qu'après les avoir chassés de leurs états, comme font les Aigles. *Jonston* dit que les mœurs des Corbeaux sont admirables ; qu'ils vivent ensemble mâle & fémelle des trente à quarante ans, gardant fidèlement les loix du mariage, & que l'un des deux étant mort, l'autre demeure veuf le reste de ses jours. Mais cette prétendue fidélité n'est rien moins que vraie.

Les Corbeaux blancs ont toujours passé pour un de ces phénomènes qui sont rares dans la Nature. M. *Klein*, l'un des plus profonds & en même temps des plus sincères Naturalistes de notre siècle, dit dans son *Prodrôme* de l'*Histoire des Oiseaux*, avoir vû un Corbeau blanc. *Jean Caius* a vû aussi en 1548 dans le Duché de Cumberland, deux Corbeaux blancs qui avoient été pris dans le même nid & dressés à la chasse comme des Eperviers. Le Docteur *Gabriel Clauderus* a donné dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie 2, Année V, page 378*, l'observation suivante : un curieux nourrissoit chez lui un jeune Corbeau qui d'abord étoit noir; mais au retour du printemps il lui croissoit aux aîles trois ou quatre plumes blanches comme neige, qui lui déplaisoient apparemment,

puiſqu'il ne ceſſoit de travailler à les arracher avec le bec; & comme ces plumes étoient profondément enracinées, il ne pouvoit en venir à bout que difficilement & par un effort de trois ou quatre jours, même avec une hémorrhagie conſidérable, capable d'exciter notre commiſération. Au reſte le pauvre miſérable s'étoit donné une peine inutile; car au printemps ſuivant de ſemblables plumes blanches ne manquoient pas de lui revenir de la même façon : nouveau travail par conſéquent pour les arracher. Ceci dura l'eſpace de quelques années, juſqu'à ce qu'une mort violente mît fin à ſes peines. On peut conſulter ce qui eſt rapporté dans les *Mémoires de Médecine de Coppenhague* par *Thomas Bartholin* touchant les Corbeaux noirs & blancs des iſles de Fero.

Le Docteur *François Paullini* dans les mêmes *Ephémérides, Décurie* 2, *Année 6, page* 68 *de l'Appendix*, nous apprend le ſecret de faire des Corbeaux blancs. Mon père, dit-il, ſe vante dans ſes Manuſcrits d'avoir appris ce ſecret d'un Juif qui avoit vendu aſſez cherement à la foire de Francfort huit Corbeaux d'un beau blanc, & qui le lui avoit revelé à condition qu'il ne le communiqueroit à

personne. Or mon père marque bien qu'il lui a tenu parole, mais il ne dit point s'il en a fait l'expérience. Quoiqu'il en soit, que le Juif en ait fait accroire ou non, je le transcrirai ici de bonne foi d'après le Porte-feuille de mon père, d'autant plus que je sais que l'illustre M. *Jean-Daniel Horstius* a fait mention du même secret dans une de ses *Dissertations sur Hippocrate*. Prenez des œufs de Corbeau récemment pondus ; car les plus frais sont les meilleurs. Frottez-les bien de graisse de chat blanc, comme aussi de la cervelle du même Chat. Mettez-les sous une jeune Poule toute blanche proche d'un Cellier, ou dans un autre bien éloigné du soleil ; & couvrez ensuite cet endroit de draps blancs. Pour moi, j'avouerai que je n'en ai point fait l'expérience ; la fera qui voudra.

Le Corbeau proprement dit s'appelle en Italien *Corvo ;* en Espagnol *Cuervo ;* en Allemand *Rabe ;* en Flamand *Rave ;* en Anglois *Raven ;* en Suédois *Korp.* Or le mot François *Corbeau* vient du Latin *Corvus.* On nomme *Corbillarts* ou *Corbillats* les petits du Corbeau, comme l'on nomme *Cornillarts* ou *Cornillats*, *Cornillons* ou *Corneilleaux*, les petits de la Corneille.

Le

Le Corbeau contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Cet Oiſeau ne ſe mange pas plus que la Corneille à cauſe de la mauvaiſe odeur de ſa chair, qui vient de ce qu'il ne ſe nourrit que de charognes, de Poiſſons morts, & d'autres immondices. Cependant le peuple & les pauvres pour qui tout eſt bon, mangent les jeunes Corbeaux lorſqu'ils ſont encore tendres; & l'on aſſure que ces petits & le cerveau des grands ſont bons pour l'Epilepſie & pour la Goutte. *Ettmuller* donne pour un ſpécifique contre le mal caduc la cendre des petits Corbeaux calcinés au ſortir du nid. La doſe en eſt d'un gros deux fois le jour dans de l'eau diſtillée de *Caſtoreum*. La graiſſe, le ſang & les œufs de cet Oiſeau noirciſſent les cheveux, ſuivant *Schroder* & M. *Lemery*. Les œufs, ſelon *Gabelkoverus*, ſe donnent au nombre d'un ou de deux dans la dyſenterie, & la fiente pendue au col dans un petit ſachet appaiſe la toux & la douleur de dents.

Prenez un vieux Corbeau que vous plumerez & vuiderez, en rejettant le bec & les pieds.

Farciſſez-lui le ventre du cœur, du foye, des poumons & de la véſicule du fiel que vous en aurez tiré, en

y ajoûtant du Galanga & de la ſémence d'Anis, de chacun quatre onces.

Mettez-le enſuite dans un vaiſſeau de terre neuf luté avec de la pâte pour cuire à un four de Boulanger, après que le pain en aura été tiré.

Refaites la même choſe juſqu'à trois fois, s'il eſt néceſſaire, ayant attention qu'il ſe deſſèche ſans brûler.

Laiſſez-le enſuite réfroidir, & réduiſez-le en poudre.

La doſe en eſt d'un gros tous les jours pendant du temps.

On peut l'incorporer avec du ſyrop de Pivoine pour en faire un bol dans du pain à chanter.

Ce remède eſt extrêmement recommandé contre l'Epilepſie.

COTURNIX.

CAille ; *Coturnix*, Offic. Schrod. 317. Dal. Pharm. 426. Lemer. 285. Belon des Oiſ. 264. Geſn. de Avib. 310. Schwenckf. Aviar. Sileſ. 247. Jonſt. de Avib. 47. Charlet. Exer. 184. Merr. Pin. 173. Aldrov. Ornith. 169. Willughb.

Ornith. 121. Raij Synop. Method. Av. 58. Alb. Ornith. 28. *Tetrao pedibus nudis, corpore griſeo maculato, linea ſuperciliorum alba*, Linn. Faun. Suec. 173. *Perdrix nana Theophraſto; Quiſcula Quiſquila, Qualea, Quaquila, ſeu Currelius*, Quorumd.

La Caille eſt d'une figure plus large & moins applatie ſur les côtés que le Râle de Geneſt. Elle a depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue ſept pouces & demi de longueur, & quatorze de largeur quand elles ſont étendues; le bec depuis la pointe juſqu'aux coins de la bouche long de près d'un pouce, d'une figure plus écraſée & plus platte que dans les autres Oiſeaux du même genre; la mâchoire inférieure noire, & la ſupérieure de couleur blanchâtre tirant ſur le brun, pointue par le bout; l'iris des yeux couleur de noiſette; une membrane clignotante; le ventre & la poitrine d'un blanc ſale tirant ſur le jaune; un certain mêlange de roux à la gorge; une large & longue raye noirâtre tendante en en-bas au-deſſous de la mâchoire inférieure; une ligne blanchâtre au-deſſus des yeux & par le milieu de la tête; la tête noire, de façon néanmoins que les franges des plumes ſont rouſſes ou cendrées, la par-

tie moyenne du deſſous du col & de toutes les plumes qui recouvrent le dos marquée d'une ligne qui eſt d'un blanc-jaune; le reſte de la plume bariolé de noir & de roux-cendré; ſous les aîles une raye longue, blanche au milieu, rouſſe extérieurement de chaque côté avec un mêlange de noir; les grandes pennes des aîles brunes, variées de lignes tranſverſales d'un roux clair; les petits rangs de plumes à chaque aîle preſque d'une ſeule & même couleur rouſſâtre; la queue fort courte, longue d'un peu moins de deux pouces, compoſée de douze pennes, de couleur noirâtre, entrecoupée de lignes tranſverſales d'un roux clair; les pieds pâles, couverts d'une peau diviſée en écailles plutôt qu'en anneaux entiers; les plantes des pieds jaunes; les doigts extérieurs liés par une membrane à celui du milieu juſqu'à la première jointure; une véſicule du fiel; des teſticules conſidérablement grands à proportion du corps; l'eſtomac muſculeux, & au-deſſus de l'eſtomac l'œſophage dilaté en manière de jabot, antérieurement glanduleux. Pour prendre les Cailles, on ſe ſert de cette ruſe. L'Oiſeleur ayant tendu ſes filets de grand matin, ſe cache au-deſſous

dans les bleds ; puis il contrefait la voix de la Caille avec un Courcaillet. Le mâle s'imaginant que c'eſt la voix de la fémelle qu'il entend accourt au plus vîte ; & dès qu'il eſt entré dans le filet, l'Oiſeleur ſe lève & ſe montre à lui. Ainſi l'Oiſeau voulant s'envoler, donne dans le filet, & ſe prend. La Caille eſt un oiſeau fort laſcif, auſſi amoureux que la Perdrix, & fameux pour ſon libertinage obſcène. Les mâles ſont courageux ; ils aiment à ſe battre, & par cette raiſon il y a des gens qui ont coutume de les élever & dreſſer au combat à la manière des Coqs : auſſi *Elien* obſerve-t-il qu'autrefois à Athènes on prenoit tant de plaiſir à voir ces ſortes de combats, que tout le monde s'aſſembloit avec le plus vif empreſſement à ce ſpectacle comme à un combat de Gladiateurs ; & encore aujourd'hui, au rapport d'*Aldrovande*, on en nourrit pour ſe battre dans quelques villes d'Italie, ſur-tout à Naples. On peut voir dans cet Auteur la manière de les animer au combat. Les Cailles ſont paſſagères ; & comme elles ſouffrent impatiemment les climats froids, elles s'en vont aux approches de l'hyver dans des païs plus chauds, en volant même au-delà des mers, comme le prouvent

les obſervations de *Belon*, auxquelles nous renvoyons le Lecteur curieux. Ceci eſt traduit de *Willughby*, à l'ordinaire.

La Caille, dit *Belon*, eſt connue d'un chacun. On a des obſervations infaillibles contre l'opinion du vulgaire, par leſquelles on peut bien prouver que les Cailles ſont paſſagères; car nous nous ſommes trouvés ſur la mer Méditerranée en deux diverſes ſaiſons de l'année, en automne & au printemps, une fois lorſqu'elles s'en alloient, & l'autre fois quand elles s'en revenoient. Lorſque nous fîmes voile de Rhodes vers Alexandrie en Egypte, un grand nombre de Cailles volant du Septentrion au Midi furent priſes dans notre Navire. Cela nous donna aſſurance que les Cailles ſont paſſagères; car déja auparavant nous en avions obſervé d'autres au printemps lorſque nous paſſions de l'iſle nommée Zante pour aller à la Morée, autrement dite Négrepont; & là nous vîmes auſſi que les Cailles venant du côté du Midi alloient au Septentrion pour y demeurer tout l'été. Alors on en prit un grand nombre avec divers autres Oiſeaux paſſagers qui s'étoient pareillement rendus là dans notre Vaiſſeau. Nous mangeâmes même quelques-unes de celles que nous

avions prises, & nous trouvâmes dans leurs jabots du froment encore entier; ce qui étoit un signe qu'elles ne sont pas long-temps à passer la mer. Nous convenons toutefois que les Cailles ne s'en vont pas toutes, & qu'il en reste quelques-unes, comme l'a dit *Aristote*; mais c'est une chose qui arrive rarement. Plusieurs les trouvant pésantes, croyent qu'elles ne s'en vont point; mais qu'elles se cachent l'hyver, & qu'elles vivent alors de leurs plumes; ce qui est faux. Sachant donc que la Nature leur a octroyé le don de savoir trouver le chemin, elles prennent leur volée plutôt de nuit que de jour, & s'en vont deux à deux s'élevant bien haut en l'air; car ayant pour ennemis plusieurs Oiseaux de proie, elles savent bien s'en garder. Lorsque nos champs sont dénués de chaumes & d'autres herbages qui leur donnent lieu de se cacher, & que les grains commencent à manquer, elles partent d'ici pour aller dans les régions lointaines, où suivant notre opinion les hommes font leurs moissons quand nous avons l'hyver: c'est pourquoi j'accorderai qu'elles passent aux Antipodes. Les Auteurs anciens Grecs & Latins nous font voir qu'elles s'en vont aussi-bien de leurs

païs que des nôtres, comme d'Angleterre, d'Ecoſſe, d'Irlande, de Hollande, d'Allemagne & d'autres parties Septentrionales, comme auſſi de toute l'Aſie & de la Syrie. Nous avons diverſes manières de les prendre ſelon diverſes ſaiſons; car à leur nouvel avénement, lorſque le bled eſt en verdeur, & qu'elles s'entrecherchent mâle & fémelle, on a moyen de les attirer aux filets. Les hommes ont inventé certains petits inſtrumens de cuir & d'os, nommés Courcaillets, qui peuvent exprimer la voix de la Caille, laquelle entendant le Courcaillet, penſant que ce ſoient les fémelles & voulant les venir trouver, tombe dans les filets. Mais après l'été lorſqu'elles ſont hors d'amour, elles ne ſonnent plus mot, & ſe tiennent par les chaumes vivant des grains qui ſont tombés des épics en ſiant le bled. Alors on les prend autrement. On a appris à un chien à les connoître; & dès qu'il a ſenti la Caille, il s'arrête tout court. Les Chaſſeurs ont un rets large nommé une Tiraſſe, qu'ils déployent, allant l'un de-çà & l'autre de-là : ils en couvrent le Chien & la Caille, & par ce moyen elle demeure priſe. Les Vivandiers qui gardent les Cailles en cage, ne leur donnent guères

d'eſpace ; car ſi la cage étoit haute, elles ne ceſſeroient de ſauter & de ſe frapper la tête. C'eſt pourquoi chaque cage n'eſt haute que d'une coudée, & en pourra tenir deux ou trois cents ; car elle aura cinq ou ſix étages qui ne ſeront pas plus hauts que la Caille, où l'on met à manger & à boire. La Caille fait ſon nid contre terre ; & comme elle a abondance de nourriture en été, elle eſt pour lors fort graſſe. C'eſt de-là qu'*Ariſtote* veut prouver que les Animaux ſont plus gras aux lieux froids qu'aux lieux chauds, diſant que quand les Cailles arrivent en Grèce au printemps elles ſont maigres, mais qu'en partant elles ſont plus graſſes ; & que cela les rend plus ardentes à s'accoupler, parce qu'elles ſont venues de lieux tièdes.

Ariſtote prétend que les Cailles reviennent au printemps ſans guides ; mais que quand elles s'en vont, elles en ont juſqu'à quatre, dont les uns s'ennuyant du chemin s'amuſent ſur la route, & les autres plus conſtants vont juſqu'au bout. Mais on ne connoît point ces prétendus guides. Il y en a qui veulent que les Cailles faſſent quatre nichées par an ; ſavoir, deux dans le païs qu'elles vont chercher, & deux dans celui où elles reviennent :

ils ajoûtent que les jeunes nées dans la première saison pondent dans la même année au mois d'Août. Il ne faut donc pas s'étonner, selon *Jonston*, s'il y a tant de Cailles, & si ceux qui prennent une seule fémelle qui couve au mois de Mai détruisent l'espérance de plus d'une centaine. Leur chant est assez connu partout ; elles commencent à chanter dès le commencement du mois d'Avril, observant une certaine mesure ; car elles disent ordinairement trois fois *Carcaillot* à chaque reprise. La Caille étant pésante vole bas, & tient ses pieds pendants comme un Oiseau de rivière. *Aldrovande* dit qu'elle trouble l'eau quand elle a bu, comme font l'Elephant & le Chameau avant que de boire. Si l'on en croit *Albert le Grand*, il y a peu de fémelles parmi les Cailles ; & c'est ce qui fait que plusieurs mâles poursuivent une même fémelle au temps de l'amour. Le même Auteur dit que la fémelle a la voix plus grosse que le mâle : mais il se trompe ; car la fémelle ne chante point. Elle est aussi un peu plus petite que le mâle, & n'a point au menton une tache noire comme le mâle ; elle pond jusqu'à quinze œufs joliment bariolés, à chaque couvée, & quand ses petits sont éclos, elle les

promène, & les ramaſſe quelquefois ſous ſes aîles comme font les Poules & les Perdrix. Les Cailles volent rarement & difficilement ; mais en récompenſe elles courent beaucoup & diligemment. Il eſt fort rare d'en voir de blanches. Souvent la graiſſe les étouffe.

La Caille ſe nomme en Grec *Ortux* ; en Italien *Quaglia* ; en Eſpagnol *Cuaderviz* ; en Allemand & en Suédois *Wachtel* ; en Flamand *Quakkel* ; en Anglois *Quail*. Quant au mot François *Caille*, le docte M. *Huet*, Evêque d'Avranches, en donne une étymologie qui paroît aſſez ſingulière. Selon lui, les couleurs du plumage de cet Oiſeau, repréſentent des écailles ; & c'eſt de-là qu'il a pris ſon nom. Mais ne ſeroit-il pas plus naturel de le faire venir de l'Italien *Quaglia*, qui vient à ſon tour du Latin moderne *Qualea* ? On appelle *Cailleteau* le petit de la Caille.

La Caille contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Elle eſt ſi délicate & d'un ſi bon goût, qu'on la ſert ſur les meilleures tables ; elle doit être choiſie jeune, tendre, graſſe, & bien nourrie ; elle excite l'appétit, & produit un bon ſuc ; ce qui la rend convenable à toute ſorte d'âge & de tempérament, pourvû

qu'on en uſe avec modération. La plûpart des Auteurs ſont oppoſés ſur les effets de la Caille. Quelques-uns prétendent qu'elle eſt d'un bon ſuc, & que ſon uſage eſt ſalutaire tant aux perſonnes convaleſcentes qu'à celles qui jouiſſent d'une ſanté parfaite ; & c'eſt auſſi notre ſentiment : premièrement, parce que l'expérience ne nous a point encore fait connoître les mauvais effets que produit la Caille ; ſecondement, parce que nous voyons que ſa chair eſt d'une ſubſtance peu maſſive & peu reſſerrée en ſes parties, & qu'elle contient une proportion convenable de principes huileux & de ſels volatils. A la vérité elle eſt quelquefois un peu difficile à digérer : mais c'eſt c'eſt quand elle eſt trop graſſe ; ſes parties graiſſeuſes ſe figent & pèſent ſur l'eſtomac. Au reſte, quand on en uſe avec modération, on ne s'apperçoit guères de ce petit inconvénient. D'autres au contraire, comme *Galien*, *Pline* & *Avicenne*, aſſûrent que la Caille eſt un aliment fort dangereux ; & *Galien* rapporte qu'il a vu dans la Phocide, dans la Béotie, & dans la Doride, pluſieurs perſonnes attaquées de convulſions & de mouvemens épileptiques pour en avoir mangé ; & il prétend que cela vient de ce

que les Cailles en ces païs-là ſe nourriſſent d'Ellebore. De-là il concluoit que cette plante étant très-âcre, très-irritante, & ennemie du genre nerveux, leur communiquoit une qualité nuiſible qui produiſoit ces mauvais effets. Ceux qui ſont du ſentiment de *Galien*, diſent encore pour l'appuyer que les Cailles étant fort ſujettes par elles-mêmes aux mouvemens épileptiques, les peuvent communiquer à ceux qui en mangent. Mais il s'enſuivroit de-là que les Chèvres, les Brebis, les Chapons, les Tourterelles, & pluſieurs autres Animaux dont nous nous ſervons fort communément, & qui ont ſouvent des attaques d'Epilepſie, comme pluſieurs Auteurs l'ont remarqué, devroient nous communiquer la même maladie; ce que l'expérience ne confirme pas : mais il nous paroît qu'on peut concilier ces différents ſentimens; & l'on trouve une obſervation dans les *Ephémérides d'Allemagne, Centuries IX & X, page* 146, qui jette un grand jour ſur cette queſtion. Le docteur *Nebelius* rapporte qu'un particulier & ſa femme ayant mangé à leur ſouper chacun une Caille, furent attaqués une heure après de mouvemens ſpaſmodiques, de palpitation de cœur, & d'autres ſymptômes convulſifs

qui les obligèrent à faire appeller dans la nuit un Médecin, qui au moyen de quelques remèdes nervins & fortifiants qu'il leur administra fit cesser ces symptômes, dont il leur resta seulement une grande débilité qui dura quelques jours. Il n'y avoit point à douter que les Cailles n'eussent produit ce mauvais effet, puisque trois enfans qui étoient à la même table & qui ne goûtèrent pas à ces Cailles, mais soupèrent avec d'autres mets, ne furent point incommodés. On examina d'où cela pouvoit provenir; & toutes réflexions faites, on conclut que comme l'année avoit été humide, & qu'il avoit levé beaucoup d'ivraye dans les bleds, les Cailles qui aiment ce grain & dont elles s'engraissent par préférence, en avoient beaucoup mangé, & que cette ivraye dont l'effet est de troubler le cerveau & de donner des convulsions, leur avoit imprimé une qualité nuisible. Ce qui fait au reste que ces accidens sont peu à craindre chez nous, c'est que presque toutes les Cailles qu'on mange sont prises au filet, & maigres lorsqu'on les prend, parce qu'elles sont en amour; ce qui est cause qu'on les garde quelque temps dans de longues cages pour les engraisser avant que de les manger, & qu'on les

nourrit alors de bled, de millet, & d'autres bons grains qui leur font perdre cette qualité nuiſible, au cas qu'elles l'euſſent contractée. On peut donc croire que les Cailles nouvellement priſes peuvent quelquefois n'être pas ſalutaires, ſuivant la façon dont elles ſe ſont nourries; mais que gardées quelque temps & engraiſſées en cage, c'eſt un manger des plus délicieux que nous connoiſſions.

Quant aux uſages de cet Oiſeau en Médecine, on en fait des bouillons qui ſont émollients, & qui procurent la liberté du ventre. On employe ſa graiſſe pour emporter les taches des yeux; & ſa fiente ſéchée & pulvériſée ſe donne avec ſuccès à la doſe d'un demi-gros contre l'Epilepſie.

CUCULUS.

COucou; *Cuculus*, Offic. Schrod. 317. Dal. Pharm. 429. Lemer. 294. Belon des Oiſ. 132. Geſn. de Avib. 319. Charlet. Exer. 73. Schwenckf. Aviar. Sileſ. 249. Willughb. Ornith. 62. Raij Synop. Method. Av. 97. *Cuculus alter*, Aldrov. Ornith. 1. 416. *Cuculus minor*,

Jonst. de Avib. 14. *Cuculus rectricibus nigricantibus punctis albis*, Linn. Faun. Suec. 77. *Cuculus nostras, seu vulgaris*, Nonnull.

Le Coucou commun en Angleterre diffère du premier d'*Aldrovande*, en ce que son bec ressemble plus à celui de la Grive ou du Merle qu'à celui du Ramier. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue douze pouces de longueur; la mâchoire supérieure du bec un peu crochue, & plus longue que l'inférieure, d'un noir-brun en grande partie; la mâchoire inférieure d'un blanc-jaunâtre; le dedans de la bouche & la langue d'un jaune de saffran foncé; la langue entière, plus dure & transparente à son extrémité; l'iris des yeux couleur de noisette; les narines rondes, larges, & saillantes au-dessus de la surface du bec, en quoi il diffère de tous les autres Oiseaux que nous connoissions jusqu'ici; la paupière inférieure plus grande; les cils jaunes; la gorge, la poitrine & le ventre blancs, traversés de lignes brunes qui paroissent entières, en quoi il ressemble au second Coucou d'*Aldrovande*; des lignes brunes plus serrés à la gorge; les plumes de la tête brunes à bords blancs, avec une ou deux taches blanches à la tête; les plu-

mes du dos & du milieu du col ainsi que celles des épaules, plus longues, brunes, à bords blanchâtres, de manière qu'il y a un peu de roux mêlé par-tout avec la couleur brune; le croupion gris-cendré; les grandes pennes des aîles noires; les bords extérieurs de toutes depuis la seconde tachetés de roux, au lieu que les bords intérieurs des premières ont de longues taches blanches transversales; les pointes de toutes, blanches; les plumes qui recouvrent les aîles, de la même couleur que celles du dos; la queue assez longue à proportion du corps, composée de dix pennes semées de chaque côté près de la nervure de taches blanches qui représentent en quelque sorte la figure d'un cœur, & qui laissant l'espace d'un pouce entr'elles font une très-belle suite & un agréable spectacle; mais dans toutes, excepté les deux du milieu, les bords internes & les extrémités sont ornés de marques blanches; les pieds & les ongles jaunes; deux doigts en arrière, dont l'intérieur est le plus petit de tous, de façon que l'intérieur des doigts de devant en approche le plus pour la grandeur; les ongles un peu concaves au milieu dans leur partie inférieure; les doigts de devant joints

enſemble par une membrane depuis l'angle juſqu'à la première articulation. Après l'avoir ouvert, nous lui avons trouvé des Chenilles & d'autres inſectes dans l'eſtomac. L'eſpèce de Fauvette dite en Latin *Curruca*, en François *Moineau de Haye*, *Moucherolle*, *Bunette*, *Paſſebuſe*, *Mary-Cocu* ſelon *Cotgrave*, eſt la mère-nourrice du Coucou; & non-ſeulement elle, mais auſſi d'autres petits Oiſeaux, comme les Alouettes, les Pinçons, même les Pigeons-ramiers, &c. J'ai vû moi-même avec pluſieurs autres perſonnes qui en furent témoins une Hoche-queue nourrir le petit d'un Coucou. Le Coucou ne fait point de nid par lui-même; mais ayant trouvé le nid de quelque petit Oiſeau il détruit les œufs s'il y en a, pond & laiſſe le ſien à leur place. Le petit Oiſeau le couve, & quand le petit eſt éclos il le nourrit & le couve avec ſoin comme le ſien propre, juſqu'à ce qu'il ſoit devenu grand & capable de voler. C'eſt une choſe ſi extraordinaire & ſi étonnante, qu'on ne ſauroit aſſez admirer qu'il y ait un tel exemple dans la Nature; & ſi je ne l'avois pas vu moi-même de mes propres yeux, je n'aurois jamais pu croire que cela ſe fît par un inſtinct naturel, attendu que la Nature

a coutume d'obſerver conſtamment & ſans ſe démentir une ſeule & même loi toujours ſage & raiſonnable. Or la loi qu'elle obſerve ici eſt que les mères faſſent leur nid s'il en eſt beſoin, qu'elles couvent leurs œufs, & qu'elles élèvent leurs petits éclos. Nous ne ſavons pas encore bien ce que devient le Coucou pendant l'hyver; ſi ſe cachant dans un arbre creux ou dans un autre retraite il y reſte engourdi par le froid & à demi mort, pour ſe réveiller au premier printemps & reſſuſciter, ou plutôt ſi souffrant impatiemment le froid il paſſe dans des climats plus chauds aux approches de l'hyver. *Aldrovande* dit qu'on a reconnu par une longue obſervation qu'il entre l'hyver dans les creux des arbres, ou qu'il ſe tient caché durant toute cette ſaiſon dans les cavités des pierres & dans les cavernes de la terre. On raconte, ajoûte-t-il, qu'à Bâle en Suiſſe un Païſan de Zurich, ayant mis en hyver une bûche dans le feu, y entendit la voix d'un Coucou. En effet, comme il ne ſauroit endurer le froid, étant déja d'une nature froide ſelon *Ariſtote*, il ne faut pas s'étonner ſi pour éviter le froid de l'hyver il ſe cache dans des cavernes, d'autant plus qu'il ſe déplume dans ce temps-là.

Nous connoiſſons même des gens qui nous ont aſſuré avoir entendu la voix du Coucou au milieu de l'hyver par un temps extraordinairement doux & tiède. Mais comme il eſt très-certain que pluſieurs eſpèces d'Oiſeaux ſont paſſagères, & qu'elles changent de lieux ſuivant les ſaiſons de l'année, telles par exemple que les Cailles, les Beccaſſes, les Grives, les Cigognes, &c. pourquoi les Coucoux ne feroient-ils pas la même choſe? Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je n'ai connu encore perſonne qui ait oſé aſſurer avoir trouvé au milieu de l'hyver un Coucou dans le creux d'un arbre, ou l'avoir tiré d'une autre cachette. M. *Johnſon* m'a écrit avoir vu un Coucou nourri en cage avec tout le ſoin poſſible, lequel néanmoins devint languiſſant avant l'hyver, ſoit à raiſon de la nourriture qui ne convenoit pas à ſon tempérament, ſoit pour quelqu'autre cauſe inconnue; puis malade de la galle & d'ulcères répandus ſur la ſurface du corps, dont il mourut à la fin. Les jeunes Coucoux ſont avant que d'avoir mué d'un plumage fort joliment picté & bigarré. Nos Oiſeleurs Bolonois, dit encore *Aldrovande*, affirment unanimement qu'il ſe trouve de grands & de petits Cou-

coux, & qu'en outre les premiers ſont de deux ſortes, mais qui ne ſe diſtinguent que par la différence du plumage. Selon eux, les petits ne diffèrent des grands que par la grandeur; mais nous n'avons pu juſqu'à préſent voir de ces petits Coucoux. (*Willughby.*)

M. *Linnœus* fait une ample deſcription du Coucou tant mâle que fémelle. Il obſerve qu'ils lui ont paru preſque ſemblables en tout; mais que cependant le mâle diffère de la fémelle en ce qu'il a les coins de la bouche jaunes comme les ont les jeunes Moineaux, la tête & le dos cendrés ou blanchâtres ainſi que le col ſans aucunes taches griſes, & le ventre plus obſcur. Il ajoûte que la fémelle a des lignes brunes aux côtés du col que le mâle n'a point; enfin, que les Coucoux varient pour la couleur: mais qu'il eſt encore incertain ſi cela dépend du sèxe, de l'âge, ou de l'eſpèce. Nous avons vû auſſi un Coucou d'un plumage ſingulier, & moucheté comme un Emerillon ou comme le Tiercelet d'un Epervier, lequel étoit fémelle; & ce ſont apparemment ces mouchetures qui ont fait croire aux gens de la campagne que le Coucou ſe changeoit en Emerillon ou en Epervier, & réciproquement.

Friſch met le Coucou au rang des Pics, parce qu'il ſe nourrit de vers, ayant auſſi deux doigts de devant & autant derrière comme les Pics. Mais il y a, dit M. *Klein*, bien d'autres Oiſeaux qui vivent également d'inſectes qu'ils prennent ſur les arbres; & quant au caractère des doigts des pieds, il eſt commun de même aux Perroquets. Si le bec du Coucou eſt différent de celui du Perroquet, il ne l'eſt pas moins de celui du Pic, lequel eſt fait en forme de coin. D'ailleurs la nourriture eſt fort trompeuſe, ſi l'on vouloit s'en ſervir pour établir les genres des Oiſeaux. *Friſch* nous a donné une hiſtoire du Coucou d'après ſa propre expérience: j'y ajoûterai la mienne. Etant écolier à l'âge de ſeize ans, je trouvai dans notre jardin un nid de Fauvette avec un œuf unique qui paroiſſoit trop gros & ſuppoſé; & mon père à qui je racontai la choſe, me défendit de l'ôter, parce que c'étoit peut-être un œuf de Coucou, ce qui ſe trouva vrai; car l'œuf demeura ſeul, & il en ſortit un Coucou. Enfin quand l'Oiſeau fut en plumes, je le mis avec le nid dans une cage que je laiſſai au même lieu du jardin. Peu de jours après, je trouvai le matin la Fauvette embarraſſée entre les

barreaux de la cage, dont le Coucou tenoit la tête & le col dans ſon goſier, les aîles de la Fauvette arrêtées par dehors l'ayant empêché de l'avaler. Je tranſportai la cage avec les Oiſeaux dans cet état au Collége de Phyſique Expérimentale du célèbre M. *Gottſched*, qui nous faiſoit entendre que comme la Fauvette a coutume de nourrir ſes petits avec une ou deux Chenilles, le Coucou toujours affamé ſentant plutôt à ſon palais la tête de ſa mère-nourrice que la mince nourriture qu'elle lui apporte, la ſaiſit & la preſſe; ce qui fait que le Coucou, qui eſt plutôt ſot & goulu que fils ingrat, tue & dévore ſa mère, & peut-être auſſi ſon père nourricier. C'eſt à la vérité le ſeul cas que j'aie vû : mais qui oſera le traiter de conte ridicule avec le bon homme *Friſch!*

Nous rapporterons un fait ſemblable ſur la foi d'un homme véridique. Etant un jour à ſa Terre en Sologne au mois de Juin, ſes Faucheurs trouvèrent un jeune Coucou dans un nid de Linote; & comme par leur préſence ils empêchoient la mère de lui apporter la becquée, le petit reſta quelques heures ſans manger : mais en ayant pitié, ils s'éloignèrent un peu du nid pour y laiſſer

aller la Linote, qui ne manqua pas d'en profiter. Ils attendirent quelques momens; & voyant que la mère ne reparoiſſoit point, ils y coururent, & furent bien étonnés de voir que le Coucou avoit étranglé ſa mère, & qu'il faiſoit tous ſes efforts pour l'avaler.

Quoiqu'il en ſoit, il paroît conſtant que la fémelle du Coucou choiſit préférablement les nids des petits Oiſeaux qui vivent d'inſectes, comme le Vitrac ou Vitrec, le Verdier, la Paſſe-buſe, l'Alouette de pré, dite Farlouſe, la Gorge-rouge, & autres ſemblables, pour y pondre ſon œuf; que le petit Coucou étant éclos jette par terre les autres petits qui périſſent de froid & de faim, & qu'il ſe fait nourrir par le père & la mère pendant des mois entiers; que bien loin de les dévorer, il les ſuit par-tout en criant parce qu'il a toujours faim; qu'enfin abandonné à lui-même il s'accoutume à chercher ſa vie. Or ſa nourriture conſiſte principalement en Chenilles velues. Nous avons auſſi lieu de croire que les Coucoux ne s'accouplent point par paires non plus que les Cailles, & que pluſieurs mâles courent après une ſeule fémelle, d'autant que ſuivant la coutume il y a plus de mâles que de fémelles;

ce

ce qui fait qu'ils ſe battent enſemble dans le temps de l'amour. C'eſt une opinion généralement répandue que le Coucou gobe les œufs des autres Oiſeaux : mais nous doutons encore de ce fait juſqu'à ce qu'il nous ſoit confirmé par l'obſervation.

Il n'eſt pas aiſé de nourrir le Coucou en cage. *Friſch* nous apprend qu'il nourriſſoit le ſien d'abord avec des Vers à ſoye au défaut d'autres Chenilles, & de Papillons qu'il avaloit tout entiers; puis avec du foye de Mouton coupé par filets en forme de Chenilles, & un peu humecté quand il n'étoit pas aſſez frais. Il falloit lui donner la becquée. Il ne buvoit point, mais il avoit ſoin de ſecouer toutes les gouttes d'eau avant que d'avaler : à la fin il ſe jettoit de lui même ſur les vers vivants & remuants; mais il ne touchoit point aux morts. Lorſqu'il commença à boire un peu, dans le cas où ſa nourriture étoit trop sèche, il le faiſoit d'une façon ſi gênée qu'on voyoit bien que c'étoit par contrainte. Il ceſſa auſſi enfin de crier. Ce ſont les roignons de Mouton qu'il aime le mieux. Parmi les Coucoux, ajoûte *Friſch*, il n'y a que le mâle qui crie Coucou. Le Coucou n'eſt pas un Epervier; il a bien les pattes

jaunes comme l'Epervier, mais il n'a point les ſerres d'un Oiſeau de proye ; ſon bec n'eſt pas courbé pour cela, & il ne fait point de mal aux autres Oiſeaux, tant s'en faut qu'il dévore ſa mère & ſes petits frères. Je l'ai vu jouer pluſieurs fois avec elle, voler même après ſa mère ; & c'eſt ce qui a trompé bien des gens dans l'idée qu'on avoit que le Coucou étoit un Epervier. On n'a pas fait attention à ce que cette mère fait ſouvent à l'égard du Coucou : autrement on en auroit tiré des concluſions plus raiſonnables ; car il n'y a point de petit Oiſeau qui vole ainſi après l'Epervier ſon ennemi, & qui joue avec lui. Il n'y a donc point de ſens dans les Proverbes qu'on a faits anciennement là-deſſus, tels que celui-ci : c'eſt un ingrat Coucou ; non plus que dans la comparaiſon qu'on en a faite avec un adultère ; car c'eſt la femelle, & non pas le mâle, qui va pondre dans un nid étranger. Les jeunes Coucoux ſont fort différents des vieux, & n'ont pas la couleur qu'ils rapportent de leur quartier d'hyver, parce qu'il faut que ces jeunes Coucoux mangent autant quand les jours ſont courts que quand ils ſont longs ; & c'eſt une grande incommodité en hyver de leur en donner

autant avant le jour, & le ſoir auſſi avant dans la nuit qu'ils en prendroient s'ils étoient en liberté. Il faut donc qu'ils aillent dans un quartier d'hyver où ils puiſſent trouver à manger auſſi long-temps que durent chez nous les longs jours en été.

On voit par ce raiſonnement de *Friſch*, qui pourroit ſouffrir quelque contradiction, qu'il n'eſt pas de l'avis de ceux qui penſent que le Coucou ſe déplume l'hyver pour paſſer la mauvaiſe ſaiſon dans un creux d'arbre au milieu d'un tas de bled qu'il auroit ramaſſé, quoiqu'il n'y ait point de païs où l'on ne ſoit bercé de pareilles hiſtoires : à les en croire, c'eſt ſur tout dans la bûche de Noël que ſe trouvent les Coucoux renfermés, leſquels étant réveillés par la chaleur du foyer en ſortent nuds comme des Crapauds en criant Coucou. Or s'il eſt vrai que les Coucoux ſoient des Oiſeaux de paſſage comme les Hirondelles, que dirons-nous donc du ſyſtême de M. *Klein* qui prétend que le Coucou, le Crapaud-volant que quelques-uns nomment auſſi *Coucou rouge*, les Fauvettes, les Râles, les Cailles, les Cigognes & tant d'autres Oiſeaux qu'on a crus paſſagers, ſont ſeulement erratiques, c'eſt-à-

dire, que ſans quitter l'Europe pour paſſer en Afrique ils ſavent ſe cacher dans des retraites le long des rivages pleins de broſſailles, dans des vallons, dans des arbres creux, dans des cavernes, où ils trouvent de quoi vivre, ou du moins un abri tiède où ils ſurmontent la faim par un ſommeil profond, d'autant plus que la Caille & le Râle ſont trop péſants & ont le vol trop court pour pouvoir franchir les Alpes en paſſant en Afrique, comme le veut *Belon?* Nous nous en tiendrons à l'expérience qui nous apprend que ces Oiſeaux quittent nos climats froids pour en aller chercher d'autres plus chauds; car ſans parler ici des relations uniformes de tant de voyageurs qui aſſurent en avoir vû des Navires tout couverts, nous ſavons que depuis peu un Chevalier de Malte, correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, lui a écrit qu'à Malte on prend tous les ans en automne un grand nombre d'Oiſeaux paſſagers, notamment des Roſſignols & des Coucoux.

Pour confirmer en partie ce qui vient d'être dit, nous allons tranſcrire ici une Lettre qui nous a été adreſſée par l'illuſtre M. *de Réaumur* à ce ſujet, & où il s'exprime dans les termes ſuivants:

Plusieurs de ces Oiseaux (Coucoux) que j'ai nourris chez moi, m'ont prouvé que l'espèce est carnacière ; non-seulement ils aiment la viande, mais ils ne veulent que de la viande ; ils ne mangent ni pain ni aucune graine de celles que je leur ai fait présenter. Les insectes sont fort de leur goût, sur-tout les vers de farine & les Chenilles. Je ne crois pas qu'il y ait d'Oiseau qu'on ait plus de peine à déterminer à manger seul. J'en ai eu à qui il a fallu donner la becquée pendant plus d'un mois après qu'ils étoient parvenus à être aussi grands que le sont de vieux Oiseaux de leur espèce. J'ignore si la différence des couleurs distingue les sèxes. J'en ai eu de même âge & de même grandeur dont la couleur du dos étoit uniforme, & d'autres dont le dessus du dos avoit des ondes d'une couleur différente de celle du fond. L'histoire du Coucou déplumé qu'on a, dit-on, trouvé pendant l'hyver dans un trou d'arbre au milieu d'un tas de bled, est combattue par cette dernière circonstance dont on ne manque pas de l'orner. Mon Coucou n'a jamais voulu tâter de grain quelconque. Il est certain que les insectes sont leur nourriture ordinaire. Celui que j'ai de l'année, & qui est de-

puis un mois grand comme père & mère, ne veut pourtant pas encore manger seul la viande qu'on met à sa disposition. On est obligé de lui en faire entrer des morceaux dans le bec : mais lorsqu'on met dans sa cage des vers de farine, des vers de Mouches, &c. il les prend fort bien tout seul, & les avale. Je suis encore maître d'avoir un second Coucou qui est dans la maison où je suis actuellement : il a été trouvé, à ce qu'on dit, dans un nid de Pie-griesche.

M. *Hérissant*, de l'Académie Royale des Sciences, digne Elève de M. *de Réaumur*, aussi habile Anatomiste que Naturaliste plein de sagacité, lut en 1752 à la rentrée publique de l'Académie d'après la S. *Martin* un Mémoire intéressant sur le Coucou. Après avoir exposé toutes les imaginations inutiles ou ridicules qu'on a débitées sur cet Oiseau, & diverses particularités curieuses qui le concernent, il s'étendit sur ce qui faisoit l'objet principal de son Mémoire, c'est-à-dire, sur la poche immense ou la capacité extraordinaire de l'estomac de cet Oiseau singulier, qui s'étend depuis le sternon jusqu'à l'anus. Cette poche est partie membraneuse, & en partie musculeuse. M. *Hérissant* décrivit toutes les

ſingularités anatomiques des inteſtins du Coucou, que nous avons nous mêmes eu le plaiſir de voir après lui.

Le Coucou n'a de l'Oiſeau de proye que la ſimple apparence ; il n'en a ni la force ni le courage ; il eſt naturellement foible & timide, ſachant qu'il eſt haï de la plûpart des autres Oiſeaux, parce qu'il va pondre dans leur nid. De-là vient qu'on le voit ſouvent s'enfuir à tire d'aîles devant un très-petit Oiſeau qui le pourſuit vigoureuſement. Il annonce le printemps par ſa voix. *Schwenckfeld* dit qu'en Siléſie le menu peuple & les enfans qui entendent les premiers le Coucou chanter à la campagne ont accoutumé, ſuivant une ancienne ſuperſtition, de lui demander qu'il leur préſage le nombre d'années qu'ils ont encore à vivre. Or ils comptent autant d'années qu'il aura répété de fois Coucou après la queſtion faite. Il chante ordinairement depuis le commencement d'Avril juſqu'à la S. Jean ; & c'eſt une opinion commune que s'il chante au-delà, les raiſins auront de la peine à mûrir. Les gens de la campagne prétendent qu'il ceſſe de chanter dès qu'il a vu lier la première gerbe de bled. Son vol eſt bas, court, interrompu, mal aſſuré : c'eſt

pourquoi quelques Auteurs ont avancé que le Milan par une ſecrette ſympathie le prenoit ſous ſa protection, & le portoit même ſur ſes épaules dans des contrées éloignées. On a débité mille autres fables ſur le compte du Coucou, dont nous ne parlerons point.

Le Coucou ſe nomme en Hébreu *Kaath;* en Syriaque *Coco;* en Grec *Coccux;* en Italien *Cucculo* ou *Cucco;* en Eſpagnol *Cuclillo;* en Allemand *Kuckuck* ou *Kukuc;* en Flamand *Koekoek;* en Anglois *Cuckow;* en Suédois *Gioak*. Or le mot François *Coucou*, jadis *Cocou*, *Cocu*, *Coux*, vient du cri naturel de l'Oiſeau qui s'appelle lui-même par ſon nom. Si toutes les Etymologies étoient auſſi ſimples que celle-ci, le docte abbé *Ménage* ſe ſeroit ſans doute épargné la peine de faire ſon *Dictionnaire Etymologique*.

Le Coucou contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Cet Oiſeau n'eſt pas d'un uſage bien familier en aliment, tant parce qu'il eſt rare, que parce qu'on s'eſt imaginé que ſa chair n'étoit pas d'un fort bon goût : auſſi n'y a-t-il guères que les gens de la campagne qui en mangent. Cependant un jeune Coucou pris dans le nid quand il eſt prêt à s'envoler,

eſt un manger tendre & délicat ; *Pline* dit même qu'il ne connoît point d'Oiſeau qui lui ſoit comparable pour la délicateſſe. Nous pouvons aſſûrer d'après notre propre expérience qu'il nous a ſemblé exquis. Les Italiens en font grand cas : mais les Allemands en ont horreur plutôt par ſuperſtition que par raiſon. On en pourroit dire autant du Crapaud-volant, dit autrement *Tette-chèvre ;* car cet Oiſeau eſt excellent quand il eſt jeune.

Quant à ſon uſage en Médecine, on eſtime le Coucou & ſes petits pour l'Epilepſie, pour la Pierre, pour les fièvres intermittentes, & pour la colique. La coutume eſt de les réduire en cendres avant que de s'en ſervir : mais, ſuivant M. *Lemery* dans ſon *Dictionnaire des drogues ſimples*, cette méthode ne vaut rien, parce que la calcination fait diſſiper toute la partie volatile-eſſentielle de ces Animaux. Il vaut mieux en faire des bouillons pour faire prendre au malade. La fiente de Coucou priſe intérieurement eſt un remède eſtimé contre la rage. On en fait infuſer pendant la nuit un demi-gros ou un gros dans un verre de vin tiède : on paſſe le tout le lendemain avec expreſſion, & l'on en donne la co-

lature au malade. La graiſſe de cet Oiſeau remédie, ſelon *Schroder*, à la chûte des cheveux, ſi l'on s'en ſert en liniment.

CYGNUS.

CYgne privé, *Cygnus*, Offic. Dal. Pharm. 419. Lemer. 303. Belon des Oiſ. 152. Geſn. de Avib. 327. Aldrov. Ornith. 3. 8. Jonſt. de Avib. 90. Charlet. Exer. 103. *Olor*, Schrod. 321. *Cygnus manſuetus*, Willughb. Ornith. 271. Raij Synop. Method. Av. 136. Merr. Pin. 174. *Anas roſtro ſemicylindrico, cera flava, corpore albo*, Linn. Faun. Suec. 88. *Cygnus, ſeu Cycnus cicur, aut vulgaris*, Quorumd.

Cet Oiſeau eſt ſans contredit le plus grand de tous les Palmipèdes qui ont trois doigts en-devant. Avancé en âge, il pèſe vingt livres. Il a depuis le commencement du bec juſqu'au bout de la queue cinquante-cinq pouces de long, & cinquante-ſept juſqu'au bout des pieds; les deux extrémités des aîles étendues, diſtantes de ſept pieds huit pouces; tout le corps revêtu d'un plumage mollet & délicat, blanc comme neige

dans les vieux, cendré dans les jeunes; les tuyaux des grandes pennes de l'aîle plus grands que le Cygne ſauvage; le bec plombé dans les jeunes de l'année, avec un ongle rond à la pointe, & une raye noire de chaque côté depuis les narines juſqu'à la tête; depuis les yeux juſqu'au bec un eſpace triangulaire, nud, noir, dont la baſe regarde le bec, & le ſommet les yeux; le bec rougit aux vieux, l'ongle du bout reſtant noirâtre, tandis qu'à la baſe il s'élève une tubéroſité charnue un peu grande, noire, remarquable, refléchie en-devant ou en en bas; le milieu de l'eſpace au-deſſous des yeux reſte toujours noir; la langue hériſſée de petites dents; les pieds de couleur plombée, nuds un peu au deſſus des genoux; le doigt intérieur muni extérieurement d'une membrane; les ongles noirâtres; l'eſtomac fourni de muſcles épais & forts; les inteſtins grands, refléchis huit fois ou davantage. Dans cette eſpèce le larynx ne penètre point le ſternon; & par conſéquent *Aldrovande* n'a pas eu raiſon de blâmer *Ariſtote* de n'avoir point diſſéqué cet Oiſeau, parce qu'il ne fait aucune mention de l'entrée de l'apre-artère dans le ſternon, ni de ſon admirable figure;

car cette conformation eſt particulière au Cygne ſauvage, & non pas commune à tout le genre, puiſque nous ne l'avons obſervée dans aucun des Cygnes privés que nous avons diſſéqués. Ainſi *Aldrovande* n'ayant connu qu'une ſeule eſpèce de Cygne, a cru mal-à-propos que ce qui étoit particulier à cette ſeule eſpèce convenoit au Cygne en général. Pour nous, nous avons ouvert deux Cygnes ſauvages, & nous avons obſervé dans l'un & l'autre la trachée reçûe dans la cavité du ſternon & réfléchie en cet endroit de la manière qu'*Aldrovande* l'a exprimé tant par paroles que par figures : & quant aux Cygnes privés, nous en avons diſſéqué pluſieurs, & dans tous nous avons remarqué que la trachée deſcend droit aux poumons ſans aucun détour dans le fond du ſternon. Il vit fort long-temps, enſorte qu'on croit communément qu'il parvient juſqu'à trois cents ans ; ce qui ne paroît pas vraiſemblable à *Aldrovande.* Mais moi, je ſuis d'autant plus porté à le croire, que je ſçais bien certainement que l'Oye vit au-delà de la centième année. Or quand le fait ne ſeroit pas conſtaté par l'expérience, il y a pluſieurs raiſons propres à en convaincre ; par exemple, de ce qu'il

eſt le plus grand en ſon genre ; qu'il a la chair plus dure & plus ſolide ; que ſes œufs ont beſoin d'être couvés plus long-temps avant que les petits écloſent, car ſuivant la remarque de *Pline*, les Animaux qui ſont portés plus long-temps au ventre de la mère, ont une vie de plus longue durée : or l'incubation répond au ſéjour du fœtus dans la matrice ; car l'œuf eſt comme une matrice expoſée à découvert, ou plutôt le Placenta avec le fœtus, qui dans les Animaux vivipares ſe maintient chaud dans la matrice au-dedans du corps juſqu'à ce que le fœtus ſoit perfectionné, & qui dans les ovipares étant ſorti hors du corps ſe perfectionne par la chaleur de l'incubation. Le Cygne ne ſe nourrit point de Poiſſons, mais d'herbes aquatiques, de leurs racines & de leurs ſémences, ou de vermiſſeaux, de coquillages, &c. *Albert* dit avec vérité que ſa chair eſt noire & dure. Comme l'Oiſeau eſt beaucoup plus grand que l'Oye, ſa chair eſt auſſi plus noire, plus dure & plus tenace, fibreuſe, rebelle à la digeſtion, d'un ſuc dépravé & mélancolique : cependant à cauſe de la rareté on le ſert ſur les tables des Grands, plutôt pour la pompe & pour l'ornement que pour le manger. Il pond cinq ou ſix

œufs pour chaque couvée, & continue de les couver pendant près de deux mois avant que les petits éclosent.

Quant au Cygne sauvage, il n'a été jusqu'ici décrit par personne que je sache. Son apre artère refléchie en façon de trompe semble faite pour la modulation de la voix; & si ce que les Anciens ont dit du chant du Cygne est vrai, il paroît convenir principalement à cet Oiseau, & non pas au Cygne privé. Les Anciens nous ont débité que le Cygne chante mélodieusement, sur tout quand il sent sa mort approcher: mais cela m'a toujours paru peu vraisemblable, & par conséquent sifflé à juste titre par *Scaliger* & par d'autres Auteurs modernes. Néanmoins *Aldrovande*, après avoir balancé les raisons qu'on allègue de part & d'autre, se déclare pour l'affirmative, fondé sur cette belle & admirable structure de l'apre-artère qu'il a observée le premier: mais quoique cet argument paroisse d'abord spécieux, il n'est pourtant pas décisif; car nous avons remarqué dans la Grue que sa trachée entre dans le fond du sternon & s'y refléchit de la même façon; & cependant personne, que je sache, ne vante la Grue pour le chant ou pour la mélodie. Maintenant si l'on

me demande pour quel usage l'apre-artère s'insinue & se reflèchit de la sorte, j'avouerai franchement que je n'en sais rien. On pourroit pourtant en assigner d'autres raisons, comme par exemple la première qu'apporte *Aldrovande*, qui est que quand l'Oiseau tient pendant près d'une demi-heure toute la tête & le col plongés au fond de l'eau pour y chercher sa nourriture, ayant les pieds élevés vers le Ciel, cette partie de la trachée artère qui est renfermée dans la capsule du sternon lui puisse servir de réservoir d'où il tire assez d'air pour respirer. En second lieu une pareille structure contribue indubitablement à fortifier la voix; & en effet le Cygne sauvage a la voix forte, & se fait entendre de loin. De-là il paroît évidemment combien les raisonnemens tirés des causes finales sont incertains & trompeurs pour l'ordinaire; car quoique la Nature agisse toujours pour quelque fin, nous ignorons la plûpart du temps quelle est cette fin, & il n'arrive que trop souvent qu'elle est toute différente de celle que nous imaginons, & que nous nous trompons lors même que nous croyons la savoir très-certainement. (*Willughby.*)

Selon M. *Linnæus*, le Cygne privé n'eſt qu'une variété du Cygne ſauvage qui habite abondamment en Scanie près de la ville de Malmoe ou Malmuyen, & par-tout ſur les rivières de la Lapponie en été. M. *Klein* obſerve auſſi que la diſtinction que *Willughby* établit comme ſpécifique entre le Cygne privé & le Cygne ſauvage, eſt peu fondée. Le Cygne eſt le plus beau de tous les Oiſeaux aquatiques; ſon plumage eſt cendré, avec quelques nuances de jaune dans la première année: mais au bout d'un an il devient tout blanc, & ſa blancheur a paſſé en proverbe; car on dit vulgairement, *blanc comme un Cygne*. Il eſt du nombre des Animaux amphibies qui vivent dans l'eau & ſur la terre: mais il aime mieux l'eau que la terre; car il marche mal, & nage au contraire avec beaucoup d'aiſance, avec une grace infinie & une preſtance magnifique, de ſorte qu'il égale ou ſurpaſſe un homme à la courſe. *Albert* dit qu'il ſe plaît plus ſur les Etangs que ſur les Rivières, ſoit parce qu'il s'y trouve plus de fange & d'herbes, ſoit parce que les eaux dormantes ſont plus favorables pour nager. Il aime éperduement ſes petits, & les défend vigoureuſement. Le Cygne privé

vole moins bien que le ſauvage, parce que ſon corps eſt plus péſant ; il eſt de grande dépenſe, & n'apporte aucun profit à ſon maître ; il ne ſe plaît point à être renfermé ; il ne pond qu'une fois l'année au commencement du printemps ; il veut être tenu proprement ; on le nomme *Godard*, & il vient volontiers à ceux qui l'appellent. Après l'accouplement le mâle & la fémelle ſe plongent dans l'eau à diverſes repriſes, & courent l'un après l'autre en ſe jouant comme font les Oyes, les Canards, & les autres Oiſeaux aquatiques. Les grandes plumes des aîles de cet Oiſeau ſont recherchés pour écrire, comme ſon duvet l'eſt pour les lits des Princes. On fait de la peau avec la plume des Braſſelets pour les Dames. *Geſner* dit que quand le Cygne paroît l'hyver en Suiſſe ſur quelque Lac, ce qui arrive fort rarement, on craint qu'il ne ſurvienne un grand froid. Anciennement les Navigateurs regardoient le Cygne comme un Oiſeau de bon augure, & aimoient à le repréſenter ſur leurs Navires, d'autant plus qu'on a prétendu qu'il avoit ſervi principalement de modèle pour perfectionner la fabrique d'un Navire, les premiers fabricateurs ayant formé ſur le col & la poitrine la Proue

& la Quille, ſur le ventre & la queue la Pouppe & le Gouvernail, ſur les aîles les Voiles, & ſur les pieds les Rames. Il y a une antipathie naturelle entre l'Aigle & le Cygne, parce que l'Aigle en fait ſa proye, comme des Oyes, des Hérons, & d'autres grands Oiſeaux de rivières. Selon *Belon*, le Cygne eſt un oiſeau exquis & fort recherché parmi les délices Françoiſes. Il étoit autrefois plus à la mode en France qu'il n'eſt aujourd'hui. On en voyoit la rivière de Seine preſque toute couverte tant au-deſſus qu'au-deſſous de Paris, témoin l'iſle Maquerelle, qu'on a nommée l'iſle aux Cygnes à cauſe de la quantité des Cygnes qu'on y nourriſſoit autrefois. On en nourrit encore actuellement une grande quantité ſur le Canal de Verſailles, à Lille en Flandres, à Amiens, & ailleurs pour le plaiſir des Habitans. Quant au chant mélodieux que les Anciens comme *Socrate*, *Ariſtote*, *Platon*, *Ariſtophane*, *Philoſtrate*, *Cicéron*, *Senèque*, & tous les Poëtes, attribuent au Cygne, ſur-tout quand il eſt près de mourir, de graves Auteurs l'ont révoqué en doute; car ſans parler de *Lucien* qui nie le fait, ainſi que *Pline* & *Athénée*, *Jules Scaliger* ſoutient contre *Cardan*, d'après l'expérience, que

ce chant muſical eſt fabuleux comme mille autres choſes que la Grèce menteuſe a débitées.

Le Cygne ou Cyne ſe nomme en Grec *Cucnos ;* en Italien *Cigno* ou *Cino ;* en Allemand *Schwan ;* en Anglois & en Suédois *Swan.* On appelle encore cet Oiſeau *Godard*, qui eſt un nom propre d'homme, comme on appelle un Corbeau *Colas*, un Geay *Richard*, une Pie *Margot.*

Le Cygne contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Cet Oiſeau a de même que les grands Oiſeaux aquatiques la chair coriace, de difficile digeſtion, & capable de produire, au lieu d'un bon ſuc, beaucoup d'humeurs groſſières & excrémentitielles ; ce qui ne le fait pas rechercher. Si quelquefois on le ſert ſur les tables des Grands, c'eſt plutôt par oſtentation, parce qu'il eſt rare & précieux, que par le bon goût qu'on y trouve : cependant les jeunes Cygnes tendres & délicats ſont un manger qui n'eſt pas indifférent.

Pour ce qui eſt de ſes uſages en Médecine, un jeune Cygne cuit dans de l'huile d'olives juſqu'à ce que la chair quitte les os, & coulé enſuite avec une forte expreſſion, donne un très-bon

remède contre les Rhumatiſmes & les autres affections des nerfs qui proviennent de cauſe froide. On peut ajoûter à la cuiſſon quelques poignées de plantes nervines pour rendre le remède plus efficace. La graiſſe de Cygne employée en liniment adoucit la peau, diſſipe les taches du viſage, calme & réſoud les hémorrhoïdes. Sa peau eſt d'un uſage familier contre les Rhumatiſmes, pour fortifier les nerfs, pour rappeller & entretenir la chaleur naturelle de l'eſtomac, pour chaſſer les vents & aider à la digeſtion : on l'applique ſur la région de ce viſcère, & ſur les parties attaquées de Rhumatiſmes. Par la douce tranſpiration qu'elle occaſionne, elle ouvre les pores des parties, réſoud les humeurs qui s'y arrêtent, & en rétablit les fonctions.

GALLUS.

COq & Poule domeſtiques; *Gallus & Gallina*, Offic. Schrod. 317. Lemer. 379 & 382. *Gallus Gallinaceus*, Belon des Oiſ. 243. Dal. Pharm. 424. Geſn. de Avib. 348. Jonſt. de Avib. 49. Charlet. Exer. 84. *Gallus Gallinaceus &*

Gallina, Aldrov. Ornith. 2. 183. Blaf. Anat. 9 & 10. *Gallus domefticus*, & *Gallina villatica*, Schwenckf. Aviar. Silef. 264 & 266. *Gallus Gallinaceus* & *Gallina domeftica*, Willughb. Ornith. 109. Raij Synop. Method. Av. 51. *Gallus cauda compreffa afcendente*, Linn. Faun. Suec. 165. *Gallinaceus*; *Gallus criftatus*; *Gallus* & *Gallina cohortalis*, *altilis*, *feu villaris*, Nonnull.

Cet Oifeau eft, & a toujours été fi connu par-tout, qu'il feroit abfolument inutile d'infifter long-temps à le décrire en détail. Sa queue redreffée, compofée de plumes angulaires; la crête charnue, dentelée, nue, qu'il porte au fommet de la tête; les barbes qui lui pendent fous le menton, & fes longs éperons, le diftinguent fuffifamment de tous les autres Oifeaux du même genre, & le font reconnoître au premier afpect. Le Coq eft le feul des Oifeaux de jour, fi l'on en excepte le Roffignol, qui chante la nuit, c'eft-à-dire, deux ou trois fois par intervalles après minuit avant le point du jour. Les principales pennes de chaque aîle, fi l'on compte tout jufqu'aux plus petites, font au nombre de vingt-fept. La queue eft compofée de quatorze pennes; ce qui eft particulier

à cette eſpèce, autant que nous le pouvons ſavoir; car les queues des autres Oiſeaux de ce genre dont nous avons compté les plumes, ſont compoſées de ſeize ou de dix-huit pennes. Les deux du milieu ſont très-longues & élégamment reflèchies en forme de croiſſant dans les mâles. Le Coq étant très-lubrique, vieillit en peu de temps, & devient moins propre pour cocher les Poules; car l'uſage immodéré des plaiſirs vénériens en épuiſant les eſprits, & conſumant ce que les Anciens appellent l'humide-radical, fait que le corps ſe deſſèche néceſſairement, & que l'ardeur de l'amour s'éteint. *Aldrovande* dit avoir appris par expérience que les Coqs qui paſſent l'âge de trois ans, cochent bien les Poules, mais deviennent impuiſſants. Les Poules faiſant ordinairement des œufs en abondance pendant la plus grande partie de l'année, ne ſauroient non plus ſuffire long-temps à tant de productions; mais communément elles deviennent ſtériles au bout de trois ou quatre ans; car dès qu'une fois les œufs qui étoient au commencement dans l'ovaire ſont tombés, il faut néceſſairement qu'elles ceſſent de pondre, vû qu'il n'y en renaît pas de nouveaux. Je crois qu'il

n'eſt pas encore conſtant combien ces Oiſeaux vivent, quoique *Aldrovande* borne leur vie à une dixaine d'années; car comme on les nourrit ſeulement pour le profit, & qu'en peu d'années, comme nous avons déja dit, ils deviennent impuiſſants, où trouvera-t-on des gens qui veuillent bien les nourrir gratuitement, ſans aucune eſpérance de profit, & uniquement pour expérimenter combien ils pourroient durer? On peut toujours conclure avec raiſon de leur lubricité qui énerve le corps & ruine les forces, que leur vie doit être en général de courte durée. Les Coqs étant des Oiſeaux courageux & indomptables, c'eſt la coutume en Angleterre de les nourrir avec ſoin pour les faire battre enſemble; & dans les gros Bourgs on y annonce fréquemment, toutefois ſuivant l'occaſion & du conſentement des Maîtres, des combats de Coqs: bien plus, il y a par-tout des amphitéâtres dreſſés pour repréſenter ces ſortes de ſpectacles, où l'on s'aſſemble en foule. Il s'y fait aſſez ſouvent des gageures conſidérables, & l'on y dépoſe des ſommes d'argent immenſes qui appartiennent à ceux dont les Coqs remportent la victoire; ce qui occaſionne entre les parties de grands

débats & de vives ſollicitudes. Or les Coqs trop généreux pour vouloir céder, aiment mieux mourir que de ſe laiſſer vaincre, ou de ſe ſauver par une fuite ignominieuſe. On peut voir dans *Aldrovande* la deſcription anatomique des parties naturelles de la Poule, ou conſulter ſi l'on demande une deſcription encore plus exacte, les *Exercitations* de notre compatriote *Harvée ſur la Génération*, comme auſſi le *Traité de l'œuf* par *Malpighi*, lequel a obſervé, décrit & repréſenté par des figures dans la dernière exactitude les progrès de la formation du Poulet dans l'œuf pendant tout le temps de l'incubation.

Les Anciens & les Modernes ont débité unanimement que le Lion a peur du Coq, & qu'il n'en peut ſouffrir l'aſpect ni même le chant; ſur quoi l'on a allégué diverſes raiſons, bien qu'il ſoit conſtaté par l'expérience que le fait eſt faux; car le Lion que le Roi *Jacques* fit enfermer avec un Coq dans la même place, mit ſur le champ en pièces & dévora le Coq, ſi je m'en ſouviens bien: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il s'en fallut beaucoup que le Lion en eût peur. Nous avons vû plus d'une fois avec autant de plaiſir que d'admiration un Chapon

pon ſoigner des Pouſſins comme une mère, les appellant par ſon glouſſement, les nourriſſant, & les couvant ſous ſes aîles avec autant de ſollicitude qu'une Poule; à quoi nous avons appris qu'il avoit été inſtruit à-peu-près de la même façon que preſcrit *Jean-Baptiſte Porta* dans ſa *Magie Naturelle*; c'eſt-à-dire, que lui ayant déplumé la poitrine, on lui avoit bien frotté la peau nue avec des orties ſur le ſoir, & mis enſuite ſous lui des Pouſſins une ou deux nuits juſqu'à ce qu'il commençât à les prendre en amitié, parce qu'apparemment les Pouſſins lui adouciſſent la démangeaiſon cauſée par la piquûre des orties. Or le Chapon accoutumé à ce miniſtère ne le ceſſe plus; mais quand on lui a ôté les Poulets devenus grands, il en adopte & élève d'autres récemment éclos avec une égale affection; & cela tant qu'on a beſoin de ſes ſervices.

Je ne finirois point ſi je voulois écrire une hiſtoire complette de cet Oiſeau. On n'a qu'à conſulter, ſi l'on veut, *Aldrovande* qui n'a rien omis de ce qu'il ſavoit, ou qu'on avoit dit avant lui. Il repréſente dans ſon Ornithologie cinq ou ſix eſpèces, ou plutôt variétés de Poules; car ces Oiſeaux varient infiniment,

ſuivant les lieux, la nourriture, & autres accidens, pour les couleurs, pour la grandeur, & pour les crêtes. J'avouerai que ſes figures m'ont toujours paru ſuſpectes; car elles ſont la plûpart du temps ou abſolument fictices, ou altérées ſelon la fantaiſie du Peintre. (*Willughby.*)

Le Coq, dit *Belon*, n'a rien de plus inſigne en ſa nature que de ſervir d'horloge aux gens de la campagne qui prennent garde à ſon chant, auquel ils ſont ſi accoutumés qu'ils ſavent à-peu-près quelle heure il eſt la nuit; il eſt ſi vigilant qu'il annonce les heures de la nuit, & le jour à venir: c'eſt la raiſon pourquoi on l'a toujours porté en guerre, choſe connue à peu de gens, & dont on a nommé les veilles & guets des ſentinelles, première, ſeconde, tierce. Auſſi pour mieux le ſignifier, les Coqs ſe frappent eux-mêmes en ſe frappant des aîles de chaque côté pour s'éveiller; & dès-lors ils ne ceſſent point de chanter qu'ils n'ayent vû le point du jour. La Nature leur a donné de longs éperons qu'elle n'a jamais accordés aux autres eſpèces d'Oiſeaux: elle leur a mis une crête ſur la tête, & des barbes pendantes au-deſſous de la gorge. Il y a une coutume partout le monde, que les enfans font joû-

ter les Coqs à certain jour de l'année : nous faiſons cela en Carême. Il y a des Auteurs qui diſent que cela ſe faiſoit auſſi anciennement en Grèce. Les anciens Obſervateurs de la choſe ruſtique ont dit qu'un Coq étoit ſuffiſant à cinq Poules, ſuppoſé qu'il fût de bonne taille ; car les Coqs qu'on nourrit doivent être propres à cocher. Il faut qu'ils ſoient grands & hauts ; qu'ils ayent les crêtes hautes, droites & rouges, & non de travers ; les yeux noirs ; le bec court, maſſif & crochu ; les barbes entre rouges & blanches, comme auſſi l'endroit des ouïes. Il faut encore que les plumes d'autour du col, qu'on nomme les crins, ſoient de diverſe couleur, éparſes ſur les épaules, rouges, dorées & fauves ; la poitrine large, & les membres bien fournis ; les aîles bien emplumées ; la queue haute, garnie d'un double ordre de plumes pendantes & repliées en-bas. Il faut en outre qu'ils ſoient vifs, vigilants, & prompts à chanter ſouvent ; & qu'ils ne s'épouvantent point, ſinon forcés par quelque grande occaſion, même juſqu'à ſe montrer en courage de faire tête contre tous Animaux nuiſibles, défendant tout le troupeau des Poules, & vengeant de fort grand cœur les injures

que leur feront les autres Animaux. Eux-mêmes cherchant à manger, il faut qu'ils appellent les Poules pour le leur départir. Tels Coqs veulent être les maîtres, & être comme rois ſur les autres ; car ils maîtriſent en chaque maiſon où ils vivent, & s'acquièrent ce titre par vertu de combat. Telle eſt donc la vertu des Coqs plus vigoureux que les autres, qui ſe trouvant inférieurs en réſiſtant & voulant perſéverer ſe battent juſqu'à la mort ; & dès que l'un a été vainqueur, il contraindra le vaincu à ſe cacher, & chantera à pleine voix au grand deuil de celui qu'il aura vaincu ; car ces Animaux ſupportent impatiemment la ſervitude. Les Anciens ont tenu que la préſence du Coq étoit épouvantable au Lion : mais ils n'en ont point dit la raiſon, ſinon que le Coq étant un Animal fort fier & regardant ſouvent vers le Ciel, ayant la crête levée, la queue droite & les plumes retournées en faucille, marche avec bravoure.

Le Coq a la vûe perçante, & ne manque jamais de jetter des cris d'effroi lorſqu'il découvre en l'air quelque Oiſeau carnaſſier, comme Buze, Milan, Faucon, Epervier. Si l'on en croit *Cardan*, il diviſe le jour naturel en huit parties par

ſon chant : mais *Jules Scaliger* dit avoir éprouvé le contraire ; & en effet nous obſervons que les uns chantent plus fréquemment que les autres, ſur-tout pendant le jour, ſans garder aucune règle fixe. Le célèbre Anatomiſte M. *du Verney* a fait voir dans un Coq vivant que la voix ne ſe forme pas vers le larynx comme dans les autres Animaux, mais au bas de la trachée-artère vers la bifurcation. Le Coq eſt le plus lubrique des Oiſeaux ; car chaque jour il cochera ſes Poules, qui ſont ſouvent en grand nombre, cinquante fois & plus. Il les aime ſingulièrement ; il veille avec aſſiduité à leur conſervation ; il ſe prive de nourriture pour elles ; ſouvent il les invite à pondre en s'accroupiſſant à côté d'elles dans le même panier. On trouve quelquefois, dit M. *Lemery*, dans le nid de la Poule un petit œuf gros comme un œuf de Pigeon, lequel on appelle *œuf de Coq*, parce qu'on croit vulgairement que le Coq l'a pondu, & l'on ajoûte à cette penſée que de cet œuf gardé long-temps il ſort un Crocodile : c'eſt pourquoi les Paiſans quand ils en trouvent, ont grand ſoin de l'écraſer en marchant deſſus. Cette erreur qui n'a nul fondement, s'eſt maintenue depuis long-temps

chez beaucoup de gens; & quoiqu'on n'ait jamais vu aucun animal ſortir de ce petit œuf, on n'eſt point encore entièrement déſabuſé à ce ſujet; pluſieurs craignent toujours le Crocodile : je pourrois montrer quelques-uns de ces petits œufs que je garde depuis plus de trente ans dans mon Droguier, ſans que j'en aye jamais vu rien ſortir, ni que j'y aye même remarqué aucune ouverture. Ce petit œuf n'eſt aſſurément point fait par le Coq : il y a de l'apparence que c'eſt l'ouvrage d'une Poulette, mais il n'eſt point en état d'être couvé; il ne contient point de jaune, mais ſeulement du blanc, ou la partie glaireuſe, dans laquelle on apperçoit confuſément une manière de petit germe.

Selon d'autres, ce prétendu œuf de Coq, étant couvé dans du fumier, produit un Baſilic; & *Ménage* dans ſon *Dictionaire Etymologique*, dit que *Cocatris* ſignifie un Baſilic, parce qu'on croit que le Baſilic naît de l'œuf d'un Coq : à quoi il ajoûte qu'il y a une rue à Paris appellée la *rue Cocatris*, laquelle apparemment aura été nommée de la ſorte, parce qu'il y avoit en cette rue une maiſon où pendoit pour enſeigne un Baſilic. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne* trois

ou quatre obſervations ſur des Coqs ovipares, dont l'un âgé d'environ huit ans fit dans l'eſpace de treize jours dix œufs plus gros que des œufs de Pigeon, à coque fort épaiſſe, ſans jaune ; & l'Obſervateur remarque que cet Animal fut admirable non-ſeulement pendant ſa vie, mais encore après ſa mort ; car la diſſection qui en fut faite en préſence de témoins, fut accompagnée & ſuivie des plus terribles accidens, qui, ſi on l'en croit, ne pouvoient venir que d'enſorcellement. Ce Coq étoit ſain & alerte de ſon vivant ; mais il devenoit colère, & battoit les Poules lorſqu'il étoit prêt de pondre. Quand on l'ouvrit, on ne découvrit dans ſon corps aucun indice d'œuf ni d'ovaire, en un mot rien d'extraordinaire ou de particulier : cependant, conclud l'Auteur, il eſt auſſi vrai que ces dix œufs ont été pondus par le Coq en queſtion, qu'il eſt vrai que le ſoleil luit en plein midi. Telle eſt la force du préjugé. Or pour le détruire, s'il eſt poſſible, nous allons tranſcrire ici un Mémoire de M. *la Peyronie* imprimé à la fin d'un volume de l'*Académie Royale des Sciences*, *Année* 1710, ſous le titre d'*Obſervation ſur les petits œufs de Poule*

ſans jaune, que l'on appelle vulgairement œufs de Coq.

Les préjugés, dit M. *la Peyronie*, de la naiſſance & de l'éducation entretiennent les hommes dans des erreurs ſi groſſières, ſouvent même en matière de fait, qu'il n'eſt pas moins digne des Compagnies de les en déſabuſer que de leur annoncer de nouvelles vérités. On les accoutume par-là à un ſage Pyrrhoniſme qui les tient en ſuſpens, & qui ne leur permet d'admettre pour véritable que ce qui eſt clairement & diſtinctement connu. Beaucoup de perſonnes, d'ailleurs raiſonnables, croyent avec le peuple que les Coqs pondent des œufs; que ces œufs étant couvés dans du fumier ou ailleurs, on en voit éclorre des Serpens aîlés qu'on appelle Baſilics. Ils pouſſent plus loin la fable, & aſſurent que les regards de ces Baſilics font mourir les hommes. Cette erreur n'a d'autre fondement qu'une ancienne tradition, dont la fauſſeté ſera démontrée par les faits ſuivants.

Un Fermier m'apporta pluſieurs œufs un peu plus gros que ceux de Pigeon, diſant qu'ils avoient été pondus par un jeune Coq, qui étoit le ſeul de ſa baſſe-

cour, dans laquelle il y avoit aussi quelques Poules. Il doutoit si peu de ce fait, qu'il m'assura positivement que si je faisois éclorre quelqu'un de ces œufs, il naîtroit de chacun d'eux un Serpent; & pour me persuader ce qu'il avançoit, il me dit que je n'avois qu'à ouvrir un de ces œufs, que je le trouverois sans jaune, & qu'au défaut du jaune j'y verrois en petit, mais fort distinctement, la figure d'un Serpent. Je fis l'ouverture de l'un de ces œufs en présence de M. *Bon*, Premier Président de la Chambre des Comptes, Aydes & Finances, associé honoraire, & de plusieurs autres personnes. Nous fûmes tous également surpris de voir cet œuf sans jaune, & de voir au défaut du jaune un corps qui ressembloit assez bien à un petit Serpent entortillé. Je le développai sans peine, après en avoir raffermi la substance dans de l'esprit de vin. J'en ouvris ensuite quelques autres que je trouvai en gros semblables au premier; toute la différence qui s'y trouvoit, c'est que le prétendu Serpent n'étoit pas dans tous également bien représenté. J'ai eu l'honneur de faire voir plusieurs de ces œufs à la Compagnie; j'en ai trouvé quelques-uns dans lesquels on voyoit une tache

jaune, ronde, d'une ligne de diamètre; ſans épaiſſeur, ſituée ſur la membrane qu'on trouve ſous la coque : cette tache répondoit à l'extrémité obtuſe de l'œuf. La différence de ces œufs aux œufs ordinaires qui ont tous un jaune, me donna la curioſité d'approfondir cette matière, étant très-perſuadé que ſi ces œufs avoient été pondus par un Coq, il falloit que celui-ci eût un organe particulier, & qu'outre les teſticules & les deux verges il eût une ovaire & une trompe, ce qui l'auroit rendu hermaphrodite : pluſieurs Animaux le ſont de leur nature, & nous liſons les obſervations de tant de monſtres qu'on dit l'avoir été, qu'on auroit bien pû penſer qu'il peut ſe trouver un Coq qui le fût auſſi. Cette réflexion excitant ma curioſité, j'ouvris le jeune Coq que l'on prétendoit avoir pondu nos petits œufs, & par la diſſection que j'en fis, j'y trouvai deux gros teſticules qui donnoient origine à des vaiſſeaux de ſémence bien conditionnés, qui ſe terminoient chacun de leur côté par une petite verge dans la cloaque : le Coq nous parut très-vigoureux, mais incapable de ponte par le défaut d'organes. Je ne laiſſai pas que de faire couver quelques uns de ces œufs que j'avois

ramaſſés ; je les ouvris après un mois de couvée, & je n'y ttouvai aucun changement, ſi ce n'eſt que le blanc étoit plus diviſé & plus fluide qu'à l'ordinaire.

Le Fermier n'ayant plus de Coq, fut bien ſurpris de continuer à trouver des œufs ſemblables à ceux qu'il m'avoit apportés ; il fut attentif à découvrir d'où ils venoient : guéri de ſon erreur il voulut en connoître la ſource, & s'aſſura qu'ils étoient pondus par une Poule qu'il m'apporta. J'apperçus pendant tout le temps que je la gardai qu'elle chantoit à-peu-près comme un Coq enroué, mais qu'elle chantoit avec beaucoup de violence ; qu'elle rendoit par la cloaque des matières jaunes fort délayées qui reſſembloient à du jaune d'œuf détrempé dans de l'eau, & qu'elle pondoit de petits œufs ſemblables à ceux que j'avois ouverts. Convaincu de ces faits, il n'étoit plus queſtion que d'en trouver la cauſe : je la cherchai dans les entrailles de la Poule, & je fis voir à la Compagnie une veſſie de la groſſeur du poing pleine d'eau fort claire, attachée par la racine ſupérieure de ſon col au ligament qui attache à l'ovaire le pavillon de *l'oviductus*, & par la racine inférieure au centre du mezentère de l'*oviductus* ; ce qui

étrangloit considérablement les deux parties de l'*oviductus* que cette attache embrassoit. Cette hydropisie particulière étangloit si fort les deux parties de l'*oviductus*, que leur cavité enflée avec violence n'avoit qu'environ cinq lignes de diamètre : ainsi un œuf ordinaire, tels qu'ils sont en tombant dans la trompe, ne pouvoit pas y passer sans la crever, ou sans crever lui-même. Le ventre de la Poule parut rempli d'une liqueur jaune dans laquelle nageoient de petites concrétions semblables à du jaune d'œuf durci ; ce qui formoit une autre espèce d'hydropisie assez singulière. La grosse vessie remplie d'eau étoit la véritable cause de tous ces faits. Lorsqu'un œuf embrassé par le pavillon s'étoit détaché de l'ovaire, & qu'il étoit engagé dans l'*oviductus*, il passoit quoiqu'avec beaucoup de peine au-delà du premier étranglement, & ne pouvoit pas absolument passer au-delà du second, 1°. parce qu'il étoit plus grand que le premier, 2° parce que le blanc de l'œuf l'avoit grossi, l'humeur lui ayant été fournie par les membranes du canal qu'il avoit parcouru, l'œuf engagé entre les deux étranglemens irritoit les membranes du canal, qui ne pouvant le chasser redoubloit ses

contractions, & obligeoit la Poule à se donner de grands mouvemens, & à faire de violents efforts qu'elle exprimoit par des cris qui imitoient, comme il a été déja dit, le chant d'un Coq enroué. Ces efforts pressoient la vessie pleine d'eau; celle ci s'appliquoit contre ses attaches, & dans les concours de toutes ces différentes forces l'œuf dont les membranes étoient encore très-minces, qui n'avoit que très-peu de blanc, & point de coque, se crevoit; le jaune s'échappoit tantôt dans l'abdomen, tantôt dans la cloaque, selon le côté vers lequel la crevasse répondoit : l'un & l'autre étoit arrivé à la Poule, comme on l'a déja observé. Le volume de l'œuf étant diminué par la perte d'une grande partie du jaune, descendoit malgré l'étranglement, & continuoit son chemin. Il est à remarquer que l'éponge du blanc qui environne le jaune ne laissoit pas de se remplir quoiqu'elle fût percée dans l'endroit par où le jaune s'échappoit, & qu'elle manquât par-là de la tension qu'on auroit jugé devoir lui être nécessaire pour son accroissement; malgré cela l'humeur du blanc toujours fournie par les membranes de l'*oviductus* grossissoit son éponge; à mesure qu'elle augmentoit, elle

exprimoit le reste de la liqueur fluide du jaune qui ne pouvoit résister à cause de son issue, & qui sortoit presque toujours entièrement; il laissoit quelquefois des traces à un des coins de l'œuf sous la forme d'une tache jaune : il pouvoit se faire aussi qu'il restât une petite portion du jaune ramassé, quoique je n'en aye jamais ouvert où il s'en soit trouvé. Plusieurs personnes prétendent que le blanc de l'œuf est fourni par le jaune. Cette observation démontre non-seulement que le jaune n'est pas la source du blanc (car comment le jaune, qui augmente plutôt que de diminuer dans l'*oviductus*, auroit-il pû suffire à produire toute la substance du blanc qui a beaucoup plus de volume que le jaune même, s'il ne recevoit d'ailleurs ?) mais encore que la liqueur qui le fait ne passe point par le jaune, mais qu'après avoir passé par la membrane extérieure de l'œuf, elle entre immédiatement dans le corps spongieux où elle s'arrête : si cela étoit autrement, l'humeur du blanc se seroit écoulée avec le jaune, & son éponge n'auroit pas grossi.

Pendant que le jaune se vuidoit peu-à-peu, les *chalazas* se rangeoient différemment selon l'endroit de la crevasse

de l'œuf; si elle se trouvoit à côté d'un *chalaza*, les cellules des environs du *chalaza* opposé grossissant choisissoient l'autre qui se colloit à l'angle obtus de l'œuf, où il trouvoit une moindre résistance : aussi je l'ai souvent trouvé collé à cet endroit, plusieurs fois même ensemble avec la tache jaune. Mais lorsque l'ouverture se faisoit dans un endroit du jaune également éloigné des deux *chalazas*, ils travailloient alors de concert à chasser le jaune, & se réunissoient ensuite au centre de l'œuf par le resserrement de la membrane du jaune, aux bouts de laquelle ils sont fortement attachés; ce qui représentoit un Serpent beaucoup plus entortillé que lorsqu'il n'y avoit qu'un seul *chalaza*. Après que le jaune étoit entièrement vuidé, & qu'il avoit été suivi de ce qui se trouvoit de plus fluide dans le blanc, son ouverture étoit bientôt cicatrisée par la viscosité du blanc enfermé dans un corps spongieux, aussi-bien que par les matières grasses dont l'intérieur de l'*oviductus* est enduit, & enfin par la matière de la coque de l'œuf qui se trouve au bas de ce conduit. J'ai ramassé de cette humeur; & l'ayant exposée à une douce chaleur, elle a fait une substance semblable à la coque. Il y

a apparence qu'une partie du blanc s'échappoit avec le jaune, puisqu'il n'y en avoit dans chaque petit œuf qu'environ le tiers de ce qu'on en trouve dans un œuf ordinaire. J'ai trouvé quelquefois la cicatrice de l'ouverture de la membrane, par où le jaune s'étoit échappé, si intimement collée à la partie de la coque qui y répondoit, qu'on n'auroit pû l'en détacher sans la déchirer; ce qui n'arrivoit pas dans tout le reste de la circonférence.

S'il y a des Poules qui pondent quelquefois des œufs sans coque, cela vient ou de quelque maladie qui irritant la trompe leur fait chasser l'œuf avant le temps, ou bien par une grande fécondité qui ne leur donne pas le loisir de les meurir tous. Il y a des Poules qui font le même jour un œuf bien conditionné, & un autre sans coque. Le défaut d'une suffisante quantité de cette humeur dans certaines Poules peut encore en être la cause. Il peut y avoir des Poules qui pondent quelquefois des œufs semblables à ceux dont je donne la description, lorsque dans des efforts, ou par quelque cause extérieure, le jaune d'œuf est crevé dans l'*oviductus* : mais la cause n'étant pas constante, elles en font

aussi de bien conditionnés. Des étranglemens ou des compressions à peu-près semblables, qui anéantissent les petits des ovipares en leur ôtant la matière de leur nourriture, ne rendroient que monstrueux ceux des vivipares, qui ne la portent pas avec eux, & qui vont la puiser dans la matrice, pourvû que la compression ne détruisît aucune partie essentielle à la vie de l'Animal. On ne doit donc pas être surpris de ce que ceux-ci nous fournissent beaucoup plus de monstres que les autres.

Il seroit assez inutile de rien ajoûter à ce Mémoire de M. *la Peyronie* : mais quoique la raison & l'expérience s'accordent à démontrer la fausseté de l'opinion populaire, cette opinion subsiste toujours, & subsistera probablement encore long-temps. Nous avons vû depuis peu un Coq vigoureux & d'une grande beauté, à qui l'on a coupé la gorge impitoyablement, parce qu'il étoit accusé d'avoir pondu quatre à cinq œufs qu'on n'avoit pas manqué d'écraser sur le champ avec horreur; & l'ayant ouvert, nous lui avons trouvé deux gros testicules avec leurs dépendances, & tous les viscères parfaitement bien constitués, comme nous l'avions présumé d'avance.

La plûpart des Coqs, même des espèces communes, considérés lorsqu'ils sont éclairés par le soleil, brillent de couleurs éclatantes, de la beauté & du mêlange singulier desquelles on est d'autant plus frappé qu'on s'arrête davantage à les examiner. On en voit quelquefois qui passent annuellement d'une couleur à l'autre, & changent d'habit à chaque mue; ce qui les rend méconnoissables. Il y en a de monstrueux, & *Aldrovande* nous a donné les figures de plusieurs monstres en ce genre, notamment un Coq à deux têtes sur un seul corps, un autre à une seule tête sur deux corps, un autre à trois pattes, & un autre à quatre. Nous avons nourri nous-mêmes pendant quelques mois un jeune Coq à quatre pattes; il étoit assez gai; il chantoit bien & souvent; en un mot il avoit un air de santé & de vigueur : mais ses deux pattes surnumeraires, étant attachées ensemble près de l'anus & suspendues en l'air, l'incommodoient plus qu'elles ne lui servoient; il marchoit un peu de travers; il ne pouvoit cocher les Poules dont il recherchoit la compagnie, & à tout moment il s'accrochoit par ses pieds postiches, qui étoient plus pâles, plus courts & plus menus que les

deux autres. Il a été donné vivant à M. *de Réaumur.* Il se trouve encore des Coqs naturellement cornus, & d'autres qui le sont par artifice, tels qu'on en voit quelquefois dans les Cabinets des curieux. M. *du Hamel* dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'*Académie Royale des Sciences*, *Année* 1746, qui a pour titre *Recherches sur la réunion des playes des arbres, sur la façon dont la greffe s'unit au sujet sur lequel on l'applique ; sur la réunion des playes des Animaux, & quelques exemples de greffes appliquées sur des Animaux*, nous apprend en quoi consiste cet artifice.

On sait, dit ce grand Physicien, que la crête des Coqs est attachée à leur tête par une large base qui s'étend depuis la partie supérieure de l'os occipital jusqu'à l'origine du bec. Si l'on coupe cette crête à un travers de doigt des os du crâne, on voit qu'elle forme à sa partie postérieure un bourrelet assez épais, & qu'après avoir fait une anse qui laisse un vuide au milieu, les deux côtés se rapprochent en devant, n'étant joints que par un tissu cellulaire. C'est dans le vuide de la duplicature de la crête qu'on place un jeune ergot qui n'est alors pas plus gros qu'un petit grain de chenevi,

& qu'on a coupé au pied d'un Poulet. Si l'on détache la peau au-dessus des orbites, & qu'on la dissèque en remontant vers le sommet de la tête, il semble que la crête ne soit qu'une prolongation de la peau qui s'épaissit en cet endroit, & que la peau des deux côtés de la tête, après avoir formé la duplicature dont je viens de parler, se réunit un peu au-dessous de la partie de la crête qui est frangée, où l'on n'apperçoit plus de duplicature : néanmoins la crête est fort adhérante au crâne, & sa substance est différente de celle de la peau, puisqu'elle est plutôt cartilagineuse que membraneuse. J'ai attentivement examiné si la crête des Coqs, qui est quelquefois d'une grosseur surprenante, étoit retenue par des ligamens; je n'en ai apperçu aucun; j'ai seulement observé qu'elle étoit si adhérante au crâne, qu'on ne pouvoit l'en séparer sans couper une partie de la substance de la crête.

Après avoir donné un abregé de l'exposition anatomique de la crête d'un Coq, il faut parler de la greffe que j'ai faite sur cette partie.

Je fis couper la crête à plusieurs jeunes Coqs, & je fis placer un petit morceau de leurs ergots dans la cavité que

j'ai dit qui étoit à la partie intérieure & poftérieure de la bafe de la crête. Plufieurs de ces ergots tombèrent par le mouvement de la tête des Coqs : mais au bout de quinze jours ou de trois femaines, les ergots qui étoient reftés fur la tête des Coqs y avoient contracté une union affez parfaite pour que des ergots appliqués dans le mois de Juin, n'étant pas plus gros qu'un grain de chenevis, euffent acquis près d'un demi-pouce de longueur à la fin de Décembre de la même année; & j'en ai eu qui au bout de trois ou quatre ans avoient, en les fuppofant redreffés, plus de quatre pouces de longueur. Un Auteur dit avoir vû une corne pareille fur la tête d'un Chapon, & qu'elle avoit neuf pouces de longueur. La diffection de ces grandes cornes m'a fourni plufieurs obfervations qui méritent d'être rapportées. 1°. On apperçoit à l'extérieur un bourrelet calleux qui embraffe la bafe de la corne; & en difféquant la peau, on voit qu'elle aboutit à ce bourrelet. 2°. Quand on a enlevé la peau, & détruit une partie de ce bourrelet, on découvre une efpèce de ligament capfulaire qui empêche d'appercevoir l'infertion, ou plutôt l'articulation de la corne avec le crâne. 3°. Quand

on a enlevé avec précaution cette eſpèce de ligament capſulaire, on découvre pluſieurs bandes ligamenteuſes qui partant de la corne vont aboutir les unes aux foſſes naſales, les autres à la partie ſupérieure des orbites, ou à différents endroits de l'os occipital. Ces ligamens ne vont pas aboutir conſtamment aux mêmes endroits, & ne ſont pas en auſſi grand nombre dans tous les Coqs : mais j'ai conſtamment apperçu dans ceux qui avoient de grandes cornes une forte bande ligamenteuſe, qui d'un bout s'inſéroit dans la partie cornée du bec, & répondoit de l'autre au centre de la baſe de la corne. 4°. Quand on a enlevé & détruit tous les ligamens, excepté celui qui va au bec, la corne ſe détache aſſez aiſément du crâne; & en la renverſant vers le bec, on apperçoit ſous la baſe de cette corne des cavités articulaires, & ſur le crâne des éminences correſpondantes : alors toute la ſubſtance cornée ſe détache d'un noyau oſſeux pyramidal, quelquefois terminé par pluſieurs pointes, qui reſte adhérant à la bande ligamenteuſe que j'ai dit qui aboutit au bec. 5°. Ce noyau oſſeux qui n'eſt pas fort compacte, eſt recouvert d'une membrane aſſez ſemblable au Périoſte,

mais qui eſt en pluſieurs endroits ſanguinolente. 6°. La partie cornée étant détachée de ſon noyau, a la figure d'une défenſe d'Elephant, étant creuſe & mince par le bas, & pleine vers le bout d'en-haut dans plus de la moitié de ſa longueur. J'en mis une tremper quelque temps dans l'eſprit de vin, qui déſunit tellement les couches cornées, qu'on pouvoit en détacher un grand nombre.

Après avoir rapporté les obſervations que j'ai faites en diſſéquant pluſieurs têtes de Coqs garnies de grandes cornes, (car quand les cornes ſont petites, on n'apperçoit preſque rien) je paſſe aux conſéquences qu'on peut tirer des obſervations précédentes.

1°. Voilà une partie organiſée qu'on a détachée de la patte d'un Coq lorſqu'elle n'étoit pas plus groſſe qu'un grain de chenevis, & qui étant placée ſur la tête de ce même Animal, y a contracté une union aſſez intime pour devenir de pluſieurs pouces de longueur, conſervant en cet endroit la même organiſation qu'elle avoit dans ſa place naturelle, excepté qu'elle y eſt devenue plus grande. Il faut convenir que c'eſt-là véritablement une greffe pratiquée

ſur un Animal. 2°. Voilà un noyau oſſeux revêtu d'un périoſte, & couvert d'une ſubſtance cornée; en un mot une corne ſemblable à celle des Bœufs, & qui croît de la même façon par des lames qui ſe forment dans l'intérieur, & qui obligent les extérieurs de s'étendre; ce qu'elles font ſeulement par le bas qui tient à l'anneau cartilagineux, ou aux bandes ligamenteuſes dont j'ai parlé. 3°. Cette corne n'ayant pu, à cauſe de ſa grandeur & des mouvemens continuels de la tête du Coq, s'unir intimement au crâne, ou s'y ankyloſer, eſt reſtée immobile; & il s'eſt formé une eſpèce d'articulation, & pluſieurs ligamens aſſez forts pour ſoutenir cette grande corne. Tous ces organes, comme je l'ai dit, ne ſe trouvent point dans l'état naturel, ni ſous la crête des Coqs, ni aux environs de leur ergot; du moins je n'ai pu les apperçevoir : ainſi la Nature ſait ſubvenir à ſes beſoins, par le développement de nouveaux organes. C'eſt un fait bien ſingulier, mais qui ſe trouvera probablement confirmé par beaucoup d'obſervations ſur les monſtres, ſi cette idée ſe préſente à ceux qui en feront la diſſection.

Voilà pour ce qui concerne le Coq : passons maintenant à la description de la Poule.

Les plumes dont est composée la queue des Oiseaux de presque tous les genres, sont arrangées les unes sous les autres & les unes à côté des autres dans un plan parallèle ou incliné à l'horison. Il n'y a, que nous sachions, qu'un seul genre d'Oiseaux dont la queue est dans un plan vertical & plié en deux parties égales, de manière que le dessous d'une moitié de ses plumes s'applique contre le dessous des plumes de l'autre moitié. Ce genre d'Oiseaux dont le port de la queue nous paroîtroit très-singulier si nous le voyions pour la première fois, est le genre des Poules. Les anciens Romains, dit *Belon*, louant la couleur des Poules communes pour être les meilleures, vouloient qu'elles fussent rougeâtres, ou noirâtres ; les blanches n'ont jamais été approuvées, parce qu'elles sont trop sujettes à être ravies des Oiseaux de rapine. Les unes sont généreuses ou fécondes, les autres non nobles & infécondes. L'une est de petite stature, commune en tous lieux ; l'autre est de grande taille, qui n'est pas si commune que la précédente. La première est appellée des An-

ciens *Hadriane*, *Villatique* ou *Cohortale*; & la ſeconde, *Poule grieſche*, comme qui diroit *Poule de graiſſe.* Les anciens curieux de la Maiſon ruſtique avoient diverſes autres ſortes de Poules, qu'ils nommoient les unes *Rhodiennes*, les autres *Chalcidiques*, les autres *Tanagriques*, & les autres *Meliques* ou *Mediques*, ſuivant les lieux d'où elles avoient été apportées.

Toutes ces dénominations ne ſont plus uſitées parmi nous. Mais en récompenſe nous connoiſſons huit à neuf eſpèces de Poules; ſavoir, 1°. des Poules de Caux, de Bruges & de Mirebalais, qui ſont haut montées; 2°. des Poules à jambes courtes, appellées *Pieds courts* en quelques Provinces; 3°. des Poules naines; 4°. des Poules friſées, appellées mal-à propos *Porte-laines*, dont les plumes ſont refléchies vers la tête; 5°. des Poules négreſſes qui nous viennent de Guinée & du Sénégal, à crête & à peau noires, à os noirs, & à chair blanche; 6°. des Poules ſans queue, & même ſans croupion, dites ailleurs des *Culs-nuds*; 7°. des Poules qui ont cinq doigts à chaque pied, trois antérieurs, & deux poſtérieurs; 8°. des Poules ſans aîles, ou à aîles ſi courtes qu'elles ne ſont pas

propres à voler. Or entre ces différentes espèces de Poules, les unes sont communes & connues de tout le monde; les autres fort rares & presque inconnues.

En général les Poules sont d'une admirable fécondité, & la consommation qui se fait des œufs qu'elles pondent est prodigieuse : mais il seroit à désirer que nous pussions les avoir en toute saison pour le même prix, & qu'ils ne fussent pas plus chers vers la fin de l'automne & en hyver qu'ils ne le sont au printemps & en été; il seroit encore à souhaiter que nous les eussions toujours aussi frais qu'ils le sont lorsqu'ils viennent d'être pondus. Au reste, tout ce qu'exige de nous la conservation des œufs, c'est que chaque jour on ait soin de graisser ou d'huiler ceux qui ont été pondus dans ce même jour : toute graisse y peut être employée; dès que l'œuf est bien graissé dans toutes les parties de sa coquille, il est en état d'être gardé pendant plusieurs mois, pendant une année, sans être en risque de souffrir aucune altération sensible. On ne connoît pas toutes les utilités de la coquille de l'œuf lorsqu'on la regarde simplement comme une boîte destinée à contenir le blanc, le jaune & l'embryon, pour empêcher que l'œuf ne

ſoit écraſé lorſqu'une Poule le charge du poids de tout ſon corps : elle ſert, ce qui n'eſt pas moins important, à empêcher qu'il ne s'y faſſe une tranſpiration trop prompte & trop abondante. Il n'eſt pas rare de trouver des œufs de Poule ſans coque ; on les appelle des œufs *hardés ;* leurs liqueurs ne ſont contenues que par la membrane épaiſſe qui tapiſſe l'intérieur de la coquille des autres : cette enveloppe cède ſous le doigt en quelque endroit qu'on la preſſe. On ſait que les premiers œufs des Poules ſont petits : mais on peut ignorer que des Poules pondent dans la ſeconde, la troiſième & la quatrième année des œufs bien plus gros que ceux qu'elles ont donnés dans le cours de la première. Il y en a de bien meilleures pondeuſes que les autres : quelques-unes ne donnent qu'un œuf en trois jours ; d'autres pondent de deux jours l'un ; d'autres tous les jours ; & M. *de Réaumur*, de qui nous empruntons ceci, en a une qui pondoit deux œufs dans le même jour. Mais elles ſont toutes des temps pendant leſquels elles ceſſent entièrement de pondre, & ce temps n'eſt pas pour toutes le même, ni probablement d'une durée égale.

On peut juger des œufs des plus petits Oiſeaux par celui d'une Poule, où les parties ſont plus ſenſibles. Nous y diſtinguons facilement le jaune qui eſt au cœur; le premier blanc qui environne le jaune; un ſecond blanc dans lequel la maſſe du milieu nage; les ligamens qui ſoutiennent le jaune vers le centre de l'œuf; les membranes qui enveloppent l'une le jaune, l'autre le premier blanc; une troiſième & une quatrième qui environnent le tout; enfin la coque qui ſert de défenſe à tout le reſte. Tout ce qui eſt intérieur eſt façonné le premier. La coque ſe forme la dernière, & ſe durcit d'un jour à l'autre. C'eſt un écoulement de quantité de ſels qui s'expriment des humeurs de la mère, & que la chaleur fixe & recuit autour de l'œuf pour y former une croûte dont l'uſage eſt double, 1°. de mettre la mère en état de ſe délivrer de l'œuf ſans l'écraſer; 2°. de mettre le petit à couvert de tout accident juſqu'à ce qu'il ſoit formé & en état de ſortir. On peut dire même que l'œuf tient lieu aux petits Oiſeaux de la mammelle & du lait qui nourrit les petits des autres Animaux, parce que le Poulet qui eſt dans l'œuf ſe nourrit d'abord du blanc de l'œuf, & enſuite du

jaune lorſqu'il eſt un peu fortifié, & que ſes parties commencent à s'affermir. C'eſt ſur la membrane qui environne le jaune que ſe trouve la cicatricule ou petite tache blanche qui eſt ſeule le véritable germe où réſide le Poulet en petit. Il a dès-lors tous ſes organes, mais applatis, repliés, & enveloppés dans un point. La moindre portion de l'eſprit vital qui eſt deſtiné à l'animer vient-elle à s'inſinuer, je ne ſai comment, au travers des enveloppes, & à paſſer juſqu'au cœur, le Poulet vit en ce moment, & tout commence à ſe mouvoir en lui. Il eſt vrai qu'on ne conçoit pas ce que c'eſt qu'un eſprit vivifiant : mais ce mot exprime un fait, une réalité, & c'en eſt aſſez pour nous. Quand ce principe de vie n'eſt pas introduit juſqu'à cette cicatricule où ſont non-ſeulement les ébauches, mais toutes les parties du Poulet, la mère peut quelquefois mettre bas cet œuf. Mais il n'eſt rempli que de nourritures ſtériles : il ne peut rien produire. Si au contraire cet eſprit vivifiant ſe gliſſe en ſi petite quantité que ce ſoit par les pores des membranes qui ont déja admis tant de différentes nourritures, il ouvre les petits vaiſſeaux du Poulet ; il porte la chaleur, & amène le ſuc

nourricier jusqu'au cœur. La structure de ce petit muscle est telle qu'il peut s'ouvrir & se dilater en recevant ce qui entre d'un côté, puis se resserrer & faire sortir par une autre ouverture ce qu'il a reçu. Il en est de ce battement du cœur, comme de celui des palettes & du pendule dans une horloge. Dès que cette partie marche, toute la machine marche. Dès que le cœur bat, l'Animal est en vie. Il ne cesse alors de recevoir par le canal de l'ombilic un filet de nouveaux sucs nutritifs qu'il répand dans tous les vaisseaux dont les branches les vont distribuer dans tout le corps. Tous ces petits canaux auparavant applatis, se gonflent & s'élargissent. Tout prend nourriture, & le Poulet commence à croître.

Il est presqu'impossible de démêler dans les liqueurs qui l'environnent, la nature des progrès & des changemens qui lui arrivent de jour en jour jusqu'à ce qu'il perce son écaille. Mais n'omettons pas une précaution aussi sensible qu'admirable qu'on remarque dans la situation de la cicatricule où il se forme. Cette petite tache ronde qui est sur l'enveloppe du jaune, se trouve toujours placée presqu'au centre de l'œuf & vers

le haut du côté de la mère pour en recevoir la chaleur dont il a beſoin, comme le lumignon d'une lampe de Matelot ſe tient toujours vers le haut par la mobilité des pivots de la lampe, & par la péſanteur du vaſe d'huile qui gagne toujours le bas, malgré l'agitation du vaiſſeau. Voici ce qui fait que le petit n'eſt jamais renverſé quand on remueroit l'œuf. Le jaune eſt ſoutenu par deux ligamens qu'on trouve toujours à l'ouverture de l'œuf, & qui s'attachent de part & d'autre à la membrane commune qui eſt collée ſur la coque. Si on tiroit une ligne d'un ligament à l'autre, elle ne paſſeroit pas juſte par le milieu du jaune, mais au-deſſus du centre, & couperoit le jaune en deux portions inégales; enſorte que la moindre partie du jaune où le germe eſt poſé, demeure néceſſairement élevée vers le centre de l'Oiſeau qui couvre l'œuf; & que l'autre partie étant plus groſſe & plus péſante, deſcend toujours vers le bas, autant que les liens le permettent. Si l'œuf ſe déplace, le petit n'en ſouffre point, & il jouit, quoiqu'il arrive, de la chaleur qui met tout en action chez lui, & qui perfectionne peu-à-peu le développement de ſes parties. Ne pouvant

plus gliſſer en-bas, il ſe nourrit à l'aiſe d'abord de ce blanc liquide & délicat qui eſt à portée de lui : enſuite il tire ſa vie & ſon accroiſſement du jaune, qui eſt une nourriture plus forte. Lorſque ſonbec eſt durci, & qu'il commence à s'ennuyer de ſa priſon, il fait effort pour rompre la coque, & il la rompt en effet. Il ſort le ventre tout plein de ce jaune, qui lui tient lieu de nourriture encore quelque temps, juſqu'à ce qu'il puiſſe s'affermir ſur ſes pattes & aller chercher lui-même à vivre, ou que le père & la mère lui en viennent apporter.

C'eſt ainſi que M. *Pluche* s'exprime ſur la formation du Poulet d'après *Malpighi* & autres bons Obſervateurs. Or ces vérités ſe trouvent confirmées par les obſervations d'un Naturaliſte du premier ordre. En général, dit M. *de Réaumur*, les Poules qui couvent ne ſe ſervent alors de leur bec que pour retourner les œufs, leur faire changer de place, & quelquefois pour jetter hors du nid les fragmens de la coquille dont le Poulet eſt parvenu à ſe débarraſſer. Le Poulet renfermé dans l'œuf a été chargé ſeul de tout l'ouvrage qui doit être fait avant qu'il ſe puiſſe mettre en

liberté, ouvrage qu'on estimeroit bien au-dessus de ses forces, si des observations journalières n'apprenoient celles qu'il a, & comment il sait les employer quand son état actuel lui fait sentir le besoin qu'il a de naître, de commencer à jouir d'une vie active très-différente de celle qu'il a passée dans le plus parfait repos. La manière dont ses parties extérieures sont posées, ne feroit pas juger qu'il fût en son pouvoir de surmonter les obstacles qui s'opposent à sa sortie d'un logement devenu pour lui une prison : il est alors presque mis en boule; son col en se courbant descend du côté du ventre, vers le milieu duquel sa tête se trouve placée; le bec est passé sous une des aîles, comme l'est celui d'un Oiseau qui dort; cette aîle est constamment l'aîle droite; les pattes sont ramenées sous le ventre, ainsi que le sont quelquefois celles des Poulets & des Pigeons qu'on veut mettre à la broche; les doigts recourbés alors vers le derrière, touchent presque la tête par leur convexité. La partie antérieure du Poulet est ordinairement du côté du gros bout de l'œuf, où le vuide se fait constamment : il est contenu dans cette attitude qui paroît si peu favorable aux

mouvemens qu'il sembleroit dans la nécessité de se donner, par une épaisse & forte membrane : c'est pourtant sans changer cette attitude qu'il exécute ce qu'il y a de plus difficile, qu'il brise sa coquille, & qu'il déchire la solide membrane dans laquelle il est empaqueté & qui résiste autant à ses efforts qu'une coquille qui est dure, mais friable.

La coquille est une espèce de mur qu'il faut percer & abbattre; le bec est l'instrument qui doit être employé à le piocher; c'est avec la pointe du bec que le Poulet frappe des coups réitérés; ils sont souvent assez forts pour se faire entendre, & si on sait épier les momens, on les lui voit donner; la tête n'en reste pas moins sous l'aîle. Nous avons dit trop peu, lorsque nous avons dit qu'elle y est placée comme celle d'un Oiseau qui dort; elle y est plus avancée; le bec sort de dessous cette aîle du côté du dos; la tête en se donnant des mouvemens alternatifs d'arrière en avant & d'avant en arrière, ou plus exactement, du ventre vers le dos & du dos vers le ventre, atteint & frappe la coquille plus ou moins rudement, selon la vîtesse de son mouvement; pendant qu'elle agit, elle est en quelque façon guidée par

l'aîle & par le corps, qui la contiennent & l'empêchent de s'écarter. Elle eſt très-peſante ; car la groſſeur de la tête du Poulet prêt à naître eſt conſidérable par rapport au volume de ſon corps : elle fait avec le col un poids ſi lourd pour le Poulet, que quelques inſtans après qu'il eſt né, il eſt encore incapable de le ſoutenir : mais la manière dont toutes ſes parties ſont diſpoſées pendant qu'il eſt dans l'œuf, pendant qu'elles forment une eſpèce de boule par leur arrangement, lui rend ce poids du col & de la tête facile à porter ; en quelque poſition que ſoit l'œuf, la tête eſt ſoutenue, ſoit par le corps, ſoit par l'aîle, ſoit par l'une & par l'autre à la fois ; enfin plus la maſſe de la tête eſt conſidérable, & plus ſont forts les coups que le Poulet lui fait donner.

On n'a qu'à conſulter les figures qu'ont fait graver les excellents Obſervateurs qui ont ſuivi jour par jour le progrès de l'accroiſſement du Poulet pendant toute la durée de l'incubation, & qui ont cherché à les mettre ſous nos yeux, pour apprendre que ſes parties extérieures ſont autrement diſpoſées dans les quinze à ſeize premiers jours, que dans les quatre à cinq derniers : nous ne voulons

donc pas nous arrêter à décrire les différences qu'elles nous offrent dans ces différents temps ; nous nous contenterons de dire qu'entre les parties qui étoient droites, étendues & portées loin du corps dans les premiers jours, les unes dans les derniers jours sont pliées aux endroits de leurs articulations, les autres courbées, & toutes plus rapprochées du corps. Mais ce que je veux sur-tout faire remarquer, c'est que la disposition des parties extérieures ne donne à la masse totale du Poulet la forme d'une boule, & que le bec n'est passé sous l'aîle que quand le temps où cette disposition sera nécessaire, approche : il est vrai que quand ce temps est prochain, les jambes & le col sont devenus si longs, que le Poulet est forcé de les plier pour leur faire trouver place dans la cavité où il est logé, & c'est encore ce qu'il y a d'admirable ici, & qui l'est généralement dans les opérations de la Nature, ce qui semble fait par nécessité est ce qui pouvoit être fait de mieux par choix.

L'effet des premiers coups du bec du Poulet est une petite fêlure, tantôt simple, tantôt composée ; je veux dire qu'elle n'est quelquefois qu'une seule fente, & que quelquefois elle est com-

posée de plusieurs fentes d'inégale longueur, qui partent d'un centre commun, qu'elle est irrégulièrement radiée. Cette première fêlure est ordinairement entre le milieu de l'œuf & son gros bout, c'est-à-dire, plus près de celui-ci que de l'autre; la partie antérieure du Poulet est tournée vers le premier, & la postérieure vers le second. Parmi plusieurs milliers de Poulets que j'ai eu occasion de voir éclorre, j'en ai pourtant observé quelques-uns qui avoient percé leur coquille plus près du petit bout que du gros, & j'ai vû un Dindonneau qui avoit bêché la sienne de même: le vuide s'étoit pourtant fait dans le gros bout des œufs percés contre l'ordre ordinaire, comme il se fait dans les autres; la partie antérieure de ces Poulets étoit logée plus à l'étroit que la postérieure, au lieu qu'elle a coutume d'être plus au large: malgré le renversement de position, ils n'en vinrent pas moins bien que ceux qui se trouvent dans une position plus naturelle.

Quand la fêlure est sensible, on dit que l'œuf est bêché; elle le devient de plus en plus, à mesure que les coups de bec sont redoublés; ils font sauter quelquefois de petits éclats qui laissent à dé-

couvert la membrane blanche qui les tapiſſoit : J'ai vû de ces éclats pouſſés avec aſſez de force pour être jettés à trois ou quatre pouces de l'œuf. La membrane de deſſus laquelle les premiers fragmens de coquille viennent d'être détachés, eſt ordinairement bien entière ; la loupe même n'y ſauroit faire appercevoir aucune déchirure : c'eſt apparemment ce qui a conduit à croire que les œufs étoient bêchés par la Poule : l'ouvrage paroît avoir été commencé par dehors ; on a penſé que s'il étoit celui du bec du Poulet, la membrane ſur laquelle ſes coups portent immédiatement, auroit dû être percée avant que la coquille le fût ; on n'a pas aſſez fait réflexion que la membrane étant flexible & appuyée ſur la coquille, pouvoit réſiſter aux coups qui faiſoient fendre & éclater une matière plus roide. Les coups qui tomberoient ſur un verre à boire, ſur lequel du papier ſeroit appliqué, caſſeroient le verre ſans déchirer le papier : mais quand les coups de bec attaquent la membrane à laquelle la coquille a été enlevée, ils la pouſſent au-delà du point où il lui eſt permis de s'étendre, & alors ils la déchirent ou la percent.

Mais tous les Poulets n'employent pas

un temps égal à finir cette grande opération ; il y en a qui parviennent à se tirer de leur coquille dans l'heure même où ils ont commencé à la bêcher ; d'autres n'éclosent qu'au bout de deux ou trois heures ; assez communément ce n'est qu'au bout d'une demi journée ; d'autres ne naissent que plus de vingt-quatre heures après que la coquille a paru bêchée. J'en ai vû rester dans le travail pendant près de deux jours ; les uns le continuent sans interruption, les autres prennent des temps, des heures de repos après lesquelles ils se remettent à l'ouvrage. Tous ne sont pas également forts, également bien constitués : il y en a qui trop impatients de voir le jour, attaquent de trop bonne heure leur coquille à coups de bec ; les secours que j'ai voulu donner à quelques-uns pour les faire éclorre, m'ont fourni l'occasion d'en voir de ceux qui s'étoient trop pressés de percer leur coquille. Avant que de naître ils doivent avoir dans leur corps une provision de nourriture qui les dispensera d'en prendre d'autres pendant plus de vingt-quatre heures après qu'ils seront éclos ; cette provision consiste dans une portion considérable du jaune qui n'a pas été consommée, & qui

entre dans le corps par le nombril : le Poulet qui ſort de ſa coquille avant que le jaune ſoit entré dans ſon corps, languit & meurt peu de jours après être né. Or j'ai ouvert pluſieurs œufs très-fracturés dont le Poulet avoit encore une grande portion du jaune hors du corps.

D'ailleurs les uns ont de plus grands obſtacles à ſurmonter que les autres : toutes les coquilles n'ont ni une épaiſſeur, ni une conſiſtance égale ; & ce que nous diſons de la coquille doit apparemment être dit de la ſolide membrane qui eſt l'enveloppe immédiate de tout ce qui compoſe l'œuf. Les coques des œufs des Oiſeaux de différentes eſpèces ont des épaiſſeurs différentes ; elles ont été proportionnées aux forces du petit qui après avoir pris ſon accroiſſement dans la ſienne, eſt obligé de l'ouvrir en deux. Le Serin ne parviendroit pas à briſer celle dans laquelle il eſt renfermé, ſi elle étoit auſſi épaiſſe que la coquille d'un œuf de Poule : mais la Poule écraſeroit tous ceux qu'elle entreprendroit de couver, ſi leur coque étoit auſſi mince que celle des œufs de Serin. Ce ſeroit bien inutilement qu'un Poulet travailleroit à percer la ſienne, ſi elle avoit l'épaiſſeur & la dureté de celle

d'un œuf d'Autruche. Quoique l'Autruche prête à naître ſoit peut-être auſſi grande qu'un des plus gros Poulets qui paroiſſent ſur nos tables, on a peine à concevoir que ſes coups de bec puiſſent être aſſez forts pour caſſer une coquille plus épaiſſe que ne ſont nos taſſes ordinaires de Porcelaine, & qui par ſon luiſant nous apprend qu'elle approche de la dureté de celle-ci ; c'eſt une coque dont on peut faire, & dont on fait de très grandes & ſolides taſſes.

Entre les becs d'Oiſeaux de différentes eſpèces, ceux qui, comme les becs des Poules, ont leur bout pointu, ſemblent avoir une figure plus propre à percer la coquille, que ceux dont le bout eſt mouſſe, comme celui des becs des Canards. Les Cannetons parviennent pourtant auſſi vîte, &, ce ſemble, auſſi aiſément à bêcher & à briſer leur coquille, que les Poulets à briſer la leur : il s'agit moins ici de la figure de l'inſtrument qui frappe, que de la force du coup qu'il donne.

J'ai déja dit ailleurs ce qu'on doit penſer de l'uſage où ſont les femmes en différentes campagnes, de faire tremper les œufs pendant un temps très-court dans de l'eau chaude, le jour où ils doi-

vent commencer à être bêchés : elles croyent par-là rendre un grand ſervice aux Poulets, attendrir la coquille ; mais la coquille d'un œuf ne ſort pas ſenſiblement moins dure, même de l'eau bouillante ; & ſi elle s'y étoit ramollie, elle reprendroit à l'air, en ſe ſéchant, ſa première dureté.

Quand enfin le Poulet eſt parvenu à renverſer ou à ſoulever ſuffiſamment la partie antérieure de la coquille, il s'eſt procuré la porte qui lui permet de ſe tirer de la partie poſtérieure, il étend ſes jambes encore trop foibles, & dont les mouvemens ſont trop peu libres pour ſervir à le porter, mais qui en s'étendant le font gliſſer en avant : alors entièrement, ou preſque entièrement hors de ſa coquille, il tire ſa tête de deſſous cette aîle où elle étoit toujours reſtée, il allonge ſon col, il le dirige & le porte en avant ; mais il n'a pas encore la force de le ſoulever, & ſouvent pluſieurs minutes ſe paſſent avant qu'il l'ait. Lorſqu'on en voit un pour la première fois en cet état, on en augure mal, on juge ſes forces épuiſées par les efforts qu'il a faits, & on le croit bien près d'expirer : au bout d'un temps quelquefois aſſez

court, il paroît tout autre, toutes ses parties se fortifient; après s'être un peu traîné sur ses jambes il devient en état de se porter dessus, de lever son col, de lui pouvoir faire prendre diverses inflexions, & enfin de tenir sa tête haute. Les plumes dont il est couvert ne sont qu'un fin duvet, & pendant qu'elles étoient mouillées, elles le faisoient paroître presque nud. Ces sortes de plumes ressemblent à de petits arbustes par le nombre de leurs branches: quand ces branches sont mouillées & collées les unes contre les autres, elles occupent peu d'espace; mais à mesure qu'elles se sèchent, elles se dégagent & se séparent les unes des autres. Les branches, ou plutôt les barbes de chaque plume, étoient tenues & pressées les unes contre les autres par une espèce de tuyau dans lequel elles étoient logées: ce tuyau est fait d'une membrane qui dès qu'elle vient à se sécher, se brise; c'est à quoi contribue le ressort des barbes qui les fait tendre à s'écarter de la tige. Lorsque toutes ces barbes se sont épanouies, pour ainsi dire, chaque plume qui en est composée prend beaucoup de volume; aussi quand les plumes

ſont toutes ſéchées & redreſſées, le Poulet eſt-il très-chaudement & très-joliment vêtu.

Tout ce qui a été dit juſqu'ici, ne l'a été que pour ceux qui aiment à ſavoir les différents moyens employés par l'Auteur de la Nature pour perpétuer les différentes ſortes de productions, & ſur-tout les productions animées; qui aiment à ſavoir comment des Animaux qui n'ont encore été frappés de la vûe d'aucun objet extérieur, & extrémement foibles, font des opérations qui montrent le déſir qu'ils ont de naître, qu'ils ſont inſtruits à exécuter diverſes manœuvres qui paroîtroient demander des connoiſſances, une force & une adreſſe qu'on ne leur croiroit pas, & qu'ils n'ont pas pû acquérir par des actes répétés; & tout cela demandoit d'autant plus à être dit par rapport au Poulet, que ce qui ſe paſſe dans le temps de ſa naiſſance n'a été décrit par aucun des ſavants Obſervateurs qui ont ſuivi l'incubation des œufs pendant toute ſa durée. Il faut parler à préſent pour ceux qui cherchent principalement à multiplier le nombre de leurs Poulets.

Les Egyptiens, à qui les autres peuples ont dû les premières connoiſſances de la

plûpart des Arts, s'en ſont conſervé un qui n'eſt encore mis en pratique que chez eux, celui de faire éclorre des Poulets ſans faire couver les œufs par des Poules; ils ſavent conſtruire de longs & ſpacieux fours, fort différents par leur forme de ceux que nous employons à divers uſages : ces fours ſont deſtinés à recevoir une très-grande quantité d'œufs; par le moyen d'un feu doux & bien ménagé ils font prendre à ceux qui y ont été arrangés, une chaleur égale à celle que les Poules donnent aux œufs ſur leſquels elles reſtent poſées avec tant de conſtance. Après y avoir été tenus chauds pendant le même nombre de jours que les autres doivent paſſer ſous la Poule, arrive celui où plus de trente mille Poulets briſent leur coque, & s'en débarraſſent; arrive ce jour où l'on a aſſez de Poulets pour les meſurer & les vendre au boiſſeau. Pour enlever cette ſcience aux Egyptiens, on n'avoit qu'à le vouloir; leur longue expérience ne ſauroit être un guide auſſi ſûr pour conduire à entretenir un dégré de chaleur conſtant dans un lieu clos que le Thermomètre, inſtrument dont l'uſage leur eſt ſans doute inconnu. Avec le Thermomètre il eſt aiſé de ſavoir quel eſt le

dégré de chaleur qui opère le dévelopement & l'accroiſſement du germe dans chacun des œufs ſur leſquels une Poule reſte poſée ; il ne faut qu'en tenir la boule placée au milieu des œufs qu'elle couve. Je l'ai fait il y a pluſieurs années, & j'ai rapporté dans les Mémoires de l'Académie que ce dégré de chaleur eſt environ le trente-deuxième du Thermomètre conſtruit ſur les principes que j'ai donnés. C'eſt donc une chaleur conſtante de trente-deux dégrés ou environ, qu'il faut entretenir dans tout le lieu où l'on voudra que des œufs ſoient couvés d'une manière propre à en faire naître des Poulets. Avec cette connoiſſance du dégré de chaleur de la Poule, & au moyen de l'inſtrument à qui on la doit, il eût été aiſé de faire éclorre des Poulets dans des fours ſemblables à ceux d'Egypte.

Le dégré de chaleur qui a l'activité requiſe pour faire éclorre des Poulets, eſt à-peu-près celui de la peau de la Poule, &, ce qui eſt à remarquer, celui de la peau des Oiſeaux domeſtiques de toutes les eſpèces connues, & même probablement de toutes les autres eſpèces d'Oiſeaux. Il eſt encore à remarquer que ce dégré de chaleur eſt auſſi à-peu-près celui de la peau des Quadrupèdes,

& même celui de la peau de l'homme.

Les Oiſeaux, & ſur-tout les Oiſeaux domeſtiques, ſont un des principaux fonds de nos alimens; c'eſt un fond qu'il nous importe d'étendre & de multiplier. Ce n'eſt pas néanmoins pour la chair ſaine & délicate que le genre des Poules nous donne, que nous lui ſommes le plus redevables. Je crois qu'il peut être prouvé que nous lui devons beaucoup davantage pour les œufs qu'il nous prodigue. On eſt effrayé de l'immenſité de la conſommation qui s'en fait, dès qu'on penſe au nombre de jours de chaque année où ils deviennent une nourriture preſque néceſſaire à tant d'hommes, & combien on en employe dans d'autres jours où l'on n'eſt pas abſolument obligé d'y avoir recours. En multipliant les Poulets, ou, ce qui eſt la même choſe, les Poules, on multipliera le nombre des œufs. Il entre dans les vûes des plus grands Miniſtres de procurer l'abondance des grains & des beſtiaux; celle des Oiſeaux domeſtiques ne feroit pas un objet moins digne de leur attention. Tant qu'on ſe repoſera ſur les Poules, il ne faut pas eſpérer que la multiplication de leur eſpèce ſoit portée auſſi loin qu'il ſeroit à déſirer; toutes celles d'une baſſe-

cour, à beaucoup près, n'ont pas chaque année la volonté de couver. Pourquoi ne pas tenter de ſuppléer au trop peu qu'il plaît aux Poules de nous donner? L'exemple des Egyptiens qui ſe trouvent ſi bien pour ne s'en pas tenir à elles pour avoir des Poulets, ſemble déciſif pour nous. Il ne m'a pourtant pas paru qu'on dût ſe promettre de voir faire uſage des fours d'Egypte dans nos campagnes; la difficulté de raſſembler une ſuffiſante quantité d'œufs qui ne fuſſent pas trop vieux, la première dépenſe de la conſtruction des fours, le manque d'hommes capables de les conduire, la peine qu'on auroit à en former qui le fuſſent, ſont des obſtacles qu'on ne vaincroit qu'en voulant beaucoup plus que nous ne ſavons vouloir ce qui peut être utile au public : mais j'ai ſouhaité qu'on eût un autre moyen de faire éclorre à la fois des Poulets en très-grande ou en petite quantité, ſelon qu'on le déſireroit, qui n'exigeât aucune dépenſe préliminaire, aiſé à pratiquer dans les campagnes par les hommes les plus groſſiers, & qui y procurât des amuſemens agréables & utiles à ceux d'un autre ordre, à ceux qui capables d'être touchés des ſpectacles variés qu'une baſſe-cour peut offrir, ſavent

ſe plaire à la peupler abondamment d'Oiſeaux de différentes eſpèces ; à ceux qui ſont capables de ſe demander ſans héſiter ſur la réponſe, pourquoi les ſoins qu'on ſe donneroit pour y réuſſir ne ſeroient pas auſſi en honneur que ceux qu'on prend pour cultiver des légumes & des arbres fruitiers dans ſon potager, & des fleurs dans ſon parterre ; à ceux qui capables de penſer que cet objet eſt ennobli par ſon utilité, jugent encore que des êtres animés, tels que les Oiſeaux, peuvent valoir plus d'obſervations ſatisfaiſantes à un eſprit philoſophique, que ceux qui ne ſont que végéter. Le ſoin de multiplier la volaille, qui eſt abandonné à préſent aux femmes de la campagne, ſeroit donc digne d'occuper les Phyſiciens qui ont ſupérieurement le talent d'obſerver, celui d'imaginer des expériences, & la conſtance de les ſuivre : il ſeroit à déſirer qu'ils vouluſſent s'occuper à perfectionner ce que je ne laiſſe qu'ébauché. Cette matière vraiment importante offre deux objets, celui de faire éclorre des Poulets, & celui de les élever : les Egyptiens ont été diſpenſés par la température de leur climat, de faire des recherches par rapport à ce ſecond objet ; celles qu'ils ont faites par

rapport au premier, les ont conduits à une pratique au moyen de laquelle ils ſont maîtres de porter la multiplication des Poulets auſſi loin qu'ils le veulent. Voyons ſi nous ne pourrions pas les imiter, ou ſi nous ne pourrions pas avoir recours à des expédiens équivalents à leurs fours, qui conviendront mieux à notre état actuel, & dont il nous ſeroit plus aiſé de faire uſage.

Je voudrois que ſans rien retrancher à l'efficacité du feu employé à divers uſages, on profitât d'une chaleur qu'il donne & qu'on laiſſe perdre, pour faire couver des œufs. Des hommes plus induſtrieux & plus curieux que le commun de ceux qui par leur état ſont obligés d'entretenir une chaleur continue dans des étuves, ou de chauffer journellement, & même pluſieurs fois par jour, ſoit des fours à pâtiſſerie, ſoit des fours à pain, ſe ſont aviſés de tenter de tirer parti de la chaleur de ces étuves & de ces fours, pour faire éclorre des Poulets & des Cannetons. On m'a cité des exemples de quelques-uns de ceux qui y ont réuſſi, qu'il ne m'a pas été permis de révoquer en doute : mais j'ai lieu de croire qu'ils n'ont pas aſſez cherché les moyens d'aſſurer le ſuccès de leurs eſſais, & qu'ils

n'ont pas eu une assez haute idée de l'utilité dont ces essais pouvoient être au public, puisqu'ils ont cessé de les suivre, qu'ils ne se sont pas fait d'imitateurs, & qu'ils n'ont pas eux-mêmes travaillé en grand. Il y a pourtant des fours & des fourneaux qui sont toute l'année en feu, dont on pourroit faire usage pour entretenir dans des étuves qui contiendroient un grand nombre d'œufs, une chaleur propre à les couver; tels sont les fours de verrerie, les fourneaux où l'on fond la mine de fer & les autres mines. Le nombre des étuves à faire éclorre des Poulets pourroit être bien autrement multiplié dans les villes par les fours des Pâtissiers, & sur-tout par ceux des Boulangers. On pourroit avoir de ces étuves dans toutes les campagnes où il y a des fours bannaux qu'on chauffe tous les jours, ou même plus rarement. Le soin de faire naître & d'élever les Poulets seroit l'occupation des femmes des ouvriers employés aux fours ou fourneaux dont je viens de parler.

Je n'avois pas encore assez pensé au parti qu'on peut tirer de la chaleur des fours des Boulangers & des Pâtissiers, des fours de verrerie, des fourneaux à

mine de fer, & de tant d'autres fours & fourneaux, pour faire éclorre des Poulets, lorſque j'ai ſongé à faire ſervir des couches de fumier à ce même uſage, & j'ai été content de n'avoir bien vû que tard ce que j'aurois dû voir beaucoup plutôt. Pour peu qu'on ait parcouru les Auteurs qui traitent de l'œconomie de la campagne, les Ornithologues, & ſur-tout ces ouvrages qui ne ſont que des recueils de ſecrets admirables, on aura lû qu'on peut faire éclorre des Poulets d'œufs tenus dans le fumier; c'eſt un fait que j'ai dû être porté à vérifier par bien des motifs: la collection d'Oiſeaux que j'ai commencée il y a quelques années, & que je ſuis parvenu à rendre très-nombreuſe, m'a néceſſairement engagé à une étude particulière de l'Ornithologie; je n'ai pû voir qu'avec regret qu'une ſi belle ſcience fût ſi peu cultivée, qu'on ne fît pas aſſez d'attention à toutes les utilités qu'elle nous procure, & qu'on ne cherchât pas aſſez à les étendre. S'il eſt bien des hommes à qui il eſt très-indifférent de connoître la quantité prodigieuſe d'eſpèces d'Oiſeaux qu'elle nous offre, quoique pour la plûpart ils ayent à nous faire voir des faits propres à piquer notre curioſité, il n'en eſt point

qui ne souhaitent qu'on cherchât à multiplier les espèces qui sont très-connues par les avantages que nous en tirons, celles qui fournissent tant à nos alimens. J'ai dû non-seulement avoir envie de m'assurer si on pourroit faire couver avec succès dans le fumier les œufs de ces Oiseaux si utiles, mais encore d'examiner si le fumier pourroit suppléer aux fours d'Egypte pour faire éclorre des Poulets & des Oiseaux de toutes les autres espèces. *Gesner* & *Aldrovande* ont rassemblé les passages des Anciens & des Modernes de leur temps, qui ont fait mention de la façon de faire éclorre des Poulets par le moyen du fumier ; mais aucun de ceux qui en ont parlé, n'a dit l'avoir mise en pratique : aussi osai-je assurer qu'aucun d'eux n'est parvenu à faire éclorre un Poulet par cette voie ; je suis même tenté de croire qu'aucun d'eux n'a cherché à en faire l'essai : à les entendre, rien n'est plus simple ; il semble qu'il ne s'agisse que d'enterrer des œufs dans un tas de fumier ordinaire ; & de les y laisser sans en prendre aucun soin pendant près de trois semaines. Ceci exige pourtant bien des attentions ; mais il suffira d'être instruit qu'avec des soins qui prendront très-peu de temps,

& dont ſont capables les gens les plus groſſiers, on réuſſira à avoir des œufs auſſi-bien couvés dans le four à fumier, qu'ils le ſeroient ſous une Poule. Par-là on pourroit beaucoup multiplier la quantité d'un de nos alimens dont nous faiſons le plus de cas. Je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois contribuer à procurer aux gens de la campagne cette aiſance que l'un de nos plus grands Rois déſiroit de leur donner. Un des vœux de ce Roi, qui avoit pour ſes ſujets l'amour d'un père pour ſes enfans, un des vœux de *Henri IV* étoit que chaque Païſan pût tous les Dimanches mettre une Poule dans ſon pot. Or tous les gens de la campagne le pourroient s'ils donnoient leurs ſoins à rendre les Poules plus communes.

Nous venons de donner une légère eſquiſſe du nouvel *Art de faire éclorre & d'élever en toute ſaiſons des Oiſeaux domeſtiques de toutes eſpèces, ſoit par le moyen de la chaleur des couches de fumier, ſoit par le moyen de celle du feu ordinaire*; ouvrage excellent où brillent également la ſagacité, l'exacte vérité, & le zèle du bien public.

Tout le monde connoît juſqu'où va la tendreſſe des mères pour leurs petits.

Elle va, dit encore M. *Pluche*, jusqu'à changer leur naturel. De nouveaux devoirs amènent de nouvelles inclinations. Il n'est pas seulement question de nourrir; il faut veiller; il faut défendre, prévoir, faire tête à l'ennemi, & payer de sa personne en toute rencontre. Suivéz une Poule devenue mère de famille, elle n'est plus la même; l'amitié change ses humeurs & corrige ses défauts. Elle étoit auparavant gourmande & insatiable; présentement elle n'a plus rien à elle. Trouve-t-elle un grain de bled, une mie de pain, ou même quelque chose de plus abondant & qu'on pourroit partager, elle n'y touche pas. Elle avertit ses petits par un cri qu'ils connoissent. Ils accourent bien vîte, & toute la trouvaille est pour eux. La mère se borne frugalement à ses repas. Cette mère naturellement timide ne savoit que fuir auparavant. A la tête d'une troupe de poussins, c'est une héroïne qui ne connoît plus de danger, qui saute aux yeux du chien le plus fort. Elle affronteroit un Lion avec le courage que sa nouvelle dignité lui inspire. Il y a quelques jours que j'en vis une dans une autre attitude qui n'étoit pas moins réjouissante. J'avois fait mettre sous elle

des œufs de Canne qui vinrent à souhait. Les petits au sortir de la coque n'avoient pas la forme de ses enfans ordinaires : mais elle s'en croyoit la mère, & par cette raison elle les trouva fort à son gré. Elle les conduisoit comme siens, de la meilleure foi du monde. Elle les rassembloit sous ses aîles, les réchauffoit, les menoit par-tout avec l'autorité & les droits que donne la qualité de mère. Elle avoit toujours été parfaitement respectée, suivie & obéie dans toute la troupe. Malheureusement pour son honneur un ruisseau se trouva sur son chemin : voilà aussi-tôt tous les petits Canards à l'eau. Elle étoit dans une agitation extrême : elle les suivoit de l'œil le long du bord : elle leur donnoit des avis, & leur reprochoit leur témérité : elle demandoit du secours, & contoit ses inquiétudes à tout le monde. Elle retournoit à l'eau, & rappelloit ces imprudens : mais les Canards ravis de se trouver dans leur élément, la tinrent quitte de tout soin dès ce moment ; & comme ils étoient déja forts, ils ne revinrent plus auprès d'elle. Cette inclination pour l'eau est dans la nature même du Canard. C'est l'ouvrage de Dieu. On ne peut méconnoître là cette impression

du Créateur qui prévient les leçons, & qui corrige même l'éducation.

Nous ne parlerons point ici des œufs de Poule diverſement monſtrueux, ni de la manière d'élever les Poulets, ou d'engraiſſer la volaille, ni des maladies auxquelles elle eſt ſujette, parce que ces détails nous meneroient trop loin.

Le Chapon eſt un Coq ou Poulet mâle châtré, c'eſt-à-dire, à qui l'on a ôté les deux teſticules pour rendre ſa chair plus délicate. Cette méthode d'avoir des volailles graſſes & délicates eſt fort ancienne. Il eſt parlé dans le Deutéronome des Poulets chaponnés par le frottement, par le feu, ou par l'extraction totale ou partielle des teſticules. On pratiqua la même opération à Rome ſur les Poules ou Poulettes; on les engraiſſoit délicatement, & il y en avoit qui péſoient juſqu'à ſeize livres. Il fut défendu enſuite de châtrer les Poules; & ce fut pour éluder cette loi qu'on chaponna des Cochets ou de jeunes Coqs. On chaponne ordinairement les Poulets au bout de trois mois, ſur tout dans le mois de Juin, parce qu'il ne fait alors ni trop chaud ni trop froid. Pour cela on leur ouvre le bas ventre vers l'endroit où ſont ſitués les teſticules; on

ſes tire dehors le plus délicatement qu'il eſt poſſible avec le doigt index ; on recoud la bleſſure ; puis on la frotte ſoit avec du beurre frais, ſoit avec un peu de graiſſe de volaille, ou même avec les teſticules de l'Animal qu'on lui fait avaler enſuite ; & l'opération eſt faite. L'Animal ſemble ſentir pendant quelques jours l'importance de la perte qu'il a faite ; car il eſt triſte & mélancolique. *Columelle* nous apprend qu'outre la manière ordinaire de chaponner, on y réuſſit également en coupant juſqu'au vif les ergots d'un jeune Coq avec un fer chaud, & les frottant enſuite avec de la terre à Potier. On appelle *Cocâtre* ou *Coquâtre* le Chapon ou Cochet qu'on n'a châtré qu'à demi, & à qui l'on a laiſſé un teſticule dans le corps. Mais il ſeroit ridicule de s'imaginer avec certaines femmes que ſi l'on fait avaler à un Cochet qui vient d'être chaponné ſes teſticules en tout ou en partie, il redevient tel qu'il étoit avant l'opération, ou du moins *Cocâtre*, comme ſi les teſticules avalés pouvoient aller reprendre leur place dans le corps de l'Animal.

Le Coq dit en Hébreu *Gaber*, en Grec *Alectôr*, en Italien & en Eſpagnol *Gallo*, en Allemand *Han*, en Anglois

Cock, en Suédois *Hoens*, a été ainſi nommé en François, ſelon *Ménage*, du vieux mot Latin *Coccus*; &, ſelon d'autres, à raiſon de ſa crête rouge, parce que *Coccum* ſignifie de la graine propre pour rougir; ou bien à cauſe de ſon cri. On l'appelle encore autrement *Gau*, *Geau*, *Gal* ou *Goq*, du mot Latin *Gallus*. *Poule* ou *Poulle*, en Allemand *Henne*, en Anglois *Hen*, vient du Latin *Pulla* pris anciennement pour *Gallina*, à ce que dit *Ménage*: on la nomme auſſi *Geline* ou *Gelline*. *Gelinette* ou *Gelinotte* ſe prend quelquefois pour une Poulette, mais le plus ſouvent pour une Poule ſauvage. Quant au mot *Chapon*, dit en Allemand *Kapaun*, & en Anglois *Capon*, il vient du Latin *Capo*, ou de l'Italien *Capone*; le jeune Chapon s'appelle *Chaponneau*, & quelquefois *Heſtoudeau* ou *Hutaudeau*.

Le Coq contient beaucoup d'huile & de ſel volatil. La chair de cet Oiſeau eſt de peu d'uſage, du moins ſur les tables délicates. En effet le Coq eſt un Animal fort laſcif qui abonde en eſprits & en humeurs ſéminales dont il fait une fréquente déperdition par la grande chaleur où il eſt continuellement. De-là ſa chair devient sèche, a peu de goût, &

eſt difficile à digérer. On employe ſeulement ſes crêtes dans les ragoûts, & elles ſont fort bonnes à manger. Le principal uſage du Coq eſt pour les bouillons & les gelées : le Coq le plus vieux eſt même le meilleur en cette occaſion. Ces bouillons ſont apéritifs & déterſifs ; ils lâchent un peu le ventre, ils nourriſſent, ils reſtaurent. Le jus de Coq qui eſt un puiſſant reſtaurant, ſe tire de la manière ſuivante. On prend un vieux Coq, on le fatigue en le faiſant courir dans une chambre juſqu'à ce qu'il tombe de laſſitude, on l'égorge, on le plume, & on le vuide de ſes entrailles : on le fait cuire enſuite au Bain-Marie pendant ſept ou huit heures dans un vaiſſeau lutté exactement avec de la pâte juſqu'à ce que la chair quitte les os ; puis on coule le tout avec une forte expreſſion, & l'on met une cueillerée de ce jus dans chaque bouillon du malade qu'on veut fortifier. Quelques-uns y ajoûtent la chair d'une Vipère pour donner à ce jus encore plus de vertu : on peut auſſi pour remplir différentes indications, farcir le ventre du Coq de médicamens appropriés, comme des bois ſudorifiques dans le rhumatiſme, des plantes anti-ſcorbutiques dans le ſcorbut, & des bechiques

dans la consomption. Ces consommés sont d'un grand secours dans les convalescences après de longues maladies, & ils suffisent souvent pour rétablir la santé. A l'égard de la gelée, voici comme on la fait. On coupe un Coq par morceaux; on y ajoûte des pieds de Veau ou de Mouton, ou un morceau de jarret de Bœuf : on fait ensuite bouillir le tout pendant sept ou huit heures au Bain-Marie dans un vaisseau lutté exactement avec de la pâte ; après quoi on coule le tout avec expression, & on le garde dans des tasses de fayence où il se fige en forme de gelée. On peut l'aromatiser, parce qu'elle est naturellement fade, avec une cueillerée de sucre & le jus d'un citron, & quelques gouttes d'eau de Canelle ou de fleurs d'oranges. Cette gelée se prend à la cueillère dans l'intervalle des bouillons ; elle est très-nourrissante, & corroborative. Le cerveau du Coq est estimé propre pour arrêter le cours de ventre ; on le prend dans du vin : on en frotte aussi les gencives des enfans pour faciliter la dentition. Les parties génitales du Coq augmentent & excitent la semence, suivant quelques Auteurs, & disposent à la génération. On les fait sécher, on les pulvérise, &

on les fait prendre par la bouche à la dose d'un gros dans un verre de bon vin. Les mêmes Auteurs attribuent la même vertu au sang du Coq, & à l'esprit volatil qu'on en tire par la distillation. La tunique interne du gésier de cet Oiseau desséchée au soleil & pulvérisée, est spécifique pour raffermir & fortifier l'estomac. On s'en sert pour arrêter le vomissement, le cours de ventre, & contre la colique néphrétique, & la suppression des règles. *Rivière* attribue cet effet aux principes salins dont elle est douée; au moyen de quoi elle brise & dissout les concrétions calculeuses, & excite le flux menstruel. La dose en est d'un scrupule à un demi-gros dans une eau appropriée. Cette tunique est encore estimée contre l'écoulement involontaire des urines, & elle entre avec la poudre de Herisson dans la poudre de *Bartholet* recommandée contre cette incommodité: cependant presque tous les Auteurs donnent la préférence dans cette maladie à la poudre du gosier. On prend un gosier de Coq qu'on torrefie; on le pile ensuite & on le fait avaler dans du vin. Ce remède passe pour spécifique contre le pissement involontaire tant de jour que de nuit, même celui qui vient

quelquefois à la ſuite d'un accouchement laborieux, & qui eſt le plus difficile à guérir. Le fiel de Coq eſt bon en liniment pour emporter les taches des yeux ; & ſa graiſſe eſt émolliente, anodyne, nervale & réſolutive ; elle convient en liniment aux fiſſures des lèvres, aux douleurs d'oreilles, & aux puſtules des yeux.

Prenez un vieux Coq que vous plumerez, vuiderez & couperez par tranches.

Ajoûtez-y des feuilles de *Cochlearia*, de *Beccabunga*, de Creſſon & de Celeri, de chacune une poignée ; de l'écorce d'Orange amère sèche & concaſſée, & du ſel d'Abſinthe, de chacun un gros.

Verſez ſur le tout une pinte d'eau, & faites-le bouillir au Bain-Marie pendant huit heures dans un vaiſſeau lutté exactement avec de la pâte.

Laiſſez enſuite refroidir avant que d'ouvrir le vaiſſeau, & paſſez par un linge avec expreſſion pour partager en quatre bouillons à prendre en deux jours, l'un le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du

soir. Que si ces bouillons se trouvent trop chargés, on y ajoûtera un quart d'eau bouillante ; & si l'on a besoin de procurer la liberté du ventre, on ajoûtera au tout un gros de Rhubarbe concassée.

Ces bouillons sont très-utiles dans le Scorbut.

Prenez une pinte de bonne eau-de-vie.

Versez-en la quatrième partie dans un grand saladier de Porcelaine.

Faites-y dégoutter le sang de sept jeunes Coqs, & ayez soin de battre l'eau-de-vie à mesure que le sang y dégoutte.

Versez-y ensuite le reste de l'eau-de-vie en remuant toujours.

Ajoûtez à ce mêlange deux gros de Canelle concassée, & une demi-livre de sucre Candi en poudre.

Mettez le tout dans une bouteille de grès bouchée avec du liége, du mastic fondu, & de la vessie de Cochon.

Enterrez cette bouteille dans du fumier de cheval, & laissez-l'y pendant quarante jours, ayant soin d'ôter tous les trois jours le fumier

qui eſt deſſus & froid, pour en mettre de chaud à la place.

Laiſſez refroidir la liqueur avant que d'ouvrir la bouteille.

Cette liqueur appellée *Eſſence de Coq*, eſt un reſtaurant très-recommandé à la quantité d'une cueillerée dans quelque véhicule approprié dans toutes les occaſions où la nature eſt défaillante, & ſur-tout dans les épuiſemens par débauche, & dans les convaleſcences des maladies : on le dit encore merveilleux pour remédier à la ſtérilité par foibleſſe dans les hommes ; de ſorte que des gens ont engendré quelque temps après en avoir fait uſage.

La Poule contient en toutes ſes parties beaucoup d'huile & de ſel volatil. Cet Oiſeau eſt d'un très-grand uſage parmi les alimens. Sa chair eſt pectorale ; elle ſe digère facilement, & produit un bon ſuc. De plus, elle nourrit beaucoup, elle humecte & rafraîchit ; ce qui la rend très-ſalutaire & très-convenable aux perſonnes exténuées & convaleſcentes. On doit la choiſir jeune, tendre, bien nourrie, & qui n'ait pas en-

core pondu. Quand la Poule eſt vieille, ſa chair eſt sèche, dure, & de difficile digeſtion. La Poule convient en tout temps, à toute ſorte d'âge & de tempérament : cependant ſon uſage eſt plus ſalutaire aux perſonnes délicates & qui mènent une vie oiſive, qu'à ceux qui ſont forts & robuſtes, & accoutumés à beaucoup d'exercice de corps, d'autant que ces derniers ont beſoin d'un aliment plus ſolide, & qui ſe diſſipe moins facilement. On étoit autrefois dans la prévention que l'uſage de la Poule, du Poulet, & du Chapon, cauſoit la Goutte. Deux choſes avoient peut-être donné occaſion à cette erreur populaire. La première eſt que ces Animaux ſont ſujets à la même maladie, & que par conſéquent ils la peuvent communiquer à ceux qui les mangent : mais il s'enſuivroit de-là que nous devrions gagner toutes les maladies de chaque Animal que nous mangeons ; ce qui eſt contraire à l'expérience. La ſeconde raiſon eſt que les gens qui mènent une vie oiſive, qui font grande chére, & qui ne vivent que d'aliments ſucculents & délicats, comme de Poulets & de Chapons, ſont plutôt attaqués de la Goutte que les autres : mais ce n'eſt pas parce que ces

mêmes gens vivent ordinairement de Chapons & de Poulets, qu'ils sont sujets à cette incommodité; c'est plutôt par rapport à leur vie oisive & aux excès où ils se livrent en toutes sortes de plaisirs : ainsi c'est plutôt leur intempérance qu'il faut en accuser, que les Chapons & les Poulets qu'on met ici en cause mal-à-propos. En effet, s'il étoit vrai que l'usage de ces Animaux causât la Goutte, nous ne verrions autre chose que des goutteux ; car on peut dire qu'il n'y a point aujourd'hui d'aliment plus familier que celui-là en tout temps & à toutes personnes, jeunes ou vieilles, saines ou malades, & de quelque tempérament qu'elles soient.

Quant aux usages de la Poule en Médecine, ils sont intérieurs & extérieurs. On fait des bouillons & des gelées avec cet Oiseau comme avec le Coq. Ces bouillons sont rafraîchissants, humectants, & fournissent une bonne & facile nourriture ; ce qui les rend convenables dans la Phthisie, dans la maigreur, & dans les convalescences. Le Docteur *Ovelgun* rapporte dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Année* 1744, *page* 75, une observation singulière d'une constipation de trois semaines qui fut

guérie au moyen d'un de ces bouillons. Un homme de considération se trouvant attaqué d'une constipation accompagnée de coliques violentes, appella plusieurs Médecins qui tentèrent envain de le soulager par les bains, les potions huileuses, & les lavemens. Enfin, voyant que rien ne réussissoit, & que son mal devenoit de jour en jour plus fâcheux, il fut conseillé d'user du remède suivant qui avoit déja réussi sur plusieurs personnes : on prend une Poule, on lui tord le col, & on la fait cuire toute entière & sans la plumer dans une pinte d'eau. Cette cuisson se doit faire au Bain-Marie dans un vaisseau fermé exactement avec de la pâte : on passe ensuite par un linge sans expression, & l'on prend ce bouillon en trois ou quatre prises données à quelque distance de l'autre. Le malade dont il s'agit recouvra dès le premier bouillon la liberté du ventre, & en peu de jours fut entièrement rétabli. On fait sécher & pulvériser la membrane intérieure de l'estomac de la Poule, & on l'employe de cette manière à la dose d'un demi-gros pour exciter l'urine & pour arrêter les cours de ventre. Quelques Auteurs recommandent cette poudre pour fortifier l'estomac & aider à la

digeſtion : mais c'eſt une erreur fondée ſur ce qu'on trouve quelquefois de petites pierres dans l'eſtomac des Poules, qu'elles avalent pour aider au broyement du grain dont elles ſe nourriſſent. On s'eſt donc imaginé qu'il falloit que l'eſtomac des Poules fût doué d'une grande faculté digeſtive, puiſqu'il digéroit juſqu'à des pierres, & en conſéquence on a conſeillé l'uſage de ſa tunique interne dans les foibleſſes d'eſtomac & pour fortifier ce viſcère. Mais encore une fois c'eſt une erreur. La Poule ne digère point les pierres, & elle s'en ſert ſeulement comme d'un ſecours qui lui facilite le broyement du grain qu'elle a dans l'eſtomac. On peut encore ajoûter que quand bien même la Poule digéreroit de petites pierres, il ne s'enſuivroit pas que ſon eſtomac deſſéché & réduit en poudre conſervât la même vertu ; car ce qui pourroit ſe faire dans une Poule vivante devient de nul effet après ſa mort : auſſi a t-on eſſayé pluſieurs fois ce prétendu ſtomachique, mais toujours inutilement. La Médecine n'eſt déja que trop chargée de remèdes ; il ſeroit bien mieux de la ſimplifier en ne ſe ſervant que de ceux qui ſont avoués généralement pour bons, & en rejettant tous

ceux qui ſont équivoques & qu'on croit doués de certaines qualités occultes & ſympathiques que l'expérience ne confirme point, & qui n'exiſtent que dans l'imagination des gens qui aiment le merveilleux & le ſingulier.

La fiente de Poule a les mêmes propriétés que celle de Pigeon, mais dans un dégré plus foible. On la recommande contre la colique, la jauniſſe, le calcul, & la ſuppreſſion d'urine. La partie blanche de cette fiente eſt la meilleure. La doſe en eſt d'un demi gros ſoir & matin quatre ou cinq jours de ſuite, ſoit en bol, ſoit en potion dans une eau appropriée. On applique la Poule entière & encore toute chaude ſur la tête dans les fièvres malignes & dans les maladies du cerveau, telles que l'Apoplexie, la Léthargie, la Phrénéſie, & le Délire : on la plume ſous le ventre, & on l'applique toute en vie ſur la région du cœur dans les fièvres malignes petechiales accompagnées d'anxiétés & de défaillances ; elle attire le venin, ou l'humeur morbifique, mais aux dépens de ſa vie ; car elle meurt bientôt ; & ſi la maladie eſt bien maligne, il faut quelquefois juſqu'à trois Poules appliquées ſucceſſivement pour ſoulager efficacement le ma-

lade. C'eſt une obſervation que nous devons au Docteur *Grugerus*, qui nous la donne dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie ſeconde, Année IX, page* 240. La graiſſe de Poule eſt émolliente adouciſſante; elle tient le milieu entre celle d'Oye & de Porc; elle eſt un peu moins pénétrante & acrimonieuſe : on s'en ſert pour remédier aux fiſſures des lèvres, aux douleurs d'oreilles, & aux puſtules des yeux.

Outre l'uſage intérieur que nous venons d'attribuer à la fiente de Poule, on s'en ſert encore extérieurement; on la calcine, & l'on en ſaupoudre les galles humides de la tête qu'elle deſſèche promptement. La partie jaune de cette fiente ſert, ſuivant *Schroder*, à conſolider les ulcères de la veſſie : on la frit pour cela dans du beurre frais, ou de l'huile d'olives; on laiſſe enſuite refroidir le tout pour en ſéparer les ordures qui ſe précipitent au fond. Les Maquignons en font auſſi uſage avec ſuccès dans une eſpèce de colique violente & dangéreuſe qui arrive aux chevaux, & qu'ils appellent *Tranchées rouges.* Ils choiſiſſent ou ſéparent la partie blanche de cet excrément; ils en diſſolvent une cueillerée dans environ deux livres de lait

lait de Vache, & ils font avaler ce remède un peu chaud au Cheval malade.

Prenez de la partie blanche de fiente de Poule récente, deux ſcrupules.

Faites-les infuſer à froid pendant douze heures dans un verre de vin blanc.

Paſſez enſuite le tout par un linge avec une légère expreſſion, pour une potion à donner neuf jours de ſuite le matin à jeun dans les contrecoups, le malade reſtant au lit pour attendre la ſueur.

Prenez de la partie blanche de fiente de Poule récente, trois onces; du beurre frais, ſix onces; des feuilles de Sauge & de Plantain, de chacune une poignée & demie.

Pilez le tout enſemble dans un mortier, & exprimez enſuite fortement l'onguent par un linge clair, ou à la preſſe.

C'eſt un excellent remède contre la brûlure.

On en fait un liniment ſur l'endroit affecté, en le couvrant de feuilles de Bète, ou de Plantain.

Nous allons paſſer aux propriétés des

œufs qui ſuivent naturellement celles de la Poule.

Les œufs ſont compoſés de deux parties principales qui ſont le jaune & le blanc. Le jaune contient beaucoup de parties huileuſes, & un ſel acide volatil. Le blanc renferme un acide plus fort, des parties huileuſes, & une quantité modérée de phlegme. Le jaune a les principes plus diviſés & plus exaltés. Il n'y a guères d'aliment qui ſoit plus en uſage que les œufs : on s'en ſert en ſanté comme en maladie, & ils entrent dans la compoſition de pluſieurs remèdes en Médecine. On les prépare de bien des manières, & l'on en forme différents mets qui ne ſont pas tous également convenables pour la ſanté. Sans entrer dans le détail de toutes ces différentes préparations, nous nous contenterons de remarquer que les œufs à la coque bien frais & cuits dans de l'eau de manière que ni le blanc ni le jaune n'ayent point trop de conſiſtance, ſont les plus ſains de tous ; ils ſe digèrent facilement ; ils produiſent un ſang doux & laiteux ; & comme ils embarraſſent toutes les parties âcres qui peuvent faire des irritations, ils appaiſent la toux, & éclairciſſent la voix. On remarque de plus qu'ils

aident à la respiration, qu'ils réparent les esprits, qu'ils purifient les humeurs, qu'ils fortifient; &, comme l'observent de savants Médecins, il n'y a point d'aliment qui soit plus propre que celui-là à nourrir la plûpart des infirmes sans charger leur estomac. L'expérience confirme leur sentiment. Nous avertirons à ce sujet que c'est une mauvaise coutume d'avaler le jaune de l'œuf sans le blanc, comme font quelques personnes qui croyent par-là se nourrir davantage. Le jaune tout seul s'enflamme aisément dans un estomac trop chaud; & quand il y rencontre trop d'humeurs impures, il s'y corrompt bientôt : au lieu que quand il est accompagné du blanc, il a un correctif qui le modère, & qui lui sert comme de frein; ce qui fait dire à un savant moderne que les œufs sont très-tempérés, & qu'il ne faut point imiter ceux qui les croyant trop chauds n'osent les permettre aux fébricitans. Après les œufs à la coque, les œufs au verjus ou brouillés sont très-innocents; & c'est une des meilleures sortes d'œufs qu'on puisse conseiller aux infirmes & aux valétudinaires; car pour la plûpart des autres préparations, comme sont les Omelettes, les œufs au beurre noir, ceux à

la trippe, & les œufs au lait, ce sont des mets assez mal-sains, & pour la plûpart mal-faisants.

Quant aux usages des œufs & de leurs parties en Médecine, ils sont fort étendus. On employe leur coque, le blanc, le jaune & la membrane qui couvre l'œuf sous la coquille. Les coquilles d'œufs ont une vertu admirable pour pousser par les urines, déterger les reins, & faire sortir les graviers : on les réduit en poudre fine sur le Porphire après les avoir fait sécher. La dose en est d'un demi-gros, soit en bol, soit dans quelque eau diurétique. Cette poudre est un des principaux ingrédiens du remède contre la Pierre de Mademoiselle *Stephens*, & de celui du Sieur *Rotrou* contre les Ecrouelles. Le blanc d'œuf est rafraîchissant, astringent & agglutinatif; son usage principal est dans les Collyres contre la rougeur & l'inflammation des yeux. On le mêle avec le bol pour agglutiner les playes; il entre aussi dans les frontaux. Personne n'ignore son usage pour clarifier les syrops. *Hippocrate* faisoit prendre trois ou quatre blancs d'œufs aux fébricitans pour les rafraîchir & les relâcher. Le jaune d'œuf est anodyn, maturatif, di-

gestif, & laxatif : on s'en sert dans les digestifs & dans les lavemens contre les coliques violentes, le tenesme & la dyssenterie ; mêlé avec un peu de sel & appliqué dans une coquille de noix sur le nombril des petits enfans, il leur lâche le ventre ; d'autres pour la dureté de ventre des enfans le mêlent avec un peu de fiel de Taureau, & s'en servent de la même manière. Personne n'ignore qu'un jaune d'œuf frais battu dans de l'eau chaude avec un peu de syrop de Capillaire, & connu sous le nom de *Lait de Poule*, est un excellent remède contre le rhume & la toux opiniâtre : on le prend trois ou quatre jours de suite le soir en se couchant. On tient chez les Apothicaires une huile tirée des jaunes d'œufs par expression, qui est propre pour adoucir la peau, pour remplir les cavités de la petite vérole, pour les crevasses du sein, pour la brûlure, & pour calmer la douleur des hémorrhoïdes. La membrane déliée qui couvre l'œuf sous sa coquille, est aussi diurétique : on l'employe extérieurement pour les fièvres intermittentes ; on en enveloppe le bout du petit doigt au commencement de l'accès, & elle y cause une grande douleur, & quelque-

fois même un Panaris artificiel, qui est souvent suivi de la guérison. Un œuf dur mangé avec du vinaigre rosat, est recommandé par quelques Auteurs contre la diarrhée opiniâtre ; & l'on trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie III, Années IX & X*, une observation qui prouve la vertu de la poudre de coquilles d'œufs calcinées contre la galle invétérée & la lèpre. Un soldat couvert de lèpre, s'adressa pour sa guérison à un Médecin qui lui conseilla d'user pendant du temps soir & matin d'un gros de poudre de coquilles d'œufs calcinées, ayant soin de se purger une fois le mois. Le malade suivit ce conseil, & au bout de quatre mois il se trouva entièrement guéri. Un blanc d'œuf mousseux, mêlé avec douze onces d'eau de Chiendent, ajoûtant au mêlange un peu de sucre, est très-recommandé contre la jaunisse : on en continue l'usage soir & matin pendant quelque temps. Le même blanc d'œuf durci par la cuisson, rend à la distillation une eau presque inutile ; mais par l'expression il fournit une liqueur limpide qui est un excellent ophthalmique & particulièrement salutaire dans les playes & les ulcères des yeux. Si l'on fait cuire un

œuf dur, qu'on en ôte le jaune, & qu'on remplisse la cavité de vitriol blanc, mettant le tout à la cave il se fondra en une liqueur admirable pour les mêmes maladies. Enfin, si l'on perce un œuf dur avec une longue aiguille, & qu'on le mette dans un lieu frais, il en sortira une liqueur blanche & limpide qui est recommandée pour adoucir la peau, & pour emporter les taches du visage, principalement si l'on y fait dissoudre quelques grains de Camphre. Le blanc d'œuf dur sert à la préparation de l'huile de Myrrhe par défaillance de la Pharmacopée de Paris. Le blanc d'œuf crud entre dans l'eau Alumineuse & dans l'onguent blanc de *Rhasis*; & le jaune d'œuf dans l'onguent contre les hémorrhoïdes de la même Pharmacopée.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira de coquilles d'œufs.

Lavez-les bien dans plusieurs eaux, & en ôtez la pellicule qui est en dedans.

Faites-les ensuite sécher au soleil; & lorsqu'elles seront parfaitement sèches, vous les pilerez, & les réduirez en poudre impalpable en les

broyant ſur le Porphyre : c'eſt la meilleure préparation des coquilles d'œufs.

Prenez de la Térébenthine de Veniſe bien claire, une once ; de la poudre de coquilles d'œufs, une demi-once ; de la Rhubarbe & des Trochiſques de Karabé, de chacun deux gros ; du ſucre fin, deux onces.

Mettez en poudre ce qui doit être pulvériſé, & incorporez le tout dans un mortier de marbre avec une ſuffiſante quantité d'huile d'amandes douces récente, pour former une Opiate contre les glaires de la veſſie & les graviers, à prendre dans du pain à chanter à la doſe d'un gros à un gros & demi ſoir & matin, en continuant pendant du temps.

Prenez de la poudre de coquilles d'œufs préparée, & de celle de coquilles de Limaçons, auſſi préparée, de chacune quinze grains ; des yeux d'Ecreviſſes préparés, dix grains.

Mêlez le tout pour une doſe à prendre pendant neuf jours le matin à jeun dans la pierre & la rétention

d'urine, en avalant par-dessus un verre d'infusion de Turquette, ou de Pariétaire.

Prenez de l'Eau rose & de l'eau de Plantain, de chacune deux onces.

Agitez-les bien avec un blanc d'œuf jusqu'à ce que le blanc d'œuf soit entièrement dissous & réduit en liqueur, pour un Collyre anodyn & rafraîchissant.

Prenez de l'huile d'œuf & de l'onguent *Populeum*, de chacun deux gros.

Mêlez-les ensemble pour faire un liniment contre les hémorrhoïdes gonflées & douloureuses.

Prenez du son & des feuilles de Bouillon-blanc, de chacun une poignée; de la graine de Lin, deux pincées.

Faites bouillir le tout dans une livre & demie d'eau commune jusqu'à la diminution d'un tiers.

Délayez dans la colature deux jaunes d'œufs, pour un lavement anodyn contre la colique, le tenesme & la dyssenterie.

Prenez de la Térébenthine claire & de l'onguent *Basilicum*, de chacun une demi-once; du Miel rosat,

deux gros ; de l'huile de Millepertuis, un gros, & un jaune d'œuf.

Mêlez le tout enſemble pour un digeſtif.

Prenez ſix œufs frais.

Caſſez-les avec les coquilles dans une ſuffiſante quantité de bon vinaigre.

Battez le tout, & le laiſſez repoſer pendant un jour pour que les coquilles ayent le temps de ſe diſſoudre.

Levez enſuite la peau qui ſe forme deſſus, que vous rejetterez comme inutile.

Mettez le reſte ſur un petit feu juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance de miel épais.

Etendez une partie de ce mêlange ſur des étoupes, pour un cataplaſme à appliquer chaudement ſur les Loupes, en le renouvellant tous les jours juſqu'à guériſon.

Il faut avoir ſoin de bien manier la Loupe auparavant pour l'échauffer & la ramollir.

Prenez de la Térébenthine claire & nette, une once ; du Borax, deux gros ; & trois jaunes d'œufs.

Mêlez le tout dans un mortier de

marbre, en verſant peu-à-peu deſſus de l'eau de fleurs de fèves, une livre & demie.

Filtrez enſuite la liqueur, & gardez-la pour l'uſage.

C'eſt un Coſmétique des plus vantés pour adoucir la peau, embellir le teint, & emporter les taches du viſage.

Le Poulet contient beaucoup d'huile & de ſel volatil. Il doit être choiſi jeune, tendre, gras, & bien nourri; il eſt meilleur & plus ſalutaire à l'âge de deux ou trois mois qu'en tout autre temps. Le Poulet eſt humectant, nourriſſant, reſtaurant, & rafraîchiſſant: ſa chair fournit un bon ſuc, & eſt de facile digeſtion; elle a beaucoup de rapport avec celle de la Poule, & elle eſt même encore plus délicate & plus ſucculente: c'eſt pourquoi l'on mange ordinairement la Poule bouillie, & le Poulet rôti. On doit donc regarder le Poulet comme un aliment très-ſalutaire, & qui convient en ſanté comme en maladie; car on ne s'apperçoit point que ſon uſage produiſe de mauvais effets. Il convient en tout temps, à tout âge, & à toute ſorte de tempérament: cependant il eſt encore

moins convenable que la Poule aux personnes accoutumées aux grands exercices de corps, & qui ont besoin d'un aliment solide & durable. On fait avec le Poulet une espèce de bouillon fort léger qu'on appelle *eau de Poulet :* elle se fait en faisant bouillir un Poulet pendant trois heures dans trois pintes d'eau de fontaine sans beaucoup de réduction; on passe ensuite la liqueur par un linge, & on l'exprime fortement. Cette boisson se donne aux malades auxquels on veut faire faire diète, ou quand à cause de la fièvre on n'a besoin que d'une nourriture fort légère : elle convient encore dans les douleurs d'entrailles, & dans le *Cholera-morbus*. Pour lors on la fait boire avec abondance pour tempérer la bile qui regorge dans l'estomac : on farcit aussi quelquefois le Poulet avec l'orge mondé, ou les quatre grandes semences froides, ou avec des racines ou d'autres drogues, pour donner à l'eau de Poulet la vertu qu'on veut qu'elle ait. On nourrit quelquefois des Poulets avec de la chair de Vipère hachée avec du pain dont on leur fait des pâtées; & on les fait manger ensuite à des malades attaqués de lèpres, de galles invétérées, de dartres rebelles; ce qui produit un effet

merveilleux en purifiant fortement la maſſe du ſang. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Année* 1742, *Appendix*, *page* 91, la recette d'un bouillon de Poulet que le Docteur *Marianus Seguer*, Médecin de grande réputation, y donne comme un ſpécifique dans la Lienterie. Ce bouillon nous paroît trop intéreſſant pour n'être pas placé ici; & nous l'allons donner d'après notre illuſtre Auteur.

Prenez un Poulet que vous vuiderez.

Rempliſſez-lui le corps d'une once de feuilles de roſes sèches; ou bien de roſes sèches & de Balauſtes, de chacune une demi-once.

Ajoûtez-y de la poudre de Trochiſques-Ramich de *Meſué*, trois gros pour un adulte, & deux gros pour un enfant.

Placez cette poudre au milieu des feuilles de roſes, de façon qu'elle en ſoit toute enveloppée; & le tout étant placé ainſi dans le corps du Poulet, couſez-le exactement de tous les côtés, afin que rien ne ſorte du corps dans le temps de la cuiſſon.

Faites-le bouillir ensuite dans trois pintes & chopine d'eau de rivière ou de fontaine, à la consomption d'une seule chopine.

Retirez alors le pot du feu, & mettez-le dans un autre chaudron plein d'eau chaude, pour que ce Bain-Marie conserve la chaleur du bouillon.

On donnera au malade un septier de ce bouillon de deux heures en deux heures, lui faisant immédiatement auparavant une onction sur la région de l'estomac avec de l'onguent de la Comtesse, ou du Baume-Catholique, ou avec quelqu'autre liniment fortifiant, en appliquant par-dessus un cataplasme fait avec une mie de pain arrosée de vin, dans lequel on aura fait bouillir de l'Absinthe, de la Menthe, des Roses sèches, & des Balaustes. Ce traitement se répétera de deux heures en deux heures avant que de donner la prise de bouillon. Si le malade dort, il faudra l'éveiller, pour ne pas interrompre le remède, & ne lui pas donner d'autre bouillon plus nourrissant pendant l'usage de celui-ci. On pourra seulement, s'il est très-foible, lui faire avaler dans deux cueillerées de

ce bouillon un demi-gros de Confection-Alkermes, & lui faire flairer de temps en temps quelque eau ſpiritueuſe. Si le malade n'eſt pas guéri après avoir pris tout le bouillon, on en fera un nouveau qu'on donnera dans le même ordre; mais on pourra y joindre quelques priſes d'un bouillon plus nourriſſant. Le Docteur *Seguer* cite pluſieurs exemples de guériſon qui aſſûrent la bonté de ce traitement.

Prenez de la racine de Guimauve, une demi-once; des feuilles de Plantain, de Millefeuille, de Bourſe à Berger, & de Bourrache, de chacune une demi-poignée; des Roſes rouges, une pincée.

Faites cuire le tout avec un Poulet dans une pinte d'eau que vous réduirez à deux bouillons.

Paſſez enſuite par un linge avec une légère expreſſion, & partagez en deux priſes à prendre l'une le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir.

On diſſoudra dans chaque bouillon, avant que de le donner, du bol d'Arménie & de la Terre-ſigillée, de chacun un demi-gros.

Pour un bouillon convenable dans les hémorrhagies.

Le Chapon contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Cet Oiſeau, comme tout le monde ſait, eſt un Coq qu'on a châtré pour le rendre plus gras, & d'une chair plus tendre & plus délicate. En effet, comme il ne reſſent pas les mêmes ardeurs que le Coq, les parties les plus balſamiques & les plus ſpiritueuſes de ſon ſang ne s'échappent point au-dehors, & contribuent à rendre ſa chair d'un meilleur ſuc & plus ſavoureuſe. Le Chapon doit être choiſi jeune, tendre, gras, bien nourri, & qui ait été élevé dans un air pur & ſerein. On eſtime davantage les Chapons vers l'âge de ſix, ſept ou huit mois, qu'en tout autre temps. Leur chair nourrit beaucoup; elle reſtaure, & répare les forces abbatues; elle eſt propre pour la Phthiſie & dans les maladies de conſomption; elle ſe digère facilement. On employe ſouvent en Médecine le bouillon fait avec le Chapon pour fortifier, & rétablir les forces : en un mot, on peut dire que c'eſt une excellente nourriture qui ne peut produire que de bons effets, & qui convient à toute ſorte d'âge & de

tempérament. On ſe ſert en liniment de la graiſſe de Chapon contre les engelures, la goutte, & le rhumatiſme.

Prenez de la membrane intérieure de l'eſtomac de Chapon deſſéchée, quatre onces; de la Noix-muſcade, du Macis, des ſémences de Coriandre, d'Anis & de Fenouil, de chacun trois gros; des feuilles de Menthe, un gros; de la Regliſſe, deux gros; du ſucre roſat, deux onces.

Pulvériſez le tout, & mêlez-le enſemble, pour former une poudre convenable dans les coliques venteuſes, & les flatuoſités de l'eſtomac.

La doſe en eſt d'un gros à un demi gros dans un petit verre de vin après le repas.

HIRUNDO.

NOus connoiſſons en Europe quatre à cinq eſpèces d'Hirondelles; ſavoir, 1°. l'Hirondelle de cheminée ou domeſtique; 2°. La grande Hirondelle qu'on nomme vulgairement *Grand-*

Martinet ; 3°. l'Hirondelle de fenêtre ou à cul-blanc, que quelques-uns appellent *Petit-Martinet* ; 4°. l'Hirondelle de rivière ou de rivage ; 5°. Le Tette-Chèvre, dit en Sologne *Chauche branche*, plus connu ſous le nom de *Crapaud-volant*, que MM. *Linnæus* & *Klein* comptent avec raiſon parmi les Hirondelles. Mais nous ne nous propoſons de décrire ici que la première eſpèce, parce qu'elle eſt la plus uſitée en Médecine.

Hirondelle domeſtique ; *Hirundo*, Offic. Schrod. 320. Ind. Medic. 59. Dal. Pharm. 421. Lemer. 426. Belon des Oiſ. 379. Merr. Pin. 177. *Hirundo domeſtica*, Aldrov. Ornith. 2. 662. Geſn. de Avib. 492. Schwenckf. Aviar. Sileſ. 286. Jonſt. de Avib. 83. Charlet. Exer. 95. Willughb. Ornith. 155. Raij Synop. Method. Av. 71. Albin. Ornith. 43. *Hirundo rectricibus, excepto pari intimo, alba macula notatis*, Linn. Faun. Suec. 244. *Hirundo urbana, ſeu vulgaris ; Hirundo ſanguinolento pectore nobilis, Progne Poëtis dicta*, Nonnull.

Cet Oiſeau pèſe à peine une once. Il a depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue ſept pouces de longueur, & douze pouces & demi de largeur

quand les aîles ſont étendues ; le bec court, noir, fort large près de la tête, plat & enfoncé en cet endroit, pointu par le bout, noirâtre en dedans, mais la langue & le palais jaunâtres ; l'ouverture de la bouche très-ample, pour pouvoir attraper plus facilement les mouches en volant ; la langue courte, large, fendue en deux ; les yeux un peu grands, fournis de membranes clignotantes ; l'iris couleur de noiſette ; les pieds courts, noirâtres ; le doigt extérieur lié par en-bas à celui du milieu ; la tête, le col, le dos, le croupion, d'une fort belle couleur bleue foncée rougeâtre ; une tache obſcurément ſanguine tant au-deſſus qu'au deſſous du bec, mais beaucoup plus grande au menton ; la gorge de la couleur du col ; la poitrine & le ventre blanchâtres avec quelque rougeur, comme auſſi les plumes inférieures qui recouvrent les aîles ; la queue fourchue, compoſée de douze plumes, dont les plus extérieures ſurpaſſent de la longueur d'un pouce celles qui en ſont les plus proches par leurs pointes aigues, les intérieures étant par dégrés plus courtes que les extérieures, mais avec une moindre différence ; toutes les plumes de la queue noires à l'exception des deux

du milieu, & ornées chacune d'une tache blanche tranſverſale; dix-huit grandes plumes à chaque aîle pareillement noirâtres; mais toutes celles qui les recouvrent ſont d'une belle couleur bleue luiſante. Nous lui avons trouvé des ſcarabées dans l'eſtomac; & dans les ventricules des petits pluſieurs petites pierres tranſparentes, inégales, teintes d'une belle couleur vineuſe; en outre près des bords, de petits vermiſſeaux roulés en ſpirale, longs de trois pouces. Cette eſpèce d'Hirondelle fait ſon nid dans les cheminées. J'ai vû ſur la fin de Septembre une grande quantité de ces Oiſeaux qui ſe vendoient au marché à Valence en Eſpagne. Les Naturaliſtes ne conviennent point entr'eux, & nous ne ſavons nous-mêmes où s'en vont les Hirondelles ſe cacher en hyver: néanmoins il nous paroît plus vraiſemblable qu'elles s'en vont dans les pays chauds, comme en Egypte ou en Ethiopie, que non pas qu'elles ſe tiennent alors cachées, ſoit dans des creux d'arbres, ſoit dans des trous de rochers ou de vieux bâtimens, ſoit au fond des eaux ſous la glace, comme le rapporte *Olaüs Magnus*. Suivant le témoignage d'*Hérodote*, elles reſtent perpétuellement en Egypte, c'eſt

à-dire, celles qui y naissent, comme l'observe *Aldrovande*; car les nôtres y vont passer leur quartier d'hyver. J'ai appris, dit *Pierre Martyr*, que les Hirondelles, les Milans & tous les autres Oiseaux de passage s'en vont de nos contrées d'Europe passer l'hyver à Alexandrie. Elles varient quelquefois en couleur comme plusieurs autres Oiseaux. *Aldrovande* dit avoir vû plus d'une fois des Hirondelles domestiques toutes blanches; & que si l'on veut en avoir de pareilles, il n'y a qu'à frotter leurs œufs d'huile d'olives tandis qu'elles couvent. (*Willughby.*)

L'Hirondelle domestique, dit *Belon*, est de moyenne grandeur, étant plus grande que le *petit-Martinet*, & moindre que la grande Hirondelle qu'on nommme *grand-Martinet* ou *Moutardier*. Noüs ne connoissons point d'Oiseau qui vole avec plus d'agilité que l'Hirondelle; elle a de fortes aîles: aussi se fiant à son vol, elle entre familiérement dans les maisons, & fait hardiment son nid dans les cheminées ou aux planchers. Noüs ne voyons point qu'elle descende sur terre pour prendre sa nourriture; car elle mange en volant. Il est vrai qu'elle avale aussi des pierres pour se curer

l'eſtomac. On penſe qu'elle fait des petits deux fois l'an, ce qui nous ſemble être vraiſemblable; car nous voyons qu'elle eſt abſente autant de temps hors de notre païs que préſente : & comme elle revient lorſque l'Eclaire eſt en fleur, les Auteurs ont donné le nom d'Hirondelle à l'Eclaire, la nommant *Chelidonium*. Or de ce que cette Chelidoine a la vertu de guérir les yeux, on penſe auſſi que les petits de l'Hirondelle aveuglés par la fumée des cheminées ſont guéris par l'herbe que la mère leur apporte dans le nid. Elle fait ſon nid ouvert par-deſſus en manière de panier, au lieu que le *petit-Martinet* bâtit ſon nid en forme ſphérique, le couvrant deſſus & deſſous, & n'y laiſſant qu'une gueule étroite.

Selon *Friſch*, cette Hirondelle fait le plus ſouvent ſon nid au-dedans des maiſons où il ne va pas beaucoup de monde qui l'interrompe, ou bien dans des endroits où les Chats, les Rats & d'autres Animaux de rapine ne ſauroient aller. Elle le bâtit de chaume, de foin & de paille, en prenant toujours une becquetée de boue avec chaque brin de chaume, afin de mieux lier le tout enſemble : quelquefois on voit le chaume qui pend du nid; elle lie ſon ouvrage

comme un Maçon. Quand le nid eſt bien uni & bien battu en-dedans, elle y apporte des plumes & toutes ſortes de matières molles. Elle couve deux fois l'année ; la première fois cinq ou ſix œufs, & la ſeconde quatre ou cinq. Lorſque la première couvée s'envole, elle cherche dans le voiſinage un Etang, une Mare, ou quelqu'autre endroit où il y ait beaucoup de roſeaux ; elle y paſſe les nuits, parce qu'il n'y a aucun ennemi de nuit qui puiſſe y venir. Les roſeaux épais les garantiſſent auſſi de la pluye, du moins de façon que le plus fort n'en tombe pas ſur elles ; car elles ne s'embarraſſent pas d'un peu d'humidité. Quand elles s'apperçoivent que quelque Animal veut s'approcher de leur nid, ou qu'elles voyent un Oiſeau de proye en l'air, elles font un cri particulier pour avertir leurs petits, & volent témérairement autour de cet Oiſeau. Il n'y a point d'Hirondelle qui ait un gazouillement plus approchant du chant que l'Hirondelle domeſtique : c'eſt principalement de grand matin dans les longs jours qu'elle chante ; mais elle ennuye bientôt par ſa monotonie. Lorſqu'il n'y a point d'inſectes dans l'air, elle vole autour & tout près des mai-

ſons, & prend les Araignées qui y ſont dans leurs toiles; ou ſi elle voit des inſectes dans des foſſés d'eau croupiſſante, dans des Etangs ou ſur des viviers, elle vole proche de la ſurface de l'eau, & y cherche ſa nourriture: elle chaſſe ces inſectes avec le vent de ſes aîles, & trempe ſa queue dans l'eau où elle voit qu'elle les peut mieux prendre. Ce ſont de toutes les Hirondelles celles qui s'en vont le plus tard: elles s'aſſemblent auparavant à un Etang, ou dans les vignes ſur les échalas, & partent en ſilence le matin dans de beaux jours.

La plûpart des Naturaliſtes regardent les Hirondelles comme des Oiſeaux de paſſage qui s'en vont ſur la fin de l'automne dans des climats plus chauds pour y paſſer l'hyver. Nous les regardons auſſi comme paſſagères: cependant nous avons contre nous le témoignage non-ſeulement d'*Ariſtote*, mais encore de beaucoup d'Auteurs modernes très-reſpectables, dont nous citerons quelques-uns.

Il y a, dit M. *Pluche*, des Oiſeaux de paſſage qui ſe plaiſent dans les païs froids: d'autres ſe plaiſent dans les climats tempérés, ou même dans les plus chauds. Quelques eſpèces ſe contentent de paſſer d'un païs dans un autre, où

l'air

l'air & les nourritures les attirent en certains temps. D'autres traverſent les mers, & entreprennent des voyages d'une longueur qui ſurprend. La méthode des Hirondelles paroît différente de celle des Cailles. On croit être ſûr que pluſieurs paſſent la mer : mais les relations d'Angleterre & de Suède ne laiſſent plus douter que pluſieurs, ou du moins celles des païs les plus ſeptentrionaux, ne s'arrêtent quelquefois en Europe, & ne ſe cachent dans des trous ſous terre, en s'accrochant les unes aux autres, pattes contre pattes, bec contre bec. Elles ſe mettent par tas dans des endroits éloignés du paſſage des hommes, où elles ſont même quelquefois gagnées par les eaux. La précaution qu'elles ont priſe par avance de ſe bien luſtrer les plumes avec leur huile, & de ſe pelotonner la tête en dedans & le dos en dehors, les garantit ſous l'eau & ſous la glace même. Elles s'y engourdiſſent, & y paſſent l'hyver ſans mouvement. Le cœur continue cependant toujours à leur battre, & au retour du printemps la chaleur les dégourdit. Elles regagnent alors leurs demeures ordinaires : chacune d'elles retrouve ſon païs, ſon village ou ſa ville, & ſon nid.

M. *Klein* dans sa *Dissertation sur les Oiseaux de passage*, se montre aussi fort disposé à croire que les Hirondelles passent l'hyver les unes sous l'eau, & les autres dans des souterrains. Le Père *du Tertre*, le Père *Kircher*, M. *Bruhier*, M. *Ellis*, la Société Royale de Londres, sont dans la même opinion. *Olaüs Magnus*, Archevêque d'Upsal, dans son *Histoire Septentrionale*, atteste cette observation comme un fait constant. Mais, comme dit *Frisch*, qui n'est nullement de cet avis, il falloit nous expliquer comment cela se pouvoit faire. J'ai pris, ajoûte cet Auteur, quelques Hirondelles vivantes; je leur ai attaché quelque chose à la patte peu de temps avant leur départ, comme un anneau, un fil rouge teint avec une couleur détrempé dans l'eau. Or il est certain que la couleur s'en seroit passée, si elles étoient restées quelque temps dans l'eau. Néanmoins ces mêmes Hirondelles revinrent au printemps suivant à leur nid avec leur fil rouge aux pattes. D'ailleurs, si les Hirondelles restent pendant l'hyver tant de mois sous l'eau, comment respirent-elles alors? Car elles n'ont point d'ouïes ni de poumons semblables à ceux des Poissons : & si l'on répondoit qu'elles y

vivent comme font les enfans dans le ventre de leur mère, où eſt leur trou ovale par lequel le ſang peut circuler ſans le ſecours de l'air extérieur ? Ces Oiſeaux reviennent d'un lieu où ils avoient les choſes néceſſaires à la vie & la commodité de voler; car leurs plumes ſont bien unies. Les Hirondelles ſont en effet belles quand elles reparoiſſent; leur embonpoint n'a pas diminué; la faim ne les a point affoiblies; elles s'accouplent auſſi-tôt, & font leur nid: mais elles ne reviennent jamais avec des jeunes. Leur quartier d'hyver n'eſt donc pas un païs où elles puiſſent couver une fois ou deux comme elles font chez nous.

Dans une telle contrariété d'opinions, nous ſommes contraints de ſuſpendre notre jugement juſqu'à ce que M. de Réaumur ſoit en état de nous apprendre ce qu'on en doit croire. En attendant, le Lecteur ne ſera pas fâché de ſavoir ce que penſe là-deſſus un ſi célèbre Naturaliſte. Comme nous lui avions expoſé l'obſervation curieuſe, mais ſujette à caution, d'un particulier de notre connoiſſance, touchant des pelotons d'Hirondelles trouvés en hyver dans les Carrières de Vitry près Paris, nous en

reçûmes la réponſe ſuivante : Je voudrois bien avoir vû avec celui qui vous l'a appris, ces paquets d'Hirondelles engourdies tirées pendant l'hyver des Carrières de Vitry. Des faits analogues à celui-ci ſont rapportés par trop de gens pour qu'on doive oſer les nier : mais ils ſont trop contre la règle ordinaire pour qu'on doive les croire. Il en reſte un déſir de les voir : il ſeroit pourtant moins étrange de voir tirer des pelotons d'Hirondelles d'une Carrière, que d'en voir tirer de deſſous la glace. M. le Grand-Maréchal de Pologne qui m'en a promis, ne m'a point encore eu des pelottes d'Hirondelles tirées de deſſous la glace, quoiqu'il n'ait guères moins d'envie de m'en procurer, que j'en ai de les voir. M. l'Ambaſſadeur du Roi de Sardaigne m'en a annoncé de plus proches de cette eſpèce ; il prétend qu'il y en a en Piedmont : mais il lui reſte à m'en convaincre.

L'Hirondelle domeſtique nous annonce le retour du printemps ; elle arrive pour l'ordinaire quinze jours avant les Martinets tant grands que petits ; ſouvent même après ſon arrivée il ſurvient encore des gelées qui en font périr pluſieurs de froid, & ſur-tout de faim

car alors elles ne trouvent ni Mouche, ni Moucheron, ni aucun autre insecte volant en l'air, comme le remarque M. *de Réaumur* dans un Mémoire qui a pour titre *Observations du Thermometre faites en* 1740 *à Paris & dans d'autres endroits, soit du Royaume, soit des Pays étrangers*, & où il s'exprime ainsi : Les Oiseaux qui nous quittent avant l'hyver pour nous venir revoir au printemps, nous prouvèrent bien qu'ils ne sont pas instruits de l'état actuel de notre climat quand ils s'y rendent ; ils abandonnent apparemment les païs où ils se retirent, lorsqu'ils cessent de s'y pouvoir nourrir. Les Hirondelles se trouvèrent mal de n'avoir pas sçu ce qui s'étoit passé chez nous ; la plûpart de celles qui y arrivèrent des premières, y vinrent mourir de faim. Elles se nourrissent des petites Mouches & des Moucherons qu'elles attrapent en l'air, & en 1740 l'air fut peuplé plus tard qu'à l'ordinaire de ces petites Mouches, dont le plus grand nombre passe l'hyver sous la forme de Nymphe ou de Ver. Nous avons prouvé ailleurs que la chaleur avance les transformations de ces insectes, & que le froid les retarde ; les petites Mouches ont donc dû paroître en l'air plus tard

en 1740 que dans les années ordinaires. Les Hirondelles fatiguées par des vols qui ne les mettoient pas en état de prendre le petit gibier néceſſaire pour les faire vivre, tomboient à terre ſans force, & périſſoient faute de nourriture. M. *Bazin* m'écrivit de Strasbourg, au mois de Mai, qu'elles étoient arrivées à l'ordinaire en Alſace dès le commencement d'Avril, & que n'y ayant point trouvé d'inſectes, elles y avoient été réduites à mourir de faim; qu'on les voyoit tomber à toutes les heures du jour aux pieds des paſſants dans les rues, qu'elles tomboient dans les cours & dans les jardins. J'en ai pris pluſieurs à la main dans les jardins de Charenton, à qui il ne reſtoit plus aſſez de force pour tenter de fuir. On en a ramaſſé de même de mourantes ou de mortes dans bien des endroits de Paris & de ſes environs, & j'ai appris qu'elles avoient eu un ſort auſſi funeſte dans bien des Provinces du Royaume. Malgré la longueur de l'hyver, les Roſſignols ne ſe ſont pas rendus plus tard aux environs de Paris que dans les autres années; il y en a déjà pluſieurs que je tiens note du jour où j'en ai entendu chanter un pour la première fois. Je l'entendis en 1740 le 13 Avril au

matin, & mon Jardinier m'avoit aſſûré l'avoir ouï chanter deux jours plutôt, ce qui eſt le temps à-peu-près où il avoit commencé à paroître dans les années précédentes. Quoique les Roſſignols vivent d'inſectes comme les Hirondelles, ils n'ont pas eu autant à ſouffrir d'une cruelle famine, pour être arrivés de trop bonne heure; ce n'eſt pas ſeulement en l'air, comme celles-ci, qu'ils prennent leurs repas, ils ne s'en tiennent pas aux ſeules Mouches, ils ſavent trouver ſur la ſurface de la terre, ſur l'écorce & même ſous l'écorce des arbres, des Vers & des Nymphes de pluſieurs eſpèces qui ſont de leur goût; peut-être même y a-t-il pluſieurs eſpèces de Chenilles dont ils s'accommodent. On a pu être ſenſible au triſte ſort des Hirondelles qui ſe ſont rendus chez nous pour y périr de faim; ce ſont des Oiſeaux dont nous n'avons aucunement à nous plaindre, & dont nous avons peut-être à nous louer; loin de vivre à nos dépens, ils ne ſe nourriſſent que d'inſectes qui pourroient nous être incommodes s'ils ſe multiplioient trop.

L'Hirondelle a les pieds trop courts & trop foibles pour pouvoir marcher: auſſi marche-t-elle aſſez mal & fort rare-

ment. Son vol eſt auſſi tortueux que rapide. Il eſt difficile de l'apprivoiſer en cage, & encore plus de l'y nourrir. Elle pond otdinairement à chaque couvée quatre à cinq œufs blancs-cendrés piĉtés de brun, ſur-tout vers le gros bout. *Ariſtote* obſerve que ſi l'on crève les yeux aux petits de l'Hirondelle quand ils ſont encore foibles & récemment éclos, ils ſe guériſſent & recouvrent enſuite la faculté de voir. *Celſe* fait la même remarque; & il ajoûte que comme les humeurs de leurs yeux ſe réparent très-promptement, cela a donné lieu à la fable du vulgaire qui veut que cette opération ſoit dûe à la vertu de la Chelidoine. Selon *Elien*, leur éducation s'exécute avec une équité admirable de la part du père & de la mère; car on commence par le plus âgé, & l'on finit par le plus jeune; celui qui ayant reçu la becquée a changé de place, ne reçoit plus rien juſqu'à ce qu'il y ſoit retourné. *Pline* avance que toutes les fémelles des Oiſeaux ſe laiſſent couvrir par le mâle; mais que les Hirondelles s'accouplent queue à queue comme les Papilions. Il faudroit l'avoir vû pour le croire, & *Aldrovande* tient avec raiſon cette aſſertion pour ſuſpecte. Quand les Hirondelles volent

bas, rasant la terre & l'eau, c'est signe de pluye : or elles volent ainsi, soit pour faire la chasse aux Mouches & aux autres insectes dont elles se nourrissent, soit pour éviter le vent. Il semble qu'elles aiment la compagnie des hommes, s'y croyant en sûreté. *Elien* dit que ces Oiseaux sont consacrés aux Dieux Penates & à *Vénus* : de-là sans doute est venue l'opinion qu'ils habitent nos maisons avec confiance. Une idée à-peu-près semblable s'est gravée, au rapport d'*Aldrovande*, dans l'esprit des femmelettes du Bolonois, puisqu'elles défendent à leurs enfans de les tuer, & que pour les en détourner plus sûrement elles leur font entendre qu'ils sont consacrés à la Sainte Vierge. *Gesner* remarque pareillement que le vulgaire se réjouit de l'arrivée des Hirondelles, & qu'il leur donne l'hospice si volontiers, comme à des Oiseaux qui portent bonheur, qu'il se feroit un scrupule de détruire leurs nids.

L'Hirondelle, dite en Grec *Kelidôn*, & en Italien *Rondine* ou *Rondinella*, a été ainsi nommée du mot Latin *Hirundo*, ou plutôt du diminutif inusité *Hirundinella*, selon *Ménage*. On l'appelle autrement *Herondelle*, *Harondelle*, *Arondelle*, *Aronde*, ou *Eronde* ; & ses

petits, *Hirondeaux*, *Arondeaux*, *Arondelets*, ou *Hirondelleaux*. Quant à notre Hirondelle domeſtique, de maiſon, de cheminée, ordinaire ou commune, elle ſe nomme en Allemand *Hauſſ-Schwalben*; en Anglois *Common* ou *Houſe-Swallow*; en Suédois *Ladu-Swala*; tous mots qui ſignifient la même choſe.

L'Hirondelle contient de l'huile, & beaucoup de ſel volatil. Cet Oiſeau n'eſt pas d'uſage en aliment, du moins chez nous, à moins que ce ne ſoit parmi les pauvres; car, ſelon *Aldrovande*, on eſtime en Italie, notamment dans le Bolonois, les petits des Martinets quand ils ſont gras, comme un mets délicieux. Sa ſéchereſſe & ſa maigreur le font abſolument rejetter: mais il n'en eſt pas de même en Médecine, & l'on en tire différentes préparations qui ſont fort eſtimées. En général, l'Hirondelle eſt propre contre l'Epilepſie, contre l'Eſquinancie & les autres inflammations de la gorge, pour éclaircir & fortifier la vûe. On fait deſſécher des Hirondeaux à feu ouvert dans un vaiſſeau de terre; & après les avoir réduits en poudre, on en fait prendre un gros, ſoit ſeul, ſoit mêlé avec d'autres médicamens appropriés contre l'Epilepſie, l'Apoplexie, la

Paralyſie, & les vapeurs hyſtériques. On tient dans les Boutiques une eau d'Hyrondelles compoſée, qui eſt très-recommandée dans tous ces cas. La doſe en eſt depuis une demi-once juſqu'à trois onces. Mais il faut bien remarquer que comme les Hirondelles n'ont de vertu que par leur ſel volatil, on doit avoir ſoin lorſqu'on a diſtillé cette eau, de ne pas rejetter comme inutile le marc qui reſte au fond de la Cucurbite : on doit donc mettre la matière reſtante après la diſtillation dans une Cornue de terre ou de verre adaptée à un gros balon qu'on luttera bien, & donner enſuite un feu gradué qui fait ſortir ſucceſſivement le phlegme, l'eſprit, l'huile, & enfin le ſel volatil. On laiſſe refroidir les vaiſſeaux ; on les ſépare, & après avoir agité tout ce qui a paſſé dans le balon pour bien détacher & mêler le ſel volatil, on filtre le tout par un papier gris pour en ſéparer l'huile, & l'on rectifie la liqueur filtrée par un alembic de verre à un petit feu de ſable. On a par ce moyen une eau empreinte des principales ſubſtances des mixtes qui entrent dans la compoſition de l'eau d'Hirondelles. Cet eſprit auſſi rectifié & chargé de ſel volatil, ſe mêle avec la première

diſtillation, & augmente beaucoup le bon effet qu'on en doit attendre. Tous les Auteurs recommandent les petits d'Hirondelle contre l'Eſquinancie & contre la foibleſſe de la vûe. On s'en ſert intérieurement & extérieurement. On les fait deſſécher ſur le feu comme nous venons de le dire, & l'on donne au malade de la cendre depuis un demi-gros juſqu'à un gros dans un verre d'eau. En outre on mêle cette cendre avec du Miel, & l'on en fait un liniment à l'extérieur ſur la gorge dans l'Eſquinancie, ou ſur les yeux dans la foibleſſe de vûe. La fiente d'Hirondelle eſt extrémement chaude, âcre & réſolutive; elle entre dans les gargariſmes contre l'Angine, & elle a au moins autant de vertu que l'*Album Græcum* qu'on y employe ordinairement. On s'en ſert encore contre la difficulté d'uriner, contre les graviers & la colique néphrétique. C'eſt un puiſſant inciſif qui atténue & déterge les glaires & les graviers adhérants aux conduits de l'urine. Le nid d'Hirondelle eſt regardé par quelques-uns comme ſpécifique contre l'Eſquinancie & l'inflammation des Amygdales. On en fait un Cataplaſme de la manière ſuivante:

Prenez un nid d'Hirondelle avec les petits s'il y en a.

Pilez-le tout, & faites-le cuire dans une suffisante quantité d'eau.

Passez ensuite par un tamis, pour en faire un cataplasme à appliquer sur la région de l'inflammation.

Le vertu de remède vient en partie de la fiente qui se trouve dans le nid, & en partie de la terre limoneuse dont il est construit. La fiente d'Hirondelle est de la nature d'un sel salé volatil ou ammoniac; elle est extrêmement chaude, incisive & résolutive comme nous venons de dire : ainsi elle agit en dissolvant & en attenuant le sang arrêté dans la partie où il cause de l'inflammation, ou si l'inflammation ne peut pas se résoudre, en augmentant un peu le mouvement du sang elle aide à la maturation de l'abscès, & facilite la suppuration. La terre limoneuse qui est d'une nature saline, y contribue aussi; car non-seulement elle empêche le sang de croupir, mais en aidant à son mouvement elle facilite la résolution de l'endroit affecté; c'est ce qui fait que ce cataplasme a tant de vertu : aussi *Amatus Lu-*

sitanus & d'autres Médecins assûrent-ils avoir guéri une infinité d'Esquinancies par son usage. Ordinairement on l'applique seul : cependant on y ajoûte quelquefois des huiles, ou d'autres médicamens, pour le rendre plus efficace. On trouve dans l'estomac de quelques jeunes Hirondelles une petite pierre de la grosseur d'une Lentille, qu'on appelle *Pierre d'Hirondelle.* On s'en sert pour mettre dans les yeux afin d'en faire sortir quelque ordure qui y est entrée. Comme cette pierre est alkaline, la sérosité de l'œil l'imbibe & la ramollit, ensorte que le corps étranger s'y agglutine & tombe avec elle. Quelques-uns font porter de ces Pierres d'Hirondelle attachées au col ou au bras des enfans attaqués d'Epilepsie pour les garantir de cette maladie : mais ce remède est de peu de vertu.

Les Hirondelles font la base de l'Eau d'Hirondelle composée de la Pharmacopée de Paris.

Prenez de la cendre de petits d'Hirondelle, & du *Castoreum*, de chacun un gros.

Faites infuser le tout pendant la nuit dans une once de bon vinaigre.

Passez le lendemain par un linge avec expression, & donnez la colature dans l'Epilepsie avant ou après l'accès.

Prenez de la poudre d'Hirondelles desséchées, telle quantité qu'il vous plaira.
Incorporez-la avec une suffisante quantité de miel pour faire un liniment sur la gorge dans l'Esquinancie ou l'inflammation des Amygdales.
Prenez deux nids d'Hirondelles.
Pilez-les dans un mortier en versant dessus une suffisante quantité d'eau commune.
Faites-les cuire ensuite pendant une demi-heure, & passez-les par un tamis.
Ajoutez à la pulpe, de l'huile de Camomille & de celle de Lis, de chacune une once; & un jaune d'œuf.
Faites du tout un cataplasme à appliquer chaudement sur la gorge dans l'Angine.

Prenez un nid d'Hironelle, des fleurs de Sureau trois poignées.
Faites cuire le tout dans du lait de

Vache à la conſiſtance d'un cataplaſme, auquel vous ajoûterez en le remuant une once d'huile de Camomille pour appliquer ſur la gorge dans l'inflammation des Amygdales.

Quelques Médecins font entrer le vinaigre au lieu d'eau pour former ces cataplaſmes: mais nous n'approuvons pas cette méthode ; nous croyons même que la vertu du remède en eſt diminué, parce que l'acide du vinaigre fixe le ſel volatil qui ſe trouve dans le nid d'Hirondelle, & par-là le rend moins pénétrant & moins réſolutif.

Prenez des Hirondelles vivantes au nombre de quarante ; du *Caſtoreum* une once ; du vin blanc, trois livres.

Faites macérer le tout enſemble pendant vingt-quatre heures.

Diſtillez au bain-marie juſqu'à ſiccité.

Prenez enſuite le marc que vous diſtillerez par la cornue & rectifiez à feu doux l'eſprit urineux qui en viendra, ayant ſoin de laiſſer l'huile au fond.

Mêlez cet eſprit rectifié avec la pre-

mière eau que vous garderez pour l'uſage.

La doſe eſt d'une demi-once juſqu'à deux onces dans l'Epilepſie & les accès hyſtériques.

MERULA.

MErle ordinaire ou commun ; *Merula*, Offic. Dal. Pharm. 427. Lemer. 568. Geſn. *de Avib.* 542. Charlet. Excr. 90. Merr. Pin. 177. Aldrov. Ornith. 604. Jonſt. *de Avib.* 73. *Merula nigra*, Belon. des Oiſ. 320. Schwenckf. *Aviar. ſiles.* 300. *Merula vulgaris*, Willughb. Ornith. 140. Rai. Synop. Method. Av. 65. *Turdus ater, roſtro palpebriſque fulvis*, Linn. Faun. Suec. 184. *Turdus niger*, *Merulus*, *Nigrettus ſeu Nigretta*, *Collyrion*, Quorumd.

Cet Oiſeau égale en grandeur la Grive que *Belon* nomme *Litorne*, & pèſe comme elle quatre onces. Il a depuis la pointe du bec juſqu'au bout des pieds neuf pouces & demi de long & juſqu'au bout de la queue dix pouces & demi à onze pouces ; le bec long d'un pouce, jaune-ſaffrané ; mais dans la fémelle la pointe & le deſſus du bec ſont noirâ-

tres ; le dedans de la bouche jaune dans l'un & l'autre ſexe ; la circonférence des paupières jaune pareillement ; dix-huit grandes plumes à chaque aîle, dont la quatrième eſt la plus longue ; la queue longue de quatre pouces & demi, composée de douze pennes d'égale longueur, à l'exception des dernières de chaque côté qui ſont tant ſoit peu plus courtes que les autres ; les pieds noirs ; le doigt extérieur & le poſtérieur égaux ; le premier attaché à celui du milieu par ſa partie inférieure ; le foye diviſé en deux lobes, dont le droit eſt le plus grand ; une véſicule du fiel ; l'eſtomac moins muſculeux, comme dans les autres Oiſeaux du même genre. Je n'ai pu trouver aucun veſtige d'appendice inteſtinale. Il ſe nourrit indiſtinctement de bayes & d'Inſectes. Quand les mâles ſont encore jeunes & de l'année, leur bec eſt noirâtre ; mais au bout d'un an il devient d'un beau jaune ; le mâle avancé en âge eſt très-noir par-tout. Les mâles & les fémelles étant jeunes ſont plutôt bruns que noirs, ils ont la poitrine rouſſâtre, & le ventre un peu griſâtre. Parmi les petits, on ne ſauroit diſtinguer les mâles d'avec les fémelles par la couleur. Le mâle chante beaucoup. La fé-

melle pond à chaque couvée quatre ou cinq œufs bleuâtres parsemés de taches brunes. Cet Oiseau se trouve quelquefois de couleur blanche dans les Alpes, dans l'Apeninn & autres montagnes élevées. Nous avons vû à Rome chez un Oiselier un Merle bigarré de blanc & de noir : mais cela n'arrive que par accident, comme dans le Corbeau, la Corneille & autres Oiseaux : ainsi le Merle ne doit pas être censé faire une espèce différente du noir. Le Merle construit son nid avec beaucoup d'art, c'est-à-dire, de mousse extérieurement, de rameaux déliés & de menues racines liées ensemble avec de la boue qui tient lieu de colle : le dedans en est aussi lutté. Il ne pond pourtant pas ses œufs sur la boue à nud comme fait la Grive : mais il met par-dessus la boue du chaume, de la paille, du poil ou du crin, ou d'autres matières molettes propres à recevoir ses œufs, afin qu'ils soient moins exposés à se casser, & que les petits soient couchés plus mollement. Il aime à se baigner & à s'éplucher. Il se plaît aussi à voler seul, & c'est de son amour pour la solitude que *Varron* & *Festus* ont tiré l'étymologie de son nom Latin. (*Willughby*.)

Chacun sait, dit *Belon*, que le Merle

eſt de couleur noire, & que ſon bec devient jaune en vieilliſſant comme celui de l'Etourneau. On trouve une différence manifeſte entre le mâle & la femelle. *Ariſtote* obſervant ſes mœurs, dit qu'il gazouille en hyver, mais qu'il chante en Eté à gorge déployée, & qu'il change de couleur, étant plus noir l'Eté que l'Hyver. On eſt dans l'opinion qu'il fait des petits deux fois par an; & ainſi il commence de bonne heure, c'eſt-à-dire, dès le premier Printemps avant les autres Oiſeaux. Il mange de toutes ſortes de viandes, vers, ſemences, & fruits. Il eſt ſi commun qu'on le connoît en tous lieux pour ſon chant haut, & qu'on le nourrit par-tout en cage. Les anciens ont penſé qu'il y avoit liaiſon d'amitié entre les Grives & les Merles. On nomme celui-ci Merle noir pour le diſtinguer des autres, nommément du Merle au collier ſi commun en Savoye & en Dauphiné, qu'on trouve de même goût que le Merle noir, & qui vit des mêmes viandes. Le Merle blanc a toujours été rare. *Ariſtote* dit que le Merle blanc eſt grand comme le noir, ayant la voix ſemblable; mais qu'il eſt ſeulement familier dans l'Arcadie en la contrée de Cyllène, & qu'on ne l'a jamais trouvé

en autre lieu. Mais si *Alexandre* eût commandé en Savoye & en Auvergne comme en Arcadie, & qu'Aristote y eut envoyé des Oiseleurs, il n'eût peut-être pas dit qu'il ne naît nulle part ailleurs; car les Paysans de Savoye & d'Auvergne lui auroient fait voir le contraire.

La Merlesse est toute différente du Merle, on la prendroit volontiers pour un Oiseau d'une autre espèce. Le mâle commence à chanter dès que la neige est à peine fondue, & son chant n'est point désagréable quand on l'entend dans un bois où il y a un écho, ou dans une vallée. Ce qu'il a une fois appris, il le retient toute sa vie. Il est docile, & l'on peut l'instruire à parler; mais sa voix n'est jamais articulée comme celle du Perroquet. Il aime les bocages épais; il fait ordinairement son nid dans l'épine blanche à la hauteur d'un homme, ou à peu près; ce nid est grand, solide, arrondi & creux en forme d'écuelle. Le mâle couve de temps en temps à la place de la fémelle pendant le jour; le reste du temps il lui porte à manger, l'égaye par son chant, & veille au tour d'elle pour en écarter l'ennemi. On pourroit les faire couver en cage. Un Observateur curieux nous assûre qu'ayant mis un

Merle & une Merlesse dans une grande volière au fond de son jardin où il y avoit un If taillé en pyramide, il fut attentif à suivre leurs procédés. D'abord ils posèrent de la mousse pour base de leur nid; puis ils répandirent sur cette base la poussière dont ils avoient empli leur gosier, & piétinant dans l'eau pour se mouiller les pieds ils la détrempèrent; ce qu'ils continuèrent de faire couche par couche. La fémelle couva soigneusement ses œufs, étant bien nourrie par le mâle. Quand les petits furent éclos, ils leur donnèrent de Vers de terre coupés par morceaux, ayant soin de recevoir la fiente que chaque petit rendoit après avoir avalé la becquée; & cette fiente servoit en partie de nourriture au Père & à la Mère. Ils firent ainsi quatre couvées dans la même année : mais, chose étonnante, ils mangèrent les deux dernières couvées. Notre Observateur a vû le mâle tuer ses petits l'un après l'autre, & les donner à la fémelle : d'où il croit pouvoir conclure que c'est la raison pourquoi les Merles étant naturellement si féconds, font néanmoins peu communs en comparaison des Grives & des Alouettes. Mais ce fait nous a paru si contraire aux loix ordinaires de la

Nature, qu'il seroit à souhaiter qu'une pareille observation fût répété plusieurs fois. *Aristote* & *Pline* disent que les Merles s'en vont ou se tiennent cachés l'Hyver : ces Naturalistes se sont trompés : du moins ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils restent en France tout l'Hyver comme la plûpart des Grives. Les Habitans de la Sologne prétendent que le Merle a accoutumé de dormir le derrière tourné du côté du vent, & que cette mauvaise habitude est cause que cet Oiseau ne vit pas longtems ; car tous les autres Oiseaux tournent la tête vers le vent pour dormir afin que leurs plumes n'étant point dérangées, ils aient moins froid durant la nuit. Mais on peut bien douter de la vérité du fait jusqu'à ce qu'il ait été mieux vû.

Le Merle se nomme en Grec *Cossuphos* ou *Cottuphos* ; en Italien *Merula*, *Merla* ou *Merlo* ; en Espagnol *Mierla* ; en Allemand *Meerlen* ; en Flamand *Meerl* ; en Anglois *Black-bird*, comme qui diroit Oiseau noir ; en Suédois *Trast* ; en Picard *Normesle* ; en Gascon *Merlat*. Or la plûpart de ces noms viennent du Latin *Merula*. Quelques-uns appellent le jeune Merle *Merleau*. La femelle est nommée vulgairement *Merlesse* ; en Lor-

raine Merlette ; ailleurs *Merluche*.

Le Merle contient beaucoup d'huile & de Sel volatil. Cet Oiſeau eſt d'uſage en aliment ; il peut être mis au nombre des Oiſeaux qui forment un bon ſuc. Les Romains engraiſſoient les Merles avec les Grives, & les enfermoient dans des volières. En effet le Merle a beaucoup de rapport avec la Grive : mais il n'eſt pas ſi délicat, ni ſi facile à digérer, bien que certains Auteurs le préferent à la Grive. Pendant les vendanges les merles ſont aſſez bons parce qu'ils mangent alors du raiſin ; mais leur chair devient amère lorſqu'ils ſont réduits à ſe nourrir de bayes de Genièvre, de graines de Lierre & d'autres fruits ſemblables. On les doit choiſir jeunes, tendres, & bien nourris ; car en vieilliſſant leur chair devient dure, ſèche, & de difficile digeſtion. Ils conviennent en tout temps, à toute ſorte d'âge & de tempérament.

Quant à leur uſage en Médecine, on les eſtime convenables dans le cours de ventre & dans les diſſenteries. Ceux qui ſont ſujets aux Hémorroïdes ou qui portent quelque Ulcère, doivent s'abſtenir d'en manger. L'huile dans laquelle on a fait cuire des Merles, eſt eſtimée

mée contre la Sciatique; & la fiente de ces Oiseaux dissoute dans du vinaigre dissipe les rousseurs du visage & les taches de la peau, si l'on s'en sert en liniment.

MOTACILLA.

DE tout temps le mot Latin *Motacilla* avoit été consacré pour désigner un Genre unique d'Oiseaux qui comprend trois espèces, selon *Willughby*; sçavoir, 1°. La Hoche-queue blanche & noire, ou commune; 2°. La Hoche-queue jaune; 3°. La Hoche-queue cendrée. Mais M. *Linnæus* a jugé à propos d'étendre la même dénomination à plusieurs genres d'Oiseaux tout différents, par la raison qu'ils remuent aussi plus ou moins souvent la queue. Nous nous contenterons de décrire la première espèce de Hoche-queue, parce qu'elle est de quelque usage en Médecine.

Hoche-queue commune, ou Lavandière; *Motacilla*, Offic. Schrod. 321. Dal. Pharm. 422. Lemer. 583. Merr. Pin. 178. *Cnipologus*, Belon des Ois. 56. *Motacilla, quam nostri albam cogno-*

minant, Gesn. *de Avib.* 618. *Motacilla alba*, Aldrov. Ornith. 2. 726. Schwenckf. Aviar. Siles. 306. Jonst. *de Avib.* 86. Charlet. Exer. 96. Willughb. Ornith. 171. Ray Synop. Method. Av. 75. Albin. Ornith. 47. *Motacilla pectore nigro*, Linn. Faun. Suec. 214. *Motacilla seu vulgaris ; Albicilla , Culicilega , Susurada , Passeraquaticus, Sisopygis , Cauda tremula , Nonnull.*

Ce petit Oiseau est connu par-tout ; il a le corps oblong ; il pèse six gros. Il a depuis la pointe du bec jusqu'au bout de la queue près de huit pouces de long, & entre les deux extrémités des aîles étendues onze pouces de large ; le bec menu, qui n'a pas un pouce de longueur, pointu, noir ; la langue fendue en deux & comme lacérée ; la bouche noire en-dedans ; l'iris des yeux couleur de noisette ; les pieds, les doigts, les ongles, longuets & d'un noir-brun, l'ongle du doigt de derrière fort long, comme dans les Alouettes ; le doigt extérieur attaché à sa naissance à celui du milieu ; la mâchoire supérieure du bec & ensuite les yeux entourés de plumes blanches qui s'étendent presque jusqu'aux aîles de chaque côté, le sommet de la tête, & le col

tant deſſus que deſſous, noirs juſqu'au ſternon & au dos ; le ventre & la poitrine blancs ; le milieu du dos d'un noir-cendré ; le croupion noir : On a obſervé dans un autre Oiſeau de même eſpèce un demi-cercle noir au bas de la gorge, avec des cornes allongées preſque juſqu'aux mâchoires ; les aîles étendues de figure ſemi-circulaire ; dix-huit grandes plumes à chaque aîle, dont les trois dernières finiſſent en pointes plus aiguës, au lieu que les bouts de celles du milieu ſont mouſſes & crenelés, les dernières étant ornées de lignes blanches étroites ; les plumes du premier rang en recouvrement, noires à bouts & bords blancs ; mais celles du ſecond rang ont ſeulement les pointes blanches ; la queue fort longue, de trois pouces & demi de long, que l'Oiſeau remue continuellement, d'où lui eſt venu le nom de *Motacilla* ou de *Hoche-queue* ; douze pennes à la queue, dont les deux du milieu ſont plus longues que les autres & pointues, toutes les autres étant égales entr'elles ; les extérieures preſque toutes blanches & les autres noires ; la couleur du plumage variable quelquefois, tantôt plus cendrée, tantôt plus noire, le Foye de

couleur pâle. La Hoche-queue habite autour des eaux, où elle attrape des Mouches & des Vermiſſeaux ; de plus, elle ſuit la charrue à cauſe des vers qu'elle met à découvert en tournant les mottes, comme nos laboureurs l'ont obſervé avec *Aldrovande* & me l'ont rapporté. En hyver elle ne ſe montre point dans la partie ſeptentrionale d'Angleterre, & même elle eſt rare dans la partie méridionale, ſoit parce qu'elle ſouffre le froid impatiemment, ſoit faute de nourriture parce que les Mouches & les autres Inſectes aîlés dont elle ſe nourrit principalement, ne ſe trouvent point durant l'hyver. Après avoir ouvert ſon eſtomac, nous en avons tiré des Inſectes ſemblables aux vers de farine. *Geſner* dit qu'en Suiſſe les Oiſeleurs ont obſervé que cet Oiſeau nourrit le petit du Coucou. *Albert le Grand* & nôtre propre expérience, comme nous l'avons rapporté ailleurs, confirment la même choſe (*Willughby.*)

La Lavandière, dit *Belon*, tient cette appellation Françoiſe, parce qu'elle eſt fort familière aux ruiſſeaux, où elle remue toujours la queue en hochant le derrière comme une Lavandière qui bat ſes drapeaux ; ou bien elle pourroit être

nommée ainſi, parce qu'elle tient compagnie aux Lavandières ſur les rivages des eaux : elle eſt aſſez haut enjambée, & court fort. Elle a une marque particulière par laquelle on voit qu'elle ſuit les Oiſeaux de rivière ; ſçavoir, les dernières plumes de ſes aîles joignant le corps auſſi longues que les premières de devant, leſquelles ſe trouvent auſſi en tous autres Oiſeaux qui vivent de Mouches & de vers de terre, comme Pluviers & Vanneaux. Les jeunes Lavandières de ſix mois ſont d'autre couleur que les vieilles d'un an qui ont mué leur premier plumage. De tous les Oiſillons ſauvages, il n'y en a aucun qui ſoit ſi privé que les Bergerettes & Lavandières ; car elles viennent juſqu'auprès des perſonnes ſans avoir peur, & pouſſent une voix haute & claire en volant, ou quand elles ont eu peur, qui eſt pour s'entr'appeller. Mais outre cela elles ſçavent roſſignoler du gozier melodieuſement ; ce qu'on peut ſouvent ouir vers le commencement de l'hyver.

La Hoche-queue eſt fort leſte & gaye ; elle fait ſon nid d'herbes ſéches & de menues racines ſous des pierres, ou dans une foſſette en terre, ou bien ſous

une motte; elle pond cinq à six œufs menus, blancs, parsemés de petites taches brunes. On peut la nourrir dans une étuve, où non-seulement elle fait la chasse aux Mouches, mais aussi elle ramasse des miettes de pain, & y dure long-temps. Elle marche quelquefois un peu avant dans l'eau pour y chercher sa vie. Selon *Gesner*, la Bergeronnette jaune reste, au lieu que la Lavandière s'en va en automne. Mais ceci ne s'observe point en France; car elles y restent l'une & l'autre toute l'année. Il est fait mention dans les *Ephémérides d'Allemagne*, d'une Hoche-queue qui n'ayant point d'anus rendoit ses excrémens par le bec, & qui malgré ce vice de conformation se portoit fort bien.

La Lavandière s'appelle en Grec *Cnipologos*, *Seisopugis*, en Italien *Ballarina*, *Bovarina*, *Dodinzinzola*, *Codatremola*; en Allemand *Bach-Steltze*, ou *Kloster-Fraulin*; en Anglois *White Water Wagtail*; en Suédois *Arla*, ou *Saedesarela*. On la nomme encore en François *Hoche-queue*, *Hoche-cul*, *Branlequeue*, *Guigne-queue*, *Hausse-queue*, *Batte queue*, *Batte mare*, *Batte-lessive* ou *Batta-lessive*, *Bergeronnette*, *Vachère* ou *Vachette*, *semeur*. Or ces diverses

dénominations lui viennent du branlement perpétuel de ſa queue, ou de ce qu'elle ſuit les Moutons, les Vaches & la Charrue.

La Hoche-queue contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Ce petit Oiſeau eſt apéritif & fort recommandé par les Auteurs contre la pierre & les graviers : On le fait ſécher, & on le prend en poudre depuis un ſcrupule juſqu'à un gros dans de l'eau de Saxifrage, ou infuſée dans un verre de vin blanc.

NOCTUA.

LE mot Latin *Noctua* eſt un nom générique qui peut ſe donner à tous les Oiſeaux de nuit, quoique la plûpart des Auteurs l'employent particulièrement pour ſignifier la petite eſpèce de Hibou qu'on appelle *Chouette*. Pour nous, nous entendons parler ici du Hibou d'Egliſe ou de clocher, plus connu ſous le nom de *Freſaye*.

Freſaye, Effraye, ou Orfraye; Noctua, Offic. Schrod. 321. Dal. Pharm. 429. Geſn. *de Avib.* 561. Schwenckf. Aviar Sileſ. 308. *Strix*, *Caprimulgus*,

& *Fur nocturnus*, Belon des Oiſ. 143. *Strix*, Aldrov. Ornith. 1. 561. Aluco, Jonſt. *de Avib.* 32. Charlet. Exer. 78. *Aluco minor*, Willughb. Ornith. 67. Ray Synop. Method. Av. 25. *Noctua Templorum alba; Ulula Flammeata; Avis mortis*, Quorumd.

Cet Oiſeau égale le Pigeon en grandeur; il pèſe onze onces & demie. Il a depuis la pointe du bec juſqu'au bout de la queue quatorze pouces de long, & les extrémités des aîles étendues, diſtantes de trois pieds un pouce & demi; le bec depuis ſa pointe juſqu'aux coins de la bouche long de près d'un pouce & demi, blanc, crochu par le bout; la langue un peu fourchue; les narines oblongues; les yeux & le menton entourés d'un cercle ou collier de petites plumes mollettes, blanches, ceintes de plumes jaunes plus roides, lequel commence aux narines de chaque côté, reſſemblant au voile d'une femme, enſorte que les yeux ſont comme enfoncés dans une cavité profonde formée par de petites plumes redreſſées tout à l'entour; le fond des plumes environnantes ſituées aux angles intérieurs des yeux, jaune; les oreilles recouvertes d'un couvercle qui naît de la partie

antérieure près des yeux & panche en arrière, étant traversé en droite ligne par le cercle intérieur de plumes mollettes & cottonneuses que nous venons de dire; la poitrine, le ventre & le dessous des aîles blancs, pictés de taches obscures, quarrées, espacées; la tête, le col, le dos jusqu'aux grandes pennes des aîles très-joliment ornés de diverses couleurs au-dessus des autres Oiseaux de nuit, toutes les plumes qui d'ailleurs sont d'un jaune clair, étant vers les bouts variées par de petites lignes blanches & noirâtres ondées qui représentent une sorte de grisaille; outre que sur le tuyau de chacune, on apperçoit des plaques composées d'une suite de taches blanches & de noires qui se succédent tour à tour, les unes l'étant de trois taches blanches & d'autant de noires, les autres de deux, & les autres d'une seule; vingt-quatre grandes pennes à chaque aîle, dont les plus grandes ont quatre marques brunes, & les moindres seulement trois; les espaces intermediaires jaunes, semés de petits points noirâtres: les barbes extérieures de la première plume finissent par des soyes séparées l'une de l'autre qui représentent les dents d'un

peigne ; & les aîles pliées s'étendent jusqu'au bout de la queue , ou même au-delà ; la queue longue de quatre pouces & demi , composée de douze pennes à peu près égales , de la couleur des aîles , entrecoupée par quatre taches transversales brunes ; les bords intérieurs des plumes tant de la queue que des aîles , blanchâtres ; les jambes couvertes jusqu'aux pieds d'un duvet épais ; les doigts revêtus seulement de poils clair-semés ; l'ongle du doigt du milieu dentelé au côté intérieur , comme dans les Hérons , quoique moins manifestement : chaque pied n'a qu'un doigt de derrière , mais le plus extérieur des doigts de devant peut en quelque façon se fléchir en arrière comme un second doigt postérieur ; les intestins longs de douze pouces ; deux appendices cœcales seulement ; la vésicule du fiel ample ; les œufs blancs. La description d'*Aldrovande* s'accorde exactement avec la nôtre. Dans cet Oiseau , & , comme je m'imagine , dans tous les autres Oiseaux de ce Genre , l'œil est d'une structure rare & singulière ; car la partie saillante & qui paroît au-dehors , quoique fort ample , n'est rien autre chose que l'iris seule ; de manière que le globe de l'œi.

étant ôté en entier de ſon orbite repréſente un caſque, l'iris ou la partie apparente répondant au couvre-chef, & la partie cachée qni s'étend au-delà en tout ſens répondant aux bords. Or les yeux ſont tout-à-fait fixes & immobiles ; les bords intérieurs des paupières ſont jaunes tout à l'entour. *Marcgrave* dit que cet Oiſeau ſe trouve au Bréſil, & il le décrit ſous le titre de *Tuidara*, des Braſiliens. (*Willughby.*)

Il n'y a perſonne, dit *Belon*, en toute notre Nation qui ne ſçache que l'Oiſeau de cri effrayant qu'on entend crier la nuit en volant, ſe nomme une Effraye ou Freſaye : mais il faut prendre garde que l'affinité du nom d'Orfraye pris pour Freſaye, ne trompe ; car c'eſt un autre Oiſeau. Comme il a un cri épouvantable, chacun en a peur, au moins ceux qui ſont ſujets à avoir peur de l'ombre des eſprits. C'eſt la raiſon pourquoi il a été nommé *Strix*, comme qui diroit en notre langue *Oiſeau Sorcier*. Il nous ſemble que c'eſt lui que les Grecs ont nommé *Ægothelas*, qu'on a traduit en Latin par *Caprimulgus*, & que Pline nomme *Fur Nocturnus*. *Ariſtote* raconte une choſe étrange de ſon caractère malfaiſant : c'eſt qu'il vole la

nuit dans les étables pour ſucer le lait des tetines des Chèvres, d'autant qu'il ne voit goutte de jour, & pour cela il cherche ſa pâture de nuit : auſſi eſt-ce delà qu'il eſt nommé en Grec *Ægothelas.* On peut aſſurer que l'Oiſeau qui a une ſi horrible voix & dont nous prétendons parler, eſt une eſpèce particulière différente de tous les autres Oiſeaux de nuit. Ses yeux ſont ronds & fort petits, choſe en lui digne d'être regardée à deux fois ; car on ſçait que les autres Oiſeaux de nuit les ont exceſſifs en grandeur. Il eſt de taille beaucoup moindre qu'un Hibou, portant les mêmes madrures ſur ſes plumes : toutefois il eſt d'autre couleur, ſçavoir un peu noirâtre, moucheté & plombé, principalement ſur le bout des aîles & de la queue. Ses jambes & ſes pieds ſont couverts de plumes, ayant de bons ongles voutés, aigus & noirs, figurés ainſi aux Chat-huants. Sa tête & ſon bec montrent incontinent une diſtinction manifeſte ; d'autant qu'il a le bec plus droit, approchant de celui d'un Corbeau : au reſte il porte une ouverture d'oreilles telle qu'il a été dit des autres Oiſeaux de nuit. *Ariſtote* dit que l'*Ægothelas* fait ſa demeure en Grèce par les

montagnes : toutefois notre Effraye se trouve aussi en nos plaines, faisant son nid aux pertuis des vieilles Tours & des Rochers escarpés, ainsi qu'aux creux des arbres.

On voit ici sensiblement que *Belon* confond mal-à-propos la Fresaye avec le Tette-Chèvre ou Crapaud-volant. Ce sont pourtant deux Oiseaux bien différents, & dont la différence saute aux yeux pour peu qu'on y fasse attention; car sans parler de la figure & du plumage qui ne se ressemblent en rien, le Crapaud-volant fait un cri ou rocoulement qui n'est nullement disgracieux ni effrayant. *Gesner* contemporain de *Belon*, en avoit déjà fait la remarque. Or il paroît que ce qui a trompé *Belon*, c'est qu'en Saintonge on donne au Crapaud-volant le nom de *Fresaye*, & qu'il y est regardé comme un Oiseau de mauvais augure : encore aujourd'hui les Saintongeois croyent qu'il couve ses œufs uniquement des yeux, comme fait l'Autruche ; en quoi ils se trompent grossièrement.

Ray observe que les Anglois appellent la véritable Fresaye *Hibou blanc*, à cause de la couleur blanche qui domine dans son plumage, quoiqu'il soit agréa-

blement bariolé par des taches & de petites lignes fauves. M. *Linnæus* ne la nomme point parmi les Oiſeaux de Suède, parce qu'apparemment elle ne s'y trouve point. Elle eſt aſſez commune en France, & nous ſçavons qu'elle y eſt généralement déteſtée comme l'Oiſeau le plus ſiniſtre, comme l'Oiſeau de la mort : cependant elle ne fait mal à perſonne; nous connoiſſons même des gens qui l'eſtiment plus que le meilleur Chat du monde pour prendre les Souris. Elle habite ordinairement dans les trous profonds & inacceſſibles des Tours & des Clochers; elle ne fait point de nid, & pond ſur la pierre nue ou couverte ſeulement de quelques ordures quatre à cinq œuf blancs, fort oblongs, & en cela bien différents de ceux des autres Hiboux qui en font de tout ronds. Le jour elle reſte dans ſon trou, dormant droite ſur ſes pieds, la tête panchée en devant, le bec caché dans la plume, & ronflant comme un homme : ſur le ſoir elle vient de temps en temps au bord du trou pour voir s'il fait encore jour; & quand la nuit eſt venue, elle ſort & s'envole en culburant comme font quelquefois les Pigeons; ce qui a ſans doute donné lieu aux Normands de dire que

la Fresaye vole en l'air à la renverse & les pieds tournés vers le Ciel : mais ils se trompent ; car tout Oiseau vole les pieds en bas, comme tout Poisson nage sur le ventre tant qu'il se porte bien. On trouve dans son trou des pelottes plus ou moins allongées, dont quelques-unes sont grosses comme des œufs de Poule, & qu'on pourroit prendre pour ses excrémens : mais ses excrémens sont blancs & liquides comme ceux des Oiseaux de proye, & ces pelottes ne sont autre chose que le residu des alimens qui consiste en peaux, poils, plumes & os, le tout artistement enveloppé comme dans une bourse que l'Oiseau a la facilité de rejetter par enhaut après la digestion des chairs ; car en général les Hiboux ayant le gozier très-large, avalent de gros morceaux de chair tout entiers, comme un Rat, une Souris, un Oiseau. Ainsi la Nature industrieuse arrange en peloton dans leur estomac, les os & autres matières grossières qu'ils revomissent ensuite, de même que l'Alcyon ou le Martin-Pescheur & tous les Oiseaux qui avalent des Poissons entiers, rejettent par le bec les arrêtes & les vertèbres de ces Poissons digérés. La Fresaye est extrê-

mement legère pour sa grandeur; elle vole de travers, ainsi que les autres espèces de Hiboux, comme au gré du vent, si doucement, si mollement, qu'on ne l'entend point voler. Nous l'avons souvent ouï crier en l'air sur les onze heures du soir, le Ciel étant tantôt noir & obscur, tantôt clair & étoilé: mais dans la plus grande clarté de la nuit nous n'avons jamais pu l'apperçevoir. On a été quelquefois étonné d'en trouver une le matin dans un appartement où elle étoit descendue par la cheminée.

La Fresaye ou l'Effraye, dite autrement Orfraye ou Orfroye, se nomme en Italien *Strige*; en Allemand *Kirch-Eule*; en Anglois *Common Barn Owl*, *White Owl*, ou *Church Owl*. Or le mot Fresaye vient, selon *Ménage*, du Latin *Præsaga*, comme qui diroit Oiseau de mauvais augure; ou de ce que cet Oiseau porte comme une fraise de plumes autour du col. Ce qui appuye la première Etymologie, c'est que les Poitevins disent encore aujourd'hui *Presaye* pour *Fresays*, & les Gascons *Bresague*. On l'appelle autrement *Effraye*, c'est-à-dire *Effrayante*. Quant au mot *Orfraye* ou *Orfroye*, dit par corruption

pour *Effraye*, il ne convient qu'à l'*Aigle de Mer* ou *Pescheuse*, appellée anciennement *Offifrague*, comme qui diroit *Brise Os*. On nomme encore la Fresaye *Petit Chat-huant plombé*, à raison des taches qu'il a sous le ventre; *Chouart*, à cause de son cri; *Lucheran*, du mot Latin *Aluco*.

La Fresaye contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau n'est pas d'usage en aliment : cependant on peut manger ses petits lorsqu'ils sont encore tendres & jeunes; & plusieurs Auteurs assurent que leur chair est résolutive & propre pour ceux qui sont attaqués ou menacés de paralysie. On trouve dans les *Ephérémides d'Allemagne*, *Décurie* 2°., *Année VI*, une observation du Docteur *Paulini* qui rapporte qu'un jeune homme paralytique depuis plusieurs mois fut conseillé de faire sécher au four une Fresaye. Après l'avoir plumée, vuidée de ses entrailles, & salée, il la réduisit en poudre & en fit un onguent avec le *Castoreum*, dont il se frotta pendant quelque temps; & il fut guéri. Cette poudre se prend aussi intérieurement depuis un scrupule jusqu'à un gros pour la même maladie. De plus, on la mêle avec le Miel, &

l'on en touche les Amygdales enflamées lorſqu'il eſt néceſſaire de les amener à ſuppuration. *Ettmuller* conſeille d'en ſouffler par une Canule dans l'Eſquinancie pour rompre l'abſcès formé dans la gorge où il menace de ſuffocation. Le fiel de Freſaye entre dans les collyres propres à emporter les taches des yeux ; & ſa graiſſe qui eſt émolliente & réſolutive, eſt très-convenable pour fortifier les nerfs, ſi l'on s'en ſert en liniment.

OTIS.

OUtarde, Otarde, ou Bîtarde; *Otis*, Offic. Lemer. 643. Geſn. *de Avib.* 484. *Otis*, *Tetraonis altera ſpecies*, *Avis tarda*, Belon des Oiſ. 236. *Otis*, *ſeu Tarda Avis*, Aldrov. Ornith. 2. 85. *Tarda Recentiorum.* Schwenckf. Aviar. Siles. 355. *Otis*, *ſive Tarda*, Jonſt. *de Avib.* 42. *Otis*, *Tarda & Bitarda*, Charlet. Onomaſt. Zoic. 73. *Otis*, *Tarda Avis*, Aldrovandi, Willughb. Ornith. 129. Ray Synop. Method. Av. 58. Erythrontaon, Tetraon, *Trappus*, *ſive Anſer-Trappa*, *Nonnull.*

L'Outarde ne cède en rien au Coq d'inde pour la grandeur : elle a depuis le commencement du bec jufqu'au bout de la queue foixante pouces de long, & d'une extrémité des aîles étendues à l'autre extrémité deux aulnes & demie de large ; le bec femblable à celui d'une Poule, dont la mâchoire fupérieure eft un peu recourbée ; la tête & le col cendrés ; le ventre blanc ; le dos bigarré par des lignes tranfverfales rouffes & noires. Elle n'a point de doigt de derrière, ce qui eft fort notable ; car par cette marque & par fa grandeur elle eft fuffifamment diftinguée de tous les autres Oifeaux de ce Genre : elle fe nourrit de grains, & de graines d'herbes, de Chou, de feuilles de Piffenlit, &c. Après l'avoir ouverte, nous lui avons trouvé dans l'eftomac, même au temps de la moiffon, une grande quantité de graines de Ciguë avec trois ou quatre grains d'Orge mêlés parmi. Les Outardes fe trouvent chez nous dans les belles campagnes fituées près des Bourgs de Newmarket & de Royfton dans le Cambridgeshire & la Province de Suffolk, ou ailleurs dans de vaftes plaines : elles ont le vol lent, & s'élèvent de terre difficilement à caufe du volume &

de la peſanteur de leur corps ; d'où vient ſans doute que les Latins ont donné à cet Oiſeau le nom de *Tarda.* Suivant le témoignage d'*Hector Boëthius*, dans la Marche en Ecoſſe, il naît des Oiſeaux nommés *Guſtardes* en termes du Pays, ſemblables aux Perdrix pour le plumage & pour la chair, mais qui ſurpaſſent les Cygnes par le volume du corps. Quelques-uns diſent qu'on peut les prendre à la main avant qu'elles puiſſent s'envoler : mais quoique les Outardes demandent du temps pour pouvoir s'élever de terre, elles ſe montrent cependant chez nous fort timides & circonſpectes ; enſorte qu'elles ne ſe laiſſent point approcher, & que quand elles voyent un homme de loin, elles prennent incontinent la fuite. Néanmoins nos Oiſeleurs diſent qu'on peut auſſi les prendre avec des Levriers. Selon *Aldrovande*, ces Oiſeaux ne ſe rencontrent point en Italie, à moins que la tempête ne les y apporte par hazard. Mais dans notre voyage d'Italie nous avons vû à Modêne une Outarde expoſée en vente au marché ; ce qui nous fait ſoupçonner que cet Oiſeau n'eſt pas rare dans ce pays-là. (*Willughby.*)

Une deſcription ſi courte de l'Outar-

de ne feroit pas à beaucoup près fuffifante pout fatisfaire la curiofité des Amateurs en fait d'Ornithologie ; & c'eft pour y fuppléer pleinement que nous allons tranfcrire d'après les *Mémoires de l'Académie Royale des Sçiences pour fervir à l'Hiftoire Naturelle des Animaux*, *la Defcription Anatomique de fix Otardes.*

La plus grande des Otardes que nous avons difféquées, difent ces MM. les Académiciens, n'avoit que trois pieds depuis l'extrémité du bec jufqu'à celle des pieds étendus. Cette grandeur n'approche point de celle que *Belon* & *Turnerus* donnent à l'Otarde, qu'ils difent être le plus grand de tous les Oifeaux après l'Autruche Le Cafuel & le Griffon que nous avons difféqués, étoient de beaucoup plus grands, & les autres Auteurs ne font point l'Otarde plus grande que celle que nous décrivons. *Ariftote* dans *Athenée* la fait même encore plus petite, car il la compare, pour ce qui regarde la grandeur, à un grand Cocq. Et il eft étrange que *Belon* & *Turnerus*, qui apparemment avoient vû des Otardes, en ayent ainfi parlé, pour fuivre *Pline*, qu'ils femblent même n'avoir pas bien entendu ; car l'Oifeau,

qui, ſelon *Pline*, eſt le plus grand après l'Autruche, eſt la ſeconde eſpèce de *Tetras*, qui n'eſt point l'Otarde; & *Pline* dit ſeulement que la grandeur de l'*Otis*, qui apparemment eſt notre Otarde, approche de celle du *Tetrao*: mais on ne ſçait point certainement ce que c'eſt que le *Tetrao*, & ce qu'on en dit n'a aucun rapport avec l'Otarde; cet Oiſeau, ſuivant la deſcription de *Pline*, étant noir par-tout le corps, à la réſerve des plumes qu'il a au-deſſus des yeux, qui ſont rouges; ce qui ne ſe trouve point dans l'Otarde, qui a bien quelque rouge & quelque noir, ou quelque brun dans ſon plumage, mais ces couleurs s'y trouvent placées tout d'une autre façon.

Le col & les pieds étoient bien plus longs dans nos Otardes, que dans celles que *Geſner* & *Aldrovande* ont décrites: du reſte elles ſe rapportent aſſez à la deſcription que ces Auteurs en font. Elles avoient le col long d'un pied, & les jambes d'un pied & demi. Les aîles n'étoient guères plus longues, que les jambes; enſorte qu'étant étendues, elles ne faiſoient pas plus de quatre pieds; ce qui n'a pas de proportion avec la maſſe du reſte de leur corps. C'eſt pour-

quoi cet Oiſeau vole avec tant de difficulté, qu'on le peut atteindre à la courſe. *Oppien* dit que de tous les Oiſeaux il n'y a que l'Otarde qui craigne les chiens, parce qu'elle s'élève ſi peu de terre, & va ſi lentement, qu'ils la peuvent prendre aiſément. C'eſt par cette raiſon qu'elle a été appellée *Avis tarda* par les Latins, d'où eſt venu le nom d'Otarde en François, ſi ce n'eſt qu'il ait été pris de ſon nom Grec, qui eſt *Otis*; quoique les Anciens ayent parlé aſſez diverſement de l'*Otis*, pour faire douter ſi c'eſt notre Otarde. *Albert* l'appelle *Biſtarda*, & donne à ce nom mal emprunté d'*Avis tarda*, une étymologie encore plus mal priſe; car il croit qu'elle eſt ainſi nommée, parce qu'elle fait ordinairement deux ſauts quand elle commence à voler.

Le plumage étoit de ſix couleurs : y en avoit de blanc, de noir, de gris-cendré, de gris-brun, & de couleur de roſe. Le ventre, les cuiſſes, le deſſous de la queue, & le deſſous des aîles étoit blanc. Il y a apparence que *Belon*, qui fait le deſſus des aîles blanc à l'Otarde, s'eſt trompé; parce que généralement les Oiſeaux qui ont quelque-couleur brune dans leur plumage, l'ont

ordinairement ſur les aîles & ſur le dos: ce qui ſe remarque aux autres Animaux, qui ont auſſi le dos plus brun que le ventre. Le devant du col, la tête, & le milieu du deſſus des aîles étoient d'un gris-cendré. Le derrière du col, le dos, le deſſus des aîles par le haut, & le deſſus de la queue étoient d'un roux traverſé de taches noires, longues, inégales, & comme rompues, ainſi qu'aux Perdrix. Cela fait croire qu'*Elien* a entendu parler de l'Otarde, quand il a dit qu'il y a aux Indes des Perdrix auſſi grandes que des Oyes. Les extrémités des aîles étoient d'un gris-brun. Toutes les plumes généralement, à la réſerve des grandes qui ſont au bout des aîles, avoient proche de la peau un duvet d'un rouge fort vif, & tirant ſur la couleur de roſe. Le tuyau étoit auſſi de cette même couleur par en bas. Il y avoit quelques-unes des plumes qui, outre ce duvet attaché au bas du tuyau, en avoient un autre, qui d'une manière fort extraordinaire ſortoit de leur extrémité, le milieu de la plume étant compoſé de barbes fermes & accrochées les unes aux autres, ainſi qu'elles ſont aux plumes qui ſervent à voler, & le reſte étant comme éfilé &
diviſé

divisé en une infinité de fibres fort deliées. Le bec étoit d'un gris un peu plus brun que le plumage de la tête. Il étoit long de trois pouces, à prendre depuis l'œil jusqu'à son extrémité. Il avoit à peu-près la forme du bec d'un Poulet-d'inde, & ne ressembloit point, ainsi que *Gesner* dit, au bec de l'Aigle, qui est fort crochu. Les jambes & près de la moitié des cuisses étoient revêtues de petites écailles de figure hexagone, dont les plus grandes n'avoient qu'une ligne en tout sens. Les doigts des pieds étoient couverts par dessus d'écailles en table, longues & étroites. Toutes les écailles étoient de couleur grise, & recouvertes d'une petite peau qui s'enlevoit comme la dépouille d'un Serpent. Le dessous du pied étoit revêtu d'une peau picotée comme du chagrin. Les doigts n'étoient qu'au nombre de trois. Celui de derrière manquoit, & à la place il y avoit une callosité de la grosseur d'une petite noix. Le plus grand des doigts avoit deux pouces neuf lignes de long. Les ongles étoient larges, courts, peu crochus, peu pointus, & presque semblables à ceux de l'homme, étant de figure ovale : mais ce qu'ils avoient de plus remarquable, est qu'ils

étoient convèxes en deſſous de même qu'en deſſus ; ce qui rendoit leur ſection lenticulaire. *Belon* dit que l'eſpèce d'Aigle nommée *Haliaïtos*, a ainſi les ongles ronds en deſſous, de même qu'en deſſus, contre l'ordinaire des ongles des autres Animaux, qui ſont creux, ou du moins plats & quarrés en deſſous.

L'Otarde ne fait point ſon nid ſur les arbres, ſelon *Albert*, parce qu'elle n'y peut voler : mais il y a encore apparence que c'eſt parce qu'elle ne s'y peut tenir, à cauſe de la conformation extraordinaire de ſes pieds qui n'eſt pas commode pour cela, n'ayant point de doigt derrière, & le deſſous du pied étant arrondi & rempli d'une groſſe calloſité qui l'empêche de ſe pouvoir percher. *Ariſtote* dit que l'*Otis* en Scythie ne couve point ſes œufs comme les autres Oiſeaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de Lièvre, ou de Renard, & les cache au pied d'un arbre, au haut duquel elle ſe perche, pour être en garde contre les Chaſſeurs, qu'elle empêche d'approcher, en les frappant de ſes aîles comme les Aigles font ; ce qui fait voir que le nom d'*Otis* eſt bien ambigu parmi les Anciens, &

qu'il ſignifie quelquefois notre Otarde, & quelquefois un autre Oiſeau qui en eſt bien different ; car l'Otarde n'eſt point capable ni de ſe percher ſur le haut d'un arbre, ni de ſe battre contre les Chaſſeurs.

Le trou de l'oreille dont on prétend que la grandeur a donné le nom à cet Oiſeau, n'avoit rien d'extraordinaire. En quelques-uns de nos ſujets, il étoit couvert de plumes allongées un peu plus que les autres : mais elles ne formoient point de longues oreilles comme en la Demoiſelle de Numidie, qui, ſelon nos conjectures, eſt le véritable *Otus* des Anciens, & que l'on confond avec l'*Otis*, ainſi qu'on le fait voir dans la deſcription de la Demoiſelle du Numidie. Le Foye étoit fort grand, le Lobe droit ayant en quelques-uns de nos Sujets juſqu'à cinq pouces ; enſorte qu'il deſcendoit juſqu'au bas du ventre. Il étoit d'une ſubſtance ferme, & d'un rouge vermeil. La Véſicule du Fiel, qui étoit cachée ſous le Lobe droit, n'étoit attachée au Foye que par ſa partie ſupérieure, qui étoit comme ſon col : le reſte pendoit, étant dégagé du Foye, & adhérant par en bas à l'inteſtin *Jejunum*. Elle avoit deux pouces & demi

de long, & un pouce de large, étant de figure ovale. Le Canal Cystique en quelques-uns de nos Sujets étoit court, parce qu'il sortoit du fond de la vésicule, & s'alloit insérer à la partie supérieure du *Jejunum*. En d'autres, ce Canal étoit plus long, parce qu'il sortoit de la partie supérieure de la vésicule proche de son col, & s'inséroit au même endroit que les autres qui étoient plus courts. Le Canal Hepatique sortoit proche du col de la vésicule, & s'inséroit aussi au *Jejunum*, deux pouces plus bas que le Cystique, seulement aux Sujets où le Cystique sortoit du col de la vésicule; aux autres il étoit inséré immédiatement au dessous du cystique, ainsi qu'il est ordinairement à la plûpart des Oiseaux. La substance de la Ratte étoit mollasse, & d'un rouge brun. Elle étoit faite comme le Rein des Animaux terrestres : elle avoit seulement dix lignes de long sur six de large. Le Pancreas étoit placé dans la première circonvolution des intestins, dans laquelle il descendoit à l'ordinaire. Sa substance étoit dure, & d'un rouge pâle : il étoit fort mince par sa queue, & fort épais par sa tête, d'où son canal sortoit, qui avoit seulement cinq lignes de long. En

l'un de nos Sujets il y avoit deux canaux Pancreatiques, qui ſortoient d'un même Pancreas ; en un autre il y avoit deux Pancreas, qui avoient chacun leur canal. Ces canaux s'inſéroient tous au voiſinage des Cyſtiques, ayant chacun une entrée ſéparée ; mais elles étoient toutes couvertes par une même Appendice en forme de Mammelon, qui paroiſſoit être un repli de la membrane interne de l'inteſtin.

Ariſtote dans *Athenée*, remarque que l'Otarde n'a point de jabot. Dans nos ſujets l'Œſophage étoit étroit par-tout ; il s'élargiſſoit ſeulement, & s'épaiſſiſſoit un peu avant que de ſe joindre au Geſier ; ce qui contenoit environ l'eſpace de deux pouces. Il y avoit en cet endroit une grande quantité de glandes enfermées, outre les deux membranes de l'Œſophage. Ces glandes étoient arrangées comme les alveoles des Mouches à miel : chacune étoit percée ſelon ſa longueur, formant un petit canal ou tuyau. La figure de toute la glande étoit conique, & de la groſſeur de plus d'une ligne par un bout, & de la longueur de deux, allant en pointe. Ces glandes étoient couchées l'une ſur l'autre, enſorte qu'on ne voyoit paroître que le

gros bout, où étoit l'ouverture du petit canal. La membrane interne de l'Œsophage qui étoit couchée sur ces petites glandes, étoit si mince, qu'on les voyoit paroître au travers, & que lorsqu'on les pressoit, elles faisoient sortir une liqueur qui passoit aussi au travers de la membrane. Cette membrane étoit encore recouverte d'une autre, qui s'étendoit dans toute la cavité du Gesier de même que dans celle de l'élargissement de l'Œsophage où étoient les glandes. Cette dernière membrane tenoit lieu du velouté, qui revêt ordinairement le dedans du ventricule des Animaux. Cette structure de la partie inférieure de l'Œsophage, & cet amas de glandes se trouve dans la plûpart des Oiseaux; mais elle ne se voit pas d'ordinaire si distinctement que dans l'Otarde. *Arantius* qui a fait la dissection d'une Otarde, appelle ces glandes de l'Œsophage des Caruncules, & dit qu'elles sont rondes : mais il y a apparence qu'il n'a vû ces glandes qu'au travers de la membrane interne, qui ne laisse voir que le gros bout de chaque glande, qui est arrondi; le reste, qui s'allonge, & fait une pointe, étant caché sous les autres glandes.

Le Gesier étoit long de quatre pouces, & large de trois. Il paroissoit avant que d'être ouvert assez semblable au Gesier des Poules, à cause de sa dureté, qui dans les Poules vient de l'épaisseur de la partie charnue : mais dans toutes nos Otardes cette partie charnue étoit fort mince, n'ayant pas plus d'une ligne d'épaisseur; & toute la dureté qui se remarquoit en ce Gesier avant qu'il fût ouvert, ne venoit que de la membrane interne, qui étoit non-seulement épaisse & dure, mais qui avoit des plis & des godrons en plusieurs façons; chaque godron étant frisé & replissé; ce qui occupoit beaucoup de place. Cette membrane du dedans du Gesier plissée & godronnée, étoit d'un jaune doré, & elle n'avoit point de continuité avec la membrane étendue sur les glandes du jabot qui étoit blanche; mais elle en étoit séparée comme seroient deux doublures cousues bout à bout l'une de l'autre : elle étoit aussi aisément séparable de la partie charnue du Gesier. Ce Gesier étoit rempli de pierres & de doubles : il y avoit des pierres de la grosseur d'une noix. Dans l'un des sujets on a trouvé jusqu'à quatre-vingt-dix doubles usés & polis par leur frotement

mutuel, & par celui des pierres qui étoient mêlées avec, sans aucune apparence d'érosion ; ce qu'il étoit aisé de juger, de ce qu'ils n'étoient usés qu'en leurs parties gibbes & éminentes, les parties caves étant demeurées entières & sans polissures, parce qu'elles n'avoient pu être touchées & frotées comme les autres. On ne voyoit aussi aucune marque d'érosion dans ces parties, n'étant ni rouillées, ni âpres, ni inégales. On a trouvé dans l'un des sujets le ventricule rempli d'une grande quantité de foin. *Athenée* dit que les Otardes ruminent. Dans un Perroquet, qui est un Oiseau que l'on voit remâcher ce qu'il a déja avalé, nous avons remarqué deux ventricules séparés l'un de l'autre par un long conduit ; ce qui semble être fait pour cet usage de la rumination : mais nous n'avons rien trouvé de semblable dans l'Otarde. Les intestins avoient quatre pieds de long, sans compter les deux *Cœcum*, dont le droit avoit un pied, & le gauche onze pouces ; ce qui n'est pas une grande longueur pour un Animal qui mange du foin. Les deux *Cœcum* sortoient à l'ordinaire de l'endroit où le Colon se joint à l'ileon, à la distance de sept pouces de l'anus. Ils

ne tendoient point de haut en bas, ainſi qu'*Arantius* dit l'avoir obſervé mais de bas en haut, ainſi qu'on le trouve aux autres Oiſeaux. La Tunique interne de l'ileon étoit pliſſée ſelon ſa longueur, à la manière du dernier ventricule des Animaux qui ruminent : elle avoit vers l'extrémité de cet inteſtin quelques rides en travers, qui lui tenoient lieu de la valvule du colon. A la diſtance d'un pouce de l'anus, l'inteſtin ſe retreciſſoit, & enſuite ſe dilatoit, faiſant une poche capable de contenir un œuf. Les deux uretères s'inſéroient dans cette poche. Vers ſon milieu on découvroit un petit trou, qui conduiſoit dans un ſac qui étoit comme un troiſième *Cœcum* que l'on appelle vulgairement la *Bourſe de Fabrice* du nom de celui qui l'a premièrement décrite. Cette Bourſe, ou Sac, avoit deux pouces de long, ſur trois lignes de large à ſon commencement, où il étoit un peu plus étroit que vers ſon extrémité. Audeſſus du trou, qui du milieu de la poche pénétroit dans le troiſième *Cœcum*, il y avoit un repli de la membrane interne de la Poche, qui ſervoit apparemment de valvule capable d'empêcher le reflux vers le haut du *Rectum*, & de

favoriser l'entrée dans le troisième *Cæcum*. Cette observation d'un troisième *Cæcum* est contraire à ce qu'*Aristote* a remarqué aux intestins de l'Otarde, qu'il dit avoir moins d'appendices à leur extrémité inférieure, que les autres Oiseaux n'ont coutume d'avoir.

Les reins avoient trois pouces de long : ils étoient recoupés fort profondément en trois lobes, à l'ordinaire des Oiseaux. Leurs vaisseaux étoient aussi disposés comme dans les autres Oiseaux, à la réserve des deux Artères crurales, qui sont doubles ordinairement, & qui ont coutume de passer toutes deux par dessous le rein ; car dans nos sujets il y en avoit une qui passoit par dessus, & une autre qui passoit par dessous, pour aller dans la cuisse.

Chaque Testicule avoit six lignes de long sur deux de large, ayant la figure d'une petite Amande, d'une substance assez ferme, & fort blanche. L'Epididyme qui étoit parfaitement noir, & de même figure que le Testicule, avoit quatre lignes de long sur deux de large. Outre les deux Testicules, il s'est trouvé dans l'un de nos sujets un corps glanduleux, qui sembloit en être un troisième. Il avoit neuf lignes de long sur six de lar-

ge, de couleur d'Olive. Le canal déferant, qui ſortoit de l'extrémité de l'Epididyme de chacun des deux vrais Teſticules, ſe gliſſoit ſur la veine émulgente, à laquelle il étoit attaché, & deſcendoit ſur le rein le long de l'uretère.

A la lèvre ſupérieure de l'anus, il y avoit une petite appendice, qui tenoit lieu de la verge. Entre tant de ſujets de cette eſpèce que nous avons diſſéqués, il ne s'en eſt point rencontré de Femelle.

La langue n'étoit point oſſeuſe, ainſi qu'*Ariſtote* la décrit dans *Athenée* : elle étoit charnue en dehors, ayant en dedans un cartilage attaché à la baſe de l'Os Hyoïde, comme à la plûpart des Oiſeaux. Ses côtés étoient heriſſés de quelques pointes d'une ſubſtance moyenne entre la membrane & le cartilage. Les Anneaux de l'Aſpre-Artère étoient entiers. En quelques-uns des ſujets, il y avoit de chaque côté une Caruncule ou glande rouge, immédiatement attachée à l'Aſpre-Artère & aux Carotides, par le moyen d'un rameau de la groſſeur d'une groſſe épingle ; ce qui eſt aſſez d'ordinaire aux Oiſeaux. Le cœur avoit deux pouces & demi de large. Le

ſac qui forme la valvule charnue, qui ſe rencontre ordinairement dans le ventricule droit du cœur des Oiſeaux à l'entrée de la veine cave, avoit quatre lignes de profondeur. La chair du ventricule gauche étoit épaiſſe de cinq lignes vers ſa baſe, & d'une ligne vers ſa pointe.

Dans l'œil la membrane ſclerotique avoit un rebord cartilagineux en devant, large d'une ligne, qui faiſoit comme un cercle autour de la cornée. L'uvée étoit rougeâtre, & parſemée d'un grand nombre d'artères, de veines & de nerfs. L'iris étoit de couleur iſabelle. Le Criſtallin avoit trois lignes de diamètre; tout le globe de l'œil en avoit neuf. Le nerf optique ayant pénétré au-dedans de l'œil, s'applatiſſoit, & formoit un rebord blanc, de figure ovale, longue, & étroite, d'où ſortoit la membrane noire en forme de bourſe, qui va s'attacher à côté vers le bord du Cryſtallin. Cette membrane eſt plus particulièrement décrite & figurée dans la deſcription de l'Autruche. Dans le palais, & dans la partie inférieure du bec, qui eſt comme une mâchoire inférieure, il y avoit ſous la membrane qui revêt ces parties, pluſieurs corps

glanduleux, qui s'ouvroient dans la cavité de la bouche par plusieurs tuyaux fort visibles.

Voilà une description anatomique de l'Outarde faite de main de Maître, & aussi vraie qu'intéressante. Mais pour la satisfaction du Lecteur, nous y joindrons quelques éclaircissemens importants qui nous ont été communiqués depuis peu par M. *Navier*, Docteur en Médecine, Médecin de Châlons-Sur-Marne, Associé Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, déjà connu très-avantageusement dans la République des Lettres.

Les Outardes, dit M. *Navier*, habitent ce pays-ci (les environs de Châlons) l'Eté & l'Hyver. En Hyver ces Oiseaux sont répandus dans nos plaines en grandes bandes : lorsqu'elles sont à terre, il y en a toujours une au moins, un peu éloignée de la troupe, qui fait sentinelle, ayant toujours la tête élevée pour avertir les autres quand quelqu'un paroît ; & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever, étant obligées de courir un peu loin en battant des aîles, elles s'y prennent de bonne heure. On les prend à l'hameçon en y attachant de la pomme ou de la viande, ou au fusil

en ſe cachant derrière quelque éminence, ou bien dans une voiture de paille : elles ſe prennent auſſi avec de bons Levriers, qui ſouvent les attrappent avant qu'elles ſe ſoient élevées de terre, ou lorſqu'elles en ſont encore à peu de diſtance. L'Eté ces Oiſeaux s'accouplent, n'y ayant qu'un mâle appellé *Rond* pour une fémelle ; & s'il s'y en trouve quelqu'un de dépareillé, ils ſe battent juſqu'à ce que le plus foible reſte ſur la place. On trouve de temps en temps de ces victimes de l'amour ſur le champ de bataille. Ils font leur nid dans les terres en friche, & ſe contentent de creuſer un peu la terre pour y placer deux œufs ſeulement ; quelquefois ils y mettent un peu de chaume, ou de vieille paille. Ils ne font qu'une ponte par an. Les œufs ſont gros comme ceux du Cygne, blancs avec quelques taches rouſſes au gros bout. La ponte ſe fait ſur la fin de Mai, ou en Juin. La couvaiſon eſt d'environ cinq ſemaines, à peu-près comme celle des Dindes. Les petits courent comme les Poulets, auſſi-tôt qu'ils ſont éclos. Les Outardes s'aſſemblent au mois d'Octobre, & vont de compagnie juſqu'au mois d'Avril. Elles ſe nourriſſent de Grenouilles, de Souris ou de Mu-

lots, de petits Oiſeaux, & de différents Inſectes ; elles ſont fort carnacières : cependant l'hyver elles mangent des feuilles de navets, de choux, &c. La durée de leur vie eſt d'environ quinze ans. On ne leur connoît point de cri ordinaire, que quelque choſe qui approche de celui du Corbeau. Ces Oiſeaux n'ont que deux ſortes de chair à peu-près comme le Dindon, une blanche, & une un peu brune dont les fibres ſont plus courtes, ce qui la rend plus délicate, & qui ſe trouve le long des cuiſſes & de la carcaſſe : il n'y a pas même grande différence de ſaveur ; c'eſt ce dont conviennent unanimement tous ceux qui en ont mangé. Nous regardons cet Oiſeau à peu-près comme un Dindon & nous n'en faiſons guères plus de cas, ſi ce n'eſt quand il eſt mis en pâte.

Belon remarque que l'Otarde reſſemble ſi fort à la Cane-petière, qu'il n'y a point de différence entr'elles, ſi non en grandeur. *Willughby* regarde auſſi notre Cane-petière comme une eſpèce d'Outarde ; & M. *Klein* dans ſon *Prodrôme de l'Hiſtoire des Oiſeaux* ne fait point de difficulté de l'appeller *Tarda nanæ*, comme qui diroit *Petite Outarde*. L'Ou-

tarde, dit le même Auteur, eſt un Oiſeau élégant, aſſez connu dans notre pays, très-nuiſible aux légumes en automne & en hyver. Le mâle fait la roue avec ſa queue comme le Coq d'Inde dans le temps de l'amour. La fémelle ne pond que deux œufs par chaque couvée, communément dans un champ d'avoine qu'elle peut ſurmonter avec ſon long col tandis qu'elle couve. Lorſqu'elle ſoupçonne qu'on veut les lui dérober, elle les tranſporte ſous ſes aîles dans un autre endroit. Quand elle ſe met en colère, elle enfle la peau qui lui pend tant ſoit peu au-deſſous du bec. Nos Outardes diffèrent en quelque choſe de celles d'Angleterre & de France.

L'Outarde n'habite pas ſeulement en Champagne, mais auſſi en Poitou; & un Poitevin digne de foi nous a raconté qu'un jour en Hyver que la campagne étoit toute couverte de neige & de frimas, un de ſes Domeſtiques trouva le matin une trentaine d'Outardes à moitié gelées qu'il amena à la maiſon, les prenant pour des Dindons qu'on avoit par mégarde laiſſé coucher dehors. Mais quand ces Oiſeaux furent dégelés, on fut agréablement ſurpris de voir que c'étoient des Outardes. C'eſt un

fait aſſez ſingulier, mais qui eſt arrivé plus d'une fois.

Denis dans ſon *Hiſtoire d'Amérique*, dit que l'Outarde ne pond que de deux en deux ans, & que l'année qu'elle ne pond point elle ſe déplume; qu'elle ne pond qu'à quatre ans, & qu'elle fait d'une ſeule couvée quinze à ſeize œufs dans des iſles ou des marêcages, à terre, & quelquefois ſur des arbres. Il ajoûte que les Outardeaux éclos ſe mettent ſur le dos de leur Père qui les porte à l'eau, & que la nuit la Mère les ramène à terre pour les couver. D'abord cette relation nous embarraſſoit conſidérablement, & nous penſions que *Denis* s'étoit trompé : mais depuis nous avons appris qu'à Quebec & aux environs les Canadiens, nomment Outarde une eſpèce d'Oye noire & blanche que *Willughby* & *Ray* appellent *Oye de Canada.*

La vraie Outarde eſt fort rare dans bien des pays, & elle n'y vient que dans les grands hyvers lorſque la terre eſt reſtée long-temps couverte de neige : alors la faim les chaſſe de leur pays natal, & elles maigriſſent tellement que les plus groſſes pèſent à peine douze à quatorze livres. Selon *Pierre Gyllius*

d'après *Oppien*, l'Outarde aime autant le Cheval, qu'elle abhorre le Chien : aussi se sert-on du Cheval pour l'attraper. Les Pêcheurs recherchent les plumes de cet Oiseau pour amorcer les Poissons trompés par l'apparence des Mouches que ces plumes représentent : on peut encore s'en servir pour écrire comme de celles d'Oyes.

L'Outarde, autrement dite Otarde, Bîtarde, ou Bîtard, se nomme en Italien *Starda*, *Ottarda* ; en Allemand *Trappe*, *Trapp-Gans* ; en Anglois *Bustard.* Or le mot *Outarde* vient, selon quelques-uns, d'*Avis tarda*, comme il a déjà été dit ; &, selon d'autres, d'*Anser tardus* ; car on disoit Jadis *Oue* pour *Oye* : enfin il y en a qui veulent que ce mot soit formé du Grec *Otis*, & du Latin *Tarda.* Le petit est nommé *Outardeau*, *Otardeau*, ou *Bîtardeau.* Mais c'est mal-à-propos que Belon a nommé son *Œdicnemus*, *Ostardeau* ; car ce prétendu Ostardeau n'est autre que le Courlis commun, qui habite dans les plaines les plus arides de la Champagne, & du Berry, de la Sologne & de la Beauce ; & par conséquent, pour le dire ici en passant, *Aldrovande*, *Willughby* & *Ray* n'ont pas eu raison de mettre

notre Courlis au rang des Oiseaux aquatiques.

L'Outarde contient beaucoup de sel volatil. Cet Oiseau est d'usage en aliment, & passe pour un manger délicieux, sur-tout quand on le choisit jeune, tendre & gras, ou bien en chair : mais comme il est assez rare & fort cher, il n'y a guères que les gens riches qui en puissent faire usage. Il fournit un bon suc & de facile digestion ; il convient à toute sorte d'âge & de tempérament.

On ne se sert de l'Outarde en Médecine qu'extérieurement. Sa graisse est anodyne résolutive : on s'en sert en liniment pour fortifier les nerfs, pour calmer la douleur des Hémorrhoïdes, & contre la surdité, étant introduite dans l'oreille. Sa fiente est résolutive & propre pour la Galle.

PARUS.

On compte cinq à six espèces de Mésanges ; sçavoir, 1°. la grosse Mésange qui est la seule que nous nous proposons de décrire, parce qu'elle est de quelque usage en Médecine ; 2°. La

Méſange à tête noire ; 3°. La Méſange de Marais que peu de gens connoiſſent ; 4°. La Méſange bleue, qui eſt fort jolie ; 5°. La Méſange à longue queue, dont le nid eſt admiré de tout le monde comme un chef-d'œuvre*, & qui, *ſelon Ray*, eſt de tous les petits Oiſeaux, celui qui pond à chaque couvée le plus grand nombre d'œufs ; 6°. La Méſange huppée, qui eſt beaucoup plus rare que les précédentes ; & que *Willughby* avoue n'avoir jamais vue.

Grande ou groſſe Méſange ; *Parus*, Offic. Dal. Pharm. 422. Lemer. 658. *Fringillago & Parorum maxima*, Belon des Oiſ. 367. *Parus major*, Geſn. *de Avib.* 578. Aldrov. Ornith. 2. 710. Jonſt. *de Avib.* 86. Charlet. Exer. 96. Merr. Pin. 178. *Parus Carbonarius*, Schwenckf. Aviar. Siles. 318. *Parus Carbonarius major*, Schrod. 322. *Fringillago ſeu Parus major*, Willughb. Ornith. 174. Ray Synop. Method. Av. 73. Alb. Ornith. 44. *Parus Capite nigro, temporibus albis, nucha lutea*, Linn. Faun. Suec. 238. *Parus Fringillæ par ; Parix, Parix, Parula, ſeu Parulus ; Ægithalus major*, Nonnull.

Cet Oiſeau eſt preſque égal au Pinçon ;

il pèſe à peine une once. Il a depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue un demi-pied de long, & entre les deux extrémités des aîles étendues neuf pouces de large; le bec droit, noir, long d'un demi-pouce, de groſſeur médiocre; les deux mâchoires de pareille longueur; la langue large, terminée en quatre filamens; les pieds plombés ou bleux; les doigts extérieurs joints juſqu'à un certain point à celui du milieu; la tête & le menton noirs; au-deſſous des yeux de chaque côté, une raye large ou tache blanche remarquable, qui allant des angles de la bouche en arrière occupe les mâchoires, & eſt entourée de noir; au derrière de la tête, une autre tache blanche, terminée d'un côté par le noir de la tête, & de l'autre par le jaune du col: mais comme la Nature ſe joue peut-être en ceci, on n'a point obſervé cette tache dans un autre Oiſeau de même eſpèce; le col, les épaules, le milieu du dos verdâtres, ou d'un verd-jaunâtre; le croupion bleuâtre; la poitrine, le ventre & les cuiſſes jaunes: mais le bas-ventre eſt blanchâtre; le milieu de la poitrine & du ventre diviſé par une ligne large, noire, qui ſe continue de-

puis la gorge jusqu'à l'anus; les grandes plumes des aîles brunes, à bords blancs, ou à bords en partie blancs & en partie bleux, quelquefois aussi sans aucune blancheur; les bords extérieurs des trois plumes les plus proches du corps, verdâtres, une tache blanche transversale formée par les pointes blanchâtres des plumes du premier rang, qui sont en recouvrement, & qui occupent la seconde jointure de l'aîle; mais celles des moindres rangs sont bleuâtres; la queue longue d'environ deux pouces & demi; les barbes extérieures de toutes les plumes qui la composent, excepté celles des extrémités, cendrées ou bleues, & les intérieures noires; les plumes des extrémités de chaque côté, blanches à la partie extérieure du tuyau & par leurs bouts. La queue, même pliée, ne paroît point fourchue. Chaque aîle est composée de dix-huit grandes plumes, outre l'extérieure qui est la plus courte; & la queue l'est de douze. (*Willughby*)

La première & la plus grande espèce des Mésanges, dit *Belon*, se tient au bois; elle monte & descend à la manière du Pic-verd, se tenant aux tronc des arbres; elle ne se voit pas si communément en Eté qu'en Automne; car

alors on en trouve en grande abondance. Le vulgaire a trouvé une invention pour prendre les Mésanges, qui est puérile : c'est qu'ils pendent une noix déjà entamée, autour de laquelle ils tendent plusieurs petits collets simples de queue de cheval ; & les Mésanges voulant venir manger la noix se pendent par les pieds, & là trouvant les collets se trouvent prises. Elles portent une coëffure dessus la tête, comme aussi fait cette espèce de petite Oye qu'on nomme un *Cravant* : delà vient que toutes deux sont appellées *Nonnettes*. Cette Mésange est de la grandeur d'un Pinçon, comme le dit *Aristote* : elle a un petit bec bien tranchant, rond, & qui n'est guères long, mais pointu, & tirant sur le noir. La coëffure qui lui couvre la tête est si noire qu'elle en ternit ; elle lui prend jusques dessus la gorge & par les côtés du col : mais elle a les temples blanches, comme aussi une tache blanche en chaque côté. Les plumes de dessus le dos sont de la couleur de celles d'un Verdier : mais elle est jaune dessous le ventre comme une Bergeronnette, ayant les aîles comme celles d'une Lavandière. Son col est de couleur fort cendrée. Les plis de ses aîles

ſont verds, ayant auſſi une ligne ſur l'aîle en travers de couleur pâle. Sa queue eſt pour la plus grande partie cendrée. Les deux dernières plumes aux bords de chaque côté ſont blanchâtres : auſſi a-t-elle bonnes jambes & bons pieds; & ſi l'on fait comparaiſon du grand au petit, elles ſont abſolument ſemblables à celles du Loriot; car il les ont tous deux de couleur plombée, avec de bons ongles & de gros doigts : mais les jambes ſont courtes. Cette eſpèce ne ſe pend pas tant aux branches que les autres. Elle fait une grande quantité de petits, le plus ſouvent douze ou quinze pour une nichée. Toutes Méſanges ont les plumes ſi avant ſur le bec & longuettes, qu'elles en paroiſſent huppées.

Selon *Friſch*, quand les Méſanges n'ont que du chenevi dans leur cage, elles deviennent bien-tôt aveugles pour trop becqueter : ainſi il faut le leur broyer. La plûpart des Méſanges mangent auſſi de la viande, & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'elles volent ſur les cadavres. Dans nos maiſons elles mangent de la plus grande partie de nos alimens; elles aiment particulièrement les Noïſettes : pluſieurs même s'en ſervent pour

les

les prendre avec des Méſangères. En automne la plûpart de leurs alimens dans le bois ſont toutes ſortes d'Inſectes volants & rampants qu'elles prennent entre les écorces & dans les fentes des arbres. Elles peuvent grimper le long & autour des troncs des arbres, comme font les Pics : elles goûtent leur manger avec la langue, & ne l'avalent pas d'abord ; elles ne durent pas long-temps en cage. On les nourrit encore avec des Limaçons, du Fromage nouvellement caillé, & des œufs de Fourmis. La Méſange-Charbonnière eſt la plus groſſe ; elle a pris ſon nom des bandes & des taches noires qu'elle a ſur le corps. D'autres l'appellent *Méſange-Pinçon* à cauſe de la reſſemblance de ſon cri. Les mâles ont une bande noire plus longue que les femelles, qui s'étend en deſſous le long du ventre. Cela les fait encore nommer *Méſanges brûlées :* mais le nom de Méſange-Charbonnière eſt le plus connu comme auſſi le plus ancien, puiſqu'elle l'a de même en François. Cette grande eſpèce eſt véritablement un Oiſeau de proye, & mange de la viande : elle vole avant toutes les autres ſur les cadavres, ſur les corps pendus & roués. Lorſqu'elle en voit quelques-unes de

ſon eſpèce même, & de plus petites qui ſont malades & foibles, elle les pourſuit, & leur tire la cervelle hors de la tête à coups de bec.

Olina dit que notre groſſe Méſange pond d'une ſeule couvée huit ou neuf œufs dans le creux des arbres; qu'elle eſt la plus eſtimée des Méſanges pour le chant; qu'elle vit quatre à cinq ans; que ſon cri ennuye & fatigue aſſez ſouvent, que c'eſt un Oiſeau courageux qui défend ſes petits des autres Oiſeaux avec beaucoup de bravoure; que les Méſanges volent par troupes de ſix ou de ſept, & quelquefois davantage.

On voit ici qu'*Olina* ne s'accorde pas avec *Belon* pour le nombre des œufs que l'Oiſeau pond à chaque couvée. M. *Zinanni* n'en fait aucune mention dans ſon *Traité des œufs & des nids des Oiſeaux*. Pour nous qui en avons ſouvent déniché, nous y avons trouvé pour l'ordinaire neuf œufs d'un blanc cendré, parſemés de point rougeâtres, ſur-tout au gros bout, dans un nid évaſé ou applati fait de bourre en grande partie.

La groſſe Méſange eſt d'un fort joli plumage : on peut l'apprivoiſer & la nourrir en cage, ou dans une étuve,

cause de la douceur de son chant qu'elle continue pendant toute l'année. *Aldrovande* dit que comme elle aime le suif, on s'en sert pour lui dresser des embusches, & qu'en cage on lui en donne, afin qu'elle chante plus agréablement. Elle ne se pose presque jamais par terre. La description qu'en fait *Aldrovande* diffère en quelque chose de celle de *Belon* ; & en effet, suivant la remarque du même *Aldrovande*, la Nature toujours féconde dans ses productions aime à se jouer, & il n'est point étonnant que la diversité de l'air, du climat & des contrées mette aussi de la différence dans le plumage des Oiseaux de même espèce.

La Grande ou Grosse Mésange, autrement dite *Mesenge*, *Marenge*, *Mesangère* ou *Musangère*, *Mesengle*, *Lardere* ou *Larderelle*, *Arderelle* ou *Arderolle*, *Mesange-Nonnette*, *Charbonnière* ou *Pinçonnière*, *Croque-Abeille*, *Cendrille*, se nomme en Grec *Aiguithalos Spizites* ; en Italien *Parisola* ou *Parussola maggiore* ; en Allemand *Spiegel-Meise*, comme qui diroit *Mézange à miroir*, à cause des taches blanches & jaunes qu'elle a parmi les autres ; en Anglois *Great Titmouse* ou *Ox-eye* ; en

Suédois *Talg-Oxe*. En Berry & en Sologne les gens de la campagne l'appellent vulgairement le *Patron des Maréchaux* à cauſe qu'elle repète ſouvent *ti*, *ti*, *ti*, comme ſi elle frappoit ſur une enclume, ſur-tout quand le temps menace de froid ou de gelée ; & c'eſt apparemment pour la même raiſon qu'on l'appelle en Provence le *Serrurier*. Quant au mot *Méſange*, le Père Labbe croit qu'il vient du mêlange des plumes de l'Oiſeau : mais ce Père n'a pas en cela bien rencontré, ſi l'on en croit *Ménage* qui le fait venir de l'Allemand *Meſenke*. Selon M. *Jault* d'après *Wachter*, les Allemands diſent *Meiſe*, les Flamands *Mees*; les Anglo-Saxons diſoient *Maſe* : Or ces mots ont beaucoup de reſſemblance avec le Grec inuſité *Meyos*, *parvus*; & il y a apparence que la Méſange a été ainſi nommée à cauſe de ſa petiteſſe.

La groſſe Méſange contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Cet Oiſeau eſt d'uſage en aliment, principalement en automne ; mais comme il n'a rien d'exquis, il n'y a guères que le petit Peuple qui en faſſe uſage. On l'eſtime propre contre l'Epilepſie, pour exciter l'urine, & pour déterger les

glaires & les graviers des conduits urinaires. On le fait sécher ; & après l'avoir réduit en poudre, on en donne depuis un scrupule jusqu'à un gros infusé dans un verre de vin blanc, ou dans quelque Eau diurétique, telle que celle de Turquette, ou de Pariétaire.

PASSER.

LEs Naturalistes ont donné le nom de *Passer*, non-seulement à plusieurs Oiseaux de divers Genres, mais encore à quelques Poissons plats. Entre les Moineaux proprement dits, nous comptons, 1°. Le Moineau domestique qui est connu de tout le monde ; 2°. Le Moineau à collier jaune de *Belon* qui est fort rare, 3°. Le petit Moineau que les Parisiens appellent *Friquet*, & les Orléanois *Petrat* ; 4°. Le Moineau de montagne commun dans certains Pays. Il s'agit ici uniquement de deux sortes de Passereaux qui sont de quelque usage en Médecine, mais qui ne se ressemblent que de nom ; nous voulons dire le Passereau ou Moineau domestique, & le Passereau Troglodyte, vulgairement appellé *Roitelet.*

Le Moineau franc, domeſtique, ou commun; *Paſſer vulgaris*, Offic. Schrod. 322. *Paſſer*, Belon des Oiſ. 362. Geſn. *de Avib.* 581. Dal. Pharm. 422. *Paſſer domeſticus*, Aldrov. Ornith. 2. 534. Schwenckf. Aviar. Siles. 321. Jonſt. *de Avib.* 65. Merr. Pin. 175. Alb. Ornith. 59. *Paſſer domeſticus vulgaris*, Charlet. Exer. 86. *Paſſer domeſticus Aldrovandi*, Willughb. Ornith. 182. *Paſſer domeſticus* Strouthos, Ray Synop. Method. Av. 86. *Fringilla remigibus rectricibuſque fuſcis, gula nigra, temporibus ferrugineis*, Linn. Faun. Suec. 212. *Paſſer communis, ſeu vulgatiſſimus*, Quorumd.

Cet Oiſeau pèſe un peu plus d'une once : ſa longueur depuis la pointe du bec juſqu'au bout de la queue eſt de ſix pouces & demi. Il a le bec un peu gros, noir dans le mâle, jaunâtre aux coins de la bouche au-deſſous des yeux, brun dans la fémelle, long à peine d'un demi-pouce; l'iris des yeux couleur de noiſette; les pieds d'une couleur de chair qui tire ſur le brun; les ongles noirs; la dernière jointure du doigt extérieur jointe à celui du milieu; la tête d'un brun cendré; le menton noir; deux petites taches blanches de chaque

côté au-deſſous des yeux ; une large ligne d'un bai-brun qui prend depuis les yeux ; les petites plumes qui couvrent les oreilles, cendrées ; la gorge d'un blanc cendré ; une grande tache blanche des deux côtés au-deſſous des oreilles ; le ventre & la poitrine blancs ; les plumes qui ſéparent le dos & le col rouſſes au côté extérieur du tuyau, & noires au côté intérieur ; mais vers le fond le roux eſt terminé par quelque choſe de blanc ; le reſte du dos & le croupion de la même couleur que les Grives, mêlée en quelque façon de verd, de brun & de cendré ; dix-huit grandes plumes à chaque aîle, brunes, à bords rouſſâtres ; une large ligne blanche qui s'étend depuis l'aîle bâtarde juſqu'à l'articulation la plus proche ; les plumes qui recouvrent l'aîle au-deſſus de cette ligne, d'un bai-brun, noires au milieu inférieurement, rouſſes aux bords extérieurs ; toutes les plumes de la queue d'un brun-noirâtre, à bords rouſſâtres, ſur-tout poſtérieurement ; les Teſticules grands, car l'Oiſeau eſt fort laſcif ; les inteſtins longs de neuf pouces, avec des appendices très-courtes ; l'ovaire grand dans la fémelle ; l'eſtomac charnu ; une véſicule du fiel. Il ſe nourrit de grains,

comme froment, orge, &c. On peut douter avec raiſon ſi ſa vie eſt d'auſſi courte durée qu'on le dit. Il varie quelquefois en couleur comme bien d'autres Oiſeaux; car *Aldrovande*, dont on peut conſulter là-deſſus les figures & les deſcriptions, repréſente un Moineau blanc, & un jaune. La fémelle n'a point la barbe noire, ni les taches blanches du colet des yeux; elle a la tête & le col de la même couleur que le croupion, le deſſous du corps d'un blanc ſale; & au lieu de la ligne blanche aux aîles, des plumes noires à pointes blanches-rouſſes; tout le corps en général d'un plumage moins vif. (*Willughby.*)

Selon *Friſch*, le Moineau domeſtique ou de maiſon fait des petits trois fois l'année. Quand il eſt jeune, on peut lui apprendre le cri de quelques Oiſeaux, & quelque choſe du chant de ceux qui ſont auprès de lui. Comme cet Oiſeau ſe tient plus que les autres devant les hommes ſur la terre & dans les villes, il eſt auſſi plus connu que les autres Oiſeaux: mais il eſt extrémement incommode, parce qu'il fait tort aux grains auſſi-bien à la campagne que dans les granges & dans les greniers; il ſe multiplie beaucoup, & n'épargne

pas les jardins. Il eſt nourri l'hyver & l'été par le même Père de famille, & il fait entendre ſon cri importun depuis le commencement du printemps juſques dans le plus grand froid de l'hyver; car il crie d'une manière particulière. Quand pluſieurs mâles pourſuivent une ſeule fémelle, elle ſe défend alors à grands coups de bec, enſorte que ſouvent ils tombent par terre tout étourdis, & que quelques-uns ſont pris par les Chats. On peut diſtinguer leurs cris quand ils s'accouplent pour pondre, quand ils avertiſſent leurs petits de ne pas ſe faire entendre de peur de ſe découvrir, quand ils voyent près d'eux quelque ennemi, comme un Chat, un Oiſeau de proye, un Hibou, quand ils volent par troupes à la campagne, quand ils marquent leur colère l'un contre l'autre, ou qu'ils ſentent de la douleur. En pluſieurs endroits on oblige les gens de la campagne à en livrer un certain nombre de têtes, afin qu'ils ne ſe multiplient pas trop. Ils ſont ruſés, & ils remarquent bien-tôt tous les pièges qu'on leur tend : ainſi il faut les laiſſer tranquilles long-temps auparavant, lorſqu'on veut les prendre aux filets. Quelques-uns n'en veulent point manger,

parce qu'ils s'imaginent que ces Oiſeaux tombent du mal caduc ; d'autres en mangent, mais ils leur ôtent la tête. C'eſt une imagination ſans fondement. Le Moineau eſt gras quand il eſt jeune, & qu'il ne cherche pas encore à s'accoupler ; car alors ſa cupidité laſcive ne le laiſſe pas croître. Le Moineau d'arbre n'a point d'autre différence d'avec le Moineau de maiſon que de reſter dans les buiſſons & dans les arbres. Il fait ſon nid dans les arbres creux des jardins & des bois ; il ne s'y multiplie pas beaucoup, parce qu'il a plus d'ennemis dans les bois & plus d'incommodités à ſouffrir ; car durant le froid on le trouve ſouvent mort dans les trous des arbres. Il n'a qu'un cri ; encore eſt-il différent de celui des Moineaux qui vivent dans les maiſons. Ceux qui eſſayent de faire des Bâtards en fait d'Oiſeaux, aſſûrent qu'il s'apparie auſſi avec la Serine des Canaries.

Le Moineau franc marche en ſautillant ; il eſt extraordinairement méfiant, & il n'y a guères que les jeunes qui ſe laiſſent prendre au filet, au trebuchet, ou à la glu ; il eſt très fécond ; il fait ſon nid tantôt au creux d'un arbre, tantôt ſous un toit ou dans un trou de

muraille, tantôt dans un vieux nid de Pie, tantôt au haut d'un Orme ou d'un Pommier, quelquefois même dans un puits à une certaine profondeur. Il s'empare auſſi quelquefois des nids d'Hirondelles à cul-blanc qu'on nomme *Petits Martinets ;* & alors il ſe livre de rudes combats entr'eux. Il eſt fort chaud & lubrique. *Aldrovande* dit en avoir vû un qui en moins d'une heure cocha ſa fémelle vingt fois, étant prêt de la cocher encore davantage ſi elle n'eût pas changé de place. On a prétendu il y a long temps que les mâles ne vivoient que deux ans, & *Jules Scaliger* croit cette opinion vraiſemblable ; car, ſelon lui, on cherche peu à en prendre ; on en prend réellement fort peu ; ils ſont très-féconds, & néanmoins la quantité n'en eſt pas grande. *Aldrovande* leur donne quatre ans de vie, attendu que les Pigeons, tout laſcifs qu'ils ſont, vivent juſqu'à ſeize ans & plus. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on a vû des Moineaux tant mâles que fémelles vivre en cage pendant huit ans ; & *Richelet* dit d'après *Olina* que le Moineau Franc vit neuf à dix ans. Les jeunes Moineaux s'apprivoiſent aiſément, & ſont fort amuſants. Le Moineau fait un

grand dégât de Mouches-à-Miel, surtout lorsqu'il a des petits. On l'accuse d'en faire aussi dans les Colombiers, parce qu'il tue les Pigeonneaux en leur crevant le jabot avec son bec pour manger le grain qui est dedans. On trouve quelquefois, mais rarement, des Moineaux tout blancs; & nous sommes témoins que dans une nichée de cinq il s'en est rencontré deux de cette couleur, qui sont encore actuellement pleins de vie. On attache souvent contre les maisons de pots de terre fait exprès qu'on appelle pour cette raison des *Pots à Passe* ou *à Moineau*, afin que ces Oiseaux y fassent leur nid. Il arrive quelquefois qu'au défaut du Moineau Franc, le petit Moineau nommé *Friquet* fait son nid dans ces sortes de pots. M. *Zinanni*, après avoir dit que le Moineau Franc semble né pour nous causer de l'ennui & du dommage, remarque que la seule qualité louable qu'il ait; c'est d'aimer passionnément ceux de son espèce; car non-seulement il élève ses petits avec beaucoup de soin, mais aussi quand il vient à découvrir quelque amas de grains, il invite à grands cris ses Compagnons à en manger avec lui. Le même Auteur ajoûte

que dans un nid fait d'herbes féches & de plumes il pond pour chaque couvée quatre ou cinq œufs à coque très-mincé, de couleur cendrée, pictés çà & là d'une détrempe d'Encre & de Lacque. Les Moineaux mangent de tout, comme Mouches, Papillons, Guêpes, Abeilles, Frêlons ou Bourdons, Arnigales, Fourmis, Grillons, Scarabées, Vers, grains, fruits, légumes : aussi pour les éloigner & leur faire peur, les gens de la campagne ont-ils accoûtumé de planter debout des hommes de paille habillés de haillons. Ils volent ordinairement assez bas ; mais leur vol est tel qu'il n'y a guères de Chasseurs qui puissent en tuer à coups de fusil.

Le Moineau domestique ou de maison, autrement dit *Moineau Franc* ou *Franc Moineau*, *Passe* ou *Paisse*, *Passereau*, *Passerat*, *Passeteau* ou *Paisseteau*, *Moucet*, *Moinet*, *Moisson*, *Pierru* ou *Pierrot*, *Pillery* ou *Guillery*, se nomme en Grec *Strouthos* ou *Strouthion* ; en Italien *Passera domestica*, en Allemand *Sperling*, ou *Hauss-Spatzen* ; en Anglois *House-Sparrow* ; en Suédois *Taetting*, ou *Spinck*. *Schwenckfeld* dérive le mot Latin *Passer* à *patiendo*, parce que cet Oiseau tombe du mal

caduc. *Laurent Joubert* dit auſſi qu'on appelle en Languedocien le mal caduc *Lou mau de Las Paſſeras*, c'eſt-à-dire, *le mal des Paſſereaux*. Quant au mot François *Moineau*, jadis *Moinel*, il vient de *Moine*, ſuivant la penſée de *Belon*, parce que ſon plumage gris & enfumé le fait reſſembler à de certains Moines. *Pierre Borel* le fait venir ainſi que le mot de *Moine*, du Grec *Monos* qui veut dire *Solitaire*; & M. l'Abbé *Prevoſt* dans ſon *Manuel Léxique* eſt du même ſentiment.

Le Moineau Franc contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Cet Oiſeau n'eſt guères d'uſage en aliment que parmi le petit Peuple : ſa chair eſt maigre, ſèche & dure; ce qui la fait rejetter par ceux qui peuvent ſe procurer de meilleurs alimens. D'ailleurs les Moineaux ſont ſujets au mal caduc, maladie qui vient, ſelon les apparences, de leur trop grande lubricité; & l'on s'imagine qu'en mangeant de ces petits Oiſeaux on pourroit devenir ſujet à la même infirmité : mais ſi cela eſt arrivé quelquefois, c'eſt moins, ſelon nous, pour cette raiſon, que parce que la chair du Moineau étant recommandée par pluſieurs Médecins comme propre à exci-

ter à l'amour, & comme un remède Aphrodiſiaque, il peut être arrivé que des perſonnes après en avoir mangé dans cette vûe, & abuſant enſuite de leur tempérament par un uſage immodéré des femmes, ſoient tombées dans cette terrible maladie qui eſt quelquefois la ſuite d'un penchant à l'amour auquel on s'eſt livré ſans ménagement. Nous ne devons cependant pas taire qu'il y a des obſervations qui tendent à faire croire que le Moineau par lui-même diſpoſe à l'Epilepſie. On en trouve deux ſur ce ſujet dans les *Ephémérides d'Allemagne*. La première eſt du Docteur *Grugerus*, *Décurie* 2e., *Année III*, *page* 372, qui rapporte qu'une domeſtique ayant mangé pluſieurs cervelles de Moineaux qui venoient de la deſſerte d'une table, avoit été attaquée la nuit ſuivante d'un accès épileptique. La ſeconde ſe trouve *Décurie* 2e., *Année VII*, *Appendix page* 133 : On y lit qu'une Dame ayant fait remplir une eſpèce de couvre-pied ou de petit matelas, de plumes de Moineau pour que ſon fils fût couché plus mollement & plus chaudement, cet enfant avoit été quelque temps après attaqué de convulſions épileptiques qui avoient réſiſté

à tous les remèdes ordinaires, & qu'enfin quelqu'un ayant attribué ces accidens aux plumes de Moineau on avoit rejetté le matelas ; ce qui avoit été bien-tôt ſuivi d'une parfaite guériſon. Quoiqu'il en ſoit de notre ſentiment & de celui-ci qui peuvent tous les deux être vrais, on en doit conclure qu'il faut s'abſtenir de la chair de Moineau comme peu ragoûtante & peut-être encore plus malſaine.

La fiente de Moineau donnée à la doſe de deux ou trois grains dans de la bouillie, lâche le ventre aux petits enfans, comme fait celle de Souris. Cette même fiente mêlée avec du ſaindoux & employée en liniment ſur la tête, remédie à la chûte des cheveux, & les rend plus fournis. Si l'on en diſſout dans de l'eau chaude, & qu'on s'en lave les mains, elle les blanchit, & adoucit la peau.

Le Paſſereau Troglodyte, ou le Roitelet ; *Paſſer Troglodytes*, Offic. Schrod. 322. Dal. Pharm. 422. Geſn. *de Avib.* 588. Schwenckf. Aviar. Siles. 324. Jonſt. *de Avib.* 82. Merr. Pin. 177. Aldrov. Ornith. 2. 655. *Paſſer Troglodytes* Aldrovandi, *Turnero & Bellonio perperam Regulus*, Willughb. Ornith. 164.

Ray Synop. Method. Av. 80. *Trochilus*, *Rex Avium*, *Senator & Regulus*, Belon des Oiſ. 343. *Motacilla griſea*, *alis nigro cinereoque undulatis*, Linn. Faun. Suec. 232. *Paſſerculus qui dicitur Troglodytes*, *ſive in cavernis degens*; *Regulus apricus*, *Regaliolus ſeu Baſilicus Avis*, *Nonnull.*

Cet Oiſeau pèſe trois gros. Sa longueur eſt de quatre pouces & demi depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité de la queue ; & ſa largeur quand ſes aîles ſont déployées, de ſix pouces & demi. Il a la tête, le col & le dos d'un bai-brun ; le croupion plus bai, de même que la queue ; le dos, les aîles & la queue bigarrés par des lignes noires tranſverſales ; la gorge d'un jaune pâle ; le milieu de la poitrine blanchâtre, ayant inférieurement des lignes noires en travers, comme auſſi les côtés ; le bas-ventre d'un brun-roux ; les bouts des plumes du ſecond rang aux aîles marqués de trois ou quatre petites taches blanches ; les pointes des plumes de la queue en recouvrement piĉtées de la même façon ; dix-huit grandes plumes à chaque aîle ; la queue que l'Oiſeau tient la plûpart du temps relevée, compoſée de douze pennes ; le

bec long d'un demi-pouce, menu, jaunâtre inférieurement, brun supérieurement; la bouche jaune en dedans; l'iris des yeux couleur de noisette; le doigt de derrière ainsi que son ongle, plus grand & plus long qu'à l'ordinaire; les doigts extérieurs attachés à celui du milieu jusqu'à la première jointure. Il rampe à travers les hayes & les trous des fossés & des murailles; ce qui lui a mérité le nom de *Troglodyte :* il fait de courtes volées, & vole bas. Il a coutume de faire son nid le long des murs au derrière des maisons ou des étables couvertes de paille, mais le plus souvent dans les bois & dans les hayes, de mousse en-dehors, de plumes & de crin en-dedans, lui donnant la forme d'un œuf dressé sur un de ses bouts, avec une petite porte vers le milieu, par laquelle il entre & sort. Apprivoisé, il chante agréablement, d'une voix même plus haute & plus sonore que ne semble comporter un si petit corps, principalement au mois de Mai, qui est la saison où il fait son nid & ses petits. Il pond pour une couvée neuf à dix œufs, ou même quelquefois davantage. Avant *Gesner*, les Ornithologues modernes avoient tous pris cet Oiseau pour

le Roitelet des Anciens. (*Willughby.*)

Le Roitelet, dit *Belon*, n'eſt pas le plus petit des Oiſeaux ; car le Poul ou Sourcicle (le Roitelet huppé, dit en Italien *fior rancio* ou *fleur de ſouci* à cauſe de ſa crête jaune-dorée) eſt encore plus petit ; & comme celui-ci ſe voit en toutes contrées, ſe manifeſtant par ſa voix, il eſt connu de tout le monde. Il aime à ſe tenir ſeul, & même s'il trouve un de ſes ſemblables, principalement s'il eſt mâle, ils ſe battront l'un l'autre juſqu'à ce que l'un des deux demeure vainqueur. C'eſt aſſez au vainqueur que le vaincu s'enfuye devant lui. Il eſt toujours gai, alerte & vif, ayant la queue trouſſée comme un Coq. Selon *Ariſtote*, il ſe nourrit ordinairement par les buiſſons, hantant les pertuis, & ne ſe prend qu'avec grande difficulté. C'eſt un Oiſeau qui n'eſt jamais mélancolique, mais toujours prêt à chanter : auſſi l'entend-on ſoir & matin de bien loin, & principalement en temps d'hyver. Alors il n'a ſon chant guères moins haut que celui du Roſſignol. La ſtructure du nid tel qu'il le fait communément, à la couverture de chaume dans quelque pertuis de muraille : il eſt com-

posé en forme ovale, couvert dessus & dessous, l'Oiseau n'y laissant qu'un fort petit pertuis par lequel il y peut entrer, quoique l'on en trouve aussi qui habitent dans les forêts, dans les hayes épaisses, & dans les buissons. Ses petits sont fort difficiles à élever pour les nourrir en cage; car bien qu'on les nourrisse jusqu'à un certain temps, ils meurent à la fin. Mais si par hazard on en peut conserver quelqu'un, comme nous l'avons vû arriver, on a autant de plaisir de son chant que de nul autre Oiseau, d'autant qu'il chante pendant l'hyver. La Nature lui a donné un bec grêle ressemblant à celui de la Bergeronnette; car n'ayant eu affaire de grande force, parce qu'il ne casse point de grains, il vit de vers mollets. Il a bonnes jambes & bons pieds. Il nourrit communément six petits, & quelquefois huit.

Selon *Frisch*, les Anciens racontent bien des fables sur cet Oiseau. Le nom Latin *Trochilus*, c'est-à-dire, *Coureur*, est conforme à sa nature : mais celui de Roitelet ne lui convient point, & il est plus convenable au premier, à cause de l'ornement qu'il a sur la tête en manière de couronne. Comme le Roitelet

couronné ſe gliſſe auſſi dans les broſſailles ou buiſſons, on peut lui laiſſer le nom de Roitelet de haye. Mais celui d'hyver qu'on eſt fort peu de temps ſans voir dans cette ſaiſon, ſera appellé *Roitelet d'hyver non couronné.* Sur la fin de l'automne & au commencement de l'hyver, il cherche encore dans les murailles des Vers & des Araignées. On l'entend & on le voit encore quand il y a peu de temps qu'il a neigé; ce qui le fait nommer *Roitelet de neige* par quelques-uns. Lorſqu'il chante, le ſon de ſa voix eſt ſi fort & ſi agréable, qu'on ſouhaite toujours de l'entendre plus ſouvent & plus long temps. Son nid a quelque choſe de particulier. Il fait plus de petits que les autres petits Oiſeaux, mais pas tant que la Méſange. Il ſe prend comme les Méſanges; il vit quelque temps dans les étuves, ou dans les chambres: mais il ſe perd à la fin ſans qu'on s'apperçoive comment il s'en va.

Olina dit qu'il vit trois ou quatre ans, & qu'il pond à chaque couvée cinq ou ſix œufs, & quelquefois plus. Il ajoûte enſuite qu'il recommence à pondre au mois d'Août. Nous avons vû des gens qui prétendoient que notre Roi-

telet faiſoit juſqu'à vingt petits d'une ſeule couvée : mais cela eſt contraire à l'expérience. Il ne fait guères qu'une couvée par an en Avril & Mai, comme font les Méſanges ; & dans ce pays-ci nous ne voyons pas qu'il recommence à faire des petits au mois d'Août, comme l'avance *Olina*. Nous pourrions même aſſûrer avec vérité que nous n'avons jamais trouvé dans ſon nid un auſſi grand nombre d'œufs que le veut *Willughby*. M. *Zinanni* n'a rien dit de ſon nid, non-plus que du nid des deux autres eſpèces de Roitelet. Dans certaines Provinces de France, les gens de la campagne ſe font un ſcrupule non-ſeulement de tuer cet Oiſeau, mais même de toucher à ſon nid, le regardant comme une choſe ſacrée ; & les enfans imbus de la même idée, parce que les Parens ne manquent guères de leur inſpirer de bonne heure leurs propres préjugés, n'oſeroient en dénicher. *Aldrovande* dit auſſi que les François s'imaginent que le jour des Rois le Roitelet raſſemble tous les petits qu'il a élevés dans l'année, & qu'il chante avec eux. Quelques Auteurs, entr'autres *Albert le Grand*, ont rapporté comme un fait merveilleux que cet Oiſeau étant mis

à la broche devant le feu tourne de lui-même, sur-tout si la broche est de coudrier, mais c'est que quand la partie de l'Oiseau tournée du côté du feu se trouve rôtie, l'autre qui ne l'est pas descend, parce qu'elle est alors plus pésante, outre que la broche elle-même se tourmente : ainsi il n'est point étonnant que le Roitelet tourne tout seul.

Belon s'est trompé en donnant le nom de *Passer Troglodytes* à la Fauvette rousse, qu'on appelle *Fauvette Babillarde*, *Triplette* ou *Atriplette*.

Nous connoissons un Curieux qui fait élever des Roitelets dans des cages faites exprès, avec du Pain d'œillet de Strasbourg où l'on tire beaucoup d'huile d'œillet ou de pavot noir ; & ces petits Oiseaux chantent en cage comme à la campagne, même dans le fort de l'hyver.

Notre Roitelet se nomme en Italien *Reatino* ; en Allemand *Zaun-Koenig*, ou *Winter-Koenig* ; en Anglois *Wren common*. Il porte plusieurs noms en François selon les Provinces ; car en Sologne on l'appelle *Roibery* ou *Robery* ; en Orléanois *Ratillon* ou *Roitillon* ; en Perigord *Rebenet* ; en Anjou *Beurrichon*,

Burruchon, *Beurrichot*, *Berichot*, *Berichon*, *Beruchet*, *Roi-Bertauld*, ou *Bœuf de Dieu*; en Bourgogne *Roi de froidure*; en Normandie *Rebetre*, *Rebetrer*, ou *Rebetrin*; en Saintonge *Roybouti*; en Guyenne *Arrepit*; en Poitou *Kionkion*. Or la plûpart de ces dénominations répondent au mot Latin *Regulus*; les autres ſont dérivées de ſon plumage, de ſa contenance, de ſa taille, ou de ſon cri.

Le Roitelet commun contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Cet Oiſeau eſt eſtimé ſpécifique pour guérir ou pour préſerver du Calcul. On le mange en ſubſtance, aſſaiſonné d'un peu de ſel & de poivre; ou bien on le fait ſécher, & on le réduit en poudre qu'on prend dans un verre de vin blanc. De quelque façon qu'on le prenne, il pouſſe puiſſamment par les urines. *Zacutus Luſitanus*, fameux Médecin, aſſûre avoir vû guérir pluſieurs calculeux par le moyen de ce remède. Le même Roitelet eſt encore recommandé contre la ſuppreſſion d'urine, ſoit qu'elle ſoit cauſée par la préſence d'une pierre, ou par toute autre cauſe: on le donne deſſéché avec ſes plumes, & réduit en poudre comme nous venons de le dire.

La doſe eſt d'un de ces petits Oiſeaux.

PAVO.

PAon ordinaire ou commun; *Pavo*, Offic. Schrod. 322. Dal. Pharm. 425. Lemer. 661. Geſn. *de Avib.* 393. Schwenckf. Aviar. Siles. 325. Aldrov. Ornith. 2. 8. Jonſt. *de Avib.* 37. Charlet. Exer. 80. Merr. Pin. 172. Willughb. Ornith. 112. Ray Synop. Method. Av. 51. *Pavus & Pavo*, Belon des Oiſ. 234. *Pavo cauda longa*, Linn. Faun. Suec. 163. *Pavo noſtras, ſive vulgaris; Avis Medica, ſeu Perſica; Avis picta, vel Junonia*, Nonnull.

Cet Oiſeau eſt connu par-tout; il ſe diſtingue ſuffiſamment de tous les autres Oiſeaux par la ſeule longueur de ſa queue, & par les yeux brillants dont elle eſt ornée; enſorte qu'il ſeroit abſolument ſuperflu d'en faire une exacte deſcription. Selon *Aldrovande*, le mâle à la tête, le col & le commencement de la poitrine d'une couleur bleue foncée; la tête petite à proportion du corps, & reſſemblante en quelque façon à celle d'un Serpent, comme le remar-

que *Albert le Grand*, ornée de deux taches blanches oblongues, dont une passe par dessus les yeux, & l'autre plus courte, mais beaucoup plus considérable ou plus épaisse, est située au-dessous des yeux, puis suivie d'une troisième marque noire; du reste bleue, comme nous avons déjà dit; & au sommet de la tête une huppe qui n'est point entière comme dans quelques autres Oiseaux, mais composée en quelque sorte de tiges nues très-tendres & verdâtres qui portent à la sommité comme des fleurs de Lis de même couleur: aussi *Pline* dit en parlant de ce beau panache que la huppe du Paon est formée d'arbustes chevelus; & en effet on croit y voir non des plumes, mais des rejettons de Plantes qui ne font que commencer à pousser; le bec blanchâtre, considérablement ouvert, & tant soit peu recourbé par le bout, tel qu'il est ordinairement à tous les Oiseaux qui vivent de grains, avec des narines assez larges; le col un peu long, & fort menu à proportion de la grandeur du corps; le dos d'un blanc-cendré, semé de beaucoup de taches noires transversales; les aîles pliées noires en-dessus du côté du dos, & rousses en-dessous du côté du

ventre, ainſi qu'en-dedans; la queue diſpoſée de façon qu'elle eſt comme diviſée en deux; car quand il l'étend en forme de roue, il y a de certaines plumes plus petites de couleur brune qui ſemblent compoſer la queue entière, non roides comme les plus longues, mais étendues comme dans la plûpart des autres Oiſeaux; de ſorte qu'il faut néceſſairement que les plus longues s'inſèrent dans un autre muſcle, au moyen duquel elles puiſſent ſe redreſſer & s'étendre : *Belon* dit que ces dernières naiſſent du croupion, & que les premierès ſont faites pour les ſoûtenir; le croupion d'un verd foncé que l'Oiſeau dreſſe conjointement avec ſa longue queue, & dont les plumes ſont courtes & diſpoſées de manière qu'elles imitent les écailles d'un Dragon en dérobant la vûe d'une partie des longues pennes de la queue, qui étant étendues ſont toutes de couleur de châtaigne, ornées de lignes dorées très-élégantes qui vont de bas en haut, & terminées par des plumes fourchues d'un verd très-foncé qui reſſemblent à des queues d'Hirondelles. Les ronds, ou comme dit *Pline*, les yeux des plumes ont un éclat verd de Chryſolithe, & des couleurs d'or &

de ſapphir : ces mêmes yeux ſont compoſés de quatre cercles, dont le premier eſt d'or, le ſecond châtain, le troiſième verd, & celui du milieu bleu ou de ſapphir, à peu-près de la figure & de la grandeur d'une Fêverolle ; les cuiſſes, les jambes & les pieds cendrés, parſemés de taches noires, & armés d'éperons à la manière des Coqs ; le ventre près de l'eſtomac, d'un bleu-verdâtre, noirâtre ou du moins brunâtre près de l'anus.

Dans la fémelle, on remarque très-peu de variété pour les couleurs : elle a toutes les aîles, le dos, le ventre, les cuiſſes & les pieds de couleur brune tirant ſur le cendré ; le ſommet de la tête & la huppe de même couleur, quoiqu'il y ait ſur le ſommet de la tête quelques petites taches répandues çà & là comme des points verdâtres ; les taches blanches que nous avons auſſi remarquées dans le mâle, beaucoup plus grandes ; l'iris des yeux tout-à-fait plombée, au lieu que le mâle l'a jaunâtre ; le menton tout blanc ; les plumes du col ondées vertes, blanches aux extrémités près de la poitrine.

Les Paons ſe nourriſſent des mêmes alimens que les Poules ; mais ils aiment

ſur-tout l'Orge. Selon *Albert*, ils mangent des Serpens : ainſi il n'eſt point étonnant que les Serpens ſoient effrayés de leur cri. Il eſt vraiſemblable que ces Oiſeaux ſont étrangers d'origine, & qu'anciennement ils ont été apportés des Indes en Europe où ils ſont à préſent communs par-tout. Le Paon eſt le ſeul des Oiſeaux, à l'exception du Coq d'Inde, qui ait la faculté d'étendre ſa queue en rond comme s'il ſe plaiſoit à faire voir ſes yeux rayonnants : mais il eſt ſans doute faux de dire qu'il fait la roue quand on le loue, & qu'il replie ſa queue dès qu'une fois il a apperçu la difformité de ſes pieds, comme s'il n'étoit pas abſolument dépourvu de raiſon. *Ariſtote* dit que les Paons pondent douze œufs à chaque couvée : mais chez nous ils n'en font que cinq ou ſix, & très-rarement davantage avant que de couver. Ils cauſent beaucoup de dégât aux jardins, & renverſent les tuiles & autres couvertures des maiſons. *Aldrovande* obſerve que ſi le Paon fait le plaiſir des yeux comme le plus beau des Oiſeaux, il fait en même temps le ſupplice des oreilles par l'horreur de ſa voix infernale ; d'où eſt venu le Proverbe Italien que le Paon à le plumage d'un

Ange, la voix d'un Diable, & la démarche d'un Larron. On dit qu'il peut vivre jusqu'à cent ans, ce que nous n'avons pas de peine à croire. Le Paon, suivant *Columelle*, a la lubricité du Coq, & pour cette raison demande cinq fémelles; il attaque même la fémelle qui couve, & casse ses œufs, à moins qu'il ne s'en trouve une autre pour la cocher : or la fémelle qui le sçait, cache son nid autant qu'elle peut. Il passe pour aimer la propreté. Cet Oiseau varie pour la couleur; & l'on en voit quelquefois de blancs, principalement dans les pays septentrionaux.

On croit communément que la chair de Paon cuite ne se pourrit point, mais se conserve incorruptible pendant une année entière, ou même plus long-temps : & ceci est confirmé par une expérience de *S. Augustin*, qui au *Livre* 12. *de la Cité de Dieu, Chapitre* 2, s'exprime en ces termes : Quel autre que Dieu Créateur de toutes choses a donné à la chair du Paon mort la propriété de ne point se putrefier ? Or tandis que le fait nous sembloit incroyable, il arriva qu'on nous servit à Carthage cet Oiseau cuit, dont nous fîmes garder de la chair de la poitrine autant

que nous jugeâmes à propos ; & après l'avoir gardé assez de temps pour laisser pourrir toute autre chair cuite, on le servit de nouveaux sans qu'il nous offensât l'odorat : ainsi le même morceau fut reservé ; & au bout de plus de trente jours il se trouva aussi sain qu'auparavant, même au bout de l'an, excepté qu'il étoit d'un volume un peu plus sec & rapetissé. Mais il ne nous paroît pas si surprenant que de la chair de Paon qui par elle-même est assez dure & solide, dure plus long-temps sans se corrompre dans un pays chaud lorsqu'elle a été desséchée par la cuisson, sur-tout si l'on a soin de la préserver de l'humidité ; & nous ne faisons point de doute que la même chose n'arrivât à de la chair du Coq d'Inde cuite, & même à celle de Poule (*Willughby.*)

Les Paons, dit *Belon*, ont été nommés de la sorte à cause de leur cri. Il y a beaucoup d'Oiseaux dans lesquels on ne peut distinguer le mâle de la fémelle : mais le Paon se distingue de la fémelle, ainsi que le Coq de la Poule ; car comme les Coqs & les Chapons ont les plumes du colet de la queue différentes de celles des Poules, aussi le Paon à la queue & le col différents de

celles de la fémelle. Il eſt ſi connu de tout le monde, qu'il n'a que faire d'être décrit en détail. Sa beauté a été cauſe qu'il a été dédié à la Déeſſe *Junon*. Le mâle a les groſſes pennes rougeâtres en l'aîle; & bien que ſes longues plumes paroiſſent ſortir de ſa queue, toutefois elles ſortent de deſſus le dos auprès du croupion, lequel il a gros & large, où la Nature a mis des plumes noires & courtes pour ſoûtenir les longues qui ſont deſſus. On ne ſçauroit trouver d'autre raiſon pourquoi la Nature lui a donné des plumes de deſſus le ſommet de ſa tête ainſi élevées, que pour l'élégance de la beauté, non plus que celles de ſa queue qui lui tombent, ſinon pour l'ornement. La nourriture des Paons eſt de grande dépenſe, & les petits ſont difficiles à élever. On en trouve auſſi de tout blancs tant mâle que fémelle, mais point d'autre couleur, au moins qu'on puiſſe ſçavoir. Ils ont des éperons comme les Coqs, & ſe reſſentent en quelque choſe de leur majeſté. De tout temps on a accoûtumé de faire couver les œufs des Paons aux Poules, dont *Ariſtote* a rendu la raiſon. On ne peut bonnement accorder ce que quelques Pères de famille racontent; ſça-

voir, que les Paons ne couvrent point leurs fémelles, mais les emplissent en faisant la roue devant elles. Mais s'ils confessent les avoir vû couvrir des Poules d'Inde, pourquoi ne pourront-ils pas aussi accorder qu'ils peuvent couvrir leurs fémelles ? Il ne faudra donc pas attribuer ce défaut à la longueur de leur queue ; car ils peuvent en dresser les plumes. Les Paons ont au besoin de fort grandes aîles pour élever le faix de leur corps en l'air : c'est pourquoi la Nature leur en donna dès leur naissance de bien suffisantes, tellement qu'ils les portent assez malaisément quand ils sont petits, toujours pendantes jusqu'à ce qu'ils soient grandelets. Le Paon se mirant dans sa roue, en devient fort orgueilleux, & principalement devant sa fémelle : il se mire devant le soleil, afin que ses plumes recevant ses rayons soient plus éclatants en clarté. *Pline* dit que le revenu fut grand à *Marcus Aufidius Lurco*, qui commença le premier à les engraisser à Rome pour les vendre, & que *Hortense* Orateur fut le premier qui les tua pour les manger aux festins ; ce qui me fait penser que les Romains les nourrissoient seulement auparavant pour leur

beauté exquise. *Aristote* dit que les Paons vivent communément vingt-cinq ans, & qu'ils se dépouillent avec les arbres ; mais que leurs plumes reviennent avec les feuilles. Nous pensons que les Romains les gardoient anciennement par délices enfermés dans des vergers comme nous faisons encore maintenant.

Le Paon tient le premier rang entre les Oiseaux domestiques comme l'Aigle entre les Oiseaux de rapine : aussi les Anciens ont-ils consacré l'Aigle à *Jupiter*, & le Paon à *Junon* ; de même les Empereurs dans leur apothéose choisissoient l'Aigle, & les imperatrices le Paon. La prérogative du Paon étoit telle chez les Grecs, qu'il y avoit à Athènes un prix fixe pour le faire voir à tous ceux qui étoient curieux de sa beauté, & que bien des gens s'y rassembloient pour cet effet de Lacedémone & de la Thessalie ; ensorte qu'on retiroit un grand profit de ces sortes de spectacles. De-la on peut conjecturer combien le Paon étoit estimé chez les Anciens, & combien il se vendoit cherement. L'Histoire nous apprend qu'*Alexandre le Grand* étoit si épris de la beauté de cet Oiseau, que l'ayant vû pour la première fois aux Indes, il dé-

cerna une peine très-rigoureuse contre ceux qui le tueroient, le Paon se plaît aux lieux élevés : c'est pourquoi il se perche si volontiers sur le faîte des maisons qu'il dégrade. Au reste il se nourrit des mêmes grains que les Poules, & s'en retourne sur le soir avec elles au Poulailler. Il a été insensiblement transporté des pays d'Outre-Mer dans toutes les contrées de l'Europe, où il étoit jadis si rare qu'on n'en voyoit que dans les cours des Princes. *Olaiis Magnus* dit qu'en Suède on élève avec un grand soin beaucoup de ces Oiseaux pour leur beauté & leur excellence ; & *Jean Bruyer*, François d'origine, rapporte qu'en Normandie dans les environs de Lisieux on nourrissoit de son temps des troupeaux de Paons, dont les propriétaires retiroient un bon revenu en les vendant à des Poulaillers qui les portoient dans les grandes villes pour des festins de noces & pour les repas somptueux des Seigneurs les plus qualifiés. *Paracelse* veut que si le Paon crie hors le temps accoutumé, il présage la mort de quelqu'un de la maison où il habite ; parce qu'il sent de loin les cadavres comme fait le Vautour. Le croira qui voudra : pour nous, nous n'en croyons

rien. *Gybert Longolius* dans son *Dialogue sur les Oiseaux*, dit que les premiers Paons blancs furent apportés du Nord & vus à Cologne comme une chose rare & extraordinaire : or il prétend que les Paons sont devenus blancs, par l'imagination des Mères à force de contempler la neige en Norwège & dans les pays septentrionaux où il n'est nullement rare de voir des Corbeaux, des Choucas, des Pies, des Merles, des Ramiers, des Etourneaux & des Moineaux tout blancs. Mais cette raison ne paroît pas solide ; car dans ce pays-ci nous voyons naître, même assez souvent, de ces Oiseaux blancs, sans que les Mères ayent jamais eu occasion de contempler les montagnes de neiges des Régions septentrionales. Si l'on veut produire par artifice une race de Paons blancs, il n'y a qu'à tenir les femelles qui pondent & couvent enfermées dans des lieux mis en blancs de toutes parts, à ce que dit *Antoine Mizauld* d'après un homme qui prenoit soin de l'Oisellerie d'un Prince : mais cet Auteur avoue que quoique le même artifice ait été décrit par plusieurs, il ne sçait pas encore s'il a été éprouvé.

M. *Zinanni*, après avoir observé que

la fémelle du Paon ne fait au plus que huit œufs deux fois l'an en commençant dès le mois de Mai, dit que ses œufs ont la coque ferme, d'une couleur grise-claire, joliment pictée à la superficie. *Aldrovande* a representé & décrit le Paon du Japon mâle & fémelle : cet Oiseau est d'une rare beauté, mais bien différent de notre Paon ordinaire.

Pour réjouir le Lecteur, nous finirons l'Histoire du Paon parce qui en est rapporté dans le *Spectacle de la Nature*. Ce qu'est le Rossignol pour l'oreille, dit M. *Pluche* avec l'élégance naturelle que tout le monde lui connoît, le Paon l'est pour les yeux. Il est vrai que le Coq, le Canard sauvage, le Martin-Pêcheur, le Chardonneret, les grands Perroquets, le Faisan, & beaucoup d'autres sont très-proprement habillés, & qu'on se plaît à considérer les graces & le goût de leurs différentes parures. Mais qu'on voye paroître le Paon, tous les yeux se réunissent sur lui. L'air de sa tête, la légereté de sa taille, les couleurs de son corps, les yeux & les nuances de sa queue, l'or & l'azur dont il brille de toute part, cette roue qu'il promène avec pompe, sa contenance pleine de dignité, l'attention même

avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une Compagnie que la curiosité lui amène, tout en est singulier & ravissant. Cet Oiseau est tout seul un spectacle. Mais avec cette multitude d'agrémens, croiriez-vous qu'on pût ennuyer & déplaire ? C'est ce qui arrive au Paon. Il entretient mal son monde. Il ne sait ni causer ni chanter. Son langage est affreux; c'est un cri à faire peur: au lieu qu'avec des manières plus modestes & plus simples, le Serin, la Linotte, la Fauvette & le Perroquet, vont vivre avec nous des quinze & vingt années sans nous ennuyer un seul moment. Ils sont gens d'esprit & de bon entretien, c'est tout dire. Ce n'est rien moins qu'un grand extérieur qui rend la société douce & de longue durée.

Le Paon se nomme en Grec *Taôs*; en Italien *Pavone*; en Espagnol *Pavon*; en Allemand *Paw* ou *Pfaw*; en Anglois *Peacock*; en Suédois *Poafogel*. Or le mot François *Paon* qu'on prononce *Pân*, vient de *Pavone*, soit Latin, soit Italien, de même que nous avons appellé la femelle *Paone* ou *Paonesse*, de l'Italien *Pavona* ou *Pavonezza*; & son petit, *Paoneau*, de l'Italien *Pavoncino* ou *Pavonino*. Les Anciens appelloient

autrement notre Paon l'*Oiseau de Médie* ou *de Perse*, parce qu'il fut comme la Poule domestique apporté d'abord de la Médie ou de la Perse en Grèce ; puis de la Grèce en Italie : ou bien l'*Oiseau de Junon*, parce que suivant la Fable, la Déesse *Junon* attacha les cent yeux d'Argus à la queue du Paon son Oiseau favori.

Le Paon contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Cet Oiseau est peu d'usage en aliment : sa chair dure, sèche & difficile à digérer, le fait rejetter de toutes les bonnes tables ; & si l'on y en sert quelquefois, c'est plutôt par ostentation & par magnificence qu'à raison de sa bonté. *Sebizius* qui écrivoit il y a plus de cent ans, rapporte qu'il étoit d'usage de son temps de servir au festin nuptial des gens riches un Paon qui paroissoit vivant avec le bec & les pieds dorés. Pour cela on le dépouilloit de sa peau, & après avoir fait cuire le corps avec la Canelle, le Girofle & d'autres aromates, on le recouvroit de nouveau, & on le servoit, sans qu'il parût que ses plumes eussent été gâtées le moins du monde : mais ce mets étoit pour le plaisir des yeux, & l'on n'y touchoit pas. L'Oiseau dans cet état se

conſervoit pluſieurs années ſans ſe corrompre ; ce qui eſt une propriété qu'on a regardée comme particulière à la chair du Paon ; car *Aldrovande* écrit qu'en 1598. il lui en fut donné un morceau qui avoit été cuit en 1592, & que cependant il n'avoit contracté aucune mauvaiſe odeur. Le même *Aldrovande* nous apprend que le ſecret rapporté par *Sebizius* n'eſt pas nouveau, vû que *Platine* ce fameux Cuiſinier qui fut un ſecond *Apicius*, en avoit laiſſé la recette : il ajoûte qu'il y en a d'autres qui pour faire rire les convives rempliſſent la bouche au Paon ainſi ajuſté avec de la Laine & du Camphre, pour y mettre enſuite le feu quand on le ſert ſur la table. A l'égard des Paoneaux, étant pris jeunes & tendres, ils ſont un manger fort délicat.

Quant aux uſages du Paon en Médecine, ſa chair eſt eſtimée contre le vertige ; & les bouillons qu'on en fait ſont recommandés dans la Pleuréſie, pour exciter l'urine, & pour faire couler les graviers des reins & de la veſſie. ſa graiſſe mêlée avec le Miel & le Suc de Rue, guérit la colique ; & ſon fiel eſt ophthalmique, & propre pour déterger les ulcères des yeux, & pour

fortifier la vûe. Mais la partie du Paon la plus ufitée en Médecine, c'eft la fiente qui paffe pour être fpécifique contre l'Epilepfie & le vertige. *Ludovic*, qui, dans un *Traité* qu'il a fait exprès *fur le choix des Médicamens*, réduit les remèdes à leur jufte valeur, & ne donne des louanges que fobrement à ceux qui les méritent, avoue qu'il ne peut s'empêcher de dire beaucoup de bien de la fiente de Paon contre l'Epilepfie, en ayant reconnu plufieurs fois les bons effets; & il n'y a aucun Médecin qui ne foit d'accord avec lui là-deffus. Cette fiente fe donne en poudre depuis un fcrupule jufqu'à un gros, foit feule, foit mêlée avec un peu de fucre, foit en potion infufée dans un verre de vin rouge, dont on donne la colature exprimée au malade. Quelques-uns mettent infufer de la fiente de Paon fraîche dans deux ou trois onces de vinaigre de fleurs d'Œillet; & ils en font boire neuf jours de fuite l'expreffion le matin à jeun depuis la nouvelle jufqu'à la pleine Lune. On en met auffi depuis une demi-once jufqu'à une once dans les lavemens anti-épileptiques : outre que cette fiente y fert d'aiguillon, elle a une efficacité prefque fûre lorfque le

mal dépend d'un foyer placé dans quelque viſcère du Bas-Ventre, comme dans la Ratte, le Méſentère, le Pancréas. Pour le vertige qui, comme l'on ſait, a beaucoup d'affinité avec l'Epilepſie, & qui ſouvent en eſt un avant-coureur, voici comme l'on y remedie au moyen de cette fiente. On prend une poignée de fiente de Paon mâle, ſi c'eſt pour un homme, & de fémelle ſi c'eſt pour une femme. On la fait macérer pendant quelques heures dans une ſuffiſante quantité de bon vin rouge pour que la Liqueur ſurnage de deux ou trois doigts. On paſſe enſuite le tout par un linge avec une légère expreſſion, pour partager en trois doſes à donner trois jours de ſuite le matin à jeun avant la nouvelle Lune, le malade ſe tenant bien couvert en attendant la ſueur. C'eſt le remède de Madame la Comteſſe de *Valdeck*, qui a eu beaucoup de réputation. Les plumes de Paon brûlées ſervent en fumigation aux ſuffocations de Matrice ; & les œufs de cet Oiſeau pris intérieurement, paſſent pour remédier à la Goutte vague & indéterminée.

Prenez de la partie blanche de fiente

de Paon desséchée, & de la racine de Pivoine mâle, de chacune deux onces; de la racine de Valériane, une once; de la semence de Pivoine écorcée, trois onces de la semence de Carvi, une demi once.

Réduisez le tout en poudre, & incorporez-le avec une suffisante quantité de Miel-Anthosat, pour former une Opiate à prendre soir & matin pendant un mois à la dose de deux gros dans du pain à chanter.

Prenez de la fiente de Paon, un gros; du sucre blanc, un demi-gros; de bon vin rouge, quatre onces.

Faites infuser le tout pendant la nuit, & coulez le lendemain par un linge avec expression, pour une Potion anti-épileptique à donner trois jours de suite le matin à jeun avant la nouvelle Lune, le malade restant au lit bien couvert en attendant la sueur.

Prenez de la fiente de Paon desséchée, deux gros; de la racine de Pivoine mâle, & des Vers de

terre préparés, de chacun un gros & demi ; du Cinnabre d'Antimoine, deux ſcrupules.

Pulvériſez le tout, & mêlez-le exactement pour une poudre anti-épileptique, dont la doſe ſera de deux ſcrupules à prendre trois jours de ſuite le matin à jeun dans du pain à chanter à l'entrée de la nouvelle Lune.

PERDIX.

ON diſtingue pluſieurs eſpèces de Perdrix ; ſçavoir, 1°. la Perdrix griſe ordinaire ou commune qui fera le ſujet de cet article ; 2°. la petite Perdrix griſe que nos Chaſſeurs appellent *Roquette ;* 3°. la groſſe Perdrix rouge de Dauphiné & de Provence qu'on nomme *Bartavelle* ou *Bertavelle ;* 4°. la Perdrix rouge commune qui varie pour la grandeur & pour la couleur ; 5°. la Perdrix de Damas de *Belon*, & la Perdrix blanche des Alpes ou de Savoye, qui ſont plutôt des eſpèces de Gelinottes, ou de Francolins, que des Perdrix proprement dites.

Perdrix griſe ; *Perdix*, Offic. Schrod.

323. Dal. Pharm 426. Lemer. 667. *Perdix minor fulva*, Belon des Oiſ. 258. *Perdix minor*, *ſeu cinerea*, Schwenckf. Aviar. Siles. 327. *Perdix cinerea*, Aldrov. Ornith. 2. 140. Jonſt. *de Avib.* 46. Charlet. Exer. 83. *Perdix cinerea Aldrovandi*, Willughby. Ornith. 118. Ray Synop. Method. Av. 57. *Tetrao macula nuda coccinea ponè oculos*, *rectricibus ferrugineis*, Linn. Faun. Suec. 172. *Perdix minor vulgaris noſtras*, *ſive Starna*, *Quorumd.*

Le mâle pèſe quatorze onces un quart, & la fémelle treize onces & demie. Cet Oiſeau a depuis le bout du bec jusqu'au bout des ongles quatorze pouces un quart de long, douze pouces trois quarts jusqu'au bout de la queue, trois quarts jusqu'aux coins de la bouche, & vingt pouces de large quand les plus longues plumes des aîles ſont étendues en ſens contraire; le bec brun dans la jeuneſſe, blanchâtre dans un âge plus avancé; l'iris de yeux jaunâtre; la poitrine marquée d'une tache rouſſe ſemicirculaire en forme de fer à cheval, que la fémelle n'a point; certaines excroiſſances rouges au-deſſous des yeux; le menton & les côtés de la tête ſaffranés d'abord, puis d'un bleu-

cendré, parſemés de lignes noires tranſverſales juſques vers la ligne ſemicirculaire que nous venons de dire, & au-deſſous de la ligne la même couleur qui dégenère en gris ſale ou jaunâtre; les plus longues plumes latérales à tuyaux blancs, ornées d'une grande tache rouſſe tranſverſale; le deſſus du corps varié de roux, de cendré & de noir; vingt-trois grandes plumes à chaque aîle, dont les premières ſont brunes avec des taches d'un roux ou d'un jaune-blanc; les plumes intérieures en recouvrement & les plus longues des épaules, à tuyaux d'un jaune-blanc; la queue longue de trois pouces & demi, compoſée de douze pennes, dont les quatre du milieu ſont de la couleur du corps, & les ſept autres de chaque côté d'une couleur jaunâtre ſale, à pointes cendrées; les jambes nues au-deſſous des jointures; nul veſtige d'éperon; les pieds verdâtres, blanchâtres dans un âge plus avancé; les doigts liés enſemble par une membrane, comme dans les Coqs de Bruyère; le jabot grand; l'eſtomac muſculeux; une véſicule du fiel; une chair ſi ſavoureuſe & ſi ſaine, qu'elle eſt préferable à celle de tous les autres Oiſeaux. La Perdrix griſe ſe nourrit de

Fourmis & de leurs œufs, ou plutôt de leurs Chryſalides, de grains de bled, & même de feuilles vertes : mais en hyver qu'elle mange des feuilles de froment & d'autres ſortes de bled, ſa chair eſt moins eſtimée pour le goût qu'en Eté & en Automne qu'elle vit de grain. Cet Oiſeau fait beaucoup de petits, pondant à chaque couvée ſeize à dix-huit œufs ; il eſt très-commun chez nous en Angleterre. Les Italiens chez qui cette eſpèce eſt plus rare & ſe vend même plus cher que la Perdrix rouge, l'appellent *Starna* comme qui diroit Externe ou Etrangère, & en certains lieux *Pernice*. En général les Perdrix ne ſauroient ni s'envoler bien haut, ni continuer long-temps leur vol, à cauſe de la peſanteur de leur corps & du peu d'étendue de leurs aîles. L'Hyver elles volent par compagnies ; car étant de nature à élever quinze ou ſeize petits à la fois, ces petits habitent tout l'Hyver avec leurs Père & Mère. Mais au Printemps que le mâle s'accouple avec la fémelle, elles volent deux à deux ; car alors elles chaſſent au loin de leurs petits. Voilà ce qu'en dit *Belon* ; & ceci eſt vrai non-ſeulement des autres Oiſeaux de ce genre, mais auſſi des Coqs

de Bruyère. Selon le même *Belon*, le chant des Perdrix eſt un ſigne très-certain du jour qui approche. Pour nous, nous les avons bien ſouvent entendu chanter au crepuſcule du ſoir après le coucher du Soleil. Les Perdrix, à ce que dit *Ariſtote* & comme l'expérience le confirme en partie, voyant quelqu'un s'approcher de leur nid, ſe traînent devant les pieds du Chaſſeur comme ſi elles vouloient ſe laiſſer prendre : mais lorſqu'il s'imagine les tenir, elles s'envolent, & puis rappellent leurs petits qui n'ont pas plutôt entendu & reconnu la voix de leur Mère, qu'ils accourent auprès d'elle.

Les Perdrix, généralement parlant, ont paſſé pour des Oiſeaux très-lubriques, & infames pour leur commerce contre nature. Les Anciens ont débité ſur leur compte bien des fables, comme par exemple que les mâles caſſent les œufs pour empêcher les fémelles de les couver & pour pouvoir toujours jouir d'elles à leur gré, ce qui fait que les fémelles pondent en cachette autant qu'elles peuvent; que les mâles quand les fémelles leur manquent, ou qu'elles ſe ſont dérobées pour couver, ſe battent entr'eux, & abuſent l'un de l'autre,

l'autre, le vaincu étant forcé par le vainqueur ; qu'elles font deux nids, dans l'un desquels la fémelle couve, & dans l'autre le mâle, ensorte que chacun élève sa nichée à part ; que les fémelles sans le commerce du mâle conçoivent des œufs féconds, en se tenant seulement du côté que le vent souffle vis-à-vis des mâles ; & même il y a des Modernes qui ont sottement tâché d'en rendre raison avant que le fait fût constaté ; que les fémelles sont si passionnées qu'elles ne sauroient se passer du mâle, lors même qu'elles couvent, contre la coutume des autres Oiseaux ; & c'est ce que *Pline* a exprimé avec son énergie accoûtumée ; que le mâle qui a été vaincu dans le combat, n'ose plus jamais paroître en présence de sa fémelle ; Que la Perdrix dont les œufs sont gâtés ou perdus, dérobe ceux d'une autre ; les couve, & élève les petits qui en éclosent, lesquels étant devenus grands reconnoissent la voix de leur Mère naturelle, & volent à elle en abandonnant l'étrangère ; qu'elle se couche souvent à la renverse & se couvre de mottes ou de paille pour échapper à l'Oiseleur. Mais il n'est pas besoin de nous amuser à refu-

ter de pareils contes. (*Willughby.*)

Les Perdrix ſont d'un tempérament fort chaud ; au premier Printemps qui eſt la ſaiſon de l'amour, les mâles ſe battent quelquefois vigoureuſement pour une femelle : auſſi faiſoit-on autrefois des combats de Perdrix. Elles aiment à ſe rouler dans la pouſſière, & ont l'odorat fin ; elles mangent différentes choſes, comme bayes, ſémences, grains de froment & autres, Vermiſſeaux, Limaçons ou Limas, Chattons de Coudrier & de Bouleau, bleds verds & en herbe, œufs ou nymphes de Fourmis ; elles ſe trouvent dans la plûpart des contrées de l'Europe. On les prend avec des filets & des chiens ; on les tue à coups de fuſil. On pourroit les apprivoiſer juſqu'à les faire habiter pêle-mêle avec les Poules d'une baſſe-cour ; & *Geſner* rapporte avoir nourri chez lui une Perdrix qui en préſence même de ſpectateurs oſoit becqueter les Chats ſans en rien craindre. Elles recherchent la compagnie de preſque tous les grands Quadrupèdes, comme Chevaux, Bœufs, Cerfs, Chevreuils ; & cette ſociété leur eſt ſouvent fatale. Les gens de la campagne dans les pays où il leur eſt défendu de chaſſer, ſavent s'en dédom-

mager au moyen d'une fémelle dite *Chanterelle* qui par ſon chant attire les mâles le ſoir à la brune, ſur-tout dans le temps que ces Oiſeaux s'apparient. *Pline* leur donne ſeize ans de vie. *Ariſtote* va plus loin ; car il les fait vivre juſqu'à vingt-cinq ans, notamment les fémelles, attendu qu'on prétend qu'en général les fémelles des Oiſeaux vivent plus long-temps que les mâles. La Perdrix court mieux qu'elle ne vole ; cependant la petite Perdrix griſe appellée *Roquette*, vole très bien, & ſe laiſſe difficilement approcher des Chaſſeurs. Ces Oiſeaux ont beaucoup de fumet, & les chiens pour peu qu'ils ayent de nez, les ſentent de loin. Dès que les petits ſont éclos, ils courent après la Mère qui leur apprend à chercher leur vie, & les raſſemble ſous ſes aîles pour ſe repoſer, comme une Poule fait ſes pouſſins : tout foibles qu'ils ſont alors, & quoiqu'incapables de voler, ils ſont ſi ruſés qu'il eſt comme impoſſible de les trouver ; ils ſe laiſſeroient plutôt écraſer ſous les pieds de l'Oiſeleur que de remuer de la place : c'eſt ce que nous avons éprouvé pluſieurs fois avec admiration. Au Printemps & en Eté, ſi l'on ouvre une Perdrix mâle, on lui

trouvera deux Teſticules conſidérablement grands à proportion du corps : mais en Hyver ils ſont peu apparents & comme effacés, comme dans la plûpart des Oiſeaux. Les Perdrix ne font point de nid, à proprement parler : elles ſe contentent de pondre dans une foſſette preſqu'à fleur de terre ſur quelques brins de paille ou d'herbe ſèche mis au hazard. M. *Zinanni* obſerve que les œufs de notre Perdrix griſe ont la coque aſſez ferme, de couleur griſe tirant ſur le jaunâtre. Cette eſpèce de Perdrix ne ſe perche jamais ſur les arbres, au lieu que la Perdrix rouge s'y perche dans certains cas; ce qui met en défaut les chiens, ainſi que les Chaſſeurs.

La Perdrix griſe ou commune, autrement dite *Perdrix grieſche*, *grignette* ou *gringette ; Perdrix goache*, *gouaſche* ou *goueſche ; Raſcle* vers Montpellier, ſelon *Cotgrave*, ſe nomme en Italien *Starna*, *Perdice* ou *Pernice minoro*, ou *Cinericcia ;* en Eſpagnol *Perdiz* ; en Allemand *Feld-Hun*, ou *Wild-Hun ;* en Anglois *Common Partridge ;* en Suédois *Rapphena.* Les Grecs & les Latins l'ont appellée comme les autres eſpèces *Perdix*, d'où nous avons fait d'abord *Per-*

dis, puis *Perdris* ou *Perdrix*. Le petit de la Perdrix s'appelle *Perdreau*, & par corruption *Perdriau* qu'on trouve dans *Cotgrave*.

La Perdrix contient beaucoup d'huile & de ſel volatil. Cet Oiſeau eſt très-eſtimé pour ſon bon goût, & il n'y a guères de repas ſomptueux où l'on ne le ſerve, ſur-tout lorſqu'il eſt encore jeune ou Perdreau. On préfère communément les Perdreaux rouges aux gris, mais ſans fondement; car les gris ſont auſſi excellents, & même les bons connoiſſeurs leur trouvent plus de fumet qu'aux rouges. On doit les choiſir tendres, bien nourris, d'un bon goût, & & les laiſſer faiſander quelques jours à l'air, afin que leur chair devienne plus tendre & plus friande par une petite fermentation qui s'y excite. Quand la Perdrix eſt vieille, ſa chair eſt dure, ſèche, & difficile à digérer; ce qui fait qu'elle a beſoin d'aſſaiſonnement pour être mangée, & qu'on ne la ſert plus qu'en ragoût ou en pâté; & alors elle eſt moins ſaine, & d'une digeſtion plus difficile. Ce que nous venons de dire convient à la Perdrix mangée en ſubſtance; car on en fait des bouillons qui ſe digèrent bien, fourniſſent un bon

ſuc, & ſont très-reſtaurants. Ces bouillons conviennent dans les convaleſcences, & aux perſonnes d'un tempérament pituiteux & mélancolique.

Quant aux uſages de la Perdrix en Médecine, le Perdreau rôti & aſſaiſonné d'un ſuc d'Orange aigre eſt très-bon dans les diarrhées qui viennent de la dépravation du ſuc ſtomachal & du relâchement des inteſtins. Cet aliment fortifie l'eſtomac, fait couler les viſcoſités putrides qui s'y engendrent, & redonne le ton aux fibres inteſtinales. On ſe ſert encore en Médecine du ſang & du fiel de Perdrix pour les playes & les ulcères des yeux, & pour les cataractes : on y inſtille ces liqueurs toutes chaudes & au ſortir de l'Animal qu'on vient de tuer. La moëlle & le cerveau de Perdrix étant mangés, ſont recommandés par *Schroder* & par d'autres Auteurs pour guérir la jauniſſe. Les plumes de Perdrix brûlées ſervent contre l'Epilepſie, & pour diſſiper les vapeurs des femmes : on en fait ſentir la fumée dans l'accès. Quelques-uns font bouillir ces plumes avec de la Menthe & de l'Auronne, & en rempliſſent un ſachet qu'ils mettent ſur le ventre des enfans pour appaiſer les tranchées.

PHASIANUS.

LE nom de Phaisan qu'on écrit plus communément Faisan, selon *Richelet*, est commun à plusieurs Oiseaux ; car outre le Faisan du Brésil qui est un peu plus grand que le nôtre, on appelle quelquefois le grand Coq de Bruyère *Faisan-bruyant*, & la Cane-petière de *Belon*, *Faisan de Beauce* ou *du Berry* : mais ces deux derniers Oiseaux n'ont point le caractère de notre Faisan.

Faisan ordinaire ou commun ; *Phasianus*, Offic. Belon des Ois. 254. Gesn. *de Avib.* 683. Schwenckf. Aviar. Siles. 331. Aldrov. Ornith. 2. 45. Jonst. *de Avib.* 40. Willughb. Ornith. 117. Ray. Synop. Method. Av. 56. *Phasianus à Phaside Colchidis fluvio dictus ; Ales Phasidis, seu Phasiacus ; Scythica Volucris ; Itys ; Gallus Sylvestris*, Nonnull.

Cet Oiseau varie beaucoup pour le poids suivant l'embonpoint ou la maigreur du corps. Le mâle pèse quarante-cinq à cinquante onces, & la fémelle trente-trois. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue trente-six

pouces de long, & jusqu'au bout des pieds vingt-quatre pouces; entre les deux extrémités des aîles étendues trente-trois pouces de large; le bec comme l'ont les Oiseaux qui mangent du grain, long d'un pouce un quart depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche, blanchâtre dans un âge avancé, avec une membrane charnue & tubereuse de chaque côté à l'endroit où il est joint à la tête supérieurement, sous laquelle les narines sont comme cachées; l'iris des yeux jaune; les yeux environnés tout autour d'une couleur rouge-écarlate, semée de petits points noirs selon *Aldrovande*; sur le devant de la tête à la base de la mâchoire supérieure, de petites plumes noirâtres mêlées d'un pourpre éclatant; le sommet de la tête & la partie supérieure du col teints d'un verd obscur reluisant comme de la soye; néanmoins cette couleur est plus claire au sommet de la tête: or *Aldrovande* dit que le sommet de la tête brille pour l'ordinaire d'une belle couleur cendrée, verte aux côtés & près du bec, fort changeante soit au Soleil soit à l'ombre, laquelle occupe pareillement toute la partie supérieure du col; & quant à nous, nous avons trouvé que le som-

met de la tête eſt d'un bleu luiſant avec quelque mêlange de roux, & que la tête ainſi que le haut du col paroît tantôt bleue, tantôt verte; en outre à chaque côté de la tête vis-à-vis des oreilles, des plumes élevées que *Pline* a nommées de petites cornes; des plumes noirâtres plus longues que tout le reſte attachées à l'angle inférieur des oreilles; les côtes du col & la gorge d'un pourpre brillant: ſur quoi il eſt à remarquer que la couleur tant verte que pourpre n'eſt qu'aux bords des plumes, le reſte étant brunâtre au ſommet de la tête, noirâtre au col, & que ſous le menton & aux coins de la bouche les plumes ſont noirâtres à bords ou franges verdâtres; au-deſſous du verd le reſte du col, la poitrine, les épaules, le milieu du dos & les côtés ſous les aîles revêtus de très-belles plumes à fond noirâtre, dont les bords ſont teints d'une couleur exquiſe qui paroît tantôt noire & tantôt pourpre ſelon qu'elle eſt différemment expoſée à la lumière; au-deſſous du pourpre une tache tranſverſale d'une couleur d'or fort éclatante à chaque plume, puis une couleur fauve qui s'étend juſqu'au fond noir que nous avons dit; cependant ces couleurs ſont

ſépatées par une ligne étroite d'un pourpre brillant ; au-deſſus du col les extrémités des plumes peintes d'une tache noire de figure parabolique ; les tuyaux de toutes ces plumes, jaunâtres ; & les plumes elles-mêmes marquées le long du tuyau au bas du col en-deſſus, d'une tache ovale ſur le fond noir dont nous avons parlé ; les plumes des épaules & celles qui couvrent le milieu du dos bigarrées des couleurs ſuivantes : d'abord jaunes ſur les bords, puis une ligne étroite, purpurine, enſuite une ligne un peu large, noire, parallèle aux extrémités des plumes, dans laquelle eſt enfermée une autre ligne un peu large & blanchâtre qu'*Aldrovande* appelle Ovale ; l'eſpace compris en-dedans & le reſte de la plume eſt noirâtre juſqu'au fond : toutefois l'eſpace compris au milieu du dos eſt varié de brun & de noir ; les tuyaux des plumes ſont jaunes ; les plumes du dos qui ſuivent immédiatement, ſont toutes tannées à peu-près tirant ſur le roux, dépourvus de cette tache blanche que nous venons de dire, plus longues, & comme terminées en de petits filamens : cependant elles ont de commun avec les précédentes qu'étant expoſées à la lumière elles ſemblent

montrer dans leur milieu la même couleur verte, quoiqu'elle n'y ſoit point, attendu que leurs tiges approchent de la couleur d'or, & qu'elles ſont d'ailleurs toutes brunes à la racine. La queue, ſi l'on en meſure les plus longues pennes qui en occupent le milieu, ſe trouvera avoir dix-huit pouces deux palmes de long : ſa figure reſſemble preſque à un jeu d'Orgue ; car comme les tuyaux en montent de chaque côté en augmentant peu-à-peu pour la grandeur, & que les plus grands en occupent le milieu, il en arrive de même à l'égard de cette queue ; car les deux plus longues pennes que je viens de dire ſont entourées de ſeize autres, ſavoir huit de chaque côté, toutes de différente grandeur, & couleur cendrée, tannées ſur les côtés, ornées près des tiges de taches noirâtres oppoſées l'une à l'autre dans les plus longues pennes, & viſibles ſeulement d'un côté ou moins apparentes dans les moindres plumes. Les aîles cloſes ou pliées ſont longues de neuf pouces, & étendues elles ſont larges de dix-huit pouces ; leurs plumes à l'endroit où elles tiennent au corps, ſont diverſifiées des mêmes couleurs que le commencement du dos ;

& celles qui les ſuivent, reſſemblent au derrière du dos : néanmoins les côtes ſont comme dans la Perdrix griſe, & les grandes pennes des aîles en repréſentent la couleur preſqu'au parfait, étant d'un gris brunâtre, & ſemées partout de taches blanchâtres. La poitrine & le ventre à l'endroit de l'eſtomac & ſous les aîles brillant des mêmes couleurs que le col, mais plus obſcurément, & les plumes y ſont beaucoup plus grandes. Proche de l'anus & aux cuiſſes le plumage eſt d'un tanné-brunâtre. Les jambes, les pieds & les doigts ainſi que les ongles, ſont de couleur de corne; cependant la couleur des doigts & des ongles eſt plus brunâtre. Il y a aux doigts une membrane un peu grande, telle qu'il ne s'en trouve de ſemblable que je ſache dans aucun autre Oiſeau qui aime à ſe rouler dans la pouſſière ; & peut-être que cette membrane n'eſt pas inutile pour nager. Les jambes blanchâtres ont des éperons plus courts à la vérité que ceux du Coq, mais aigus, de couleur noire. La femelle eſt moins belle en tout que le mâle, & preſque de la couleur d'une Caille. Le Faiſan habite dans les forêts ; il ſe nourrit de glands, de bayes, de

grains & de ſemences. Suivant *Longolius*, tout le monde vante cet Oiſeau comme un des plus exquis & des plus propres à ſervir d'exemple pour juger de la qualité des viandes. *Aldrovande* prouve par pluſieurs argumens que ſa chair eſt meilleure à manger que celle des Poules, & finit par dire que le Faiſan tant par ſa rareté que pour ſon excellence ſemble n'être fait que pour les tables des riches, où il a toujours été célébré avec les honneurs les plus diſtingués. Les Faiſans, les Perdrix, les Cailles & quelques autres Oiſeaux ſe prennent en grand nombre à la tiraſſe par le moyen d'un Chien couchant dreſſé à cette chaſſe, & qui les tient en arrêt, remuant la queue ou ſe couchant par terre pour avertir ſon Maître qu'il eſt temps de tirer le filet; & ainſi les Oiſeaux ſe trouvent couverts avec le Chien. Bien des gens diſent que tous les Oiſeaux, & en particulier les Faiſans, les Perdrix & les Cailles, ſont beaucoup plus délicats étant tués par l'Epervier ou par le Faucon, que pris au filet ou autrement. En effet, il n'eſt pas douteux que leur chair en devient plus tendre; car le bouillonnement du ſang excité par la courſe mortifie la

chair & la dispose à la putrefaction ; mais tout le monde ne convient pas aujourd'hui qu'elle en devienne plus savoureuse & plus délicate. Au reste il ne faut pas disputer des goûts. *Borterus* dit qu'il n'y a ni Faisan ni Perdrix en Irlande. (*Willughby.*)

Le Faisan, dit *Belon*, a coûtume de se tenir aux jeunes taillis, & de ne se point trouver sans fémelle : c'est pourquoi il n'aime point à hanter la compagnie des autres Faisans mâles ; & partout où ils se rencontrent, ils courent les uns sur les autres, & se chassent en se battant à la manière des Coqs jusqu'à ce que l'un demeure supérieur & fasse fuir l'autre. Il y a de deux sortes de Faisans, comme il y a de deux sortes de Perdrix, ayant tous deux les plumes élevées sur le sommet de la tête aux deux côtés des Ouyes qui ressemblent à deux petites cornes élevées comme à la Hulote & au Duc : mais il faut entendre qu'elles ne sont pas toujours droites ; car ils les haussent & les abbaissent comme ils veulent. Quelque soin qu'on apporte pour apprivoiser les Faisans de jeunesse, il est difficile qu'ils ne se ressentent toujours de leur humeur sauvage ; & si on les apprivoise,

il faut ou il suffit de donner deux fémelles à un mâle. Elles ne pondent qu'une fois par an, & mettent quelquefois vingt œufs : mais il ne leur en faut laisser couver que quinze pour le plus à la fois ; elles reçoivent les mâles seulement en Mars & en Avril. Les Faisans sauvages sont difficiles à prendre sinon en temps d'Hyver lorsqu'on connoît leurs traces sur la neige ; car la trace de leurs pas & leur fiente sont comme celles d'un Chapon ; & en ce temps-là on les prend de diverses façons, car on les voit errer par les petits sentiers dans les bois, & alors on leur donne des amorces de grain pour les accoûtumer en un lieu. Les Paysans sachant quel est leur naturel, & qu'ils ne veulent endurer d'autres mâles auprès de leurs fémelles, leur mettent un grand miroir appuyé à une languette couverte d'une cage tout joignant l'amorce ; & le Faisan se regardant au miroir pense que c'en soit un autre. Alors il ne peut s'empêcher de lui courir sus, & marchant sur la languette il se trouve enfermé dans la cage. Il y a presque telle distinction du mâle à la fémelle du Faisan, qu'elle est du mâle à la fémelle du Paon. Les Faisans se perchent la nuit

ſur les rameaux des arbres ; car ils ont accoûtumé de ſe retirer des taillis en un lieu deſtiné pour leur perche dans les bois de haute futaye. On penſe que le nom en ſoit venu du fleuve Phaſis. Le Faiſan a une longue queue droite & roide. Les queues des Faiſans ſervent à quelques-uns pour mettre à leurs chapeaux au lieu de plumes d'Autruches.

Le Coq Faiſan eſt admirable par la variété & par l'éclat de ſon plumage ; ſa beauté eſt comparable à celle du Paon : auſſi *Gybert Longolius* aſſûre-t-il qu'il n'a jamais rien vû de plus beau que le Faiſan ; que tous les Peintres enſemble, & *Apelle* lui-même s'il revenoit au monde, ne pourroient rendre au naturel la richeſſe & le brillant de ſes couleurs ; qu'il n'auroit jamais cru que la Nature eût pu réunir tant de beautés en un ſeul Animal, & que *Solon* le plus ſage des Philoſophes de la Grèce ne diſoit rien de trop fort quand il répondit au Roy *Créſus* aſſis ſur un thrône ſuperbe, orné de ſon diadême & tout couvert d'or & de pourpre, qui lui demandoit s'il avoit jamais rien vû de plus beau, que les Paons & les Faiſans lui ſembloient encore plus beaux,

parce qu'ils avoient des ornemens naturels, & non pas des habits empruntés. Le même *Longolius* dans son savant *Dialogue sur les Oiseaux*, observe que les Faisans récemment pris sont si farouches, qu'ils n'épargnent ni les Poules domestiques, ni même le Paon, & qu'ils le déchirent à coups de bec : mais que quand une fois on est venu à bout d'apprivoiser un Coq-Faisan avec une Poule domestique, il en provient des œufs pictés de noir beaucoup plus beaux que les œufs de Poule ordinaires ; & que les petits qui éclosent de ces œufs ne sont pas à la vérité tout-à-fait semblables à de vrais Faisandeaux, mais tels qu'on pourroit néanmoins s'y tromper ; ensorte que les fémelles qui proviennent de ces œufs feront, si on les accouple avec leur Père, des Faisans parfaits à la première ou à la seconde couvée. Ainsi il est étonnant, conclud notre Auteur, que toutes les volières ne soient pas pleines de Faisans ; car la multiplication de ces Oiseaux seroit d'un gros revenu pour quiconque voudroit en prendre la peine & pourroit en faire la dépense. *Schwenckfeld* dit que le Faisan est fort rare en Silésie, & qu'il ne s'y trouve guères que chez

les plus riches Seigneurs où il eſt nourri avec un ſoin tout particulier. *Geſner* avoue qu'il n'a jamais vû aucun Faiſan en Suiſſe, quoiqu'il ait parcouru la plûpart des montagnes de ſon pays. M. *Linnæus* n'en fait point mention dans ſon bel Ouvrage intitulé *Fauna Suecica*, parce que cet Oiſeau n'eſt apparemment point connu en Suède : Cependant *Olaüs Magnus* rapporte que dans le Nord les Faiſans ou Coqs ſauvages demeurent l'Hyver pluſieurs mois ſous la neige ſans en ſortir ; mais il ne faut pas s'y tromper, & l'on auroit tort d'attribuer ceci à notre Faiſan, vû que l'Auteur entend parler des Coqs de Bruyère qui ſont communs en Norwège, en Suède, & dans les autres contrées ſeptentrionales, ſur-tout ceux de la petite eſpèce : auſſi eſt-ce de ces petits Coqs de Bruyère dont le mâle eſt moins beau que la fémelle, que feu M. le Maréchal Comte de Saxe avoit fait venir de Suède pluſieurs douzaines pour ſa Ménagerie de Chambord. Le Faiſan eſt un Oiſeau niais qui ſe laiſſe prendre aiſément au filet & au collet, principalement vers le ſoir & au point du jour ; car c'eſt alors qu'il ſort des bois. Quand il a la tête cachée, il s'ima-

gine que tout son corps l'est, souvent il s'admire lui-même avec complaisance, & se trouve pris avant que d'avoir pu s'enfuir. Il a coûtume de se cacher dans un temps pluvieux. Il fait beaucoup de bruit en s'envolant, & son vol est fort lent ; ce qui donne au Chasseur tout le loisir possible pour le tuer. Il vit aussi long-temps que la Poule domestique. Vers la mi-Mars il fait son nid à terre de feuilles, de pailles & d'herbes sèches dans les broussailles ou les buissons les plus épais. La fémelle pond pour le moins autant d'œufs que la Perdrix ; & nous croyons avoir lieu d'être surpris que M. *Zinanni* ne lui fasse pondre pour chaque couvée que trois, quatre, ou cinq œufs sur la fin du mois de Mai. Ces Oiseaux n'aiment point à être renfermés ; plus ils sont logés étroitement, moins ils font d'œufs ; & c'est peut-être là ce qui aura trompé M. *Zinanni*. Comme dans les faisanderies les Poules - Faisandes ne couvent pas avec autant d'attachement que les autres Oiseaux, on donne leurs œufs à couver à des Poules domestiques. Les petits n'éclosent qu'au bout de trente-jours. Si-tôt qu'ils sont éclos, ils suivent leur Mère comme font les

Perdreaux : ils mangent alors des œufs de Fourmis, des Sauterelles & d'autres Insectes. Les Faisans sont sujets aux poux & à la Vermine comme les autres volailles : c'est pourquoi ils déperissent en cage, où ils n'ont pas la liberté de s'éplucher à leur aise, & de se rouler dans la poussière. Ils sont moins lascifs que nos Coqs ; & néanmoins dans le temps de la pariade ils se battent l'un contre l'autre jusqu'à s'entretuer quelquefois pour une femelle. Le Faisan est gourmand, & même carnacier. Quand ils se trouvent enfermés plusieurs ensemble, si l'un d'eux devient malade ou languissant, tous les autres lui donnent chacun leur coup de bec & l'achèvent ; puis ils le mangent. Ainsi nous n'avons point de peine à croire ce qui nous a été assûré par un Chasseur connu d'ailleurs pour véridique ; savoir, qu'étant dans les plaisirs du Roy au milieu de l'Hyver que la terre étoit toute couverte de neige, il lâcha son coup de fusil sur une bande de Corneilles acharnées après une Charogne avec d'autres Oiseaux qui de loin lui paroissoient extraordinaires : après avoir tiré, il courut à son gibier, & fut bien étonné de voir qu'il avoit tué autant de Fai-

ſans que de Corneilles. Il y a des Faiſans tout blancs, comme il y a des Paons blancs ; mais ils ſont fort rares, & l'on n'en voit guères que dans les faiſanderies des Rois ou des grands Seigneurs.

Le Faiſan ſe nomme en Grec *Phaſianos* ; en Italien *Fagiano* ; en Allemand *Faſan* ou *Faſian* ; en Hollandois *Faſaen* ; en Anglois *Pheaſant* : d'où l'on voit que cet Oiſeau porte à peu-près le même nom dans toutes les Langues de l'Europe. La fémelle s'appelle en François *Faiſande* ou *Faiſanne*, quelquefois *Faiſe* ; & le petit, *Faiſandeau*, *Faiſanneau* ou *Faiſeau*.

Le Faiſan contient beaucoup d'huile & de ſel volatil. Il n'y a guères d'Oiſeau qui ait un goût plus exquis & plus délicieux que celui-ci : auſſi eſt-il ſervi ſur les meilleures tables & les plus délicates. On doit le choiſir jeune, tendre, gras, & bien nourri. La chair du Faiſan produit pluſieurs bons effets ; elle nourrit beaucoup, produit un bon ſuc, & fournit un aliment ſolide & durable ; ce qui fait qu'on la recommande aux Hectiques & aux perſonnes convaleſcentes, d'autant mieux qu'elle ſe digère facilement : auſſi le Faiſan con-

vient-il en tout temps, à toute ſorte d'âge & de tempérament, & ne produit de mauvais effets que par l'uſage immodéré qu'on en peut faire; uſage au-reſte qui n'eſt pas fort à appréhender, y ayant peu de perſonnes qui puiſſent en manger communément. Ses œufs ſont pareillement excellents.

Quant à l'utilité de cet Oiſeau en Médecine, on prétend que ſon uſage eſt ſalutaire aux Epileptiques & à ceux qui ſont attaqués de convulſions. On ſe ſert de ſon fiel pour éclaircir la vûe, & pour diſſiper les taches de la cornée; & ſa graiſſe appliquée extérieurement fortifie les nerfs, diſſipe les douleurs de Rhumatiſme, & réſoud les tumeurs.

PICA.

PIe; *Pica*, Offic. Schrod. 323. Dal. Pharm. 424. Lemer. 683. Belon des Oiſ. 291. Schwenckf. Aviar. Siles. 333. Merr. Pin. 172. Charlet. Exer. 75. *Pica varia caudata*, Genſ. *de Avib.* 628 Aldrov. Ornith. 1. 784. Jonſt *de Avib.* 27. Willughb. Ornith. 87. Raij Synop Method. Av. 41. Albin. Ornith. 15. *Cor-*

vus cauda cunei-formi, Linn. Faun. Suec. 76. *Pica Rusticorum vulgaris*, Klein. 60. *Pica varia longâ caudâ insignis*, Quorumd.

Cet Oiseau pèse huit ou neuf onces. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des pieds douze pouces & demi de longueur, & dix-huit pouces jusqu'à l'extrémité de la queue; le bec long d'un pouce & demi, noir, gros, fort; la mâchoire supérieure recourbée, pointue, saillante; la langue fourchue, noirâtre, semblable à celle du Geay; les côtés de la fente du palais hérissés de poils; les narines rondes, couvertes de soyes refléchies; l'iris des yeux couleur de noisette pâle; une tache jaune aux membranes clignotantes; la tête, le col, la gorge, le dos, le croupion & le bas-ventre de couleur noire; le bas du dos près du croupion, grisâtre; la poitrine & le côtés blancs, comme aussi les plumes qui couvrent la première articulation de l'aîle; les aîles petites à proportion de la grandeur du corps; la queue & les grandes plumes des aîles ornées de très-belles couleurs mêlées de verd, de pourpre & de bleu, mais seulement aux barbes extérieures; vingt pennes à chaque aîle, dont la

première eſt de moitié plus courte que la ſeconde, la ſeconde plus courte auſſi que la troiſième, & la troiſième que la quatrième, mais inégalement; la quatrième & la cinquième ſont les plus longues; les onze premières blanches dans leur milieu au côté intérieur du tuyau, les extérieures plus largement les intérieures plus étroitement, le blanc allant inſenſiblement en diminuant juſqu'à finir à la dixième plume en une tache un peu grande; la queue compoſée de douze pennes d'une ſtructure ſingulière, vû que les deux du milieu ſont les plus longues, approchantes de neuf pouces, & celles qui ſuivent immédiatement plus courtes d'un pouce, comme auſſi toutes les autres extérieures ſont plus courtes que les intérieures juſqu'aux dernières dans la même proportion; les deux plus grandes, c'eſt-à-dire, les deux pennes du milieu de la queue, verdâtres inférieurement, puis tirant ſur le pourpre, bleues aux ſommités; les pieds & les ongles noirs; la dernière jointure du doigt extérieur jointe à celui du milieu; les inteſtins longs de vingt-quatre pouces, avec des Appendices d'un pouce & demi, une véſicule du fiel; la ratte oblongue; l'eſ-

tomac

tomac fourni de muſcles peu épais, & un jabot.

La Pie reſſemble très-fort au Choucas, ſi l'on en ôte le blanc & la longueur de la queue. Elle apprend fort bien à parler; & nous en avons connu pluſieurs qui prononçoient ſi exactement des paroles articulées, qu'elles proferoient des phraſes entières, ſouvent avec tant de reſſemblance que ſi l'on n'avoit pas vû l'Oiſeau, on auroit juré que c'étoit un homme qui parloit. Elle conſtruit ſon nid ſur les arbres avec une grande adreſſe, le muniſſant d'épines en dehors tout autour deſſus & deſſous, en n'y laiſſant qu'un trou fort étroit pour l'entrée. Quiconque déſirera une exacte deſcription du nid, n'a qu'à conſulter *Aldrovande*. Ces nids ſont ſi communs par-tout chez nous en Angleterre, que nous n'avons pas crû qu'il fût néceſſaire de nous arrêter plus long-temps à les décrire. Cet Oiſeau pond à chaque couvée cinq ou ſix œufs, quelquefois ſept, preſque jamais davantage, plus petits & plus pâles que ceux du Genre Corbin, pictés de taches très-fréquentes : il ſe nourrit des mêmes alimens que les Corneilles; il ſe jette ſur les Moineaux & autres

petits Oiseaux, & les mange. Nous avons même vû quelquefois une Pie attaquer & tuer un Merle. On trouve aussi quelquefois des Pies toutes blanches, mais rarement; & nous nous souvenons d'en avoir vû de brunes ou de roussâtres dans l'Oisellerie du Roy à *Saint James*. (*Willughby.*)

La Pie, selon *Belon*, a de si bonnes enseignes, qu'on la peut reconnoître en tous lieux, vû qu'il n'y a rien de plus beau que de lui voir tout le dessous du ventre blanc, comme aussi le coin de l'aîle; & tout le reste du corps, savoir la tête, le dos, le col & la poitrine, les cuisses, la queue & les aîles, de couleur bien noire. Si la Pie n'avoit rien de blanc sur elle, le reste du corps seroit semblable à une Corneille; car elle a le bec, les jambes, les pieds & les yeux de la même façon. Il est manifeste par ce que Pline en a écrit, que les hommes ont de tout temps appris à parler aux Pies. La Pie a cela de particulier qu'elle devient chauve tous les ans en muant les plumes de sa tête. *Gesner* & *Aldrovande* ajoûtent que ceci ne lui arrive qu'une fois l'an au mois d'Août. Elle se reconnoît aisément entre tous les Oiseaux au premier coup

d'œil. M. *Klain* obſerve que les Latins l'ont nommée *Pica*, comme qui diroit *Picta*, à cauſe de la variété des couleurs de ſon plumage ; qu'elle approche de fort près du Genre Corbin par le bec, par les pieds & par les ongles ; & que le docte M. *Linnæus* n'a pas mal fait d'aſſocier les Pies aux Corbeaux; mais qu'il ne faut pourtant pas les confondre avec les Corneilles, dont elles ſe diſtinguent ſur-tout par leur longue queue, & en ce qu'elles ont les aîles courtes ; au lieu que les Corbeaux & les Corneilles ont pour l'ordinaire les aîles longues. La Pie a beaucoup d'inſtinct & de babil ; elle ſe plaît à contrefaire les cris de divers Animaux, & tout ce qu'elle entend : mais pour qu'elle jaſe mieux, il faut la tenir en cage. Quand elle eſt ſaoule, elle va cacher adroitement ce qui lui reſte de proviſions pour les beſoins à venir ; elle aime à voler la vaiſſelle d'argent, & l'on doit s'en méfier ; elle eſt carnacière ; elle détruit force gibier, même les Lapreaux & les Levreaux ; gobe les œufs des autres Oiſeaux, notamment ceux du Merle dont le nid eſt ordinairement mal caché, & que c'eſt-là ce qui rend le Merle plus rare qu'il

ne devroit être. La Pie eſt commune par-tout, même en Suède; mais elle ne ſe trouve point en Lapponie, ſelon M. *Linnæus*. Elle eſt d'un tempérament très-chaud & laſcif; elle fait l'amour dès le mois de Février, & & pond de fort bonne heure: ſon nid eſt alors expoſé à la vûe de tout le monde; & comme il eſt très-gros, on peut le voir de loin; quelquefois elle le fait ſur des baliveaux au défaut de grands arbres: mais ordinairement elle choiſit pour le faire le ſommet des arbres les plus élevés & les plus inacceſſibles. Quand les Corneilles approchent de ſon nid, elle les attaque & les pourſuit en criant de toutes ſes forces juſqu'à ce qu'elles ſoient bien éloignées; elle ſe défend de même contre tous les autres Oiſeaux de proye. S'il arrive qu'on lui déniche d'aſſez bonne heure ſa première couvée, elle en fera une ſeconde; ſinon, elle ſe contente d'une ſeule nichée comme font preſque tous les autres Oiſeaux. On a prétendu, mais ſans fondement, que la Pie faiſoit deux nids à la fois pour mettre l'ennemi en défaut, & que ſi elle s'appercevoit que l'un des deux fût découvert, elle tranſportoit ſes œufs dans l'autre. On a dit

avec aussi peu de raison que les jeunes Pies prenoient soin de leurs Père & Mère dans leur vieillesse. Dans les Pies comme dans les Geais, le mâle se distingue difficilement de la fémelle ; il n'y a dans l'un & l'autre que quelques nuances de plus ou de moins. Les curieux disent que dans les jeunes le mâle se connoît par la noirceur de la langue : mais cette marque n'est pas infaillible ; & nous avons vû un Amateur en ce genre qui comptoit avoir un mâle, bien étonné de ce qu'au printemps son prétendu mâle lui avoit pondu des œufs. Une Pie toute blanche a toujours été regardée comme un Oiseau aussi rare qu'un Corbeau blanc ou qu'un Merle blanc. *Wormius* en a eu une pareille ; & il y a quelques années que nous eûmes le plaisir d'en voir une en vie qui étoit toute blanche, à l'exception d'une aîle où il y avoit une petite plume noire vers le milieu. La Pie marche en sautant, & remue perpétuellement la queue ; elle mange de tout, quelquefois même en Hyver dans les auges des Pourceaux qui souffrent volontiers qu'elle monte sur leur dos.

On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie II, Année IV, Ap-*

pendix page 210, une Obſervation rapportée par le Docteur *François Paullini* ſur une Pie fémelle, d'ailleurs très-ſaine, qui tous les mois à la nouvelle Lune rendoit pendant deux ou trois jours du ſang aſſez copieuſement par en bas : à quoi il ajoûte qu'il a quelquefois remarqué de ſemblables purgations menſtruelles dans des jumens, dans des Truyes & dans des Brebis ; puis il finit par obſerver qu'un de ſes Confrères a vû un Paon qui à chaque mois dans le décours de la Lune rendoit par l'anus une pelotte glaireuſe qui en dedans ne contenoit qu'une infinité de petits grains de ſable que l'Oiſeau avoit avalés, & que la Nature toujours ſage & prudente expulſoit en certain temps.

La Pie ſe nomme en Grec *Kiſſa* ou *Kitta* ; en Italien *Gazza* ou *Putta* ; en Eſpagnol *Pigaza* ; en Allemand *Agelaſter* ou *Aglaſter* ; en Anglois *Magpie Pianet* ; en Suédois *Skata*. Elle porte differents noms en François ſuivant les Provinces. En Picardie comme en Gaſcogne en Bourgogne, on l'appelle *Agace* ou *Agaſſe* ; en Poitou, en Perigord & en Argoumois, *Ajace* ; en Bretagne *Agacc*. Selon Pierre *Borel*, *agacier* ou

agacer veut dire quereller ; harceler, & delà vient le mot *Agache* ou *Agace*, à cause que la Pie est un Oiseau carnassier & qui criaille beaucoup. *Ménage* le dérive d'*Acaciare*, agasser ou agacer, parce que les Pies sont colères. *Samuel Bochart* le tire de l'Arabe *Azaggo* qui signifie une Pie : mais si l'on en croit M. *Huet*, on disoit autrefois *Agasse* pour *Agathe*, comme *Macieu* pour *Matthieu*, *Macé* pour *Matthias*. On aura donc nommé la Pie *Agathe* ou *Margot*, comme le Geay *Richard*, l'Etourneau *Sansonnet*, l'Asne *Henry*, *Martin* ou *Baudet*. Sans aller chercher si loin l'étymologie d'*Agasse*, ne seroit-il pas plus naturel de dériver ce mot du bruit ou des cris que font les Pies lorsqu'elles apperçoivent quelque Animal qu'elles n'ont point accoûtumé de voir ? Les habitans de la Sologne appellent la Pie commune une *Ouasse*, & la Pie-grieſche une *Colouasse* ou *Malouasse*. Selon *Cotgrave*, la Pie se nomme encore autrement *Dame*, *Jaquette* ou *Jagnette*.

La Pie contient beaucoup d'huile & de sel volatil. La chair de cet Oiseau est si dure & si coriasse, qu'elle n'est guères d'usage en aliment ; on en fait

ſeulement des bouillons qui fourniſſent un bon ſuc & ſont aſſez nourriſſants : cependant les gens de la campagne font grand cas des petits qu'ils appellent vulgairement *Piats* ou *Piots*, dénichés dans le nid.

Quant à ſes uſages en Médecine, on regarde la Pie comme propre contre l'Epilepſie, la manie & la mélancolie hypochondriaque. On trouve dans les Pharmacopées une Eau de Pies compoſée qui ſe donne depuis un once juſqu'à deux dans toutes ces maladies. La cendre de Pie calcinée, mêlée avec de l'Eau de Fenouil & inſtillée dans l'œil, eſt un bon collyre contre la foibleſſe de la vûe. Quelques Auteurs vantent beaucoup la Pie mangée en ſubſtance, ſoit rôtie, ſoit bouillie, pour rémédier à l'impuiſſance par cauſe de malefice, & au nouement de l'Aiguillette : mais cette propriété nous paroît ſuſpecte, & nous croyons qu'il ne faut pas beaucoup compter là-deſſus. Cependant comme l'épreuve eſt facile à faire & ſans riſque, on peut la hazarder.

La Pie fait la baſe de l'Eau de Pies compoſée qui ſe trouve dans les Pharmacopées de Lemery, de Bates, &c.

PICUS.

LE Genre des Pics, autrement dits Grimpereaux, comprend au moins sept ou huit espèces qui se trouvent en France; savoir, 1°. le grand Pic noir, 2°. le Pic-verd ou Piverd commun qui donne lieu à cet Article; 3°. l'Epeische ou le Pic bigarré de noir & de blanc comme une Pie, tant grand que petit; 4°. le Torcol qui en Automne devient fort gras, & presqu'aussi excellent qu'un Ortolan; 5°. Le Pic de muraille, ou l'Eschelette de *Belon*; 6°. le Torchepot qui fait un torchis à l'entrée de son nid avec beaucoup de dexterité comme le pourroit faire un Maçon; 7°. le petit Grimpereau ou Grimperet qui est le moindre de tous.

Pic-verd ou Piverd, Pic-mart, Pimart ou Pieumart; *Picus*, Offic. *Picus Martis*, Lemer. 684. *Picus Martius major*, Belon des Oif. 299. *Picus viridis*, Gesn. *de Avib.* 710. Schwenckf. Aviar. Siles. 338. Jonst. *de Avib.* 79. Willughb. Ornith. 93. Ray Synop. Method. Av. 42. Albin. Ornith. 18. *Picus viridis nostras*, Aldrov. Ornith. 1. 34.

Picus viridis, vertice coccineo, Linn. Faun. Suec. 80. *Picus arborarius, ſive arborum excavator; Picus medius, ſeu Graminis*, Quorumd.

Le mâle pèſe près de ſept onces. Il a depuis le bout du bec juſqu'au bout des pieds douze pouces, & juſqu'au bout de la queue treize pouces & demi de long; les aîles étendues, larges de vingt & un pouces & demi; le bec long de près de deux pouces depuis la pointe juſqu'aux coins de la bouche, noir, dur, robuſte, triangulaire, mouſſe par le bout; les prunelles noires entourées de deux iris, dont l'intérieure eſt d'un roux brun, & l'extérieure blanche; la langue très-longue quand elle s'étend, dure ou oſſeuſe & pointue à ſon extrémité, avec laquelle il perce les inſectes comme avec un dard lorſqu'il tire la langue; la tête couleur de vermillon, entremêlée des taches noires; les yeux environnées de noir; une autre tache de vermillon à chaque mâchoire inférieurement; la gorge, la poitrine, le ventre d'une couleur verdâtre pâle; le dos, le col, & les petites plumes qui recouvrent les aîles, verds; le croupion jaune & preſque de couleur de paille, comme dit fort bien

Aldrovande ; le dessous de la queue rayé de lignes brunes transversales ; dix-neuf grandes plumes à chaque aîle, excepté la première ou la plus extérieure qui est très-courte ; les barbes extérieures des plumes les plus proches du corps vertes, & les intérieures brunes, variées de taches blanches semi-circulaires ; les barbes intérieures des plumes antérieures de la même couleur, & les extérieures brunes pictées de taches blanches ; les plumes qui couvrent en dessous les racines des grandes pennes de l'aîle, d'un blanc-verdâtre avec des lignes brunes transversales ; la queue longue de quatre pouces & demi, composée de dix pennes roides, recourbées en dedans, lesquelles paroissent fourchues par rapport au défaut du tuyau qui ne s'étend pas jusqu'à l'extrémité des barbes ; les pointes des deux du milieu & des trois qui viennent immédiatement après ces dernières de chaque côté, noirâtres, du reste ornées de taches transversales obscurément verdâtres en-dessus, & blanchâtres en-dessous ; la plus grande des deux extérieures qui sont plus mousses que les autres, toute variée de taches noires & obscurément verdâtres ; la

moindre, verdâtre par le bout, plus noire au fond; les pieds d'un blanc-verdâtre, plombés toutefois dans quelques ſujets; les ongles bruns; deux doigts ſitués en devant, & autant en arrière; les dernières jointures des doigts de devant liées enſemble; la véſicule du fiel ample; le Teſticule droit rond, le gauche oblong & preſque contourné en cercle; & afin qu'on ne penſe pas que ceci ſoit arrivé par hazard, nous l'avons obſervé dans trois différents Oiſeaux; nulle apparence d'Appendices Cœcales; mais à leur place l'inteſtin ſe dilate dans cet endroit-là; le jabot plein de fourmis & d'œufs de fourmis. Cet Oiſeau mange auſſi des Chenilles & des Artiſons ou Vers de bois: il ſe poſe plus ſouvent à terre que les autres Pics, pour y chercher ſa vie. Sa langue ronde finit en épine oſſeuſe, roide, dentelée des deux côtés, avec laquelle comme avec un dard, il perce en tirant la langue les Fourmis & les autres Inſectes dont il ſe nourrit: Or il tire la langue à l'aide de deux cartilages ronds, qui étant attachés à l'épine que nous venons de décrire, ſe portent par le milieu de la langue, puis font le tour des oreilles, enſuite ſe refléchiſ-

ſent en arrière vers le ſommet de la tête, où ils courent parallèlement enſemble le long de la ſuture ſagittale, delà ſe détournent un peu à droite & paſſent par-deſſus l'orbite de l'œil droit; & enfin s'étant gliſſés au côté droit du bec par un trou creuſé pour cet effet, s'y terminent; d'où l'on ne ſauroit les tirer qu'en leur faiſant violence. Ils ſont attachés par un certain ligament au ſommet de la tête. La chair ou la ſubſtance muſculeuſe de la langue entoure de toutes parts ces mêmes cartilages; elle les contient comme un fourreau, & elle eſt faite de manière qu'elle peut s'étendre & ſe contracter comme un Ver de terre. De plus, la partie des cartilages qui s'étend depuis le derrière de la tête juſqu'à la pointe du bec, eſt couverte d'une chair ſemblable qui peut de même ſe contracter & s'étendre : or cette chair ne s'unit point en un corps comme à la langue, mais chaque cartilage a ſon étui muſculeux à part. Au côté intérieur des cartilages, où ils font un coude, c'eſt-à-dire, à la racine de la langue vers le derrière de la tête, s'étend un muſcle large & délié qui ſert à contracter & à relâcher ou tirer ces cartilages en dehors.

Mais nous laiſſons à d'autres cette méċanique à examiner plus ſcrupuleuſement. On peut conſulter dans *Aldrovande* les figures des muſcles & des cartilages qui ſervent à mouvoir la langue du Piverd. Les bouts des tuyaux des pennes de la queue ſemblent être rompus ou uſés dans cet Oiſeau, ainſi que dans les autres Pics, parce qu'ils s'appuyent deſſus en grimpant. Il pond pour une ſeule couvée cinq ou ſix œufs, & élève autant de petits à la fois. (*Willughby.*)

Dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *Année* 1709; *page* 85, il s'en trouve un de M. *Mery* qui a pour titre, *Obſervations ſur les mouvemens de la langue du Piverd*, & que nous tranſcrirons d'autant plus volontiers qu'il n'eſt pas extrêmement long.

Pour donner, dit M. *Mery*, une explication des mouvemens de la langue du Piverd, plus juſte que celle qui paroît dans les Ouvrages de Meſſieurs *Borelliet Perrault*, je vais décrire plus exactement qu'ils n'ont fait, toutes les parties d'où dépendent ſes mouvemens. De quelque étendue que paroiſſe la langue de cet Oiſeau, il eſt néanmoins conſtant que ſa longueur propre n'eſt

que de trois à quatre lignes ; car celle du corps & des branches de l'os hyoïde que ces Auteurs lui ont attribuée, ne lui appartient pas en bonne anatomie.

La langue du Piverd eſt faite d'un petit os fort court, revêtu d'un cornet de ſubſtance d'écaille ; ſa figure eſt pyramidale ; il eſt articulé par ſa baſe avec l'extrémité antérieure de l'os hyoïde. L'os hyoïde eſt figuré comme un ſtylet ; il a environ deux pouces de longueur & un demi-ligne de groſſeur ; il eſt articulé par ſon extrémité poſtérieure avec deux branches oſſeuſes plus menues que ſon corps. Chaque branche eſt compoſée de deux filets d'os d'inégale longueur, joints enſemble & aboutis l'un à l'autre. Le filet de devant n'a qu'un pouce & demi de long ; celui de derrière, inconnu à M. *Borelli*, en a cinq ou environ, étant uni à un petit cartilage qui le termine ; de ſorte que chaque branche eſt trois fois plus longue que le corps de l'os l'hyoïde & celui de la langue joints enſemble. Ces branches qui appartiennent à l'os hyoïde, ſont courbées en forme d'arc, dont le milieu occupe les côtés du cou ; leurs extrémités antérieures paſſent ſous le bec, & ſe terminent au corps de l'os

hyoïde ; leurs extrémités poſtérieures paſſent par-deſſus la tête, & entrent dans le nez du côté droit : mais il eſt à remarquer qu'elles n'y ſont point articulées ; ce qui contribue beaucoup à la ſortie de la langue, comme je le ferai voir dans la ſuite. L'os hyoïde & le filet antérieur de ſes branches, ſont renfermés dans une gaine formée de la membrane qui tapiſſe le dedans du bec inférieur. L'extrémité de cette gaine s'unit à l'embouchure du cornet écailleux de la langue. Cette gaine s'allonge quand la langue ſort hors du bec, & s'accourcit quand elle y rentre. Le cornet écailleux qui revêt le petit os de la langue, eſt convèxe en-deſſus, plat en-deſſous, & cave en-dedans : il eſt armé de chaque côté de ſix petites pointes très-fines, tranſparentes & infléxibles : leur extrémité eſt un peu tournée vers le goſier. Il y a bien de l'apparence que ce cornet armé de ces petites pointes, eſt l'inſtrument dont le Piverd ſe ſert pour enlever ſa proye ; ce qu'il fait avec d'autant plus de facilité, que cet inſtrument eſt toujours empâté d'une matière gluante, qui eſt verſée dans l'extrémité du bec inférieur par deux canaux excretoires, qui partent de deux

glandes pyramidales ſituées aux côtés internes de cette partie.

Pour ſe ſervir de cet inſtrument, la Nature a donné au Piverd pluſieurs muſcles, dont les uns appartiennent aux branches de l'os hyoïde : ceux-ci tirent la langue hors du bec ; d'autres appartiennent à la gaine, qui renferme le corps de l'os hyoïde avec les filets antérieurs de ſes branches ; ceux-là retirent la langue dans le bec. Enfin la langue a ſes muſcles propres qui la tirent en haut, en bas, & de l'un & de l'autre côté. Chaque branche de l'os hyoïde n'a qu'un muſcle qui ſeul eſt auſſi long que la langue, l'os hyoïde & une de ſes branches joints enſemble ; ces deux muſcles tirent leur origine de la partie antérieure laterale-interne du bec inférieur ; s'avançant de devant en arrière, ils enveloppent les filets poſtérieurs des branches de l'os hyoïde, & paſſent au-deſſus de la tête, ils viennent enfin s'inſérer à leurs extrémités, d'où partent deux ligamens à reſſort, qui s'uniſſant enſemble, en forment un troiſième, qui les attache à la membrane du nez. Ces ligamens ſont fort courts ; mais ils s'allongent ſans peine pour peu qu'ils ſoient tirés. Or comme

la résistance de ces ligamens peut être surmontée facilement par la contraction de ces muscles, il est aisé de concevoir que quand ils se raccourcissent, ils tirent les extrémités postérieures des branches de l'os hyoïde hors du nez; & les entraînant du côté de leur origine, ils chassent le corps de l'os hyoïde, les filets antérieurs de ses branches, & la langue hors du bec; ce qu'ils n'auroient pû faire, bien que les branches de l'os hyoïde soient fort fléxibles, si ses branches avoient été fixement attachées ou articulées avec les os du nez; car quoique les arcs qu'elles décrivent puissent s'étendre, elles n'auroient pû s'allonger assez pour pousser de quatre pouces la langue hors du bec; ce qu'elles font avec d'autant plus de facilité qu'elles ont leur mouvement libre dans ces muscles, où elles sont renfermées comme dans un canal, & ne sont point d'ailleurs articulées avec les os du nez.

Pour retirer la langue dans le bec, la Nature a donné à la gaine qui renferme l'os hyoïde & les filets antérieurs de ses branches, deux muscles pour l'y ramener; & parce qu'il faut que leur allongement & leur raccourcissement soient égaux à ceux de leurs antagonis-

res ; puiſque la langue parcourt le même chemin en rentrant dans le bec, qu'elle fait pour en ſortir, la Nature a pris ſoin pour placer ces muſcles dans le petit eſpace qui entre le deſſous du larynx & le bout du bec, de faire faire à l'un & à l'autre deux circonvolutions en ſens contraire autour de la partie ſupérieure de la Trachée-Artère, d'où ces deux muſcles tirent leur origine ; après quoi ils croiſent derrière le larynx, & viennent enfin tapiſſer le dedans de la gaine à laquelle ils s'uniſſent : or comme ſon extrémité eſt jointe à l'embouchure du cornet écailleux de la langue, ils arrive que quand ces deux muſcles ſe contractent, ils tirent & font rentrer cette gaine en elle-même, & ramenant ainſi la langue dans le bec, ils repouſſent les extrémités poſtérieures des branches de l'os hyoïde dans le nez. Les trois ligamens à reſſort dont j'ai parlé, ſervent auſſi à les y ramener ; car après avoir été allongés par les muſcles qui tirent la langue hors du bec, ils ſe raccourciſſent ſitôt que ces muſcles ſe relâchent, & entraînent dans le nez les branches de l'os hyoïde auxquelles ils ſont attachés. Il y a au-deſſus du crâne une rainure qui forme avec

la peau un canal qui renferme la partie poſtérieure des branches de l'os hyoïde avec leurs muſcles, dans lequel ces parties ont leurs mouvement libre. Ce canal empêche les branches de l'os hyoïde de s'écarter de côté ni d'autre, quand elles ſont tirées en avant, & fait qu'elles reprennent facilement leur place, quand elles ſont retirées en arrière.

Pour peu qu'on faſſe de refléxion ſur la longueur qu'ont la langue, l'os hyoïde, & ſes branches joints enſemble, & ſur l'origine & l'inſertion déterminée des muſcles qui font ſortir & rentrer dans le bec la langue du Piverd, il ſera aiſé de juger que M. *Borelli* s'eſt mépris; car ſi l'on conſidère que la langue de cet Oiſeau, l'os hyoïde & ſes branches joints enſemble, ont huit pouces de longueur, & que de cette longueur il en ſort environ quatre pouces hors du bec quand elle eſt tirée, on concevra aiſément que la langue parcourant le même chemin en rentrant qu'elle fait en ſortant, les muſcles qui la tirent & retirent, doivent avoir des allongemens & des raccourciſſemens de chacun quatre pouces, & que par conſéquent ils doivent avoir en longueur plus de quatre pouces, ne pouvant pas

s'accourcir de leur longueur entière. Ainsi des quatre premiers muscles que M. *Borelli* donne à la langue pour ses mouvemens, deux prenant leur origine de l'extrémité du bec inférieur & les deux autres du devant du crâne, & tous les quatre allant s'insérer au milieu de cette longueur de huit pouces, il est visible que ces muscles ne pourroient avoir jamais un tel effet, puisqu'ils ne seroient au plus chacun que de quatre pouces. M. *Borelli* ne seroit pas entré dans ce sentiment, si on lui avoit fait remarquer que les deux muscles qui naissent du bec, parcourent toute l'étendue du corps & des branches de l'os hyoïde. Sa méprise vient donc d'avoir partagé chacun de ces muscles en deux, & de n'avoir connu que les filets antérieurs des branches de l'os hyoïde au bout desquels il place l'insertion des quatre premiers muscles de la langue qu'il a décrits. A l'égard de ceux qui tournent autour de la Trachée-Artère, il en a reconnu le véritable usage.

Pour ce qui regarde M. *Perrault*, il s'est mépris beaucoup plus que M. *Borelli*; car premièrement il ne fait nulle mention des muscles qui environnent

la Trachée-Artère : c'eſt néanmoins par leur action ſeule, que la langue eſt ramenée dans le bec. Secondement il fait naître du larynx les quatre premiers muſcles de M. *Borelli*, & en envoye deux aux extrémités poſtérieures des branches de l'os hyoïde, & les deux autres à leurs extrémités antérieures pour tirer & retirer la langue, & par-là il tombe dans le même inconvenient que M. *Borelli* : mais ſa mépriſe eſt plus grande, en ce qu'il ne part aucun muſcle du larynx qui aille s'attacher aux branches de l'os hyoïde.

Enfin toute la recherche que ces Meſſieurs ont faite pour expliquer les mouvemens de la langue du Piverd, ſe termine aux muſcles qui la font ſortir hors du bec, & à ceux qui l'y font rentrer. Il ne paroît point que leurs Anatomiſtes ſe ſoient mis en peine de pénétrer plus avant dans ſa ſtructure : de-là vient que ces Meſſieurs ne nous ont rien dit des quatre muſcles propres à la langue de cet Oiſeau, par leſquels elle eſt portée en haut, en bas, & d'un côté & d'autre, ſoit qu'elle ſoit placée au dedans ou au dehors du bec. Ces muſcles tirent tous leur origine de la partie antérieure des branches de l'os

hyoïde, deux de l'une & deux de l'autre, & se terminent chacun en un long & grêle tendon; ces quatre tendons embrassent le corps de l'os hyoïde; & viennent s'insérer à la base du petit os de la langue. Quand tous ces muscles agissent ensemble, ils tiennent la langue droite; quand les muscles de dessus se raccourcissent en même temps, ils tirent la langue en haut; quand ceux de dessous sont en action, ils la tirent en bas. Mais lorsque deux muscles placés d'un même côté agissent ensemble, ils la tirent de ce côté-là. Or comme de tous les muscles qui servent aux différents mouvemens de la langue du Piverd, il n'y a que ces quatre derniers qui y ayent leur insertion, il est visible que les muscles qui la tirent & retirent, ne lui appartiennent pas proprement; mais à la gaine & aux branches de l'os hyoïde où ces muscles vont s'insérer comme je l'ai fait voir; d'où il s'ensuit que les mouvemens que fait la langue en sortant du bec & en y rentrant, appartiennent aussi à ces parties, & non pas à la langue, puisque dans ces deux mouvemens elle peut demeurer immobile.

Tel est le Mémoire de M. *Mery* que

nous avons copié tout entier, croyant faire plaisir à ceux qui aiment l'anatomie. Suivant les remarques de M. *Derham*, le Pic-verd & tous les Grimpereaux ont le bec artistement fait pour creuser le bois; ils l'ont dur, aigu & fort : il y a une espèce de rebord au bout du bec du Pic-verd, comme si un Artiste en le façonnant avoit eu dessein de le rendre en même temps fort & proprement fait. La langue du Piverd est très-singulière & mérite d'être remarquée, soit que nous en considérions la longueur; les os & les muscles; soit la partie renfermée dans le col & dans la tête, par où elle peut d'autant mieux s'élancer hors de sa cellule, ou s'y retirer; soit enfin que nous examinions sa pointe aiguë en guise de corne barbue, & la matière gluante dont elle est enduite à son extrémité. Tout cela lui sert à piquer, à tuer, & à tirer hors du bois les petits Vermisseaux. Une telle langue, dit *Coiter*, étoit nécessaire aux Piverds pour attrapper des Vermisseaux, des Fourmis, ou autres Insectes. Lorsque le Piverd, par sa sagacité naturelle, découvre quelque arbre carié ou creusé, & où il y a des Vers & d'autres Insectes, il s'y envole

aussi-tôt,

auſſi-tôt, & s'appuyant ſur ſes pates & ſes forts ongles de derrière, de même que ſur les groſſes plumes de ſa queue, il perce l'arbre avec ſon bec aigu & fort; après quoi avançant ſon bec dans le trou, il pouſſe une grande voix dans le creux de l'arbre, afin d'exciter par ce ſifflement les petits Inſectes, qui étant réveillés par-là rampent çà & là : alors le Piverd élance ſa langue, dont il fiche les crochets & les aiguillons dans les corps de ces petits Animaux, & de cette manière les attire à lui pour les dévorer enſuite.

C'eſt auſſi ce qu'on trouve expliqué auſſi exactement qu'élégamment par M. *Pluche* dans ſon *Spectacle* de la Nature, où nous renvoyons le Lecteur pour ne pas l'ennuyer par des redites. Ceci au-reſte eſt commun au Torcol, comme l'obſerve *Aldrovande*, de même qu'aux autres Pics. La fémelle du Piverd reſſemble fort au mâle; elle a preſque toutes les mêmes couleurs, mais ſeulement plus pâles. *Friſch* & M. *Klein* diſent qu'il n'y a que le mâle qui ait du rouge ſur la tête : mais ils ſe trompent; car les petits ont tous le deſſus de la tête écarlate, même dans le nid. *Friſch* ajoûte que le Piverd fait ravage en

Hyver dans les ruches des Abeilles; ſur-tout dans celles qui ſont faites de paille; que cet Oiſeau vole par bonds, s'élevant d'abord un peu au-deſſus de la ligne droite qu'il veut ſuivre, puis ſe plongeant un peu au-deſſous de cette ligne; que par-là ſon vol fait un arc conſidérable, ce qui n'empêche pas qu'il puiſſe franchir de grandes plaines en volant. Si la langue du Piverd eſt fort longue, ce n'eſt pas, continue-t-il, comme le penſent quelques-uns, afin qu'elle puiſſe entrer bien avant dans les trous des arbres pour en tirer les Vers de bois; car les Scarabées de bois poſent un œuf ſur le bois pourri, ou ſur l'écorce d'un arbre vermoulu ou vieux: cet œuf devient un Ver ſans pieds qui ronge le bois juſqu'à ce qu'il ſoit grand. Quand le temps de ſa tranſformation de Ver en Scarabée eſt venu, il ſe fait en rongeant vers l'écorce une place aſſez grande pour lui, d'où il ſort par le trou qui ſe voit en dehors, & dans lequel il n'y a par conſéquent plus rien pour le Piverd. Mais la fin pour laquelle il a une langue ſi longue eſt pour qu'il puiſſe prendre ſa nourriture dans des fourmillières: il va becqueter un peu dans le tas, & met

par-là les Fourmis en mouvement ; ensuite il tire sa langue aussi loin qu'il peut, & lorsqu'elle est toute couverte de Fourmis, il la retire ; ce qu'il repète jusqu'à ce qu'il soit rassasié. M. *Deslandes* dans son *Essai sur la Marine des Anciens*, dit que peu d'arbres sont capables de fournir des bois de quarante pieds de long sans nœuds, sans trou de Pic-verd, tels qu'il les faut pour des Rames ; & à cette occasion il ajoûte en note marginale que le Pic-verd se sert de sa langue comme d'une tarrière pour percer les plus gros arbres ; qu'il la porte fort loin hors de son bec ; qu'elle tient à l'os hyoïde ; que cette même langue est une espèce de lame osseuse roulée en quelque sorte comme un ressort de montre, qui en se dépliant permet à l'Oiseau de l'étendre extrêmement loin, & pour ainsi dire de la pointiller. Mais M. *Deslandes* qui jouit à juste titre de la réputation de sçavant Physicien, nous permettra de douter que la langue du Piverd puisse jamais percer les plus gros arbres : s'il le fait, c'est plutôt à grands coups de bec, comme il est aisé de s'en convaincre ; car on l'entend assez souvent fraper dans les forêts contre les vieux

chênes & autres arbres moins durs, tels que les Hêtres, les Charmes & les Peupliers. C'eſt là qu'avec le temps il fait des trous ſi bien arrondis que le plus habile Geomètre ne pourroit jamais en faire des plus ronds avec le compas. Le Torchepot & les Etourneaux profitent de ces trous pour y faire leurs petits, quelquefois même les Chauves-Souris ; car nous nous ſouvenons d'y avoir été trompés, & nous avons connu des jeunes gens qui croyant dénicher des Piverds ont été bien étonnés de trouver à leur place une nichée de Chauves-Souris. Les gens de la campagne diſent ordinairement que le Piverd ayant donné quelques coups de bec à un arbre, va auſſi-tôt de l'autre côté voir s'il eſt percé d'outre en outre : mais c'eſt une erreur ; car ſi l'Oiſeau tourne autour de l'arbre, c'eſt plutôt pour y prendre les Inſectes qu'il a réveillés & mis en mouvement. On doit rendre cette juſtice à *Pline* qu'il n'a point ajoûté foi à l'opinion du vulgaire qui eſt que cet Oiſeau par le moyen d'une herbe fait ſauter avec bruit ce qu'on a enfoncé dans ſon trou. Si cette herbe que les uns diſent être la Grande Lunaire, d'autres une eſpèce de Scla-

rée nommée *Æthiopis*, étoit connue pour avoir réellement cette vertu, elle rendroit un grand ſervice aux voleurs, comme l'obſerve *Aldrovande* ; car moyennant un tel ſecret ils pourroient ſans peine ouvrir les ſerrures de toutes les portes. Or l'expérience en a été tentée pluſieurs fois ſans aucun ſuccès. Dire qu'il y a une antipathie entre la Tourterelle & le Piverd, & que ce dernier étant le plus fort tue ſon adverſaire, c'eſt encore une fauſſeté, auſſi-bien que ce qu'avance *Pline* ; ſçavoir, que le Piverd & le Corbeau ſe battent enſemble de nuit, cherchant à détruire les œufs l'un de l'autre. Le Piverd vole lentement ; mais quand il eſt pourſuivi par l'Epervier ou par l'Emerillon, il précipite ſon vol en crianr de toute ſa force. *Jules Scaliger* & *Albert le Grand* diſent que cet Oiſeau apprend à parler ; mais nous n'en croyons rien, & il y a toute apparence que ces Auteurs auront confondu le Pic-verd avec la Pie. Le Piverd ne fait point de nid, non-plus que la plûpart des Pics ; il ſe contente de dépoſer ſes œufs dans un creux d'arbre ſur du bois vermoulu. M. *Zinanni* n'en dit rien. Notre Picverd ne fait pas à chaque couvée un

auſſi grand nombre d'œufs que l'ont cru quelques Auteurs, & entr'autres *Friſch*; car il ne pond pour l'ordinaire que cinq œufs, tout au plus ſix; & ces œufs ſont de groſſeur médiocre, oblongs, & preſque tout blancs, comme c'eſt l'ordinaire dans les Pics.

Le Pic-verd, Piverd ou Pivert, que *Belon* appelle autrement *Pic-verd-jaune*, ſe nomme en Grec *Colios*, *Druocolaptes* ou *Dendrocolaptes*; en Italien & en Eſpagnol *Pico verde*; en Allemand *Gruen-Specht*; en Anglois *Woodpecker*; en Suédois *Wedkmarr* ou *Groenſpik*. Il porte encore d'autres noms en François, comme *Pic-mart*, *Pimard* ou *Pieumart*, c'eſt-à-dire, *Pic de Mars*, parce qu'il étoit conſacré à ce Dieu: en Poitou *Picoſſeau*; en Perigord *Picotat*; en Picardie *Becquebo*; en Normandie *Eſpec* ou *Pleu-pleu*. *Ray* dit que c'étoit le *Pluviæ Avis* des Anciens, ou l'Oiſeau de la pluye, & que les Anglois le nomment auſſi *Rain fowl* dans le même ſens, parce qu'on croit qu'il annonce de la pluye lorſqu'il crie plus fort & plus fréquemment que de coutume. C'eſt pour cette raiſon qu'en Sologne & en Orléanois les gens de la campagne l'appellent vulgairement l'*Avocat des Meuniers*.

Le Piverd eſt de peu d'uſage en aliment, du moins chez nous où ſa chair fibreuſe, dure & coriaſſe ne le fait pas rechercher; car, ſelon *Aldrovande*, on le vend à Bologne preſque tout l'Hyver au marché, ſur-tout en Automne, dans le temps qu'il eſt le plus gras.

Quant à ſon uſage en Médecine, les Os de cet Oiſeau deſſéchés & réduits en poudre ſont diurétiques & recommandés contre le calcul & les graviers. La doſe en eſt d'un demi-gros à un gros dans un verre de vin blanc; ce qu'on repète quelques jours de ſuite. On l'eſtime auſſi propre pour les maladies des yeux: il aiguiſe la vûe, étant mangé en ſubſtance, ou pris en bouillon; autrement on l'applique ſur les yeux, ou bien l'on y fait entrer de ſon ſang tout chaud.

STRUTHIO.

AUtruche; *Struthio*, Offic. Schrod. 323. Dal. Pharm. 424. Lemer. 842. Charlet. Exer. 79. *Struthio Africus*, *Struthiocamelus*, *Struthecamelus & Struthius*, Belon des Oiſ. 232 *Struthocamelus*, Geſn. *de Avib.* 739. Jonſt. *de*

Avib. 35. *Struthiocamelus*, Schwenckf. Aviar. Siles. 350. Aldrov. Ornith. I. 587. Willughb. Ornith. 104. Ray Synop. Method. Av. 36. *Struthio Maurus, Pœnus, Libycus, ſeu grandis; Struthius Arabicus; Afra Avis; Avis Libyca, ſeu Cervina, Nonnull.*

L'Autruche eſt le plus grand de tous les Oiſeaux, ſi l'on en excepte peut-être le ſeul Caſouar qui quoiqu'il lui cède en hauteur, lui eſt néanmoins preſque égal en groſſeur. Elle approche de la hauteur de deux aulnes quand elle dreſſe le col, & *Pline* dit qu'elle eſt même plus haute qu'un Cavalier monté ſur ſon cheval; ce qui doit s'entendre à condition qu'elle dreſſe le col autant qu'il lui eſt poſſible. Elle à la tête petite, enfoncée ou platte, & comme le remarque fort bien *Aldrovande*, ſemblable à celle de l'Oye; le bec auſſi applati, & fort petit à proportion du corps, de figure triangulaire, de couleur de corne, noirâtre par le bout, dont la peau vers les narines finit en demi-cercle; la bouche ſi amplement fendue, que ſes coins ſont ſitués ſous les yeux mêmes; les yeux grands; l'iris couleur de noiſette; la tête & le col juſqu'à la poitrine preſque nuds com-

me auſſi les cuiſſes juſqu'aux genoux ; la tête & le col couverts d'une eſpèce de duvet ou de poils clairſemés au lieu de plumes ; le deſſous des aîles & les pieds tout-à-fait nuds ; le bas du col où commencent les plumes blanc ; les aîles petites & abſolument inutiles pour voler, deſtinées par la Nature pour aider l'Oiſeau qui veut courir quand elles ſont étendues ; les plumes du dos très-noires dans le mâle, ſeulement brunes dans la fémelle, enſorte que par leur molleſſe elles reſſemblent à de le Laine ; les pennes des aîles de la même couleur, mais très-blanches à leur partie ſupérieure ; la queue ſerrée, ronde, non étendue au large comme dans les autres Oiſeaux, compoſée de pennes blanchâtres dans le mâle, bru-nâtres dans la fémelle, blanches par les bouts, leſquelles ſont fort recherchées pour les caſques ; le col & les jambes très-longs ; point de doigt de derrière, ni de doigt intérieur à ceux de devant ; le doigt extérieur long de cinq pouces un quart, & l'autre de huit ; tout le pied depuis l'extrémité du talon, long d'onze pouces ; le plus long doigt cou-vert de vingt-quatre grandes écailles ſéparées ; muni d'un ongle grand, fort,

noirâtre ; le doigt extérieur dépourvu d'ongle ; les doigts liés enſemble par une membrane épaiſſe & forte juſqu'à la première jointure. C'eſt le ſeul des Oiſeaux qui ait deux paupières de chaque côté comme l'homme, ſuivant le témoignage de *Pline :* mais nous laiſſons à d'autres à examiner ſi cela eſt vrai.

L'Autruche dévore indifféremment du cuir, de l'herbe, du pain, du poil, & toute autre choſe qu'on lui préſente : cependant elle ne digère pas le fer & autres choſes dures, mais elle les rend entières par l'anus : celle que nous avons vûe à Bruxelles vivoit pour l'ordinaire de pain mêlé de poil. L'Afrique produit cet Oiſeau, & l'on en voit quelquefois une ſi grande quantité dans les déſerts, qu'on croiroit apperçevoir de loin comme une armée de Cavalerie. Il s'en trouve très-abondamment en Arabie, & même en Amérique, mais qui ſont d'un Genre différent. L'Autruche pond des œufs énormes, gros comme la tête d'un Enfant plus ou moins, peſants juſqu'à quinze livres, munis d'une coque dure comme de la pierre, qui étant cachés dans le ſable ſont échauffés ou couvés uniquement

par la chaleur du Soleil, jusqu'à ce qu'enfin les petits en éclosent ; car les Naturalistes s'accordent à dire que la Mère abandonne ses œufs. Il est constant par le témoignage de *Pline* que les Anciens faisoient un grand usage des plumes d'Autruche pour orner leurs casques & leurs chapeaux, & cet usage subsiste encore aujourd'hui parmi nous. De plus, on a coûtume de faire avec ces mêmes plumes, non-seulement en Italie, mais aussi en Angleterre, des éventails dont les Dames de condition se servent pour se procurer en Eté un petit vent frais. (*Willughby*.)

L'Autruche, dit M. *Pluche*, est un des plus gros Oiseaux qu'il y ait au monde. On la trouve plus en Afrique que par-tout ailleurs. Elle a la tête autant & souvent plus élevée que celle d'un homme qui est à cheval. Sa tête & son bec tiennent de ceux du Canard, son cou de celui du Cygne, mais il est beaucoup plus long. Son corps a quelque chose du Chameau, ayant comme lui le cou fort long & le dos élevé. Les deux aîles de l'Autruche sont fortes, mais trop courtes pour l'élever de terre : elles lui servent seulement de voiles ou de rames pour fendre

ou pour pouſſer l'air, ce qui donne une grande vîteſſe à ſa courſe. Elle a les jambes & les cuiſſes d'un Héron, proportion gardée, & le pied appuyé ſur trois doigts d'une corne aiguë pour mieux marcher. Ses œufs ſont gros comme la tête d'un enfant. La coque en eſt marbrée, luſtrée, & parfaitement polie. L'Autruche a coûtume de cacher foiblement ſes œufs dans le ſable, & laiſſe, dit-on, au Soleil le ſoin de les faire éclore. Ces manières en apparence indifférentes pour ſes petits ne lui ont pas fait une belle réputation. Dans tous les pays où elle eſt connue, quand on veut parler d'une Mère qui aime peu ſes enfans, on la compare à l'Autruche. Quelques voyageurs ont tâché de la diſculper, & ont avancé qu'elle avoit ſoin de laiſſer auprès de ſes œufs quantité de Vers, afin que les petits trouvaſſent leur nourriture au ſortir de l'écaille. Il y en a même qui ont publié qu'ils avoient remarqué dans l'Autruche un diſcernement admirable, qui lui fait prendre ſoin d'échauffer ceux de ſes œufs qui doivent être féconds, & négliger les autres pour ſervir de nourriture à ſes petits, quand ils viennent à éclorre : mais cela ſent bien ſa

fable, & il faut convenir que l'Autruche ne montre pas la prudence des autres Animaux. Elle laiſſe ſes œufs dans le ſable expoſés à être écraſés ſous les pieds des paſſans, ce qui n'eſt déjà pas une grande marque de précaution. Mais un autre trait qui a fait dire que la cervelle ne dominoit pas chez elle, c'eſt que quand elle eſt pourſuivie par les Chaſſeurs, elle court ſe cacher la tête, & ſur-tout les yeux, derrière un arbre. Tout ſon gros corps eſt à découvert : mais elle ne voit plus le Chaſſeur ; cela lui ſuffit ; elle croit n'avoir plus rien à craindre. C'eſt une vérité que les Autruches avalent de petits morceaux de fer, comme les autres Oiſeaux avalent ſouvent de petits cailloux : mais elles ne les digèrent point. Si elles avalent du fer ou du cuivre, ce n'eſt pas pour en tirer quelque nourriture : c'eſt pour leur aider à briſer & à broyer les viandes qui ſont dans leur eſtomach, à modérer l'action d'une chaleur exceſſive, & à déboucher par ſon poids l'entrée & les paſſages des inteſtins. Avant que de quitter l'Autruche dont nous avons dit aſſez de mal, diſons auſſi le bien qu'on en peut dire. Elle nous donne de très-belles plumes, fort

larges & fort longues, les unes blanches, les autres noires, mais qu'on teint en toutes ſortes de couleurs. On en embellit l'impériale des lits, le coin du dais des Grands-Seigneurs, & les bonnets des enfans. Les Cavaliers en parent leurs chapeaux. Les Dames Angloiſes en font faire des jolis éventails. Les Acteurs de Tragédie en rehauſſent leur taille, & il faut convenir qu'on ôteroit bien du grand à nos Héros de théâtre, ſi on leur ôtoit les plumes d'Autruche.

On ne ſçauroit diſconvenir qu'il n'y ait beaucoup de vrai dans ce que M. *Pluche* dit auſſi de l'Autruche : mais pour ne rien laiſſer à déſirer là-deſſus, nous allons copier la *Deſcription Anatomique de huit Autruches*, telle qu'elle ſe trouve imprimée dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour ſervir à l'Hiſtoire Naturelle des Animaux.*

Les huit Autruches dont nous faiſons la deſcription, diſent Meſſieurs les Académiciens, étoient à peu-près d'une même grandeur. Il y en avoit cinq mâles, & trois fémelles. Elles avoient ſept pieds & demi de haut depuis le deſſus de la tête juſqu'à terre ; depuis le dos juſqu'au haut de la tête il y

avoit trois pieds, & autant depuis le ventre jusqu'à terre. Le corps, depuis l'estomac jusqu'au commencement de la queue, n'avoit que trois pieds : la queue étoit longue d'un pied. L'aîle, sans les plumes, avoit seulement un pied & demi ; étant étendue, & avec les plumes, trois pieds. Le plumage étoit aussi en quelque façon pareil ; car la plûpart avoient des plumes noires & des blanches ; & quelques-unes de grises. *Scaliger* se moque avec raison de *Cardan*, qui a cru que les Autruches avoient des plumes rouges, bleues, & vertes ; n'ayant pas sçu que celles qui ont ces couleurs, sont teintes. Les plus grandes plumes sortoient des extrémités des aîles & de la queue. Les grandes étoient le plus souvent blanches ; & le rang d'après n'étoit composé que de noires. Il y en avoit de plus petites, les unes blanches, les autres noires, qui garnissoient le dos & le ventre. Les flancs n'avoient point de plume non plus que les cuisses & le dessous des aîles. Le bas du col jusqu'à la moitié étoit garni de plumes encore plus petites que celles du ventre & du dos, dont les unes étoient noires, & les autres blanches. Elles étoient grises en

l'un des mâles, & en l'une des fémelles. Toutes ces plumes étoient d'une même eſpèce. Cela eſt particulier à l'Autruche ; car elle n'a pas des plumes de pluſieurs ſortes comme les autres Oiſeaux, qui en ont les unes molles & comme lanugineuſes pour leur ſervir de fourrure ; les autres dures & fermes pour voler ; les autres lanugineuſes ſeulement à leur commencement, & plus fermes vers leur extrémité, qui eſt faite en forme d'écaille, afin qu'étant toutes arrangées les unes ſur les autres, enſorte que les unes couvrent par leur extrémité qui eſt plus ferme le duvet qui eſt à la racine des autres, elles puiſſent compoſer comme un vêtement fourré qui garantiſſe les Oiſeaux des incommodités du vent & de l'eau. Or cela n'eſt point aux plumes des Autruches, qui ſont toutes molles & efilées comme le duvet, enſorte qu'elles ne leur ſervent ni à voler, ni à les couvrir aſſez commodément pour les défendre des injures externes. On remarque encore une autre égalité dans les plumes des aîles de l'Autruche, qui leur eſt particulière ; car les grandes plumes des aîles des autres Oiſeaux ont un côté plus large que l'autre ; mais celles de

l'Autruche ont le tuyau juſtement au milieu de la plume. Il y a ſujet de croire que cette égalité eſt le fondement du Hieroglyphe des Egyptiens, qui repreſentent la Juſtice par une plume d'Autruche. Dans l'énumeration des merveilles de la Nature qui ſe lit dans le Livre de *Job*, celle de la ſtructure des aîles des Oiſeaux eſt une des plus conſidérables. Cette merveille eſt exprimée par la refléxion que Dieu fait faire à *Job* ſur la différence qu'il y a entre les plumes de l'Autruche & celles des Hérons & des Faucons ; c'eſt-à-dire, des Oiſeaux qui ont des plumes pour voler, & de ceux qui ne les ont pas pour cet uſage ; car il n'y a rien en effet de plus admirable que cette ſtructure des plumes deſtinées au vol, qui conſiſte principalement dans trois choſes, ſçavoir dans la tiſſure des fils & des fibres dont les barbes des plumes ſont compoſées, dans la figure de toute la plume, & dans le mouvement particulier de chaque plume.

Pour connoître & pour examiner ces particularités, il faut rémarquer que preſque toutes ſortes de plumes ſont compoſées de deux parties, ſçavoir du tuyau dont la queuë va toujours en

s'amenuiſant juſqu'à l'extrémité de la plume ; & des barbes, qui ſont attachées de côté & d'autre à la queue du tuyau, & qui font la largeur de la plume ; que les fils dont ces barbes ſont compoſées, ſont plats, & ſitués l'un contre l'autre par le plat, étant poſés de chan, afin qu'ils puiſſent aiſément ſe plier pour s'approcher l'un de l'autre, & qu'ayant moins de facilité à ſe plier de l'autre ſens, ils donnent plus de fermeté à toure la plume ; que cette fermeté eſt encore fortifiée par la manière avec laquelle les fils dont ces barbes ſont faites, s'enlacent les uns avec les autres ; cet enlacement ou tiſſure étant faite par le moyen d'une infinité de fibres que les fils jettent chacun de chaque côté, pour s'accrocher les uns aux autres ; que ces fibres ſont crochues de différente manière ; car celles qui ſortent du fil, du côté qui regarde l'extrémité de la plume, ſont plus longues, plus fléxibles, & recourbées en deſſous ; & celles qui ſortent du côté qui regarde le commencement de la plume ſont plus courtes, plus fermes, & recourbées en deſſus. Car il faut concevoir que toutes ces fibres ayant reſſort, celles qui ſont plus longues, plus

fléxibles, & recourbées en dessous, se plient en haut à la rencontre des autres fibres, lorsque deux fils sont poussés l'un contre l'autre; & qu'ensuite lorsque ces longues fibres sont poussées assez avant sur les autres, leur partie crochue tombe dans la cavité que forme la partie crochue de ces autres fibres, ainsi que le battant d'un loquet attaché à une porte tombe quand on le pousse, & entre dans la cavité du mentonnet attaché au poteau, & s'y accrochant y attache la porte; car c'est proprement de cette manière qu'un fil s'attache à l'autre. Cette admirable structure des plumes qu'il est aisé de voir avec le Microscope, réussit si bien pour les usages auxquels la Nature l'a destinée, que lorsqu'un fil a été séparé de l'autre par quelque violence externe, il est en état d'y être racroché avec une facilité incroyable. On peut dire que cela n'est pas inconnu aux Oiseaux qui s'occupent souvent à remettre en ordre avec leur bec les fils de ces barbes lorsqu'ils sont dérangés; car cela suffit pour faire que des plumes qui sont si aisément comme déchirées, soient en un instant comme recousues & remises en leur premier état; & cette disposition

leur eſt bien plus avantageuſe que ſi elles étoient difficiles à déchirer, & qu'étant une fois déchirées elles ne fuſſent plus diſpoſées comme elles ſont à ſe recoudre d'elles-mêmes. Mais on peut encore dire que cette ſtructure n'a pas été connue de ceux qui ont cru que les Oiſeaux portent une eſpèce de colle à leur bec, par le moyen de laquelle ils rejoignent leurs plumes lorſqu'elles ſont déchirées; car la colle ni la glu n'accommode point les aîles des Oiſeaux, ou du moins elles feroient gâtées autrement qu'elles ne ſont par la pluye & par les eaux où ſouvent elles ſont plongées, ſi leurs fibres étoient jointes autrement que par cette admirable tiſſure dont on peut aiſément faire expérience, en ſéparant les fils des barbes des plumes, que l'on voit ſe racrocher d'eux-mêmes & ſans colle, en les rapprochant ſeulement.

Il faut remarquer en ſecond lieu que ces fils ne ſont pas parfaitement droits, mais legèrement courbés, pour rendre toute la plume cave en deſſous; ce qui ſert à deux choſes, ſçavoir à rendre les barbes plus fortes, & moins capables d'être pliées en enhaut lorſque la plume frappe ſoudainement l'air; & à

faire que l'air enfermé dans cette cavité résiste davantage à l'aîle qui le bat en s'abbaissant, & pour faire aussi qu'il résiste moins à la même aîle lorsqu'elle est relevée, à cause de la convexité de la plume sur laquelle l'air glisse plus aisément qu'il ne feroit si elle étoit platte; car il faut considérer que pour le vol deux choses sont nécessaires; la première est que l'air résiste beaucoup au battement de l'aîle, afin que l'Oiseau s'y appuye davantage; la seconde, que le même air résiste le moins qu'il est possible au rehaussement de l'aîle, tant afin que l'Oiseau ne défasse pas, en relevant l'aîle, ce qu'il a fait en l'abbaissant; que pour rendre moindre l'effort qu'il fait en relevant l'aîle, & faire qu'il ne se lasse pas inutilement.

En troisième lieu il faut remarquer que pour ces mêmes raisons, sçavoir de faire que l'air résiste à l'aîle qui le frappe, & qu'il obéisse lorsqu'elle se relève, la Nature employe deux moyens: le premier est de faire que lorsque l'aîle se lève, elle devienne plus étroite que lorsqu'elle se rabat; ce qui se fait tantôt en serrant les plumes, & les faisant couler l'une sous l'autre, ensorte que la moitié de l'une couvrant la moitié

de l'autre, chaque plume ne puiſſe frapper l'air que par ſa moitié ; tantôt en les faiſant ſortir les unes de deſſous les autres, enſorte que chacune frappe l'air de toute ſa largeur. Les Oiſeaux qui ont les aîles longues & pointues, ſe ſervent de ce moyen. L'autre moyen eſt pour les Oiſeaux qui ont les aîles moins longues ; car ils uſent d'un artifice que les Rameurs imitent dans le maniement de leurs avirons, qui eſt de faire que l'eau ſoit frappée du plat de l'aviron lorſqu'ils le font aller en enbas, & qu'elle ſoit coupée par le tranchant du même aviron lorſqu'ils le ramènent en enhaut ; car la même choſe arrive aux plumes de l'extrémité de l'aîle, qui frappent l'air de leur plat lorſque l'aîle s'abbaiſſe, & le coupent lorſquelle ſe hauſſe ; ce qui ſe fait par un mouvement pareil à celui des avirons que les Rameurs font un peu tourner lorſqu'ils les ramènent en enhaut ; car chacune des grandes plumes a ce mouvement à part, par lequel elle eſt un peu tournée obliquement lorſque l'aîle eſt levée, & cette plume eſt remiſe en ſa première ſituation lorſque l'aîle eſt abbaiſſée. Cette action ſe remarque fort diſtinctement lorſque les Oiſeaux tiennent

quelque temps leurs aîles élevées par une extenſion pareille à celle que l'on fait en baaillant ; cet état donnant plus de loiſir de voir ce contournement des plumes, que lorſqu'ils battent des aîles pour voler ; car alors les aîles étant ainſi élevées, on voit que les grandes plumes qui ſont les principaux organes du vol, ſont toutes ſéparées les unes des autres à cauſe de leur obliquité qui ſemble ouvrir pour le paſſage de l'air autant de portes qu'il y a de plumes, qui ſe referment lorſque l'aîle venant à ſe baiſſer, toutes ces plumes reprennent leur première ſituation, & s'abbattent les unes ſur les autres, pour faire de toute l'aîle une ſurface continue qui ſoit capable d'enfermer une grande quantité d'air.

En quatrième lieu, il faut remarquer que ce mouvement oblique de chaque plume n'eſt point à celles de la queue, laquelle a des uſages différents de ceux des aîles. Il y en a deux principaux ; le premier eſt de ſervir de gouvernail, & d'entretenir dans tout l'Oiſeau un mouvement droit lorſqu'elle eſt tenue droite, & de faire tourner le corps en enbas lorſqu'elle eſt tenue baiſſée, ou en enhaut lorſqu'elle eſt hauſſée. L'au-

tre uſage eſt de ſervir à faire aller en avant lorſqu'elle eſt remuée ſoudainement par ces deux mouvemens ſucceſſifs , qui produiſent le même effet que la queue des Poiſſons.

Or toute cette méchanique manque aux plumes & aux aîles de l'Autruche ; car les fils des barbes qui ſont aux deux côtés de la queue du tuyau des grandes plumes ne ſont jamais collés les uns contre les autres , mais flottants & fléxibles , n'étant point crochus , mais droits & égaux , ſans avoir aucune des diſpoſitions néceſſaires à faciliter l'entrelacement qu'ils ont les uns avec les autres dans les plumes des autres Oiſeaux. C'eſt pourquoi *Ariſtote* dit que les plumes des Autruches ſont ſemblables aux poils des Animaux terreſtres , c'eſt-à-dire qu'elles ſont plus propres à couvrir leur corps qu'à voler. Ces plumes n'ont point auſſi ce mouvement particulier qui les rend tantôt droites , tantôt obliques , parce que cela leur ſeroit inutile , les barbes n'étant point jointes enſemble pour faire la tiſſure & la continuité que les autres plumes ont pour frapper tout l'air qui ſe rencontre ſous l'aîle ; enſorte que l'on peut dire que les plumes des aîles de l'Autruche ſont

plus

ſemblables aux banderolles des Navires qu'à leurs voiles, quoiqu'*Elien* diſe que ces Animaux s'en ſervent comme de voiles, lorſque pour rendre leur courſe plus vîte & plus legère, ils étendent ces plumes au vent afin qu'il les pouſſe; car les voiles ne ſervent pas aux Navires ſeulement comme un obſtacle, qui réſiſtant au vent par ſon ſeul volume, en ſoit ſimplement pouſſé ainſi que l'eſt le corps du Vaiſſeau : mais il les faut conſidérer comme un obſtacle pourvu d'une figure commode, qui étant régie & gouvernée d'une certaine manière, peut tirer un plus grand avantage de l'agitation de l'air pour le mouvement du Vaiſſeau, qu'il ne feroit ſans cette figure & ſans ce gouvernement. Ainſi les plumes de l'Autruche ne lui ſçauroient ſervir par leur figure ni par leur mouvement ; car ſi elles leur aidoient à avancer en pouſſant leurs aîles en arrière, elles leur nuiroient d'autant en les retirant en avant ; & il leur arriveroit un inconvenient auquel les aîles des Chauve-Souris, des Papillons & des Mouches ſeroient ſujettes, ſi la Nature n'y avoit pourvu, en donnant aux aîles de ces Animaux le moyen de ſe reſſerrer de telle ſorte lorſqu'elles ſe

haussent, qu'elles frappent une moindre quantité d'air que lorsqu'elles se rebaissent. Car ce retrecissement se fait aux Chauve-Souris par le moyen d'une suite d'os qu'elles ont dans leurs aîles, & qui sont comme les doigts de leurs mains, dont les entre deux sont garnis de peaux qu'elles resserrent & étendent alternativement suivant le besoin. Les aîles des Papillons & des Mouches font la même action par le moyen de certaines fibres qui font un effet pareil à celui des doigts de la Chauve-Souris : & c'est une chose étonnante que la vîtesse & la force avec laquelle les aîles des Mouches se remuent, & comment elles sont capables de faire un aussi grand bruit qu'est celui, non-seulement du bourdonnement des Frêlons, mais même des petits Moucherons tels que sont les Cousins, qui se fait entendre de loin, imitant le son d'une trompette.

Le mouvement des aîles des Autruches ne pouvoit tout au plus servir que de la même manière que celui de la queue des autres Oiseaux & de celles des Poissons, qui est un mouvement à la vérité propre à faire avancer; mais il est constant que les plumes de l'Au-

truche ne peuvent faire cet effet, étant bouchonnées, éfilées, & flottantes comme elles ſont, parce que pour faire qu'un tel mouvement ait quelque effet, il faut que l'organe ait un plan droit, égal & ferme, tel qu'il eſt dans un gouvernail, dans un aviron, dans l'aîle d'un moulin-à-vent, &c. Il y a apparence que l'Auteur du Livre de *Job* avoit fait refléxion ſur toutes ces choſes lorſqu'il décrit l'Autruche comme un Animal à qui Dieu a denié l'adreſſe qu'il a donnée aux autres Oiſeaux, & qu'il n'a point auſſi pourvû d'organes commodes pour exercer l'admirable action du vol, n'ayant guères d'autre uſage de ſes aîles que de les élever pour recevoir l'impulſion du vent lorſqu'il eſt favorable à ſa courſe. C'eſt pourquoi *Cardan* compare, ou plutôt oppoſe fort bien l'Autruche à l'Oiſeau de Paradis que l'on a cru autrefois n'avoir point de pieds, parce que l'Oiſeau de Paradis eſt un Oiſeau qui, ſuivant l'opinion de *Cardan*, ne marche & ne deſcend jamais ſur terre, de même que l'Autruche en eſt un qui ne vole & ne s'élève jamais dans l'air.

Outre les plumes que nous avons décrits, nous avons obſervé que le haut

du col & la tète étoient garnis d'un duvet fin, blanc, clair-semé, & luisant comme de la soye de Pourceau; ensorte qu'il sembloit tenir davantage du poil que de la plume. Ce duvet étoit amassé par petits bouquets, composés d'environ douze poils, qui n'avoient qu'une ligne de longueur, à la réserve du poil du milieu qui en avoit quatre: tous les poils d'un bouquet n'avoient tous ensemble qu'une racine qui étoit un petit tuyau de la grosseur de la plus petite épingle. Ce duvet étoit fort clair & fort rare au col, & encore davantage à la tête qui étoit absolument chauve par-dessus; ce que *Pline* dit n'être naturel qu'à deux Oiseaux, sçavoir à l'Autruche & au Corbeau aquatique appellé pour cela *Phalacrocorax*. Au bout de chaque aîle il y avoit des espèces d'ergots faits à peu-près comme les aiguillons d'un Porc-Epic; ils étoient longs d'un pouce, gros d'une ligne & demie par la base; leur substance ressembloit à de la corne; ils étoient creux, & dans la cavité il y avoit un cartilage revêtu de membranes & de ligamens, avec une grande quantité de vaisseaux qui fournissoient beaucoup de sang. *Aldrovande* confesse n'avoir pû rencontrer

ces aiguillon dans les Autruches : *Albert* dit qu'ils leur ſervent d'armes offenſives : *Jonſton* veut qu'elles en uſent comme d'un éperon avec lequel elles s'excitent à la courſe. Il y en avoit deux à chaque aîle : le plus grand étoit à l'extrémité du dernier os de l'aîle ; l'autre étoit un demi-pied plus bas. Le col paroiſſoit plus menu à proportion qu'il ne paroît aux autres Oiſeaux, parce qu'il n'étoit pas garni de plumes, ainſi qu'il a été dit. La peau de ce col étoit de couleur de chair livide ; *Gyllius* le fait bleu. La tête paroiſſoit auſſi aſſez petite, par la même raiſon du manque de plume : *Albert* la trouve abſolument petite. *Scaliger* a raiſon de reprendre *Cardan*, d'avoir dit que les Oiſeaux ont ordinairement la tête petite, afin que ſa peſanteur ne les empêche pas de voler, parce qu'il y en a beaucoup qui volent peu comme les Poulles qui ont la tête plus petite à proportion que les autres Oiſeaux qui volent aiſément : mais il y a apparence que *Cardan* trouvoit que ſon Theorème étoit confirmé par l'exemple de l'Autruche qui ne vole point, & dont la tête même ſans plume eſt abſolument plus groſſe à proportion de ſon corps,

qu'elle n'eſt aux autres Oiſeaux. Le bec étoit court & pointu : il avoit deux pouces & demi de large en ſon commencement ; ſa figure de même que celle du reſte de la tête, n'approchoit en aucune façon de la figure que la tête & le bec d'une Oye ont ordinairement, ainſi que l'ont mal jugé ceux qui ont appellé l'Autruche *Chenocamelus*, c'eſt-à-dire, *Oye Chameau.*

La forme extérieure de l'œil approchoit aſſez de celle de l'œil de l'Homme, & étoit fort différente de la forme ordinaire de l'œil des Oiſeaux qui ont l'ouverture de l'œil ronde, la paupière d'enhaut immobile & ſans cils, & la ligne qui va d'un des coins de l'œil à l'autre, toujours oblique ; car nos Autruches avoient l'ouverture de l'œil ovale, une grande paupière enhaut qui s'abbaiſſoit de même que celle d'enbas ſe hauſſoit, ayant de grands cils qui, de même qu'à l'Homme, étoient beaucoup plus longs que ceux de la paupière inférieure, enfin la ligne qui alloit de l'un des angles à l'autre étant droite, ſelon la direction du bec. Il y avoit une troiſième paupière en dedans, de même qu'à la plûpart des Brutes : c'étoit une membrane fort mince, qui ſe cachoit

dans le grand angle vers le bec. *Aldrovande* croit que les Oiſeaux ont cette troiſième paupière pour ſuppléer au défaut de leur paupière ſupérieure qui eſt ſi courte, qu'elle ne peut s'abbaiſſer pour couvrir l'œil, ainſi qu'elle fait à l'Homme. Mais il y a apparence que cette paupière interne a un autre uſage dans les Oiſeaux, puiſqu'elle ſe trouve dans l'Autruche, dont la paupière ſupérieure eſt aſſez grande pour ſe pouvoir abbaiſſer facilement; joint que la paupière inférieure ſe ſerre aux Oiſeaux contre la ſupérieure, auſſi exactement que la ſupérieure ſe joint en l'Homme avec l'inférieure. La langue étoit petite, adhérante de même qu'aux Poiſſons, compoſée de cartilages, de ligamens & de membranes entremêlées de fibres charnues. Elle étoit différente dans nos Sujets : aux uns elle étoit longue d'un pouce, fort épaiſſe au droit de l'ouverture du larynx; aux autres elle n'avoit pas demi-pouce de long, mais elle avoit plus d'un pouce vers ſa baſe, étant un peu fourchue par le bout. Au-delà de la fente du palais vers le Pharynx, il y avoit deux groſſes glandes qui fourniſſoient la ſalive.

Les cuiſſes étoient fort charnues &

fort grosses, & sans plumes, couvertes d'une peau blanche un peu rougeâtre, rayée par des rides élevées de la figure d'un réseau, dont les mailles pourroient laisser entrer le bout du doigt. A l'un des mâles, il y avoit de petites plumes çà & là sur les cuisses, à peu-près de même que *Gesner* l'a dépeint dans sa figure. Quelques-uns n'avoient ni les petites plumes, ni les rides. Les jambes étoient couvertes pardevant de grandes écailles en table. Le pied étoit fendu, & composé seulement de deux doigts fort grands qui étoient couverts d'écailles comme la jambe. Ces doigts étoient inégaux : le plus grand, qui étoit en dedans, avoit sept pouces, compris l'ongle, qui avoit neuf lignes de long, & un peu moins de large, étant en quelque façon semblable à l'ongle du gros Orteil de l'Homme. L'autre doigt n'avoit que quatre pouces, & étoit sans ongle. Ce petit doigt ne posoit à terre que par le bout. Le grand étant vû de profil, avoit à peu-près la figure du pied d'un Homme quand il est chaussé : il étoit seulement un peu plus menu & plus long. *Pline* dit que les pieds de l'Autruche sont semblables à ceux du Cerf. *Diodore* Sicilien qui appelle les

Autruches des *Cerfs-Oiseaux*, se fonde sur cette fausse ressemblance. *Suidas* s'est encore trompé davantage quand il a dit que les pieds de l'Autruche ressemblent à ceux d'un Asne. Ceux qui ont nommé l'Autruche *Strutho-Camelus*, c'est-à-dire, *Cocq-Chameau* suivant *Scaliger*, & selon l'interpretation Chaldaïque de l'endroit de *Job* allegué ci-devant, n'ont pas si mal rencontré ; car la longueur des jambes de l'Autruche a quelque rapport avec celles du Cocq & du Chameau. De plus la manière dont le pied du Chameau est fendu, qui est différente de celle de tous les autres pieds fourchés, & son ongle qui est aussi d'une autre nature que celui du pied des Cerfs & des Chèvres, sont des particularités qui lui sont communes avec l'Autruche. Nos Autruches avoient encore comme le Chameau, une callosité au bas du sternon, sur laquelle elles s'appuyent comme le Chameau quand elles se couchent. Auprès de l'anus, à l'un des cinq mâles, il y avoit de chaque côté trois trous d'une ligne & demie de diamètre, & de deux lignes de profondeur. Au haut de la poitrine sous la peau, il y avoit de la graisse de l'épaisseur de

deux doigts. Il y en avoit encore sur tout le devant du ventre qui étoit dure comme du suif : elle étoit épaisse de deux pouces & demi en quelques endroits. Cette graisse étoit enfermée entre deux membranes aussi fortes que le Peritoine. Ces membranes qui enfermoient ainsi ces graisses, étoient les aponevroses des muscles du bas-ventre, lesquels ne commençoient à être charnus que vers les flancs, tout le devant du ventre de la largeur d'un pied étant sans chair. Le sternon ne descendoit point jusqu'au bas du ventre, parce que les muscles qui remuent les aîles, & qui sont attachés au sternon, n'ont pas besoin d'être si grands qu'aux autres Oiseaux qui volent.

L'Œsophage étoit situé sur le corps des Vertèbres, étant attaché aux aponevroses des muscles du poumon, dont il sera parlé dans la suite. Ses tuniques étoient fort épaisses, particulièrement celle qui est charnue. Il s'élargissoit insensiblement, jusques à avoir six pouces de large en approchant du ventricule ou gesier ; ensorte qu'il étoit difficile de marquer l'endroit de l'Orifice supérieur du ventricule : il sembloit que l'extrémité de l'Œsophage formoit

un jabot qui se confondoit avec un gesier, & que ces deux parties ensemble composoient un seul ventricule. Cette conformation, qui en général est fort différente de celle qui est ordinaire aux Oiseaux, où le jabot a accoûtumé d'avoir un étrecissement qui le sépare du gesier, étoit encore plus étrange, à cause de la situation qu'il avoit ; car il étoit non-seulement dans la poitrine, mais même il étoit plus bas que le gesier, au-dessous duquel il descendoit, & vers lequel ensuite il remontoit, ensorte que l'entrée du gesier étoit par son fond ; & ainsi l'Orifice que l'on appelle ordinairement supérieur, étoit effectivement l'inférieur.

Le gesier en quelques-uns de nos sujets, étoit séparé en dedans en deux cavités par une éminence formée par sa chair musculeuse, qui vers le milieu étoit plus épaisse qu'ailleurs de plus de deux pouces. Cette éminence étrecissoit la capacité interne au droit du milieu, & la séparoit en partie gauche dont la capacité étoit la moindre, & en partie droite où étoit l'Orifice inférieur appellé *Pylore*. La figure de ces deux cavités ne paroissoit point en dehors, la chair du gesier y étant égale ;

& le tout ensemble avoit la figure du ventricule de l'Homme, faisant une ovale qui avoit quinze pouces de long sur huit de large. *Elien* semble donner plusieurs ventricules à l'Autruche, ainsi qu'aux Animaux qui ruminent, quand il dit que cet Oiseau digère les pierres dans le ventricule appellé *Echinos*, qui est le second ventricule des Animaux ruminans, que l'on nomme ainsi, à cause que sa membrane intérieure est remplie de rides herissées de pointes comme le Hérisson, que les Grecs appellent *Echinos* : mais cette sorte de ventricule n'a point été trouvée dans nos sujets. On peut seulement dire que le ventricule de quelques-unes des Autruches que nous avous dissequées, est double, & non pas qu'elles ayent deux ventricules, puisque l'une & l'autre des parties de ce double ventricule sont revêtues d'une même membrane, & que cette membrane est différente dans les différents ventricules des Animaux qui ruminent. Car les membranes du jabot étoient garnies de glandes arrangées regulièrement, & formées comme des bouts de petits tuyaux, étant rondes, & percées par le milieu à la partie qui regarde le dedans du

jabot, & inégales de l'autre côté, étant composées de plusieurs grains, à la manière des glandes qu'on appelle Conglomerées. Et elles étoient différentes en cela des glandes qui se trouvent aux jabots des Demoiselles de Numidie, des Oyes, des Canards, & de plusieurs autres Oiseaux, où ces glandes se voyent seulement percées comme à l'Autruche, mais elles sont simples, & du genre de celles qu'on appelle Conglobées. La membrane qui revêtoit le dedans du gesier, & qui en étoit aisément séparable, avoit une ligne & demie d'épaisseur en quelques-uns de nos sujets. Elle étoit composée de deux parties, sçavoir d'une tunique qui étoit immédiatement sur la chair du gesier, & d'un amas de petits corps glanduleux qui faisoient une espèce de velouté. Ces petits corps en la plûpart des sujets, étoient si petits, qu'ils paroissoient être plutôt des fibres que des glandes : en quelques-uns ils étoient de la grosseur d'une grosse épingle, & de la longueur de plus d'une ligne. Ils étoient joints & collés les uns aux autres, comme les fibres le sont dans le bois. Il y avoit beaucoup d'endroits où ces petits corps étoient séparés, &

faisoient plusieurs fentes comme des gersures. Le ventricule du Cormoran étoit à peu-près de cette structure. Ces ventricules ont été trouvés toujours remplis de foin, d'herbes, d'orge, de fèves, d'os & de cailloux, dont il y en avoit de la grosseur d'un œuf de Poulle. Il y avoit aussi des doubles : on en a compté dans un jusqu'à soixante & dix. Ils étoient la plûpart usés, & consumés presque des trois quarts, étant rayés, apparemment par leur frottement mutuel, & par celui des cailloux, & non par érosion causée par quelque humeur ou esprit acide, ainsi que l'on a reconnu ; parce que quelques uns de ces Doubles qui étoient tellement usés & luisants du côté de la bosse, qu'il n'y étoit rien resté de la figure de la monnoye : au lieu que le côté qui étoit cave, n'étoit point du tout endommagé, sa cavité l'ayant garanti du frottement des autres Doubles. Tout le reste qui étoit contenu dans le ventricule avec ces Doubles, tant les pierres, les os, que les légumes & le foin, étoit verdi. Nous avons trouvé la même chose dans le ventricule d'une Otarde, où il y avoit jusqu'à quatre-vingt-dix Doubles usés par le frottement : ils

avoient auſſi donné une couleur verte à quantité de foin qui y étoit.

Cela fait juger qu'aux Oiſeaux, & généralement dans tous les Animaux, la diſſolution des alimens ne ſe fait pas ſeulement par les eſprits ſubtils & pénétrants, mais auſſi par l'action organique & méchanique du ventricule qui comprime & bat inceſſamment les choſes qu'il contient; enſorte qu'en la plûpart des Animaux qui avalent une nourriture dure ſans la macher, comme les Oiſeaux qui vivent de grains, la Nature leur a fait le ventricule muſculeux, & leur a donné l'inſtinct d'avaler des cailloux, par le moyen deſquels ils puiſſent broyer dans leur ventricule ce que les autres briſent avec les dents. Enfin cette affectation que la plûpart des Oiſeaux ont d'avaler des pierres, a un uſage plus manifeſte que n'en a celle que les Aigles & les Grues ont de mettre des pierres dans leurs nids. *Cardan* & la plûpart des autres Naturaliſtes, croyent que le ventricule des Oiſeaux, & principalement de l'Autruche, eſt charnu pour lui fournir davantage de chaleur : mais l'on ſçait que la chair muſculeuſe & fibreuſe agit plus par ſon mouvement que par ſon tempérament;

& qu'une des principales & plus importantes actions du cœur est celle de la contraction & de la dilatation, qui ne sert pas moins à la coction & à l'altération du sang qu'à sa distribution. Il y a apparence que ceux qui ont cru que les pierres & le fer dont les Autruches se remplissent, sont dissoutes dans leur ventricule par une vertu particulière que la Nature a donnée aux ventricules des différents Animaux, par laquelle les uns digèrent les poissons, les autres les os & les chairs crues, & que l'Autruche a été pourvue de celle de digérer les métaux & les pierres, n'avoient pas fait refléxion sur cette attrition des pièces de cuivre que nous avons observée, & encore moins sur la verdeur dont tout ce qui étoit contenu dans le ventricule étoit teint. Car si le ventricule de l'Autruche avoit une faculté particulière pour digérer les metaux, il les digéreroit de la manière que les autres choses sont digérées, qui est d'être fondues & liquefiées, sans souffrir d'autre changement en leur couleur, que de devenir blanches; ce qui provient des petites bulles presque infinies que le bouillonnement de la fermentation y produit; car ce bouil-

lonnement donne une couleur blanche à tout ce qu'il agite, ainſi qu'il ſe voit dans l'écume de l'encre qui eſt blanche. On ſçait auſſi par expérience que les choſes qui ſe diſſolvent dans le ventricule, reçoivent une altération en leur ſubſtance, ſans en ſouffrir en leur couleur, ainſi qu'il ſe remarque dans les Ecreviſſes que l'on trouve à demi digerées dans le ventricule des Poiſſons, avec leur noirceur naturelle, & n'ayant point cette rougeur qu'elles acquièrent lorſque la chaleur du feu les cuit & les altère à ſa manière, qui eſt différente de la chaleur des Animaux : de ſorte que la verdeur qui arrive au cuivre dans le ventricule de l'Autruche, ne ſemble point pouvoir provenir d'un diſſolvant particulier qu'il ait pour digérer les metaux ; mais il y a apparence que cette diſſolution s'y fait de la même manière qu'elle auroit été faite hors de ce ventricule, ſi le cuivre avoit été broyé avec des herbes, ou quelque liqueur acide ou ſalée, de quelque nature qu'elle puiſſe être, & qui ſeroit bien différente de cet acide, ou de ce ſel, enfin de ce diſſolvant général, quel qu'il ſoit, de tout ce qui eſt capable de donner de la nourriture : de

ſorte qu'il eſt croyable que l'Autruche étant un Animal vorace qui a beſoin d'avaler quelque choſe de dur, qui lui ſerve, ainſi qu'il a été dit, à broyer ſa nourriture, elle uſe mal de l'inſtinct que la Nature lui a donné pour cela, lorſqu'elle avale du fer, & principalement du cuivre, qui ſe change en poiſon dans ſon eſtomac, au lieu de ſe tourner en nourriture. Et en effet nous avons appris de ceux qui gouvernent ces Animaux dans la Menagerie de Verſaille, que les Autruches qui avalent beaucoup de fer, ou de cuivre, meurent toutes bien-tôt après.

Les inteſtins ont été trouvés différents en longueur dans nos ſujets, quoique les Animaux fuſſent à peu-près d'une même grandeur. En l'un ils avoient cinquante pieds, en l'autre quarante-deux, en l'autre trente-trois, en l'autre vingt-neuf. Les trois inteſtins grêles n'avoient guères plus de longueur que le Colon & le *Rectum* enſemble. Le *Cœcum* étoit double comme à la plûpart des autres Oiſeaux : chacun avoit deux pieds de long, plus ou moins, à proportion de la longueur des autres inteſtins.

La ſurface externe du Colon & du

Cœcum étoit inégale par des boſſes fort régulières, mais différentes dans chacun de ces inteſtins. Ces boſſes étoient formées par des ligamens en manière de feuillets qui étoient en dedans, à peu-près de même qu'ils ſe voyent au troiſième & au quatrième ventricule des Animaux qui ruminent. Dans le Colon ces feuillets étoient ſitués tranſverſalement, faiſant chacun plus que le demi-cercle, & étant poſés alternativement, de manière que les bouts de deux demi-cercles recevoient & enfermoient l'extrémité d'un autre demi-cercle, comme qui mettroit les bouts des dents de deux peignes les uns entre les autres. Ces demi-cercles étoient diſtants les uns des autres de demi-pouce, & n'avoient que trois lignes de large dans leur milieu, & alloient finiſſant en pointe. Tout le long de cet inteſtin, dans la partie poſtérieure, il y avoit un ligament de deux lignes de large, qui étant du tiers moins long que l'inteſtin, le racourciſſoit, & faiſoit que les ligamens intérieurs & demi-circulaires formoient les replis & les boſſes qui paroiſſoient encore plus marquées, lorſque l'inteſtin étant enflé, toute la membrane qui n'étoit point retenue & affermie

par les ligamens, étoit étendue par l'impulsion du vent. Tous les vaisseaux entroient à côté de ce ligament pour se distribuer dans l'intestin, mais particulièrement dans les feuillets. Cette structure de feuillets situés transversalement dans le Colon, a déjà été décrite dans le Singe, où il est fait mention de la découverte que nous avons faite de pareils feuillets dans le *Jejunum* de l'Homme; mais nous avions réservé à en donner la figure dans l'Autruche.

Le *Cæcum* étoit aussi garni de feuillets par dedans, ou plutôt d'un seul feuillet qui tournoit en vis depuis un bout jusqu'à l'autre, à peu-près de la manière qui a été décrite dans le Renard Marin, & comme il est aux Lièvres & aux Lapins. Ce feuillet étoit d'une même largeur, sçavoir de cinq lignes par-tout : il alloit seulement quelque peu en s'étrecissant vers l'extrémité de l'intestin, à proportion que l'intestin s'étrecissoit, qui alloit en pointe, comme à la plûpart des Animaux à quatre pieds, & contre l'ordinaire des Oiseaux, où cet intestin conserve une même largeur dans toute sa longueur, qui même va quelquefois en s'élargissant, ainsi que nous l'avons ob-

ſervé dans la Peintade, où cet élargiſſement eſt plus conſidérable qu'en aucun autre Oiſeau que nous ayons vû.

A l'extrémité du *Rectum*, il y avoit une grande veſſie remplie d'urine juſqu'à la quantité de huit onces : elle pouvoit contenir les deux poings. Les membranes qui la compoſoient étoient pareilles à celles des inteſtins, mais elles étoient un peu plus épaiſſes. Dans un de nos ſujets, qui étoit une fémelle, cette veſſie étoit parſemée en-dedans d'un grand nombre de vaiſſeaux, qui partoient comme d'un centre pour s'épandre dans toute ſa capacité : ces vaiſſeaux n'étoient pas viſibles dans les autres ſujets. Au droit de ce centre étoit l'ouverture par laquelle le *Rectum* ſe vuidoit dans la veſſie. C'étoit un trou fort étroit, au milieu d'une tumeur de la groſſeur d'une noix, qui faiſoit comme un cul de Poulle. Au bas de cette grande veſſie, il y avoit encore deux trous, qui étoient les embouchures des uretères, qui ſe gliſſoient entre les deux tuniques de la veſſie comme à celle des Animaux terreſtres. Au-deſſous de ces deux trous étoit une ouverture en ovale de dix lignes de longueur, qui avoit un rebord membraneux, par le

moyen duquel elle pouvoit être fermée, lorſqu'elle venoit à être comprimée par la peſanteur de l'urine ; car alors ce rebord membraneux ſe colloit ſur une tuberoſité ou corps rond, & de la groſſeur preſque du poing, d'une ſubſtance moyenne entre le cartilage & le ligament. Cette tuberoſité étoit fendue par le milieu à la manière d'un Abricot, étant attachée en dedans aux os pubis.

Cette ouverture ovalaire donnoit entrée dans une ſeconde veſſie ou poche plus petite que la première, & qui n'étoit point faite pour contenir les excrémens, mais ſeulement pour leur donner paſſage, ſelon ſa tunique comprimoit & ſerroit plus ou moins la tuberoſité qui la rempliſſoit, en faiſant une action pareille à celle du rebord membraneux de l'ouverture ovalaire.

La verge dans la plûpart de nos ſujets étoit compoſée de deux ſubſtances, ſçavoir de membranes blanches, épaiſſes, nerveuſes, ſolides, & de ligamens blancs de même ſubſtance que les membranes, mais beaucoup plus durs & plus ſolides, n'y ayant dans les membranes ni dans les ligamens aucuns vaiſſeaux, ni aucune cavité : ils paroiſ-

ſoient ſeulement compoſés de fibres tranſverſales fort ſerrées. La membrane externe qui couvroit toute la verge étoit la plus épaiſſe : l'interne l'enveloppoit immédiatement chacun des deux ligamens, qui étoient ſéparés l'un de l'autre, & qui ne s'uniſſoient qu'à deux doigts près de l'extrémité. Il y en avoit un plus long que l'autre : le plus long avoit deux pouces. Ils avoient chacun quatre lignes de diamètre vers leur baſe, allant en pointe vers l'extrémité. L'origine de cette verge étoit à la tuberoſité cartilagineuſe qui étoit attachée à la partie interne de la jonction des os pubis dont il vient d'être parlé : delà elle ſe refléchiſſoit tout court en deſſous, entroit dans la petite poche, & ſortoit par l'ouverture externe de cette petite poche, qui eſt l'*Anus*. Cette ouverture étoit bordée d'un repli en demi-cercle, qui embraſſoit la verge à l'endroit où elle ſortoit dehors. Au reſte cette verge n'avoit ni gland, ni prépuce, ni conduit, ni cavité qui pût donner iſſue à aucune matière ſeminale. Dans l'un des ſujets, outre les membranes & les ligamens qui compoſoient la verge des autres, il y avoit encore une troiſième ſubſtance rouge ſpon-

gieuse, & assez approchante de celle des ligamens cavernaux qui sont aux Animaux terrestres. Elle étoit garnie d'une grande quantité de vaisseaux. A la fémelle, au lieu de la verge, il n'y avoit que la tuberosité cartilagineuse qui emplissoit la seconde poche comme au mâle; & cette tuberosité sortoit hors l'*Anus* de la grosseur d'une petite noix : elle avoit une petite appendice de la longeur de trois lignes, mince & recourbée. Il y a apparence que c'est le Clitoris. Dans cette petite & seconde poche, il y avoit à gauche une ouverture qui pénétroit dans une autre cavité, en manière de conduit qui étoit l'*Oviductus*. Cette ouverture n'avoit pas plus de quatre lignes de diamètre : elle étoit plissée tout autour à la manière de l'orifice externe des fémelles des Animaux à quatre pieds. Les tuniques de ce conduit étoient fort épaisses, & sa cavité fort large près de l'entrée à l'un de nos sujets : à un autre elle l'étoit moins; & à cinq pouces par delà l'entrée elle s'étrecissoit pour former un autre petit conduit de la longueur de cinq lignes, dur & nerveux, qui pouvoit passer pour l'orifice interne de la matrice. Au-dessous de ce conduit

duit étroit, il y avoit un petit sac ou fosse, sans issue, dont la profondeur étoit égale à la longueur du conduit. Dans les sujets où ce conduit étroit ne s'est point trouvé, l'*Oviductus* alloit toujours s'étrecissant depuis la première entrée, à mesure qu'il approchoit de l'ovaire; ensorte qu'à son extrémité il n'avoit que quatre lignes de large, au lieu de trois pouces & demi qu'il avoit en son milieu. En cette extrémité il formoit ce trou que l'on appelle l'entonnoir de l'*Oviductus*, & jettoit à droite & à gauche deux appendices membraneuses, qui avoient quelque rapport à celles qui sont à l'extrémité du *Tuba* des Animaux terrestres. Tout ce conduit, qui est proprement la Matrice ou la Portière des Oiseaux, étoit long de deux pieds & demi, & capable de recevoir le poing en sa partie la plus large. Il étoit charnu au commencement, & devenoit insensiblement membraneux vers sa fin. Après avoir monté, en se détournant à gauche vers le ventricule, il se recourboit vers l'épine du dos, en descendant. Une double membrane, en forme de ligament large, l'enfermoit : elle débordoit de la largeur de deux pouces de chaque côté. La

partie poſtérieure de ce ligament étoit attachée le long de l'épine, comme un méſentère : l'antérieure étoit flottante. l'une & l'autre étoit parſemée d'un grand nombre de vaiſſeaux, qui étoient en plus grande quantité ſur le conduit de l'*Oviductus* que dans le ligament. Ces vaiſſeaux venoient de deux grands rameaux qui entroient par l'extrémité de l'*Oviductus* vers l'ovaire : l'un ſe traînoit au-deſſus, l'autre au-deſſous ; & leurs branches avoient des anaſtomoſes les unes avec les autres, ſçavoir celles de la partie inférieure du ligament avec celles de la partie ſupérieure. Tout le conduit de l'*Oviductus* étoit composé de trois membranes, à la réſerve de l'extrémité qui fait l'entonnoir, qui paroiſſoit être d'une membrane ſimple. L'intérieure de ces membranes étoit fort ridée, ou plutôt comme feuilletée, à la manière du troiſième & du quatrième ventricule des Animaux qui ruminent. Ces feuillets qui empliſſoient toute la cavité, étoient ſelon ſa longueur, & une tunique fort déliée les attachoit enſemble. La ſeconde membrane qui étoit celle du milieu, étoit charnue. La troiſième qui étoit mince & polie, n'étoit rien autre choſe que la double

membrane dont le ligament large étoit composé, qui se séparoit en deux pour embrasser le conduit de l'*Oviductus*. On a remarqué quatre muscles, qui appartiennent à l'anus & à la verge : il y en avoit deux de chaque côté. Les deux premiers prenoient leur origine de la partie interne de l'os sacrum, & descendant le long de la poche du *Rectum* par l'espace de deux pouces, ils perçoient près de son extrémité; & passant sous le sphincter de l'anus, venoient s'insérer à la base de la verge aux mâles, & à celle du clitoris aux femelles. Les deux autres sortoient vers le bas des reins de la partie interne de l'os des iles & descendant à côté des uretères & perçant aussi le *Rectum* s'attachoient aux côtés de la verge & du clitoris.

L'ovaire étoit placé à la partie supérieure des reins contre la veine cave & contre l'aorte, étant fortement attaché aux troncs de ces vaisseaux. Sa substance étoit membraneuse, parsemée de toute sorte de vaisseaux, & garnie de plusieurs œufs revêtus de leur calice comme aux Poulles. Ces œufs étoient de différente grosseur, sçavoir depuis la grosseur d'un pois jusqu'à la grosseur d'une noix. La membrane qui en-

ferme chaque œuf, & que l'on appelle le calice, avoit comme une queue, par laquelle ces œufs sont ordinairement tous attachés ensemble, & composent ce que l'on appelle l'ovaire. Cette membrane étoit plus épaisse, plus les œufs étoient petits : elle avoit une grande quantité de vaisseaux, & étoit attachée à l'œuf qu'elle enfermoit, par une infinité de fibres, étant ouverte vers l'endroit opposé à la queue, comme est le calice d'un gland, lorsque le gland est rond & petit, & qu'il est presque tout couvert de son calice. L'œuf ayant été séparé du calice, n'étoit qu'une tunique fort délicate, qui contenoit seulement le jaune de l'œuf en ceux qui n'étoient pas plus gros qu'une noix : mais dans l'un de nos sujets où il s'en est trouvé de la grosseur des deux poings, cette tunique étoit remplie d'une humeur semblable à de l'eau trouble, sans qu'il y eût de jaune. Il y a lieu de croire que la chaleur naturelle affoiblie dans cet Animal, par la contrariété de l'air de notre climat, avoit laissé corrompre ces œufs.

Une des Autruches qui sont dans le Parc de Versailles ayant fait plusieurs œufs, on nous en a apporté quelques-

uns, ſur leſquels on a fait des obſervations & des expériences. Car comme ces Oiſeaux ne couvent point leurs œufs, mais qu'ils les expoſent ſeulement aux rayons du Soleil & à la chaleur du ſable, ſe contentant de les garantir de l'eau de la pluye, en les poſant ſur de petits monceaux de ſable; nous avons voulu eſſayer ſi par la chaleur, tant du Soleil que du feu, & du fumier, nous pourrions du moins leur procurer quelque alteration, qui parût être une diſpoſition à la génération. Pour cela on en a tenu un pendant cinq ſemaines au Soleil, à demi-enſeveli dans du ſable, ſur une couche de fumier élevée à trois pieds de terre, le couvrant d'une cloche de verre pendant le mauvais temps. On en a mis un autre dans un Athanor à feu lent, le tenant auſſi, par un pareil eſpace de temps, dans du ſable, & bien couvert. On a obſervé pluſieurs choſes; ſçavoir, que les œufs ſont diminués de leur poids juſqu'à la neuvième partie; que le jaune & le blanc de celui qui avoit été échauffé au feu, ſe ſont quelque peu épaiſſis, ſans avoir aucune mauvaiſe odeur; que celui qui avoit été mis au Soleil ne s'eſt point épaiſſi,

mais a contracté une fort mauvaiſe odeur ; & que dans l'un ni dans l'autre de ces œufs il ne s'eſt trouvé aucune apparence de diſpoſition à la génération. Au-deſſus de l'ovaire on découvroit deux corps glanduleux attachés à l'aorte & à la veine-cave, dont la ſubſtance étoit ſemblable à celle des teſticules des mâles, ayant en leur ſuperficie un grand nombre de vaiſſeaux. Leur couleur d'ailleurs étoit d'un rouge vif. Chacun de ces corps avoit un pouce & demi de long ſur quatre lignes de diamètre.

Aux mâles les teſticules ont été trouvés de grandeur & de figure différente dans les différents Sujets. A l'un ils étoient petits, ayant ſeulement quinze lignes de long ſur cinq de diamètre. A un autre ils étoient longs & étroits ayant un pouce & demi de long ſur quatre lignes ſeulement de diamètre. A un autre ils avoient juſqu'à quatre pouces de long ſur un pouce & demi de diamètre par le milieu. Ces derniers avoient la figure d'un œuf de Poulle un peu allongé, étant plus gros par un bout que par l'autre. En tous les ſujets ils étoient couverts d'une membrane nerveuſe parſemée d'une ſi grande quan-

tité de vaiſſeaux, qu'elle paroiſſoit rouge. Il ſe trouva en l'un des ſujets que le teſticule en avoit comme un autre petit, qui lui étoit attaché au côté. Ce petit avoit environ le quart du grand, & n'étoit rien autre choſe que l'épididyme ſeparé du teſticule, qui lui étoit attaché en deux endroits; ſçavoir, par une branche du vaiſſeau ſpermatique préparant, qui ſortant du milieu du teſticule entroit dans le milieu de l'épididyme; & par le déferant, qui ſortant par le bas de l'Epididyme ſe rejoignoit au bas du teſticule Les vaiſſeaux préparans ſortoient proche des émulgens, & ſe joignoient un peu plus bas aux teſticules qui étoient poſés ſur les reins, un peu plus à gauche qu'à droite. Avant que de s'attacher au teſticule, ils ſe diviſoient chacun en trois rameaux, qui ſe joignant les uns aux autres, & enſuite ſe ſéparant, continuoient ainſi à ſe communiquer le long du teſticule, auquel ils inſeroient des rameaux d'eſpace en eſpace. En cet endroit ils étoient fort enveloppés de membranes & de graiſſes: mais nonobſtant ces empêchemens, on ne laiſſa pas d'en voir aſſez diſtinctement la ſtructure & les communications; parce qu'ayant fait bouillir un

testicule, & toute la graisse étant fondue, les vaisseaux parurent à découvert, & firent connoître qu'après s'être assemblés ils se séparoient pour se rejoindre encore. Le déferant descendant le long de l'épine jusqu'à la seconde vessie, s'y attachoit, après s'être dilaté, & changé en une membrane. Ce conduit, selon l'ordinaire, étoit solide, & sans cavité à son commencement, & sur la fin il s'élargissoit, & devenoit membraneux.

Le Foye étoit rouge, de substance dure & ferme. Par sa figure il ressembloit à celui de l'Homme, étant partagé en deux grands Lobes. Le gauche étoit fendu en deux autres petits. Il y en avoit encore un autre petit au milieu, & au bas de deux grands, qui ne s'est trouvé qu'en l'un des Sujets. Il n'y avoit point de vésicule du fiel, mais seulement un canal hepatique qui naissoit du milieu de la partie cave du foye, & s'alloit insérer au pylore. Ce canal étoit formé par l'assemblage de trois gros rameaux, qui se distribuoient dans toute la substance du foye. A l'extrémité de l'un de ces rameaux, tout proche son insertion au canal, il y avoit une dilatation de la grosseur d'une

groſſe aveline, qui ne paroiſſoit point, parce qu'elle étoit recouverte par le parenchyme du foye. La veine porte étoit double, ayant deux troncs ſéparés, & chacun leurs racines particulières. Le premier, qui étoit le plus gros, étoit attaché au lobe droit, à la place où la véſicule eſt ordinairement aux Oiſeaux. Le ſecond, plus petit, ſortoit du bas du lobe gauche. La veine cave étoit attachée le long du grand diaphragme droit, à côté de l'aorte. Le pancréas avoit dix pouces de long, & un pouce de large : il étoit placé entre le premier repli que les inteſtins font en forme d'une longue ſinuoſité, ainſi qu'à la plûpart des autres Oiſeaux. Il étoit d'une véritable couleur de chair. Les glandes dont il étoit composé, étoient ſéparées tout-à-fait les unes des autres, & jointes ſeulement par de membranes. Le canal pancréatique s'inſéroit à la partie ſupérieure du *Jejunum*. Il ſortoit du milieu du pancréas, où aboutiſſoient les deux branches qu'il jettoit dans chaque moitié du pancréas, l'une vers le haut, & l'autre vers le bas. Il eſt à remarquer que dans la plûpart des Oiſeaux, les canaux pancréatiques s'inſèrent proche les cholidoques, mais

dans nos Autruches l'insertion du pancréatique étoit éloignée de celle de l'hepatique de plus de trois pouces. La ratte étoit attachée au ventricule par une forte membrane, qui conduisoit & enfermoit les vaisseaux spleniques. Sa forme étoit cylindrique, ayant deux pouces & demi de long, & huit lignes de diamètre; étant néanmoins un peu plus menue par le bas que par le haut. Son parenchyme étoit solide, & semblable à celui des reins des quadrupèdes. Les reins avoient huit pouces de long, & deux de large. Ils étoient dans la plûpart de nos sujets différents des Reins des autres Oiseaux, n'étant pas recoupés en plusieurs lobes, mais ayant une continuité assez égale. Toute leur substance, qui étoit mollasse, paroissoit d'ailleurs très-inégale, comme étant composée d'une grande quantité de glandes. Ils avoient une membrane fort déliée, qui les couvroit immédiatement, laquelle étoit recouverte d'une autre plus forte & plus épaisse, qui tenoit lieu de la membrane adipeuse. La couleur de ces glandes étoit d'un rouge brun fort vif. On a trouvé dans quelques-uns des sujets que les reins étoient recoupés en trois à l'ordinaire, la par-

tie ſupérieure & l'inférieure étant plus larges que celle du milieu. L'uretère n'étoit pas comme aux autres Oiſeaux couché ſur les reins de haut en bas, mais il étoit enfermé dans leur ſubſtance, où il étoit un peu plus large qu'en dehors, comme pour former un baſſinet, qui étoit de la longueur du rein. On voyoit dans ce baſſinet pluſieurs trous, qui étoient les embouchures des branches ou canaux que le baſſinet envoye dans toute la ſubſtance du rein. Il n'y avoit aucune apparence de mammelons.

Les anneaux qui compoſoient l'aſpre artère, étoient entiers, mais un peu comprimés, ce qui leur donnoit une figure ovale. Le larynx étoit compoſé d'un cricoïde & d'un Arytenoïde. Le cricoïde étoit ſemblable à celui de l'Homme, & l'arytenoïde étoit fait de deux cartilages plats & larges, articulés avec le cricoïde par le moyen de leurs muſcles. Ils laiſſoient entr'eux une ouverture de ſix lignes de large, qui faiſoit la glotte. Ces deux cartilages étoient recouverts d'un muſcle, qui ſert apparemment à fermer l'ouverture de la glotte, en les approchant l'un de l'autre.

Le diaphragme n'étoit point unique, comme aux Animaux terreſtres, où il ne fait qu'une cloiſon, qui ſépare les parties contenues dans la poitrine d'avec celles du bas-ventre, mais il y avoit pluſieurs diaphragmes, qui faiſoient beaucoup plus de ſéparations, en diviſant la cavité de toute cette partie du corps que l'on appelle le tronc, en ſix autres cavités, par le moyen de cinq cloiſons, que l'on peut prendre pour autant de diaphragmes. Il y avoit quatre de ces diaphragmes ou cloiſons, dont la ſituation étoit droite de haut en bas, & un cinquième ſitué en travers. Des quatre droits, il y en avoit deux petits & deux grands. Les petits couvroient les poumons, qui étoient attachés aux côtés, & les ſéparoient des quatre veſſies ſupérieures du poumon. Les grands diaphragmes qui couvroient ces veſſies de même que les petits couvroient les poumons, laiſſoient un grand eſpace au milieu, où le cœur & le foye étoient enfermés enſemble. Le cinquième diaphragme, qui étoit ſitué en travers, allant du milieu d'un des grands diaphragmes au milieu de l'autre, ſéparoit le cœur & le foye d'avec le geſier, les inteſtins, &

les autres parties du bas-ventre, dans lequel les deux veſſies inférieures du poumon étoient auſſi enfermées : de ſorte que les ſix cavités étoient, une grande du bas-ventre ; une autre grande du milieu de la poitrine ſituée au-deſſus de la première ; deux moyennes à côté de la ſeconde, qui contenoient les quatre veſſies ſupérieures ; & deux petites encore à côté des moyennes, où le poumon droit & le poumon gauche étoient enfermés. Chaque petit diaphragme, que nous appellons le muſcle du poumon, parce qu'il étoit charnu, & qu'il couvroit le poumon, avoit ſon origine fort charnue, qui étoit diviſée en ſix têtes attachées vers l'extrémité des grandes côtes, proche l'angle qu'elles font avec d'autres petites côtes qui les attachent au ſternon, au lieu des cartilages qui les y attachent dans les Animaux terreſtres. Ces ſix têtes produiſoient toutes enſemble un large tendon, ou aponevroſe, couchée ſur le poumon, & qui s'alloit joindre avec l'aponevroſe de l'autre muſcle oppoſé, ſur les vertèbres du dos, auxquelles elle étoit auſſi fortement attachée. La direction des fibres de ce muſcle étoit oblique, tirant un peu vers le bas,

enſorte que ſon action eſt d'étrecir la poitrine, en ſerrant les côtes, & les tirant en enbas. Chaque grand diaphragme, qui n'étoit qu'une membrane ſans chair muſculeuſe, & par conſéquent ſans action, ſans mouvement propre, & ne ſervant que de cloiſon, nous a ſemblé mériter mieux le nom de diaphragme, que les deux petits qui étoient muſculeux, & même que le diaphragme des Animaux terreſtres, qui ſert à autre choſe qu'à ſéparer le ventre ſupérieur de l'inférieur, étant principalement employé par ſon mouvement à la reſpiration que l'on appelle libre, de même que les muſcles de la poitrine ſont pour la reſpiration que l'on appelle violente & forcée, qui ſe fait par la dilatation & par la conſtriction de la poitrine. Chacun de ces diaphragmes étoit attaché par enhaut, & en devant le long de chaque côté du ſternon, qui étoit fort large à nos Autruches, ainſi qu'il l'eſt ordinairement aux Oiſeaux. Par derrière il tenoit à l'aponevroſe du muſcle du poumon, & par le moyen de cette aponevroſe aux vertèbres du dos : par enbas il s'attachoit aux muſcles tranſverſes du bas-ventre. Le diaphragme tranſverſal étoit

situé un peu plus bas que le bas du sternon. Il partoit du milieu d'un des grands diaphragmes, & s'attachant en devant aux muscles transverses du bas-ventre, & par derrière aux aponevroses des muscles du poumon, il s'alloit attacher à l'autre grand diaphragme. Il étoit en dessous garni de graisse de l'épaisseur d'un doigt.

Le poumon, qui étoit enfermé entre les côtes & les petits diaphragmes que nous appellons les muscles du poumon, étoit composé de deux chairs rouges & spongieuses, ainsi qu'aux autres Oiseaux. Elles avoient chacune dix pouces de long sur trois & demi de large, étant épaisses d'un pouce & demi. Chacune des deux branches de l'aspre artère, en entrant dans le poumon, se divisoit en plusieurs rameaux, qui se distribuoient dans tout son parenchyme, comme aux Animaux terrestres, à la réserve que tous ces rameaux étoient membraneux simplement, sans avoir de cartilages. L'air passant dans ces rameaux, se couloit jusqu'à la surface externe du parenchyme percé d'une infinité de petits trous, qui se voyoient au travers d'une tunique fort mince, dont tout le poumon étoit revêtu, pour

enfermer l'air, & le laiſſer ſeulement ſortir par cinq trous, chacun de quatre lignes de diamètre, & diſpoſés ſelon la longueur du poumon, les uns devers l'épine, les autres devers le ſternon. Ceux de ces trous qui étoient vers le ſternon, perçant la partie charnue du muſcle du poumon, pour pénétrer dans les veſſies, étoient obliques; & il ſembloit que cela fût ainſi, pour faire que l'air pût être retenu volontairement dans ces veſſies par l'action du muſcle, qui peut, en ſe reſſerrant, étrecir ce trou, pour des uſages que l'on peut conjecturer, ainſi qu'il ſera expliqué dans la ſuite. Les quatre veſſies qui étoient de chaque côté au haut de la poitrine, étoient enfermées, ainſi qu'il a été dit, entre le diaphragme & le muſcle des poumons dont ils étoient recouverts. La tunique de chaque veſſie étoit collée par les côtés du diaphragme & au muſcle du poumon. Par deſſus & par deſſous elle étoit jointe aux tuniques des veſſies voiſines entre leſquelles elle étoit. La cinquième veſſie, qui étoit beaucoup plus grande que les autres, n'étoit point enfermée entre le diaphragme & le muſcle du poumon, mais entre les deux diaphra-

gmes avec les inteſtins & les autres parties du bas-ventre ; & elles ne touchoient au muſcle du poumon que par l'endroit où il étoit percé, pour donner paſſage à l'air qu'elle reçoit du poumon. Nous avons trouvé dans des Aigles, & dans quelques autres Oiſeaux, ces veſſies attachées par le bas à une membrane chargée de beaucoup de graiſſe qui enfermoit comme dans un ſac le ventricule & les inteſtins, & que nous avons priſe pour un épiploon. Le détail de cette ſtructure ne ſçauroit être ſi bien obſervé dans les autres Oiſeaux, à cauſe de la délicateſſe des tuniques dont ces veſſies ſont compoſées, qui dans l'Autruche ſont de l'épaiſſeur des veſſies de pourceau ; & nous avons même trouvé celles du bas-ventre dans l'un de nos Sujets quatre fois plus épaiſſes, étant ſcirrheuſes : mais dans la plûpart des autres Oiſeaux il eſt preſque impoſſible de ne les pas percer en faiſant la diſſection ; & elles ne peuvent être bien vûes qu'en les tenant enflées, & soufflant dans l'aſpre artère. La connoiſſance de ce détail a donné ſujet à la compagnie de faire pluſieurs refléxions ſur la matière de la reſpiration en général, & ſur celle qui eſt particulière

aux Oiſeaux, pour tâcher de parvenir à la connoiſſance des uſages que doivent avoir ces organes ſi différents dans les uns & dans les autres de ces Animaux.

On a conſideré que la reſpiration ne ſert pas ſeulement au rafraîchiſſement du cœur & à la voix, mais qu'elle eſt même utile à la coction & à la diſtribution de la nourriture, par l'agitation continuelle & par la conſtriction du thorax, qui preſſant les poumons remplis d'air, & rendus par ſon moyen ſemblables à des oreillers mollets, fait qu'ils expriment doucement, non-ſeulement le ſang contenu dans leurs vaiſſeaux, & le pouſſent dans le cœur; mais compriment auſſi les autres vaiſſeaux enfermés dans la poitrine, pour favoriſer la diſtribution du ſang, ainſi qu'il paroît dans les actions violentes, où la rétention de la reſpiration eſt néceſſaire; car on voit qu'elle fait monter le ſang au viſage. Mais la manière dont la reſpiration s'accomplit par l'inſpiration & par l'expiration, démontre clairement la vérité de cet uſage dans les Animaux terreſtres; car l'inſpiration ſe fait lorſque la poitrine eſt élargie par le changement de la ſituation des

côtes & du ſternon, qui rend ſa capacité plus ample, & par l'extenſion du diaphragme, qui devient plat: & l'expiration ſe fait par une ſituation contraire des os de la poitrine, qui rend ſa capacité plus étroite, & par la rélaxation du diaphragme, qui diminue auſſi cette capacité, parce qu'elle le fait remonter en enhaut, & occuper une partie de la poitrine. Or cette rélaxation, qui eſt une choſe paſſive, n'eſt pas ſuffiſante pour le puiſſant effort que l'expiration demande, parce que l'air enfermé & comprimé par l'action que les muſcles de la poitrine font en l'expiration, ſeroit capable de repouſſer le diaphragme en enbas, s'il n'étoit pouſſé en enhaut par quelque puiſſance qui agit fortement dans l'expiration. Cette puiſſance eſt double; l'une eſt celle du Mediaſtin, qui après avoir été tiré & étendu dans l'inſpiration, lorſque le centre du diaphragme deſcend enbas, retire enſuite en enhaut le même centre, comme fait un reſſort, qui après avoir été contraint, retourne à ſon premier état, par une action que *Galien* appelle naturelle, & qui n'eſt pas volontaire comme celle des muſcles; enſorte qu'il lui attribue la rétraction

involontaire qui arrive aux parties par les muſcles dont les antagoniſtes ont été coupés. L'autre puiſſance qui fait monter le diaphragme, eſt celle des muſcles du bas-ventre, qui peuvent paſſer pour les antagoniſtes du diaphragme, lorſqu'ils compriment tout ce qui eſt contenu ſous le diaphragme; car par cette action, faiſant remonter le foye, le ventricule, & les autres parties du bas-ventre; ils pouſſent le milieu du diaphragme en enhaut, qui enſuite deſcend, lorſque par ſon action propre, qui eſt l'exrenſion, il reprend la figure droite & platte que la contraction de ſes fibres lui donne. Cette compreſſion des muſcles du bas-ventre ſur les viſcères eſt ſi puiſſante, que l'on a quelquefois vû le ventricule avoir été pouſſé dans la capacité du thorax, lorſque le diaphragme avoit reçu une grande bleſſure, ainſi que le témoignent *Paré*, *Sennert*, & *Hildanus*. Par ces actions de la compreſſion des muſcles ſur les viſcères, qui les fait monter, & de celle du diaphragme qui les fait enſuite deſcendre, & par la continuité de ces mouvemens alternatifs, on peut dire que la reſpiration eſt à l'égard des humeurs contenues dans le

bas-ventre, ce que la pulſation du cœur eſt à l'égard du ſang contenu dans ſes ventricules; c'eſt-à-dire que cette compreſſion & cette agitation ſert non-ſeulement à la diſtribution du chyle, de même que celle du cœur ſert à pouſſer le ſang dans les artères, mais qu'elle eſt une des principales cauſes de la génération du même chyle, par la ſection, l'attenuation & le mêlange des parties de la nourriture que cette agitation continuelle eſt capable de produire.

Ces actions, qui ſont eſſentiellement néceſſaires pour la vie, & qui ſe doivent accomplir dans les Oiſeaux comme dans les Animaux terreſtres, y ſont auſſi faites par la reſpiration, quoiqu'avec des organes différents; car quoique le diaphragme de ceux d'entre les Oiſeaux qui l'ont muſculeux, ou du moins le muſcle du poumon dans l'Autruche, ait quelque tenſion & quelque rélaxation, par le moyen de laquelle le poumon & ſes veſſies ſont comprimées, il n'a point ce mouvement qu'il a dans les Animaux terreſtres, par lequel les viſcères ſont pouſſés tantôt en haut, tantôt en bas; & les muſcles du bas-ventre, à cauſe de leur petiteſſe,

ne peuvent pas auſſi les comprimer que foiblement, parce que preſque tout le bas-ventre eſt couvert par le ſternon, dont la grandeur a dû être énorme, comme elle eſt, pour donner origine aux grands muſcles qui tirent l'aîle en enbas; la force de ces muſcles n'étant pas capable de ſuffire à la puiſſante action du vol, s'ils étoient moindres: de ſorte que cette foibleſſe des muſcles du bas-ventre & du diaphragme, a dû être ſuppléée dans les Oiſeaux par les veſſies du poumon, qui s'empliſſent, & ſe vuident alternativement dans leur reſpiration, & la manière dont elles agiſſent eſt telle. Lorſque le thorax eſt dilaté par l'action des muſcles de la poitrine, l'air entre dans le poumon, & en même temps du poumon dans les veſſies; mais il faut entendre qu'il n'entre que dans celles qui ſont enfermées dans la poitrine, parce qu'il n'y a rien qui puiſſe, en dilatant les veſſies contenues dans le bas ventre, donner occaſion à l'air d'y entrer; car au contraire, c'eſt alors qu'elles s'affaiſſent, & que l'air qu'elles contiennent rentre dans le poumon. Mais lorſqu'enſuite le thorax eſt comprimé & rétreci, l'air enfermé dans les veſſies de la poitrine

en étant exprimé, une partie ſort par le larynx; l'autre entre dans les veſſies du bas-ventre, & les enfle au même temps que celles d'enhaut ſe déſempliſſent; & enſuite lorſque les veſſies d'enhaut ſont remplies par la dilatation du thorax, elles reçoivent non-ſeulement l'air du dehors par le larynx, mais auſſi celui des veſſies du bas-ventre, qui ſont comprimées au même temps que celles d'enhaut ſont dilatées; & cela leur arrive, tant parce que leurs tuniques retournent en leur premier état par la force du reſſort, que parce que les viſcères qui ont été forcés & comprimés par la dilatation des veſſies, les pouſſent à leur tour, aidés par les muſcles du bas-ventre quoique petits. Ce qui fait une réciprocation & une viciſſitude d'impulſions qui ſupplée à l'action puiſſante que les grands muſcles du bas-ventre produiſent dans les Animaux terreſtres. Cette action des veſſies qui ſervent à la reſpiration des Oiſeaux, ſe voit manifeſtement lorſqu'on les diſſeque vivants. Nous en avons fait l'expérience dans de grands Oiſeaux, comme des Oyes & des Cocqs-d'Inde, à qui ayant ouvert le bas-ventre, ſans avoir bleſſé les veſſies qui y ſont, on a re-

marqué que lorſque le thorax étoit déprimé dans l'expiration, les veſſies d'enbas s'enfloient, & que lorſqu'il ſe dilatoit pour l'inſpiration, elles s'affaiſſoient. Cette manière particulière que les Oiſeaux ont en leur reſpiration, peut être expliquée par les ſoufflets des forges, qui ſemblent avoir été faits à l'imitation des organes de la reſpiration des Oiſeaux; car ces ſoufflets ont une double capacité pour recevoir l'air. La première eſt celle de deſſous, qui reçoit l'air lorſque le ſoufflet eſt ouvert, & cette capacité repreſente les veſſies d'enhaut enfermées dans la poitrine. La ſeconde capacité eſt celle de deſſus, qui repreſente les veſſies du bas-ventre; car lorſque la capacité inférieure eſt retrécie par la compreſſion du ſoufflet, l'air qu'elle a reçu entre par un trou dont elle eſt percée, & paſſe dans la capacité ſupérieure; enſorte que l'air pouſſé avec force élargit cette capacité, en faiſant ſoulever le volet de deſſus; ce trou étant dans le volet du milieu, qui eſt comme un diaphragme entre les deux capacités qui compoſent le ſoufflet, leſquelles ſont différentes de celles des veſſies du poumon des Oiſeaux, en ce que leur ſituation

tion eſt différente ; la capacité des veſſies qui reçoivent premièrement l'air, étant en la partie ſupérieure aux Oiſeaux, & en l'inférieure aux ſoufflets des forges. La compagnie a fait encore ſur pluſieurs autres Oiſeaux des remarques qui concernent la reſpiration de ce genre d'Animaux, que l'on trouvera dans leurs Deſcriptions.

Le cœur étoit preſque rond, ayant ſix pouces de la baſe à la poitrine ſur cinq de large. Les Oiſeaux l'ont ordinairement plus long à proportion. Les oreilles en étoient petites, & les ventricules grands. L'ouverture de la veine cave étoit large, ſans aucunes valvules : il y avoit ſeulement comme un ſac, dont le côté, qui étoit mitoyen entre ſa cavité & l'embouchure de la veine cave, ſervoit de valvule, qui pouvoit être appellée Sigmoïde charnue. Cette ſtructure eſt ordinaire au cœur des Oiſeaux. Les autres valvules étoient aux autres vaiſſeaux du cœur à l'ordinaire. L'aorte deſcendoit le long du côté droit comme aux autres Oiſeaux, étant enfermée dans une capſule formée par l'aponevroſe du muſcle du poumon. Le crâne étoit fort tendre : on y a trouvé une fracture à l'un des ſujets. Les Natura-

listes ont remarqué que quand l'Autruche craint quelque danger, elle croit être en sureté, quand elle a mis sa tête à couvert. Le cerveau avec le cervelet n'avoit que deux pouces & demi de long sur vingt lignes de large. La dure Mère ne séparoit point le grand cerveau en deux par cette large production que l'on appelle la faulx : mais on voyoit seulement dans la substance du cerveau une petite raye peu enfoncée, sur laquelle la dure Mère un peu épaissie, & faisant comme une couture, étoit appliquée. Le sinus longitudinal alloit à l'ordinaire du devant de la tête au derrière, pour se terminer à la rencontre des sinus lateraux, qui étoient placés à l'endroit où la dure mère sépare le cerveau du cervelet. Ces deux sinus sortoient du crâne par des trous particuliers de l'occiput, pour se décharger dans les jugulaires internes. Le quatrième sinus, qui étoit situé beaucoup plus en arrière que dans les Animaux terrestres, descendoit obliquement en bas, & se partageant en deux branches, entroit dans les ventricules du cerveau. La dure mère étant levée, on voyoit la glande pinéale posée sur l'endroit où le cervelet se joint au cerveau : elle

étoit de la groſſeur d'un petit pois. Pluſieurs rameaux du lacis choroïde l'enveloppoient. La Pie mère étoit parſemée d'un grand nombre de vaiſſeaux. La ſurface du cerveau qu'elle couvroit, n'étoit point diviſée en pluſieurs ſinuoſités & circonvolutions, mais unie & égale, ainſi qu'elle eſt ordinairement aux Oiſeaux. Toute la partie antérieure du grand cerveau étoit diviſée en deux autres parties, qui n'étoient jointes enſemble que par de petites fibres très-déliées. La ſéparation de ces deux parties, qui dans les Animaux terreſtres ne va que juſqu'au corps calleux, étoit abſolument de tout le cerveau, qui s'uniſſoit ſeulement par la partie poſtérieure, proche du cervelet. Cette ſéparation du cerveau en deux parties ſe trouve à la plûpart des Oiſeaux; & elle n'eſt pas ignorée par les Charlatans, qui font valoir leur Baume, en guériſſant des Poulets, après leur avoir traverſé la tête avec un couteau qu'ils paſſent aiſément entre ces deux parties du cerveau, ſans les bleſſer. Dans chacune de ces deux parties il y avoit une cavité ou ventricule, qui étoit recouvert par une ſubſtance blanche, moëlleuſe, & d'une demi-ligne d'épaiſſeur, qui s'éten-

doit auſſi ſur l'endroit par lequel ces deux parties ſont jointes enſemble, & où les deux ventricules antérieurs s'aſſembloient en un troiſième. Dans ce troiſième il y avoit une fente qui aboutiſſoit à l'entonnoir & à la glande pituitaire qui bouchoit exactement le bout de l'entonnoir, étant ſituée à l'ordinaire ſur la ſelle de l'os ſphenoïde. A la partie poſtérieure des deux ventricules antérieurs, on voyoit le lacis choroïde formé par une branche de la carotide, & une branche du quatrième ſinus. Preſque toute la ſubſtance du cerveau étoit d'une couleur cendrée, & ſemblable à la partie corticale du cerveau de l'Homme, enſorte qu'à proportion de celle qui eſt moëlleuſe, elle étoit dix fois plus groſſe & plus épaiſſe. Les dix paires de nerfs prenoient leur origine, & ſortoient hors du crâne de la même manière que dans les Animaux terreſtres. La moëlle de l'épine, qui prenoit ſon origine de l'endroit où les deux parties du cerveau antérieur ſe joignent enſemble & avec le cervelet, avoit à ſes côtés deux éminences rondes, de la groſſeur d'une petite noix. Elles avoient chacune une cavité conſidérable, & formoient comme deux ven-

tricules, qui s'ouvroient dans le conduit inférieur, qui passe sous ce qu'on appelle le Pont de *Silvius*, & par où les sérosités du cervelet se déchargent dans l'entonnoir. Dans le cervelet la partie corticale & la moëlleuse étoient disposées de la même manière qu'elles se voyent dans les Animaux terrestres; ces différentes parties paroissant par le dehors être arrangées par lames jointes les unes aux autres, & distinguées par des lignes parallèles. Il y avoit deux apophyses vermiformes comme dans l'Homme. Il y avoit aussi un ventricule de la figure d'une plume à écrire, comme dans la plûpart des Animaux terrestres. Le cervelet par le dedans étoit composé à l'ordinaire d'une substance blanche, en forme de branches d'arbre, & d'une autre substance rougeâtre & livide.

La figure de l'œil, de même qu'aux autres Oiseaux & aux Poissons, étoit composée de deux demi-globes, dont le plus grand formé par la sclerotique avoit sa partie platte en devant; l'autre beaucoup plus petit étoit posé sur le plat de la sclerotique. Ce petit demi-globe étoit la cornée, qui avoit tout autour un cercle relevé, faisant comme

une bordure. Le nerf-optique n'entroit pas par le milieu, mais un peu à côté vers l'angle, que la convexité de la sclerotique fait avec la partie platte. Le crystallin n'avoit point de noyau, mais sa substance étoit uniforme : il étoit plus convèxe en dedans qu'en dehors. La choroïde étoit entièrement noire, sans avoir dans le fond cette membrane diversement colorée, & comme dorée que nous appellons le Tapis. Le nerf-optique ayant percé la sclerotique & la choroïde, se dilatoit, & formoit comme un entonnoir d'une substance semblable à la sienne. Cet entonnoir n'est pas ordinairement rond aux Oiseaux, où nous avons presque toujours trouvé l'extrémité du nerf-optique applatie & comprimée au dedans de l'œil. De cet entonnoir sortoit une membrane plissée, faisant comme une bourse qui aboutissoit en pointe vers le bord du crystallin le plus prochain de l'entrée du nerf-optique. Cette bourse, qui étoit large de six lignes par le bas, à la sortie du nerf-optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit attachée par sa pointe au bord du crystallin, par le moyen de la membrane qui le couvroit du côté de l'humeur vitrée, & qui couvroit

auſſi toute la bourſe qui étoit noire, mais d'un autre noir que n'eſt celui de la choroïde, qui paroît comme enduite d'une couleur détrempée, qui s'attache aux doigts; car c'étoit une membrane pénétrée de ſa couleur, & dont la ſurface étoit ſolide. La glande lachrymale ſupérieure, qui eſt ordinairement cachée au-dedans de l'angle extérieur de l'orbite, étoit placée dans une cavité enfoncée dans la portion du coronal qui va faire la partie ſupérieure de l'orbite: elle avoit huit lignes de long ſur quatre de large; ſes tuyaux étoient diſpoſés à l'ordinaire.

Le Mémoire que nous venons de tranſcrire, nous a paru ſi intéreſſant pour les vrais Amateurs de l'Anatomie, que nous n'avons pas cru en devoir rien retrancher; & nous aimons à nous perſuader que, quelque long qu'il ſoit, ils ne le trouveront pas trop diffus.

Sans être Naturaliſte, dit M. *De Réaumur* dans ſon nouvel *Art de faire éclorre & d'élever en toute ſaiſon des Oiſeaux domeſtiques de toutes eſpèces, ſoit par le moyen de la chaleur du fumier, ſoit par le moyen de celle du feu ordinaire*, on aimeroit aſſurément à voir naître chez nous de ces Oiſeaux dont les plumes

fourniſſent une parure à nos Militaires ; & ſont employées à beaucoup d'autres ornemens ; de ces Oiſeaux auſſi remarquables par leur grandeur énorme que les Colibris le ſont par leur prodigieuſe petiteſſe, qui ſont parmi les autres Oiſeaux ce que l'Eléphant eſt parmi les Quadrupèdes, & la Baleine parmi les Poiſſons. Qui ne verroit pas avec plaiſir ſortir de ſon œuf un Oiſeau auſſi gros qu'en ſort l'Autruche ? On nous a rapporté bien des faits étranges ſur la manière dont leurs œufs ſont couvés, qui, s'ils ne ſont pas tous faux, le ſont pour la plûpart, puiſqu'il y en a de directement oppoſés les uns aux autres. Beaucoup de Voyageurs prétendent que la fémelle ſe contente d'enterrer ſes œufs dans le ſable, après quoi elle les abandonne, & s'en repoſe, pour faire éclorre les petits, ſur la chaleur du Soleil. Quelques-uns au contraire veulent que le mâle & la fémelle couvent ſouvent enſemble, & que les œufs ne ſoient jamais abandonnés, au moins par l'un & par l'autre à la fois ; mais ce n'eſt que des yeux qu'ils les font couver ; la direction de leurs regards eſt ſi importante, que ſi elle ceſſoit un inſtant, les œufs ſeroient perdus, ils ſe cor-

romproient auſſi-tôt. Entre ceux qui veulent que les Autruches abandonnent leurs œufs, il y en a qui leur ôtent toute mémoire pour ceux-ci, & qui leur en font couver, à la manière ordinaire, d'autres qu'elles rencontrent dans leur chemin, & qu'elles n'ont pas pondus : quelques-uns au contraire leur donnent une mémoire qui les ramène à leurs œufs, lorſque les petits ſont prêts à naître ; de dix œufs plus ou moins dont la couvée eſt compoſée, ils lui en font caſſer quatre ; elle les ſacrifie au ſalut des petits qui doivent naître des autres œufs, ils leur fourniront une nourriture ſans laquelle ils périroient par la faim : dans les œufs caſſés ſe produiſent des Vers dont les petites Autruches nouvellement nées ſe nourriſſent juſqu'à ce qu'elles ſoient en état d'aller chercher des alimens au loin. On ne croira pas que ces faits & quelques autres de même nature qui leur pourroient être ajoûtés, ayent été vérifiés par de bons Obſervateurs. Ceux qui ont prétendu que les Autruches ne couvoient point, ont pourtant cru en trouver une bonne raiſon dans la peſanteur conſidérable de leur corps ; ils ont jugé & dit qu'elles écraſeroient les

œufs ſur leſquels leur corps ſeroit poſé: ils en euſſent penſé autrement, s'ils euſſent fait aſſez d'attention à l'épaiſſeur & à la ſolidité de la coque, qui ſont telles qu'elles permettent qu'on en faſſe des vaſes, dont on ſe ſert comme nous nous ſervons de ceux de Porcelaine. On doit être plus diſpoſé à s'en rapporter à M. *Kolbe* qu'à une foule d'Auteurs trop amateurs du merveilleux, & qui n'ont pas vû par eux-mêmes; il fait tout ſimplement couver les Autruches de la manière dont couvent les Poules & les Oiſeaux de tant d'autres eſpèces, il n'eſt pas du nombre de ces Voyageurs qui nous donnent des Mémoires ſur des pays qu'ils n'ont fait que parcourir; il a réſidé pendant neuf à dix ans au Cap de Bonne-Eſpérance, & uniquement pour y faire des obſervations. Il aſſûre qu'il a eu occaſion d'obſerver, même très-ſouvent, que l'Autruche mâle & la femelle ſe chargent alternativement du ſoin de couver les œufs qui ſont poſés ſur le ſable; il ajoûte que les petits ne ſçauroient marcher que quelques jours après celui où ils ſont nés, & que juſqu'à ce qu'ils ſoient en état d'aller chercher de la nourriture, le Père & la Mère

leur apportent de l'herbe. Peut-être néanmoins que le récit des Voyageurs, qui se sont contentés de dire que les œufs des Autruches sont couvés par le Soleil, peut se concilier avec ce que M. *Kolbe* atteste comme témoin oculaire. Il y a des pays dans l'Afrique bien plus chauds que les environs du Cap de Bonne-Espérance : dans ces pays brûlés par l'excessive ardeur du Soleil, les œufs déposés sur le sable n'ont pas besoin d'être échauffés par la Mère pendant le jour ; ils exigent plutôt qu'elle les dérobe à l'action d'une chaleur qui seroit capable de les cuire, ce qu'elle peut faire en les enterrant dans le sable ; si elle les couvroit alors de son corps, ce seroit pour les rafraîchir, ou pour les empêcher d'avoir trop chaud. Les Autruches paroissent donc très-dispensées dans de tels pays de se tenir sur leurs œufs pendant le jour ; mais il y a des nuits dans ces mêmes pays où la chaleur du jour est insupportable, qui seroient trop froides pour les œufs, & pendant lesquelles les Autruches doivent être obligées de rester sur leurs œufs. Ce ne sont là que des conjectures : nous pouvons nous promettre de les voir bien-tôt vérifiées ou détruites par un

des plus passionnés Amateurs de l'Histoire Naturelle; M. *Adamson*, qui dans un âge où il est presque permis de se livrer aux plaisirs frivoles, n'est sensible qu'à celui d'observer & d'étudier les Animaux & les Plantes, est parti depuis cinq mois pour le Sénégal avec le désir le plus vif de nous bien instruire de l'Histoire des Autruches; il me doit envoyer de leurs œufs avec toutes les précautions capables de les faire arriver propres à être couvés. Or, M. *Adamson* n'a pas tardé à remplir des engagemens que j'avois pris pour lui à son insçu avec le Public : peu de mois après que cet Ouvrage eut paru au jour pour la première fois, je reçus une de ses Lettres datée du Sénégal du 15. Août 1749; il y raconte les expéditions courageuses que l'Histoire Naturelle lui avoit fait entreprendre. Ce n'est pas ici le lieu de rendre compte des faits curieux qu'elles lui ont appris; mais ce l'est de dire qu'il m'y a marqué qu'il étoit très-certain que les Autruches couvoient leurs œufs au Sénégal, mais seulement pendant la nuit. Ce que nous avions simplement conjecturé devoir être, peut donc à présent être regardé comme un fait qui justifie les Autruches de l'in-

différence pour leurs œufs dont on les avoit accusées, & qui est à l'honneur de ces Oiseaux, à qui on avoit reproché une sorte d'imbécilité : au lieu que les autres se tiennent continuellement sur leurs œufs, les Autruches ne couvent les leurs que dans les temps où ils demandent à être couvés.

Selon les observations de *Belon*, comme les Autruches vivent dans les campagnes d'Afrique, nous n'en verrions aucune en nos contrées, si ce n'étoit qu'on leur fait passer la mer. Les Paysans des régions de Libye & d'Afrique sçachant y avoir du profit prennent les Sauvages en diverses manières, & après les avoir apprivoisées ils les vendent aux Marchands qui les chargent sur les navires pour nous les apporter en Europe : autrement s'ils les tuent, & qu'ils ne les puissent livrer en vie, ils leur en livrent au moins la peau avec toutes les plumes ; car ils les écorchent aussi-tôt, & envoyent les peaux aux Marchands des villes voisines. Quand on les chasse, elles ont l'industrie de jetter des pierres avec les pieds en fuyant contre ceux qui les pourchassent. Si l'Autruche est assaillie de quelque petite bête pour laquelle

elle ne veuille pas s'enfuir, elle se défend à coups de pieds, tellement qu'il arrive que quand un homme s'enfuit devant elle, elle a la force de le ruer par terre. L'Autruche fait son nid en terre, & il n'y a point d'Oiseau qui ponde tant d'œufs qu'elle ; ils sont si gros, qu'ils pourroient contenir une pinte de liqueur, ayant la coque si dure qu'on s'en peut servir pour faire des vaisseaux à boire : une grande partie des œufs que nous voyons pendus dans les Eglises sont des œufs de Crocodile ; & toutefois nous pensons que ce soient des œufs d'Autruche.

Elien dit aussi que l'Autruche pond jusqu'à quatre-vingts œufs d'une seule couvée, & si gros que plusieurs personnes peuvent se rassasier d'un seul de ses œufs : mais il est visible qu'il y a là beaucoup d'exagération. L'Autruche ne boit jamais, suivant le rapport des Arabes. Elle a l'air stupide ; elle dévore indistinctement tout ce qu'elle rencontre : mais elle n'est pas sourde, comme on l'a prétendu. Nous ne croyons pas non plus qu'elle s'accouple à reculons comme fait le Chameau. *Aldrovande* après avoir remarqué que c'est le plus grand de tous les Oiseaux, ajoûte qu'il

y a trois Animaux qui de très-petits deviennent très-grands ; sçavoir, le Crocodile entre les Amphibies, l'Autruche entre les Oiseaux, & l'Eléphant entre les Quadrupèdes. *Laurent Valle* fait dire à *Hérodote* qu'en Afrique, du côté de l'Orient il se trouve des Autruches souterrains ; ce qui a donné la torture à bien des gens : mais c'est la faute du Traducteur qui n'a pas compris qu'*Hérodote* appelle l'Autruche *Strouthos Catagaïos*, non pas parce qu'elle habite sous terre, mais parce qu'elle ne s'élève point de terre, & qu'elle ne sçauroit voler en l'air comme font les autres Oiseaux. *Gesner* à qui nous devons cette Remarque, nous apprend encore que quand *Horace* parle de l'*Oiseau d'Afrique* comme d'un Oiseau exquis, il n'entend point parler de l'Autruche, mais de la Poule de Guinée ou de Numidie que nous nommons *Pintade*.

L'Antruche, autrement dite *Cerf-Oiseau*, s'appelle en Grec *Strouthocamêlos* ; en Italien *Struzzo* ou *Struzzolo* ; en Espagnol *Avestruz* ; en Allemand *Straus* ; en Flamand *Struis* ; en Polonois *Strus* ; en Anglois *Ostriche*. Or le mot François *Austruche* ou *Autruche* vient comme ceux des autres Langues

de l'Europe, du Grec *Strouthocamêlos*; ou du Latin *Struthocamelus*, ou plutôt si l'on en croit *Nicot*, de *Struchocamelus*.

L'Autruche n'eſt point d'uſage en aliment, du moins dans ce pays ci; car au rapport de *Belon*, les Payſans de la Libye en mangent comme nous mangeons nos Oyes & nos Canards : mais ceux qui ont accoûtumé de manger de la chair d'Autruche, diſent qu'elle eſt excrémenteuſe & mal-aiſée à digérer : delà vient qu'on a nommé certains Peuples d'Arabie *Strouthophagues* ou mangeurs d'Autruches. *Héliogabale*, ce monſtre en prodigalité, donna un jour un grand repas où il fit ſervir les têtes de ſix cens Autruches pour en manger les cervelles. Les œufs d'Autruche paſſent pour avoir un aſſez bon goût, & pour être fort nourriſſants : cependant *Galien* dit que les œufs de Poule & de Faiſan ſont les plus excellents, & que les œufs d'Oye & d'Autruches ſont les pires de tous.

Quant aux uſages de cet Oiſeau en Médecine, on en employe la graiſſe, les œufs, & la tunique interne de l'eſtomac. La graiſſe eſt émolliente & réſolutive; elle fortifie les parties nerveu-

ſes ; elle ramollit les tumeurs de la Ratte ; & employée en liniment ſur la région des reins, elle calme les douleurs néphrétiques. Les œufs d'Autruche ont la même vertu que ceux de Poule : on en fait deſſécher les coquilles, & après les avoir porphyriſées on les donne à la doſe d'un demi-gros pour pouſſer les urines, & chaſſer les graviers des reins & de la veſſie. Tout ce que nous avons dit ci-deſſus ſur les coquilles d'œufs de Poule, peut s'appliquer à celles-ci : c'eſt pourquoi nous ne le repeterons pas. Pour ce qui eſt de la membrane intérieure de l'eſtomac, elle eſt eſtimée propre pour fortifiér l'eſtomac ; il faut la deſſécher, la réduire en poudre, & en prendre un gros le matin à jeun infuſé pendant quelques heures dans un verre de vin rouge : mais nous ne croyons pas ce remède d'une grande efficacité.

TURDUS.

NOus connoiſſons quatre eſpèces de Grive qui ſont plus ou moins communes en France ; ſçavoir, 1°. la groſſe Grive de Guy, autrement dite

Siſerre, *Jocaſſe*, *Fraye* ou *Tourdelle*; 2°. la petite Grive de Guy dont il ſera parlé dans cet Article; 3°. La Grive de Genévrier que *Belon* appelle *Litorne*, ou *Oiſeau de Nerte*, dite vulgairement *Chacha*; 4°. La Grive rouge que quelques-uns nomment *Roſelle.* Or il n'y a que les deux premières de permanentes, car les deux autres ſont paſſagères, & ne font point leur nid chez nous.

Petite Grive de Guy, Grive de Vigne commune, ou *Mauvis*; *Turdus*, Offic. Dal. Pharm. 427. Lemer. 895. Charlet. Exer. 89. *Turdus viſcivorus minor*, Belon des Oiſ. 326. *Turdus minor alter*, Geſn. *de Avib.* 690. *Turdus muſicus*, Schwenckf. Aviar. Siles. 361. *Turdus ſimpliciter dictus*, Aldrov. Ornith. 2. 600. Jonſt. *de Avib.* 73. *Turdus vulgaris*, Merr. Pin. 176. *Turdus ſimpliciter dictus*, *ſive viſcivorus minor*, Willughb. Ornith. 138. Ray Synop. Method. Av. 64. *Turdus alis ſubtus ferrugineis*, *linea ſuprà oculos albicante*, Linn. Faun. Suec. 189. *Turdus minimus noſtras Friſchii*, Klein. Prodr. Hiſt. Av. 66. *Palara fortè*, *ſeu Droſta*, Autor. Philom. *Turdus vinearum*; *Turdus domeſticus*, *ſeu Turdula domeſtica*, Nonnull.

Elle eſt nommée Grive de Guy, non

pas parce qu'elle mange des bayes de Guy, mais parce qu'elle reſſemble à la groſſe Grive de Guy ; elle eſt plus petite que la Litorne, & n'eſt guères plus grande que la Roſelle ; elle pèſe trois onces. Elle a depuis le commencement du bec juſqu'au bout de la queue ou des pieds neuf pouces de longueur ; le bec long d'un pouce, brun ; la langue qui paroît fendue en deux à quiconque la regarde attentivement ; la bouche jaune en dedans ; l'iris des yeux couleur de noiſette ; les couleurs & les taches de la poitrine & du ventre ſemblables à celles de la groſſe Grive de Guy, car les taches en ſont brunes ; la poitrine jaunâtre ; le ventre blanc ; le deſſus du corps brun par-tout, ou plutôt olivâtre, avec un mêlange de roux ou de jaunâtre aux aîles ; les petites plumes qui recouvrent les aîles en deſſous, d'un roux-jaunâtre ; les plumes inférieures en recouvrement, jaunâtres par les bouts ; les petites plumes de deſſous la queue, blanchâtres ; dix-huit grandes pennes à chaque aîle ; la queue longue de trois pouces un quart, compoſée de douze pennes ; les jambes & les pieds d'un brun pâle ; la plante des pieds jaunâtre ; la dernière jointure du doigt

extérieur attachée au doigt du milieu; une véſicule du fiel; l'eſtomac moins muſculeux que dans les autres Oiſeaux du même Genre. Elle ſe diſtingue difficilement de la Roſelle par ſon port extérieur, ſinon que les taches ſont en plus grand nombre & plus grandes à la poitrine & au ventre. *Aldrovande* dit que c'eſt le propre de cette eſpèce d'être tachée autour des yeux. Elle ſe nourrit d'Inſectes plutôt que de bayes : de plus, elle mange des Limaçons, qu'il faut peut-être auſſi ranger parmi les Inſectes. Le Sèxe ne ſe diſtingue point par les couleurs. Elle demeure pendant toute l'année chez nous en Angleterre, & y fait ſon nid; elle le conſtruit de mouſſe & de paille en dehors, & l'enduit de boue en dedans; elle pond ſur la boue toute nue cinq ou ſix œufs pour une ſeule couvée, leſquels ſont d'une couleur bleue-verdâtre, pictés de taches noires clairſemées. Elle chante admirablement au printemps, étant perchée ſur les arbres; elle eſt ſolitaire, ainſi que la groſſe Grive de Guy. Mais elle fait ſon nid plutôt dans les hayes que ſur des arbres élevés. Elle eſt auſſi ſtupide, & ſe laiſſe prendre facilement. C'eſt le plus délicat des Oiſeaux de ce Genre. (*Willughby.*)

Selon *Schwenckfeld*, notre Grive commune eſt de la grandeur d'un Etourneau. Elle reſte toute l'année en Siléſie, & y fait ſon nid dans les forêts ſur les branches des arbriſſeaux en Avril & May; elle pond quatre œufs pour l'ordinaire. Elle cherche ſa vie avec les autres Grives, & ſe nourrit comme elles, outre qu'elle mange des vermiſſeaux & des ſcarabées. C'eſt un Oiſeau qui chante muſicalement au printemps, & dont la voix eſt fort variée : auſſi-bien des gens le nourriſſent-ils en cage avec du pain, de la viande, & de la farine d'orge détrempée dans du lait. En automne ces Grives viennent même de pays plus éloignés par une providence particulière du Créateur; car ſouvent on en prend une ſi grande quantité par les montagnes & les forêts de Siléſie, que non-ſeulement elles ſuffiſent pour nourrir les habitans dans le temps préſent, mais encore qu'elles ſe gardent dans le vinaigre à demi rôties pour l'Eté ſuivant ſans ſe gâter. Or on les prend avec des collets de crins de cheval blancs ou noirs qui les étranglent, en y pendant pour amorce des bayes de ſorbier ſauvage.

Nous avions d'abord penſé que *Belon*

ne diſtinguoit pas aſſez préciſément nos quatre eſpèces de Grive ; & cela parce qu'il appelle *Mauvis*, non la Grive commune dont nous parlons, mais l'eſpèce que nous avons nommée *Roſelle.* Cette petite Grive, dit-il, eſt celle que nous voyons communément voler à grandes troupes, & qui eſt la plus commune en nos plaines de France. Le Mauvis eſt nommé en notre pays du Mans un *Touret*, diction correſpondante au nom diminutif d'un *Tours*. Le Mauvis ſeroit ſemblable à la petite Grive de Guy, ſi ce n'étoit qu'il eſt plus mince & plus jaunâtre ſur l'orangé par le deſſous, & principalement aux plis des aîles, ayant auſſi des taches orangés en chaque côté du col. Il eſt blanc deſſous le ventre comme la Litorne, au contraire des deux Grives qui l'ont marqueté. Les Mauvis ont accoûtumé de ſe repaître de raiſins, & de faire grand dégât aux vignes, comme auſſi font les Etourneaux : c'eſt pourquoi l'on en prend beaucoup en vendanges de diverſes manières, & principalement avec un inſtrument qu'ils nomment *Bret.* On fait cela en manière de pipée ; car ſans huette, c'eſt-à-dire *Ulula*, on n'y fait pas grand'choſe. On en prend auſſi aux

gluaux, au grand chaud de l'Eté, faiſant une loge le long d'une mare en une plaine, pas trop loin des eaux. On les prend auſſi à la volée, comme en pluſieurs autres manières que nous ne mettrons pas en ce lieu à cauſe de la briéveté.

Il eſt clair par ce paſſage que *Belon* a fort bien connu nos quatre eſpèces de Grive : mais il nous reſte un ſcrupule ; c'eſt de lui entendre dire qu'on prend des Mauvis aux gluaux par le grand chaud de l'Eté, tandis que nous ſçavons que la Roſelle ou le Mauvis de *Belon* ne reſte point ici l'Eté ; car il eſt conſtant que cette dernière eſpèce qu'il nomme auſſi *Traſle* ou *Touret*, ne nous vient jamais qu'en Automne dans le temps des vendanges, ainſi que la Litorne : encore y a-t-il de certaines années où l'on n'en voit preſque point. On croit que ces Grives paſſagères vont faire leur nid en Bohême, en Hongrie, & dans les pays du Nord. *Friſch* ſemble avoir confondu la Grive de vigne commune qui eſt notre véritable Mauvis avec la Roſelle ou le Mauvis de *Belon* : le même Auteur ſoupçonne qu'il ſe peut faire des Grives métives ou bâtardes par le mêlange d'une eſpèce avec une

autre. Ce mêlange ne nous paroît pas impossible ; mais peut-être qu'il n'est jamais arrivé depuis que le monde est monde. Sur la fin d'Avril & dans tout le mois de Mai notre Mauvis chante à gorge déployée avec le Merle, principalement par un temps pluvieux, dans les bois taillis où ils aiment l'un & l'autre à faire leur nid : quelquefois cette Grive recommence à chanter en Juillet en Août, même plus tard, parce qu'elle fait jusqu'à trois pontes ; & nous nous souvenons d'avoir trouvé dans le commencement du mois de Septembre un nid de Mauvis dont les petits n'étoient pas encore éclos. C'est ainsi qu'on trouve quelquefois dans l'arrière saison des nichées de Merle, de Moineau, de Verdier jaune, de Gobe-mouche, & de quelques autres Oiseaux. En général les Grives sont fort gourmandes ; elles aiment passionnément le raisin, & elles s'en remplissent extraordinairement : aussi est-ce dans le temps des vendanges qu'elles s'engraissent le plus. On s'est imaginé que les Grives étoient sourdes ; & delà vient, selon *Jonston*, qu'on a dit proverbialement *sourd comme une Grive :* mais c'est une erreur. Il seroit plus raisonnable de dire

comme

comme l'on fait dans certaines Provinces de France, *ſaoul comme une Grive.* On peut voir, ſi l'on veut, dans *Varron*, *Pallade* & *Columelle*, la façon d'engraiſſer les Grives dans des volières faites exprès. *Olaüs Magnus* dit que dans les régions ſeptentrionales il naît des Grives blanches. *Aldrovande* en dépeint une qui avoit le deſſus de la tête blanc ; & *Schwenckfeld* fait mention d'une Grive qui portoit une crête blanche à peu-près comme un Cochevis, & un collier blanc comme un Merle à collier.

La petite Grive, autrement dite *Grivette*, *Grive de vigne commune*, *petit Tourd*, *Mauvis* ou *Mauviette*, ſe nomme en Italien *Malviccio* ou *Malvizzo* ; en Allemand *Droſſel* ; en Anglois *Mavis*, *Thruſh* ou *Throſtle* ; en Suédois *Klera* ou *Klaedra*. *Ménage* cherchant l'étymologie du mot François *Grive*, dit qu'il peut-être que ce mot ait été fait par Onomatopée du chant de cet Oiſeau, lequel, ſelon *Ariſtote*, a un chant aigu & clair : & en effet ces mots *tri*, *tri*, ou *gri*, *gri*, ne repréſentent pas mal le cri que font les Grives. Mais j'aime mieux, ajoûte-t-il, le tirer du plumage grivelé de l'Oiſeau. Quant au

nom de *Mauvis* ou *Mauviette*, il lui a été donné, si l'on en doit croire M. *Lemery*, à cause qu'elle mange des semences de Mauve : mais cette étymolog e n'est pas fondée. *Jean Bruyerinus* dans son *Traité des Alimens*, croit que la grosse Grive de Guy a été appellée en François *Mauvis*, comme qui diroit *Malviscus* : mais il se trompe ; car c'est à la Grive de vigne qu'appartient le nom de *Mauvis*. Or *Mauvis*, au rapport de Ménage, vient de l'Italien *Malvigio*, lequel peut avoir été fait de *Malus*, à cause du mal que font les Mauvis en mangeant les raisins. *Mauviette* est un diminutif de *Mauvis*, & nous ne sçavons pas pourquoi les Parisiens ont donné ce nom à l'Alouette commune.

La Grive de vigne contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Cet Oiseau est servi sur les tables les plus délicates à cause de son bon goût ; & les Anciens l'estimoient si fort, que *Martial* ne fait point de difficulté de donner à la Grive le premier rang parmi les Oiseaux, ainsi qu'au Lièvre parmi les Quadrupèdes. Les Grives doivent être choisies tendres, jeunes, grasses, bien nourries, & qui aient été prises par un

temps froid ; car elles ſont alors plus délicates , & d'un goût plus exquis : elles excitent l'appétit ; elles fortifient l'eſtomac , produiſent un bon ſuc , & ſont faciles à digérer ; ce qui les rend très-ſalutaires aux convaleſcens. On ne s'apperçoit point qu'elles produiſent de mauvais effets que lorſqu'on en mange trop. Quelques Auteurs recommandent d'en rejetter l'eſtomac ou le geſier avant que de les manger , parce que la ſémence de Juſquiame que ces Oiſeaux aiment beaucoup & dont ils ſe rempliſſent quelquefois , peut rendre cette partie de leur corps très-malſaine & capable de produire de mauvais effets , comme il eſt arrivé quelquefois. C'eſt une précaution qui ne coûte rien à prendre , & qu'on ne doit pas négliger.

Quant aux uſages de la Grive en Médecine , on la regarde comme convenable dans l'Epilepſie , étant mangée de quelque façon que ce ſoit , & l'on ſe fonde ſur ce que ces Oiſeaux ſe nourriſſent principalement de Guy de chêne , qui étant un très-bon remède anti-épileptique , leur communique ſa vertu.

VANELLUS.

VAnneau; *Vanellus*, Offic. Dal. Pharm. 417. Lemer. 902. Charlet. Exer. 113. Merr. Pin. 182. Gesn. *de Avib.* 692. Schwenckf. Aviar. Siles. 365. *Capella & Parcus*, Belon des Ois. 210. *Capella, seu Vanellus*, Aldrov. Ornith. 3. 523. *Vanellus, sive Capella*, Jonst. *de Avib.* 113. *Capella, sive Vanellus*, Willughb. Ornith. 228. Raij. Synop. Method. Av. 110. Alb. Ornith. 70. *Tringa crista dependente, pectore nigro*, Linn. Faun. Suec. 148. *Gavia vulgaris*, Klein. Prodr. Hist. Av. 19. *Parra Plinii; Pavo Sylvestris; Kyvitta Germanorum; Capra, seu Capella cœlestis*, Quorumd.

Cet Oiseau est très-connu & très-commun par-tout, il est de la grandeur d'un Pigeon domestique; il pèse huit onces. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des pieds treize pouces & demi de long, & trente & un pouces de large; le sommet de la tête au-dessus de la crête, d'une couleur noire luisante; une crête qui lui naît au derrière de la tête, composée de vingt

plumes dont les trois ou quatre antérieures qui ſont plus longues que les autres, approchent de quatre pouces de longueur; les mâchoires blanches, avec une ligne noirâtre tirée ſous les yeux par les oreilles; la gorge toute noire depuis le bec juſqu'au commencement de la poitrine, dont le noir repréſente un demi-collier, ou une demi-lune terminée comme en deux cornes aux côtés du col; le ventre & la poitrine blancs; les plumes inférieures qui recouvrent les aîles, blanches pareillement; une très-belle couleur ſous la queue, d'un bai-brun clair; les plumes de la queue en recouvrement bai-brun; & celles qui ſuivent immédiatement brunes avec un certain éclat; le milieu du dos & les plus longues plumes qui naiſſent des épaules, d'un beau verd luiſant, ornées d'une tâche purpurine de chaque côté le long des aîles; les extrémités des pointes au milieu de ces plus longues plumes, un peu blanchâtres; le col griſâtre, mêlé de roux proche de la crête, avec de petites lignes noirâtres; les trois ou quatre premières pennes des aîles, noires, à bouts blanchâtres; les ſuivantes juſqu'à la onzième, noires; depuis la onzième, les poſtérieures à

fonds plus blancs que les antérieures : or cette couleur ne paroît point ſur le deſſus de l'aîle ; mais elle eſt cachée par les plumes qui la recouvrent ; les plus proches du corps depuis la vingt & unième, verdâtres ; les plus petites en recouvrement, brillantes de couleurs différemment mêlangées, purpurine, bleue, verte ; la dernière plume de la queue de chaque côté blanche, excepté une tache noire au bord extérieur ; les pointes de toutes les autres, blanches ; au-deſſous des pointes la moitié ſupérieure noire, & l'inférieure blanche ; le bec noir, dur, rondelet, long d'un pouce ; la mâchoire ſupérieure un peu plus avancée ; la langue entière, mais ſes côtés refléchis enhaut forment un canal au milieu ; les narines oblongues, munies d'un oſſelet fléxible ; les oreilles qui paroiſſent ſituées plus bas que dans les autres Oiſeaux ; l'iris des yeux couleur de noiſette ; les pieds longs, rougeâtres ou bruns ; le doigt de derrière petit ; dans ceux de devant, l'extérieur attaché à celui du milieu au commencement de l'écartement ; le foye ample, diviſé en deux lobes, avec une véſicule du fiel qui y eſt pendue ; l'eſtomac fourni de muſcles plus petits que

celui des Oiseaux qui mangent du grain, & d'où nous avons tiré des scarabées semblables à ceux des Vers de farine. Il est incommodé par des poux comme le Coq de Bruyère. La femelle est un peu plus petite que le mâle qui vient d'être décrit; elle a la gorge toute blanche jusqu'au collier; & la couleur que nous avons dit être d'un bai-brun sous le croupion, plus claire; en outre, la dernière plume de la queue toute blanche sans tâche brune. Les couleurs varient aussi quelque peu dans les mâles, & ne répondent pas en tout à la description. Le Vanneau pond quatre ou cinq œufs à chaque couvée, d'un jaune sale, piqués par-tout de tâches assez grandes, noires, fréquentes. Il fait son nid par terre au milieu des champs & à découvert, caché néanmoins au moyen de quelques brins de paille qu'il met sous ses œufs. Si-tôt que les petits sont éclos, ils sont couverts d'un duvet épais, ils abandonnent le nid, & suivent leur Mère çà & là. On dit que le Vanneau crie d'autant plus fort qu'on est plus éloigné de son nid, & qu'il voltige tout alentour en poussant une voix plaintive, pour faire croire que son nid est dans cet endroit-là, & em-

mener la perſonne loin de ſon véritable lieu. (*Willughby.*)

Le Vanneau, dit *Belon*; eſt connu en tous lieux. *Gaza* l'appelle *Capella*, parce qu'en criant il ſemble bêler comme une Chèvre qui dit *Aix*, *Aix*. Les Italiens le nomment *Paonchello*, c'eſt-à-dire, *Paonneau*; mais les François au lieu de Paonneau diſent Vanneau : auſſi ſuit-il le Paon en pluſieurs marques: Il a une huppe qui eſt un peu diſſemblable; car ſa crête eſt faite de cinq ou ſix plumes noires fort déliées & longuettes, dont les deux de devant qui ont cinq ou ſix doigts de longueur ſurpaſſent les autres. L'autre marque en quoi il eſt ſemblable au Paon, eſt qu'il a le col ainſi grêle là où il ſe termine à la tête; & la troiſième eſt qu'il a auſſi les plumes de couleur changeante. Le Vanneau ſe nourrit de Mouches qu'il prend en volant à la manière des Hirondelles, de *Hœmatopus* & *Crex* : mais cela n'eſt pas ordinaire, mais ſeulement quelquefois en Eté; car il ſouffle en terre à la mode des Pluviers, & en fait ſortir les Vers pour les manger. Il vole ſeul en temps d'Eté; & toutefois il eſt en ſi grande compagnie l'Hyver, qu'il reſſemble à une grande nuée :

alors s'ils descendent enbas sur une prairie, il faut qu'elle soit large & spacieuse. Plusieurs le nomment diversement; les uns *Dixhuit*, parce qu'il semble crier *Dixhuit*, & les autres *Papechieu*. Il vole legèrement, & quelquefois fait grand bruit de ses aîles en volant: & comme il est reputé délicieux, il est quelquefois autant vendu qu'un Chapon; & toutefois il n'est guères plus grand que le Pluvier. Il est fort bien couvert de bonnes plumes qui sont toutes noires à la racine, là où elles touchent le corps. Mais la couleur en est bien autre par le dehors; car qui le met à la renverse en lui étendant les aîles, lui trouve une bonne partie des plumes de l'aîle & celles de dessous le ventre & les cuisses toutes blanches comme neige. Le dessous des aîles est tout noir, & le dessous de la queue de fort belle couleur comme tannée. Il a les jambes assez longuettes, & les cuisses dégagées au-dessus des genoux dont la couleur est rousse. Les racines des plumes de sa huppe sont justement sur le sommet de la tête, & non pas sur le front comme à l'Alouette; ce qui fait paroître que le Vanneau a le col si grêle, c'est qu'il a peu de plumes à

l'entour du col, & que les plumes de ſa tête ſont beaucoup avancées par derrière. Ses aîles ſont fort grandes pour un ſi petit corps. Des Oiſeaux qui ont huppe, nous ne connoiſſons que le Vanneau, le Bihoreau, la Huppe, le Paon & l'Alouette, quelquefois l'Aigrette & le Héron : c'eſt pourquoi nous eſtimons qu'il fut anciennement nommé *Parcus* en Latin. Il y a pluſieurs Oiſeaux qui portent des plumes reſſemblantes à des huppes, comme le Bièvre, le Pélican, & quelques Plongeons : mais ce ne ſont pas de vraies huppes. Les Oiſeaux dont on n'a pas accoûtumé d'ôter ni les trippes ni le jabot pour les faire cuire, ſont eſtimés de bon goût, comme auſſi le Vanneau. C'eſt à bon droit qu'on le met en valeur de haut prix ; car il eſt de petite taille ſi rebondie & graſſe, qu'il ſemble être tout farci de graiſſe. Il ſe nourrit de toutes ſortes d'Animaux qu'il trouve ſur les bleds, & même mange les petits Limas, les Eſcarbots, les Sauterelles & Chenilles. Il avale auſſi les petits cailloux blancs, comme font indifféremment toutes eſpèces d'Oiſeaux. Il n'y a pas grande diſtinction du mâle à la fémelle ; mais ils ſont d'une même couleur. Son foye

eſt grand, partagé en deux parties, l'une de çà, l'autre delà. Il nous ſemble qu'il n'a point de fiel. Ses parties intérieures ſont fort tendres, comme auſſi toute ſa chair. On trouve qu'il a auſſi deux longs boyaux qui partent du gras boyau, comme en ont les autres Oiſeaux.

Cette deſcription du Vanneau nous a paru faite de main de Maître : auſſi *Aldrovande* obſerve t-il à cette occaſion qu'il n'a rien trouvé à ajoûter aux Deſcriptions de *Geſner* & de *Belon*. Il y a des Auteurs qui ont avancé que quand le Vanneau voit de loin quelqu'un approcher de ſon nid, il en ſort auſſi tôt pour aller au-devant de lui en criant, & qu'ainſi il eſt aſſez ſot pour faire connoître à l'homme ſon nid par ſes cris, tandis qu'il voudroit l'en éloigner. Mais ce n'eſt pas la fémelle qui quitte ſon nid; c'eſt le mâle qui faiſant ſentinelle aux environs va ſe préſenter hardiment au-devant des paſſans comme s'il vouloit ſe jetter ſur eux, & continue de les pourſuivre à grands cris juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient aſſez éloignés de ſon nid pour ne plus rien craindre de leur part. Au Printemps & en Eté ces Oiſeaux vont deux à deux; en Automne & en Hyver ils volent enſemble par

milliers, & les Oiſeleurs qui ſçavent les attirer par des Appellans, ou par le moyen de quelques Vanneaux empaillés comme s'ils étoient vivants, en prennent quelquefois des ſoixante & plus d'un ſeul coup de filet. Le Vanneau eſt ſans contredit un des plus beaux Oiſeaux que nous connoiſſons. Il a les yeux extrémement grands pour ſa taille, de même que les Pluviers. Il crie ſur-tout la nuit comme la plûpart des Oiſeaux aquatiques, ou qui ſe plaiſent à habiter le long des étangs & dans les lieux marêcageux. Il court aſſez vîte, & avec beaucoup de grace. Il a une contenance hardie; il s'apprivoiſe aiſément. Les Anglois, ſelon *Turner*, en nourriſſent dans leurs jardins pour dépeupler les Vers de terre & les Chénilles; les François en font de même. Il ne craint point les Chats, ou du moins ſitôt qu'il en apperçoit un, il jette des cris aigus & perçants qui les font fuir. Les œufs du Vanneau ſont marbrés, plus gros que des œufs de Pigeon; il n'en fait que quatre pour l'ordinaire à chaque ponte. En Sologne les gens de la campagne en font des omelettes qu'ils trouvent excellentes. Nous ſçavons auſſi qu'en Hollande où ces Oiſeaux abondent, on fait

grand cas des œufs de Vanneau pour la délicateſſe ; enſorte que dans la primeur une couple de ces œufs s'y vend quelquefois une piſtole.

Le Vanneau, autrement dit *Vannet* ou *Vanereau*, ſelon *Vannelle*, ailleurs *Jacobin*, ſe nomme en Grec *Ayx* ou *Taôs agrios* ; en Italien *Vanello* ou *Pavoncello* ; en Allemand *Kyvitt* ou *Feld-Pfau* ; en Anglois *Tewit*, *Lapwing* ou *Baſtard Plover* ; en Suédois *Wipa* ou *Kowipa*. Or ces diverſes dénominations lui viennent de ſon cri, de ſon plumage ou de ſa reſſemblance avec le Paon, ou bien de ſon vol ; car, ſelon *Schwenckfeld*, on l'appelle *Vanellus*, parce que cet Oiſeau en volant fait avec ſes aîles un bruit approchant de celui que feroit un Van.

Le Vanneau contient beaucoup d'huile & de ſel volatil. Cet Oiſeau eſt d'uſage en aliment, & aſſez eſtimé ; il excite l'appétit, & ſe digère facilement : mais il fournit une nourriture peu ſolide ; ce qui fait que ſon uſage ne convient pas aux perſonnes accoûtumées à un grand exercice de corps. On doit le choiſir jeune, tendre, gras & bien nourri : il convient en tout temps, & à toute ſorte d'âge & de tempérament.

Quant à ſes uſages en Médecine, le Vanneau eſt eſtimé propre pour purifier le ſang, pour pouſſer par les urines, pour fortifier le cerveau, & contre l'épilepſie. On le mange, ſoit rôti, ſoit bouilli; ou bien on le fait deſſécher après l'avoir plumé & vuidé; & l'ayant réduit en poudre, on en donne à la doſe d'un demi-gros à un gros dans quelque Eau Céphalique; ce qui ſe continue pendant quelque temps.

UPUPA.

HUppe ou Putput; *Upupa*, Offic. Schrod. 324. Dal. Pharm. 424. Lemer. 927. Belon des Oiſ. 193. Geſn. *de Avib.* 703. Aldrov. Ornith. 2. 704. Schwenckf. Aviar. Siles. 368. Jonſt. *de Avib.* 85. Charlet. Exer. 98. Alb. Ornith. 39. Linn. Faun. Suec. 85. *Upupa Aldrovandi & Geſneri*, Willughb. Ornith. 100. Raij Synop. Method. Av. 48. *Upupa ſimpliciter*, Klein. Prodr. Hiſt. Av. 110. *Gallus, ſive Avis Paradiſi; Gallus ſilveſtris; Gallus lutoſus; Gallus ſtercoris; Gallinaceus ſtercorarius; Arguata ſtercoraria; Cucupha*, Nonnull.

Cet Oiſeau pèſe trois onces. Il a de-

puis le bout du bec jusqu'au bout de la queue douze pouces un quart de long, & dix-neuf pouces de large les aîles déployées; le bec long de deux pouces & demi, noir, pointu, un peu vouté; la langue petite, comme le remarque fort bien *Aldrovande*, cachée profondément, triangulaire, large au commencement, aiguë à son extrémité, en un mot faite comme un triangle équilatéral parfait; la figure du corps approchante de celle d'un Pluvier; la tête ornée d'une très-belle crête, haute de deux pouces, composée d'un double rang de petites plumes, qui s'étend depuis le bec jusqu'à l'extrémité du derrière de la tête, & qu'il peut redresser ou abbaisser à son gré: or, cette crête est composée de vingt-quatre à vingt-six plumes plus longues les unes que les autres, dont les extrémités sont noirâtres, puis blanchâtres, le reste étant châtain tirant sur le jaune; le col de couleur roussâtre pâle; la poitrine blanche, bariolée de rayes noires qui vont de haut en bas: les petits devenus grandelets n'avoient aucune tâche à la poitrine, mais seulement aux côtés; la queue longue de quatre pouces un quart, (de six pou-

ces, ſelon *Aldrovande*) compoſée ſeulement de dix plumes, noire, mais ornée dans ſon milieu d'une marque large reſſemblante à un Croiſſant, dont le ſommet regarde les racines des plumes, & les cornes leurs extrémités; enfin plus longue que les aîles pliées; dix-huit grandes plumes à chaque aîle, dont les dix premières ſont noires, avec une tâche tranſverſale blanche qui eſt large de plus d'un demi-pouce à la ſeconde, à la troiſième, à la quatrième, à la cinquième, à la ſixième & à la ſeptième, mais plus étroite aux autres, tandis qu'il y a aux ſept ſuivantes quatre ou cinq rayes tranſverſales blanches, & que les bords des dernières ſont un peu rouſsâtrés; le croupion blanc; les plumes des épaules qui s'étendent le long du dos, bigarrées par de petites tâches blanches & noires, de même que les aîles; l'iris des yeux couleur de noiſette; la paupière inférieure plus grande que la ſupérieure; les jambes courtes; le doigt extérieur du pied joint à celui du milieu ſans l'aide d'aucune membrane; point d'appendices cœcales. Son âpre-artère, ſuivant la deſcription d'*Aldrovande*, au commencement de la bifurcation par

laquelle elle va aboutir aux poumons, montre en dehors comme deux embouchures qui font l'office du larynx, recouvertes d'une pellicule très-mince; &, ſuivant notre propre obſervation, les anneaux cartilagineux de la trachée ne font que le demi-cercle après la bifurcation, comme dans les Hérons. Nous lui avons trouvé des Scarabées dans le ventricule; ce qui prouve manifeſtement qu'il ſe nourrit d'Inſectes: mais nous ne ſçavons pas s'il mange auſſi des raiſins ou d'autres bayes, comme quelques Auteurs anciens l'ont avancé. *Aldrovande* dit avoir appris que la huppe ſe nourrit entr'autres choſes de Fourmis. Cet Oiſeau a du rapport avec les Pics par le nombre des plumes de la queue, par le manque d'appendices inteſtinales, & par les tâches tranſverſales des aîles. Nous l'avons obſervé fréquemment aux environs de Cologne, & ailleurs dans la haute Allemagne, où il eſt appellé *Widehuppe*. Il ſe poſe la plûpart du temps à terre, & quelquefois ſur les Saules. *Turner* dit qu'il ne ſe trouve nulle part dans toute la Grande-Bretagne: mais il s'eſt trompé; car nous ſçavons par le rapport de témoins dignes de foi qu'on en voit

quelquefois, quoique rarement, dans le Northumberland & dans le Surrey. *Ariſtote* atteſte que la Huppe fait ſon nid principalement d'excrémens humains, dont elle l'enduit tout autour en guiſe de boue. Le nom qu'elle porte dans les deux langues Grecque & Latine, lui a été donné à raiſon de ſa voix. Au reſte, dit *Turner*, preſque tous les gens de Lettres de la Grande-Bretagne appellent Huppe l'Oiſeau que les Barbares nomment *Vannellus* ou *Vanneau* à cauſe du bruit de ſes aîles, & que les Anglois appellent eux-mêmes en leur langue *Lapwing*. Cette vieille erreur règne encore aujourd'hui dans nos Ecoles. On dit que la fémelle eſt toujours plus grande que le mâle. (*Willughby*.)

Nous ne voyons, dit *Belon*, la Huppe qu'en Eté ; car ſitôt qu'elle a fait ſes petits, elle s'en va trouver un autre pays plus chaud que le nôtre, & s'y tient durant l'Hyver. Nous lui donnons ce nom à cauſe de ſa crête ; mais les Grecs l'ont nommé *Epops* à cauſe de ſon cri. Nous la nommons une *Puput* ; car outre qu'elle fait ſon nid d'ordure, elle dit auſſi *Puput* en chantant. Elle ne vaut rien à manger, & il n'y a per-

ſonne en aucun pays qui en veuille tâter, quoique l'expérience montre que bien lardée & rôtie elle n'a point été trouvée moins délicate qu'un Merle. Avec toute ſa plume elle reſſemble à un Pigeon; mais ſa chair ne paroît guères plus groſſe qu'un Etourneau. Elle ne nous paroît pas fort ſauvage: ainſi quand on la trouve le long des grands chemins, elle ne s'effarouche pas beaucoup à la vûe des hommes. Etant donc bien garnie de plumes, elle vole legèrement en battant l'air de ſes aîles à la manière des Vanneaux. Elle a les pieds aſſez grands, mais les jambes courtes. Sa crête eſt plus étrange que de nulle autre Huppe; car étant compoſée d'une vingtaine de longues plumes rougeâtres toutes diſpoſées par ordre, arrangées deux à deux, noires à l'extrémité, elle les élève & abbat ainſi qu'elle veut. La Huppe ayant le bec long, a une langue fort petite. Elle ſe nourrit de Vers & de toutes ſortes de petits bagages de bois. Son nid eſt fait en quelque creux d'arbre où elle ne porte rien pour être plus mollement; mais il lui ſuffit de mettre ſes œufs ſur le bois pourri, ou bien, comme dit *Ariſtote*, elle porte en ſon nid les excrémens de l'homme.

Elle pouſſe une voix enrouée qu'on entend de bien loin ; & il n'eſt point étonnant ſi elle n'a point la voix bien diſtincte, vû qu'elle eſt preſque ſans langue : il ſeroit impoſſible avec une langue ſi courte, qu'elle pût mieux exprimer ſon chant ; car ce qu'on entend eſt quelque ton qui n'eſt guères varié. La diligence & curioſité d'*Ariſtophane* nous avertit de faire diligence en nos Ouvrages, car cet Auteur ſuivant le ſon qu'elle fait, l'a ainſi imité : *Epopoe, popopo, popoe, Io, io, ito, ito, ito, ito.* Il ſera dit que les Anciens ont mis en leurs fables, que *Tereus* fut converti en Huppe.

Nous trouvons toujours *Belon* admirable dans ſes deſcriptions ; & c'eſt ce qui nous a portés à copier ſes propres paroles autant qu'il nous a été poſſible, afin de ne rien perdre de leur naïveté. Mais quand *Belon* ne s'accorde pas avec *Willughby* dont l'exactitude nous eſt très-connue, nous ne balançons pas à nous en tenir à ce dernier. *Schwenckfeld* eſt encore un Auteur eſtimable, quoiqu'il copie la plûpart du temps *Geſner* ſans le nommer. Voici comme il s'exprime au ſujet de la Huppe : la Huppe eſt un Oiſeau très-ſale, & d'une

complexion mélancolique ; elle cherche les lieux déſerts & inacceſſibles des bois ; elle eſt triſte & lugubre comme le ſont les Oiſeaux nocturnes qui ſe plaiſent dans les tenèbres. Sa voix n'eſt pas différente de celle du Coucou. Elle fait ſon nid de fiente humaine dans des creux d'arbres, & elle l'enduit de ces excrémens pour en éloigner les hommes par leur puanteur. C'eſt ce que j'ai moi-même éprouvé étant encore enfant ; car ayant un jour trouvé ſon nid dans un vieux chêne creux, & voulant en tirer les petits, je me ſouillai les mains d'ordures & de puanteur. Elle pond pour l'ordinaire quatre œufs à chaque couvée ; elle cherche des Vermiſſeaux dans les fumiers ; elle ſe nourrit auſſi des Scarabées, des Chenilles & d'autres Vermines. En Hyver elle dort dans les creux des arbres, d'où elle ſort vers l'Equinoxe du Printemps ; elle change de couleur, & même d'eſpèce, tant l'Eté que l'Hyver. Sa chair eſt dure, & ne vaut rien à manger. On dit que les petits rechauffent ſous leurs aîles leurs Père & Mère devenus vieux, & qu'ils leur ſoufflent ſur les yeux juſqu'à ce qu'ils recouvrent la vûe.

Ces obſervations de *Schwenkfeld* ne

ſont rien moins que ſûres. *Friſch* dit qu'on pourroit bien mettre la Huppe dans le Genre des Beccaſſes à cauſe de la longueur de ſon bec, & la nommer *Beccaſſe d'arbre*; qu'elle cherche tout l'Eté des Inſectes dans toutes ſortes d'excrémens d'homme & de bête; que c'eſt delà, & principalement des excrémens humains, qu'elle porte en Allemand le nom de *Coq merdeux* ou *puant*; que comme elle fait ſon nid dans des arbres creux de même que les Pics, elle peut auſſi s'attacher à l'écorce des arbres, & courir tout autour; qu'elle cherche les fourmillières pour en tirer les œufs avec ſon long bec; qu'elle aime les lieux ſolitaires, ce qui fait qu'on ne trouve pas ſouvent ſon nid; & qu'enfin quand on l'a trouvé, perſonne n'oſeroit en approcher à cauſe de ſa mauvaiſe odeur & du dégoût qu'on a pour ſes petits.

Aldrovande, curieux de ſçavoir par quel moyen la Huppe peut élever & abbaiſſer ſa crête à ſon gré, a trouvé un Muſcle qui lui a paru unique, cutané & fibreux en manière de Pannicule charnu, naiſſant de la baſe du crâne, plus charnu dans ſon principe à la partie inférieure vers le front, plus mem-

braneux à la partie ſupérieure vers le ſommet de la tête, dans lequel les plumes de la crête ſont implantées aſſez profondément : quand on tiroit ce muſcle vers le ſommet de la tête, il redreſſoit la crête ; & quand on la tiroit du côté oppoſé, c'eſt-à-dire, vers le bec, il l'abbaiſſoit.

Geſner dit avoir ouï dire que la Huppe pond preſque toujours trois œufs. *Aldrovande* en dit autant, ainſi que *Jonſton* qui ajoûte que ſes œufs ſont ſemblables à des œufs de Perdrix, mais plus petits, plus durs, plus vilains de figure, & plus forts à l'odorat. *Elien* avance que la Putput ſçait au moyen d'une herbe déboucher ſon trou lorſqu'il a été bouché de boue par malice ou autrement, comme fait le Piverd. Il ſeroit ſuperflu d'avertir que ceci eſt hazardé. La Huppe doit être regardée comme un des plus beaux Oiſeaux qu'il y ait en Europe ; elle s'apprivoiſe facilement ; elle mange volontiers de la viande coupée par filamens ; elle ſe plaît à fouiller les Vers dans du fumier, ou dans du ſon où on les a mis exprès. On peut la laiſſer courir en liberté dans une chambre ; elle eſt alors plus leſte, plus gaye, & plus propre. Elle marche

assez difficilement & de mauvaise grace, parce qu'elle a les jambes trop courtes : au contraire elle vole assez bien, quoiqu'un peu lentement & bas ; & comme elle a les aîles grandes, elle paroît en volant beaucoup plus grande qu'elle n'est en effet. Quand elle est privée, c'est un plaisir de voir comme elle se couche en étendant ses aîles devant le feu, & comme elle fait jouer sa belle crête ; car elle aime à se chauffer, & est fort sensible au froid. En Automne vers le temps des vendanges, elle devient extrêmement grasse à la campagne, & d'un si bon goût qu'il y a des Chasseurs qui l'estiment au-dessus d'une Caille, pourvu qu'on ait l'attention de lui couper la tête lorsqu'elle vient d'être tuée & qu'elle est encore toute chaude ; car autrement sa chair, à ce qu'ils prétendent, sentiroit trop le musc. *Aldrovande* observe aussi qu'en Italie il a souvent vû des Huppes qui étoient exposées en vente au marché, & que bien des gens en achetoient comme faisant cas de cet Oiseau. Ceux qui ont avancé que la fémelle étoit toujours plus grande que le mâle, comme dans la plûpart des Oiseaux de proye tant diurnes que nocturnes, n'ont pas consulté l'expérience.

Olaüs Magnus dit que la Huppe a guerre avec l'Hirondelle, le Piverd & le Choucas, & qu'elle fait ſon nid dans les levées le long des marais : mais nous n'avons jamais rien obſervé de ſemblable : & quant à ce qu'il ajoûte que la Huppe annonce la pluye par ſon gemiſſement comme fait le Piverd, & qu'étant apprivoiſée elle donne la chaſſe aux Mouches, ainſi qu'aux Souris dont elle purge la maiſon, nous ne ſçaurions le nier ; ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous avons trouvé dans un nid de Putput pluſieurs têtes de Mulot, dont les Chats s'emparèrent ſitôt qu'ils les eurent ſenties. M. *Zinanni* ne fait aucune mention du nid, ni des œufs de cet Oiſeau. Le torrent de l'opinion commune veut que la Huppe faſſe ſon nid d'excrémens humains : d'autres diſent qu'aſſez ſouvent elle le fait de fiente de Loup, de Renard, ou de Chien, quelquefois auſſi de celle de Cheval ou de Mulet : mais de pluſieurs nids que nous avons eu occaſion d'examiner, il ne s'en eſt trouvé aucun qui contînt a moindre fiente. Il eſt vrai que l'Oiſeau ſemble affecter de pondre & de couver au milieu d'un tas d'ordures ; car le nid, les œufs, la Mère & les

petits puent horriblement : mais malgré cette puanteur nous n'y avons apperçu que quelques Insectes tels que des Vers semblables à des Vers de farine, des Cloportes, des Perce-Oreilles, & quelques petits Scarabées. A proprement parler, la Huppe ne fait point de nid ; elle se contente de déposer ses œufs au creux d'un arbre sur du bois pourri ou vermoulu. M. *Linnœus* dit qu'elle ne pond que deux œufs cendrés pour une couvée : mais elle a coûtume d'en pondre au moins quatre ; ses œufs sont oblongs, & fort menus à proportion de sa grandeur.

La Huppe, autrement dite *Putput*, *Puput*, *Pupu*, *Pepu* ou *Pipu*, jadis *Pupe* selon *Calepu*, en Languedoc *Lupegè* ou *Lupoge*, se nomme en Grec *Epops* ; en Italien *Bubbola*, *Gallo di Paradiso* ou *Galletto di Maggio* ; en Espagnol *Abubilla* ; en Portugais *Popa* ; en Allemand *Wiede-Hopffe* ; en Flamand *Hoppe* ; en Anglois *Hoop* ou *Hoopof* ; en Suédois *Haerfogel* ou *Popp*. Or, *Ménage* prétend qu'il est hors de doute que le mot de *Huppe* signifiant une touffe de plumes sur la tête a été dit à cause de l'Oiseau appellé *Huppe* qui a sur la tête cette touffe de plumes ;

& que *Belon* s'eſt tout-à-fait trompé en diſant que l'Oiſeau avoit pris ſon nom de ſa huppe. Il paroît en effet certain que la plûpart des noms qui lui ont été donnés dans les différentes langues de l'Europe ſe ſont formés par onomatopée, ou à raiſon de ſon cri ordinaire.

Les Auteurs ne donnent à la Huppe qu'une ſeule propriété notable qui eſt d'être bonne contre la colique. On la mange pour cela en ſubſtance, ou bien l'on en fait des bouillons qui ſont très-recommandés dans cette maladie. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie* 2e., *Année IX, page* 354, une Obſervation du Docteur *Paullini* qui rapporte qu'un homme de la campagne attaqué depuis quelque temps de violentes coliques, ſans avoir pû trouver de ſoulagement dans différents remèdes dont il avoit fait uſage, ſe guérit avec le bouillon ſuivant. Il prit une Huppe, & après l'avoir vuidée, il lui farcit le corps de bayes de Genièvre & de ſémences de Fenouil; il la fit cuire enſuite dans aſſez d'eau pour en tirer deux bouillons qu'il prit à quelque diſtance l'un de l'autre, & qui lui calmèrent ſes douleurs d'entrailles. Le Docteur *Paullini* termine ſon récit par la

refléxion toute naturelle qu'il n'y a rien dans la Nature de ſi abject, ni de ſi vil, dont les hommes ne puiſſent tirer quelque utilité, & qui ne porte l'empreinte de la bonté de Dieu ; en quoi nous devons bien le remercier d'avoir prodigué ſes dons, & étendu ſes bienfaits en notre faveur juſques dans les choſes qui nous paroiſſent les plus mépriſables.

Fin de la quatrième Claſſe des Oiſeaux & du Tome III.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, *la Suite de la Matière Médicale de M. Geoffroi, contenant le Régne Animal*, je n'y ai rien trouvé que de très-digne de l'Impreſſion. A Paris, ce 9 Octobre 1755.

LORRY.

Le Privilege ſe trouvera à la fin de tout l'Ouvrage.





